



Alex^dre Baugean — Lith de Castille, rue du Boulot 19

Le Kremlin.

ROMAN PRINCE DE GALITCH.

N°31

Russie pittoresque.



J.B. Gatti.

Imp. d'Aubert et Cie

Tant que je porte cette épée, je n'ai pas besoin d'autre arme pour agrandir mes états.





VSEVOLD FILS D'JOURI.

(1176 - 1212.)

MORT DE WLADIMIR, PRINCE DE GALITCH. — ROMAN. LES HABITANS DE GALITCH REDOUTENT SON CARACTÈRE FÉROCE. — ILS DEMANDENT LESZEK, PRINCE POLONAIS, POUR LES GOUVERNER. — ROMAN EST COURONNÉ. SA TYRANNIE.

Nous avons vu le prince Wladimir rétabli par les Polonais dans la souveraineté de Galitch en qualité de vassal de Casimir-le-Juste. Il ne jouit pas longtemps du pouvoir, car il mourut bientôt sans héritier, laissant ses riches, mais malheureuses provinces exposées à la convoitise des nombreux princes russes qui ambitionnaient la possession de ce beau territoire. Parmi tous ces prétendans se signala surtout Roman, fils de Mstislaw, prince entreprenant et despote. Il promit une soumission entière aux Polonais s'ils voulaient le reconnaître pour maître de Galitch. Il appuyait ses prétentions sur sa parenté avec Casimir-le-Juste, et manifestait l'intention de conquérir par les armes ce qu'on lui refuserait de bon gré.

A cette époque régnait en Pologne Leszek-le-Blanc, ou pour mieux dire, quelques seigneurs et évêques gouvernaient le pays pendant la minorité de ce prince. Leur politique, à cette occasion, fut aussi mesquine que cruelle. Ils savaient bien que Roman, un des plus sanguinaires tyrans dont les annales russes fassent mention, était détesté des habitans de Galitch, et cependant ils résolurent de le leur imposer pour souverain. *S'il reste fidèle vassal de la Pologne, nous le maintiendrons,* disaient-ils; *s'il viole ses sermens, il nous sera facile de le chasser avec l'aide de ses propres sujets* (1). Une armée polonaise se mit en marche pour soumettre au joug d'un tyran une population malheureuse.

Les habitans vont à la rencontre du jeune prince Polonais : ils le supplient de régner lui-même sur Galitch, ou de leur donner un lieutenant qui les gouverne en son nom. En même-temps ils le conjurent de ne pas leur infliger la domination d'un chef aussi rusé que barbare. Leur demande fut rejetée. *Il apportaient,* dit l'historien polonais (2), *de l'or, de l'argent, des soieries, des pierres précieuses; offrant pleine et entière soumission, promettant de payer les tributs les plus onéreux, pourvu qu'ils ne fussent pas forcés d'obéir à un homme qu'ils ne pouvaient souffrir.* Hélas ! les Polonais ne connaissaient pas encore les horreurs du despotisme; ils n'avaient pas encore éprouvé ce dont est capable un prince qui ne règne que par la force. Ils repoussèrent les prières et les présens. Galitch ouvrit ses portes, et Roman devint maître du pays, après avoir juré obéissance et fidélité à Leszek (3).

A peine l'armée polonaise eut-elle quitté Galitch, que cette cité infortunée devint le théâtre de scènes horribles dont la réalité serait supecte, si elle n'était unanimement constatée par les historiens polonais et russes. Le despote offensé résolut d'exterminer ses adversaires et d'effrayer par avance tous ceux qui pourraient tenter de s'insurger contre sa volonté absolue. Il les faisait percer de flèches, écarteler, enterrer vivans, et inventait des supplices jusqu'alors inconnus; à ceux qui parvinrent à émigrer, il promit pardon et oubli s'ils rentraient dans leur pays natal, et, quand ils se furent fiés à une hypocrite amnistie, il les laissa tranquilles d'abord, mais bientôt les accusa de nouveaux crimes. Enfin, il les fit tous périr en s'appuyant de cette maxime épouvantable, que *pour manger paisiblement un rayon de miel, il faut écraser les abeilles.*

(1) Naruszewiez.
(2) Naruszewiez.
(3) Kadlubek. Longinus. Kromer.

Ne nous arrêtons pas davantage sur ces actes de férocité. D'autres se reproduiront plus tard, surtout sous Iwan-le-Terrible. Observons seulement que les Tatars, les Mongols n'ont pas encore envahi la Russie ; que les princes russes n'ont pu encore apprendre du du Kan des Tatars à compter les hommes comme de simples chiffres ; l'absolutisme avec son triste cortège n'a pas attendu l'arrivée de Gengis-Kan, de Timour, pour couvrir le nord de l'Europe du sang des victimes égorgées par milllers : la terreur, les supplices horribles, ne les attribuons donc pas à la religion mahométane, ni à l'état de barbarie de l'Asie ; ils étaient à la fois le résultat de la forme des gouvernemens et de l'organisation des sociétés anciennes. Dès qu'un peuple n'a d'autre loi que la volonté d'un prince, il subit les conséquences des volontés et des passions de cet homme. Heureux et puissant sous Wladimir et Jaroslaw, il est plongé dans les larmes et le sang, sitôt que la force lui impose un monstre tel que Roman.

J. C.

LES SAMOIÈDES.

ORIGINE. — MOEURS. — COUTUMES. — INDÉPENDANCE. — TRIBUT. — FOIRE. — NOURRITURE. — HABITATIONS. — HABILLEMENS. — MARIAGES. — TRISTE CONDITION DES FEMMES. — ENTERREMENS. — SUPERSTITIONS. — AURORES BORÉALES.

Lorsque Catherine II forma une assemblée imposante de députés de tous ses états, depuis la Laponie jusqu'à la mer Caspienne, et depuis la Baltique jusqu'à la grande mer de la Chine, pour soumettre à leurs observations le plan d'un nouveau code qui malheureusement jusqu'à ce jour est resté sans exécution, les députés samoïèdes furent interrogés à leur tour sur la législation qu'ils croiraient la plus convenable à leurs états. « Nos lois, reprit l'un d'eux, sont en petit nombre, mais nous n'en avons pas besoin de nouvelles... Quoi, dit l'impératrice, ne se commet-il jamais parmi vous de vol, de meurtre, et d'adultère ? « Ces crimes ne nous sont pas inconnus, reprit le député ; nous punissons de mort celui qui ôte la vie à son semblable. » Mais quels sont les châtimens attachés au vol et à l'adultère ? insista Catherine. « Quoi, reprit le Samoïède, ne sont-ils pas assez punis quand ils sont découverts ? »

Ce seul mot peint toute la simplicité de mœurs de ces tribus, sauvages selon nos idées, et possédant de fait plus d'indépendance, et peut-être de bonheur réel que les peuples civilisés. Ils ne connaissent aucune des aisances de la vie, et encore moins les raffinemens du luxe, mais ils ignorent les privations et ne sentent ni les besoins ni la misère. Leurs idées sont étroites, leurs connaissances bornées, leurs passions endormies ; mais ils ont des notions distinctes du juste et de l'injuste, et jamais ne se cachent, ni ne dissimulent. Leur climat est affreux, mais ils l'aiment, et y jouissent pleinement du trésor le plus précieux à l'homme, la liberté.

Si elle est menacée, ils savent secouer leur apathie, et employer les plus grands efforts à la défendre. Même en cédant à la force des armes russes, et en consentant à fournir annuellement au tzar un certain nombre de fourrures, ils n'ont point fait le sacrifice de leur indépendance ; les Russes ont été obligés de leur promettre en retour de ne point occuper leur territoire, et de ne jamais faire aucune construction parmi eux. A l'époque de ce paiement du tribut, les Samoïèdes de l'Asie et les Ostiaks viennent apporter leurs fourrures à Isaritzkoy, et les déposent au pied d'un arbre appelé *l'Arbre Impérial*. Ils acquittent leur contribution avec beaucoup de bonne foi, et ne varient ni dans le nombre ni dans la qualité des fourrures; mais ils prétendent aussi que les Russes remplissent exactement la condition à laquelle ils ont souscrit. On tenta de bâtir, près de l'arbre impérial, une

chapelle semblable à celle de Pobdarsk, et un logement pour deux Kosaks. Les Samoïèdes et Ostiaks nomades en prirent ombrage, se plaignirent de cette violation du traité, et menacèrent de brûler la chapelle, si on achevait de la bâtir. Les Russes s'obstinèrent à l'achever, et en effet, elle fût brûlée. On en construisit une plus grande, et on y mit dix Kosaks pour la garder : non seulement elle eut le sort de la première, mais les dix Kosaks furent victimes de cette opiniâtreté. Les Russes en construisirent une troisième; cinquante Kosaks, préposés à sa garde, furent assaillis par une nuée de nomades, et périrent sous leurs coups et sous les débris de l'édifice. Ces hordes firent ensuite dirent au gouvernement russe, que si l'on reconstruisait la chapelle, ils cesseraient de payer leur tribut, et ne reviendraient plus. On céda, et depuis ce temps, il règne une intelligence parfaite entre les Russes et les Samoïèdes.

Les peuplades auxquelles on donne le nom générique de Samoïèdes, sont répandues sur les bords de la mer glaciale, depuis les rives du Mésen en Europe, presque jusqu'à celles de la Léna, au nord de l'Asie. Celles qui habitent en deçà des monts Iougoriques, se soumirent à la Russie dès l'an 1525, sous le règne du prince Ivan Ivanowitch; depuis la conquête de Sibérie on donna leur nom à différentes nations boréales, dont quelques unes sont de la même race, et dont les autres paraissent avoir une origine différente, à juger de la différence de leurs idiômes.

Des auteurs graves posent la question de savoir comment des hommes ont pu être poussés à aller habiter des climats qui à nos yeux sont affreux; et ils pensent que les Samoïèdes, race primitivement semblable à la nôtre, y sont dégénérés comme la nature même. Il nous est impossible de partager cette opinion; nous croyons que chaque contrée enfante une race d'hommes, que son climat influence particulièrement, et qu'elle rejette peu à peu sur le globe entier, pour les mélanger et les amalgamer avec d'autres races.

Nous pensons que le Samoïède n'est point dégénéré dans sa laideur, mais qu'elle est primitive, et pourrait, au contraire, se corriger par la migration des races. La taille moyenne des Samoïèdes est de quatre à cinq pieds. Ils ont la tête grosse, les joues plates, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche grande, les lèvres minces, la partie inférieure du visage avancée, les oreilles longues, la peau épaisse et d'un brun sale et jaunâtre. Leurs cheveux sont noirs, plats et durs. Ils ont le cou court, et la corpulence épaisse et carrée. Leurs jambes sont courbes et grêles, et leurs pieds petits. Ils n'ont de poil qu'à la tête, et une petite touffe de barbe au menton. Les femmes sont mieux faites que les hommes, leurs traits sont moins difformes; cependant elles sont fort éloignées d'être jolies. Les Samoïèdes ont certains sens très exercés, comme tous les sauvages; ils ont l'ouïe perçante, la vue fine, et lancent les flèches d'une main sûre. Mais l'odorat est faible, le toucher émoussé par les rudes travaux, et quand au palais, à en juger par les chairs crues, le poisson pourri, et les mets dégoûtans dont ils se repaissent, on doit croire que le goût chez eux est un sens entièrement négatif, ou qui s'est développé dans des conditions bien différentes de celles des peuples civilisés.

S'ils excluent de leurs tables quelques animaux, tels que les chiens, les chats, les écureuils, les rats, les hermines, c'est par préjugé, et non point par dégoût; car du reste, toute nourriture, toute chair d'animal, leur est bonne, ils ne font pas même usage de sel, et ne se servaient jamais de feu pour leurs alimens avant leurs communications avec les Russes. Se contentant de toutes choses, ils craignent peu la disette; si le hasard leur fait amasser des provisions, ils cessent toute fatigue, et s'abandonnent à une entière oisiveté, la plus vive de leurs jouissances.

Le sang encore chaud des animaux forme leur plus grand régal, et ils le regardent comme un préservatif contre le scorbut. Ils recherchent l'ivresse, et se la procurent par la fumée de tabac et les infusions du *moukhomore*.

Leur habit est d'une seule pièce, et couvre en même temps le corps et la tête; on le met par en bas: l'habit d'hiver est ordinairement de peau de renne ou de renard, et bordé de peaux de chiens ou de loup, ou quelquefois de peaux d'oiseaux avec leurs plumes; ils font avec ces dernières peaux de forts beaux habits qui ont le lustre et l'éclat des plus riches étoffes de soie. On met plusieurs de ces habits les uns par-dessus les autres, le poil ou la plume tourné en dehors, et on les serre par une ceinture. L'habit descend jusqu'à la cheville du pied. Des culottes longues et étroites, auxquelles sont liées de longues bottes de peaux de rennes, complètent l'accoutrement.

L'été on va tête nue, et les habits sont de peaux de poissons, que les femmes ont une manière d'assouplir et de préparer.

Les vêtemens des femmes sont semblables à ceux des hommes, sauf plus de propreté, et quelques ornemens, comme bordures de couleurs tranchantes, des franges, des verroteries. Comme beaucoup d'hommes n'ont point de barbe, il est fort difficile de distinguer les deux sexes. L'été, les femmes restent tête nue comme les hommes. Elles partagent leurs cheveux en deux nattes qui reviennent flotter sur la poitrine : les filles en portent trois, et les laissent pendre par derrière.

Ces peuplades sont partagées en diverses tribus, qui la plupart même ne se connaissent pas; se transportant constamment d'un endroit à un autre, selon que les soins de la chasse ou de la pêche les y invitent, elles n'ont que des habitations fragiles et éparses. A peine trouve-t-on trois de leurs huttes voisines. Elles sont à moitié enfoncées en terre; quelques pieux s'élèvent au-dessus de ces fosses et sont recouverts de peaux de rennes. L'édifice se termine en pointe; on ménage au sommet de ce cône une ouverture pour renouveler l'air et faire sortir la fumée.

La construction de leurs huttes d'été n'est pas moins simple, et encore plus légère. Comme dans cette saison les Samoïèdes s'occupent de la pêche, elles se forment avec quelques bâtons et quelques peaux sur les bords des lacs et des fleuves.

Un peu de vaisselle de bois, des couteaux, des chaudrons et des haches forment tout leur mobilier. Ils ont, pour transporter leurs effets, des traîneaux fort étroits tirés ordinairement par des rennes, dans leurs contrées orientales par des chiens, et souvent par eux-mêmes.

La plus utile de leurs proies, comme on le voit, est le renne sauvage, qu'ils attèlent à leurs chars, dont la chair les nourrit, et dont la peau leur fournit à la fois l'habit et le lit, les toits et les murs de leurs maisons.

Les Samoïèdes ne sont industrieux qu'autant que leurs stricts besoins l'exigent; seulement depuis leurs communications avec les Russes, ils songent ou plutôt consentent à faire quelque commerce par échanges. On les voit même se transporter tous les ans, au mois de février, avec d'autres peuples nomades un peu au-dessus de l'embouchure de l'Ob. Cette foire offre un spectacle étrange et pittoresque. En cette saison, le pays couvert de neige, est totalement privée de la lumière du soleil : les aurores boréales seules éclairent un peu l'horison, et dissipent faiblement les ténèbres, à peu près comme la lune voilée par une brume épaisse éclaire nos nuits d'hiver. Qu'on se figure un pays enseveli sous la neige et dans un demi-crépuscule, des marchands sauvages affublés de peaux de rennes, d'ours ou de chiens, bivouaquant autour du feu qu'ils ont allumé pour se garantir du froid, faisant leurs marchés à la lueur d'un tison, tandis que d'autres tirent de leur traîneau attelé de chiens, du gibier gelé, le chauffent au bout d'un bâton, et l'avalent presque cru, s'énivrent d'eau-de-vie, et fument sans discontinuer.

Cette foire dure tout le mois de février. Les Samoïèdes font des centaines de lieues pour y échanger quelques fourrures contre de l'eau-de-vie, de la quincaillerie, du tabac et des ustensiles en bois. Quand la foire est terminée, on se sépare sans compter se revoir,

car ce sont rarement les Samoïèdes qui reviennent l'année suivante : ils croiraient porter eux-mêmes atteinte à leur liberté, en s'astreignant à se trouver régulièrement à des époques fixes au même lieu.

Ces hommes simples, amoureux de leur indépendance, vivant dans le calme des passions, et ne sachant ce que c'est que voler et tuer, mentir, calomnier, trahir, sont tous libres les uns vis-à-vis les autres, et n'ont aucun gouvernement. Sans chefs, sans juges, ils marquent seulement de la déférence à leurs vieillards. Pour toute garantie de leurs promesses, ils se font quelquefois une brûlure à la main, et cette marque ineffaçable deviendrait pour toujours une note d'infamie contre le parjure.

Leurs connaissances sont tellement limitées et leurs facultés engourdies, qu'ils partagent le temps grossièrement en mois lunaires, et ne le divisent point par saisons, ni par années ; ils ne le sentent, pour ainsi dire, point couler.

Cependant ils ne sont pas dénués de toute poésie, et conservent dans leurs chansons le souvenir de leurs héros, c'est-à-dire de ceux qui ont fait preuve de courage à la chasse ; ils célèbrent aussi les noms de leurs anciens sorciers.

D'une excessive timidité, tout objet inaccoutumé, tout bruit inattendu, les remplit de crainte et d'effroi ; cette faiblesse est extrême chez les femmes; la plus légère surprise leur cause de longs évanouissemens. Les mêmes hommes ne manquent point de courage, et bravent journellement mille périls dans la chasse aux ours blancs; il faut attribuer l'excessive susceptibilité de leurs organes au vide de leur solitude, et à la monotonie de leur existence, qui leur rend effrayant tout objet nouveau, dans lequel d'ailleurs la superstition les porte à voir la puissance de génies malfaisans, dont ils se croient sans cesse entourés.

Cependant les choses étrangères ne les arrachent point à leur indifférence, et ne piquent point leur curiosité. On en a vu transportés à Moskou et à Saint-Pétersbourg, rester insensibles aux merveilles de la civilisation, et y regretter leurs déserts et leur existence sauvage.

Entre eux, ils restent froids et peu lians; ils ne s'aiment ni se haïssent, ne se recherchent, ni ne s'évitent, ne se rendent point de services, mais non plus ne se nuisent pas. Leur existence, dépouillée de toute passion et de toute sensation vive, tient le milieu entre la vie et la mort, et ressemble au sommeil. D'un caractère doux et inoffensif, malheureusement ils se dégradent et se ravalent au niveau de la brute, par une dégoûtante superstition, et l'oppression de la femme qui en dérive.

Rien ne peut donner idée de la malheureuse condition de la femme samoïède, regardée comme impure par tous les hommes de sa nation. Toute sa vie, objet de dégoût et de mépris, elle n'est enlevée à la tyrannie de sa première famille, que pour passer sous le joug cent fois plus dur d'un époux. Le mariage, pour la femme samoïède, n'est autre qu'un achat où le mari la paie selon ses moyens; le prix est depuis cinq jusqu'à quinze rennes. La coutume permet aux Samoïèdes de prendre autant de femmes qu'ils ont moyen d'en acheter et d'en entretenir. Généralement ils se contentent d'une seule. Tous ont par instinct horreur de l'inceste, et évitent d'épouser leurs parentes aux degrés les plus éloignés; ils choisissent même de préférence une épouse dans une tribu différente de la leur.

Aussitôt que la marchandise est payée, elle est livrée; la victime verse des larmes et s'abandonne à un désespoir qui n'est pas feint, car elle sait que rien ne pourra attendrir le cœur de son maître; si elle résiste, il la saisit de force, et la lie à son traîneau dans lequel il l'emmène à sa nouvelle habitation.

Le Samoïède ne connaît point l'amour, et ne voit dans sa compagne qu'une vile esclave faite pour le servir, et qu'il ne ménage dans ses mauvais traitemens qu'en raison des services qu'elle lui rend, et des enfans qu'elle peut lui donner. Le temps de sa fécondité

passée, sa vie n'a nulle prix à ses yeux. La femme samoïède n'a jamais beaucoup d'enfans; à douze ou treize ans elle devient féconde, et cesse généralement d'enfanter à trente ans. Ses couches sont presque toujours faciles; si elles se prolongent et que les douleurs deviennent graves, on la soupçonne d'infidélité; le mari la soumet à des tortures et l'accable de mauvais traitemens pour lui faire avouer ce crime imaginaire. S'il en arrache un aveu, il la renvoie honteusement à ses parens, qui doivent rendre le paiement qu'ils en ont reçu.

Il n'est pas permis aux femmes samoïèdes de manger avec leur époux; elles doivent se contenter des restes qu'il daigne leur abandonner. Leur coin est marqué dans la hutte; il faut qu'elles y restent assises et qu'elles se gardent d'approcher du feu, qui est regardé comme sacré. Elles sont obligées de purifier par des fumigations de poil brûlé l'endroit où elles se sont assises, le traîneau où elles ont pris place, tout ce qu'elles ont touché, et elles-mêmes. Dans les voyages, il ne leur est pas permis de marcher sur les traces de leur mari ou des rennes qui le tire; il faut qu'elles suivent un autre chemin à côté. Quand on charge, quand on décharge le traîneau, elles ne peuvent en approcher; on craindrait qu'elles ne souillassent par le plus faible attouchement les effets qu'il contient. Elles sont surtout traitées avec mépris et avec dégoût pendant les six semaines qui suivent leurs couches.

Leurs occupations sont de faire les habits de la famille, de préparer les peaux, de faire sécher le poisson dans les endroits où l'on trouve de l'ortie; elles savent en tirer un fil qui sert à coudre et à faire des filets de pêcheurs et de la ficelle.

On ne peut dire que les Samoïèdes aient aucune religion; ils n'en connaissent, à proprement parler, que les superstitions. Ils ont bien quelques idoles, mais ils ne leur accordent aucun culte et prodiguent toute leur vénération à leurs sorciers auxquels ils laissent le soin d'implorer ou d'appaiser les puissances bienfaisantes et malignes.

Ils font sortir leurs morts de la hutte par une ouverture qu'ils pratiquent exprès, et les revêtent de leurs meilleurs habits avant de les déposer dans une fosse qu'ils creusent avec bien des difficultés par la résistance de la terre glacée. On place sous la tête du mort son chaudron; on met à côté de lui son arc, ses flèches et ses ustensiles les plus nécessaires. Après l'enterrement, le prêtre ou sorcier fait des cérémonies grotesques pour empêcher le mort de venir inquiéter les vivans; après quoi on sacrifie et l'on mange une renne sur sa tombe. Les plus riches renouvellent plusieurs fois cette cérémonie.

Nous terminerons cette description par la peinture que donne Levesque d'un spectacle magnifique de la nature dont sont souvent frappés les yeux des Samoïèdes : « Tantôt ils « aperçoivent entre le nord et le couchant un arc lumineux d'où sortent et s'élèvent « d'innombrables colonnes de lumière. Cette vive clarté fait paraître obscur le dessous « de l'arc; mais cette partie du ciel n'est cependant couverte d'aucun nuage, et l'on y « voit briller les étoiles. Tantôt jaillissent presqu'en même temps du nord et du nord-est « de longs rayons de lumière qui s'accroissent, occupent un vaste espace, s'élancent avec « vitesse et enflamment toute l'étendue du ciel entre l'horizon et le zénith. Ces rayons se « réunissent et semblent surmonter la terre d'une voûte d'or, de rubis et de saphirs. « Bientôt ils se développent, sifflent, pétillent; c'est la clarté, c'est le bruit d'un grand feu « d'artifice. Ces flammes sans chaleur, ces clartés innocentes inspirent une profonde « horreur; les animaux, saisis d'effroi, se couchent à terre, restent immobiles, et le « Samoïède éperdu croit que la troupe entière des génies malfaisans passe au-dessus de « sa tête. »

Mme GATTI DE GAMOND.

MUSÉE DE L'ERMITAGE A SAINT-PÉTERSBOURG.

I.

Un courtisan de Catherine avait reçu en présent un certain nombre de tableaux, avec injonction d'en décorer ses appartemens ; car il fallait que bon gré mal gré la noblesse s'initiât aux connaissances et aux plaisirs des peuples occidentaux. Le boïar trouva moyen de surpasser en stupidité le plus abruti de ses malheureux esclaves ; il obéit, mais ne pouvant venir à bout de concilier les diverses dimensions des peintures avec la hauteur et la largeur des murailles, il fit rogner et couper, sans regret ni miséricorde, les tableaux qui n'entraient pas exactement dans la mesure. Voilà comment ce haut personnage sut se conformer aux intentions de sa souveraine.

Aujourd'hui les temps sont changés en ce pays ; non seulement on n'y mutile plus les œuvres d'art, mais on sait les rechercher, les reconnaître, et on leur affecte pour demeure des palais impériaux et des monumens de premier ordre.

Le musée de l'Ermitage est pour la Russie ce que le musée du Louvre est pour la France. C'est un vaste temple consacré aux beaux-arts, un asile somptueux où l'on rassemble avec soin et à grands frais les productions d'artistes dont beaucoup pourraient voir leurs ouvrages encadrés de marbre et d'or, et moururent peut-être souffrans et découragés dans quelque pauvre réduit que rougirait d'habiter un concierge du palais.

La façade de l'Ermitage se lie à celle du théâtre de la cour, et s'élève sur le magnifique quai de la Néva. Ces deux édifices sont, en quelque sorte, la continuation du palais d'hiver auquel ils tiennent par des galeries couvertes, en s'adossant à celui qu'on désigne par le nom du tsarevitch Constantin. C'est là que mettant de côté la pourpre et dépouillant la grandeur impériale pour laisser plus de liberté aux convives qui l'entouraient, Catherine II attirait jadis dans de brillantes réunions les étrangers de distinction et les grands de l'empire. Des curiosités de toute espèce remplissent les salles, les galeries et les cabinets. Les yeux sont éblouis par une véritable profusion d'ornemens magnifiques. De tous côtés on rencontre des sculptures, des plafonds peints, des candélabres, des vases de grandeur colossale en cristal et en porcelaine ; des tables en mosaïque ; des bassins en bronze, en jaspe, en porphyre, en malachite, et enfin des pendules mécaniques d'une rare perfection.

L'une de ces pendules est connue sous le nom de *l'Horloge du Paon.* Elle fut exécutée en Angleterre par le fameux mécanicien Coks ; en 1780, le prince Potemkin l'acheta pour en faire hommage à Catherine II. Aussitôt que le carillon se met à jouer, un paon déploie majestueusement sa queue brillante de mille couleurs, un hibou roule ses prunelles, un coq chante, et à chaque seconde un insecte ailé saute sur un champignon dans lequel se trouve le corps de l'horloge. Un éléphant qui s'agitait aussi à l'aide du même mécanisme a été détaché de l'ensemble, il y a une quinzaine d'années, et envoyé au schah de Perse.

Dans un cabinet du palais se trouve une autre pendule qui est arrivée jusque-là par un singulier caprice de la fortune. Un officier russe traversant pendant une nuit très froide une petite ville, ne put obtenir dans aucune auberge un breuvage chaud dont il avait grand besoin ; ce fut à l'obligeance d'une pauvre veuve qu'il en fut redevable. Vainement il s'efforça de faire accepter à cette femme une récompense pécuniaire. Enfin se rappelant qu'il avait dans son portefeuille un billet pour la loterie d'une pendule estimée 80,000 roubles, il fit tant qu'elle consentit à le prendre comme une marque de souvenir. Pendant longtemps elle oublia ce billet que les enfans déchirèrent à moitié en jouant avec. Les gazettes avaient déjà publié trois fois le numéro gagnant, personne n'en réclamait le béné-

lice. Un jour l'inspecteur de la poste reconnut par hazard le fortuné billet; on mit la bonne femme en possession de la pendule qui lui fut achetée 20,000 roubles pour être déposée à l'Ermitage, et elle reçut en outre une rente viagère de mille roubles. Toutes les recherches pour retrouver son bienfaiteur furent infructueuses : il ne se fit jamais connaître.

L'extérieur de cette pendule a la forme d'un temple grec. A l'intérieur sont disposés deux orchestres qui, en s'accompagnant mutuellement, exécutent un grand morceau de Mozart.

Entre les salles sont des jardins, l'un d'hiver, l'autre d'été, garnis d'immenses volières. Sur de hautes terrasses, des arbres touffus déploient leur feuillage verdoyant, unissant ainsi les charmes de la campagne aux somptuosités des résidences princières, et renouvelant sous un ciel rigoureux les jardins suspendus de l'antique Babylone. Voilà dans quel riche séjour sont maintenant groupés et répartis de rares collections, des bibliothèques précieuses, et surtout ce musée sur lequel nous allons jeter un coup d'œil.

Toutes les pièces du premier étage de l'Ermitage et du palais d'hiver sont affectées à la galerie des tableaux; plus, la salle de l'arcade par laquelle on arrive au théâtre. Lorsque Catherine II monta sur le trône, la Russie ne possédait encore que fort peu de tableaux remarquables. Cette princesse résolut de fonder une galerie de premier ordre; pour en former le noyau, elle donna successivement à Grimm, à Reifensteid, à Raphaël Mengs la mission de se tenir au courant des ventes les plus importantes, et de lui proposer des acquisitions dignes de remplir le but qu'elle se proposait. C'est ainsi que plusieurs cabinets de prix devinrent la propriété de la Russie, car les vues de Catherine, en cette matière comme en beaucoup d'autres, furent fidèlement suivies par ses successeurs. Parmi les collections précieuses qui échappèrent pour toujours aux pays où elles avaient été lentement et laborieusement amassées, nous citerons particulièrement celle d'Antoine Crozat, à Paris (400 tableaux et 19,000 dessins); celle du comte Baudouin, aussi à Paris, et de Tranchini à Genève; puis le cabinet du ministre comte de Bruhl à Dresde, riche sans doute, mais dont beaucoup de tableaux passent pour n'être pas toujours de l'artiste dont ils portent la signature. Celui de Robert Walpole, comte d'Oxford, acquis en 1779; celui de Braamkamp, à Amsterdam, en 1780, mais non en totalité. Sous l'empereur Alexandre, les richesses artistiques de la Russie s'accrurent en 1807 d'une grande partie de la galerie des princes Giustiniani; en 1814, de celle du banquier Hope, à Amsterdam; enfin en 1815, la galerie de la Malmaison, de ce lieu si célèbre par les souvenirs qu'y ont laissés Napoléon et l'impératrice Joséphine, prit, pour n'en plus revenir, la route de Saint-Pétersbourg.

Les tableaux réunis de ces diverses collections sont au nombre de cinq mille environ; mais le musée de l'Ermitage n'en compte que 1800 choisis parmi les meilleurs. Nous nous bornerons à citer les plus célèbres de chaque école, sans oublier l'école française, représentée par ses plus grands peintres, et qui n'est pas la moins nombreuse de toutes. On verra par ces détails quel rapide chemin les Russes ont parcouru depuis un siècle, sinon dans la pratique, au moins dans le goût et l'appréciation des beaux-arts.

Parmi les tableaux appartenant à l'école italienne, les plus anciens sont ceux d'Andréa Mantegna et de Giovanni Bellini. Huit tableaux sont attribués à Léonard de Vinci, mais l'authenticité de quelques uns est révoquée en doute. Les plus remarquables sont une *Sainte Famille*, chef-d'œuvre du premier rang; un portrait de *Femme en prière*, déjà fort endommagé; *Joconde*, citée dans les Catalognes, mais à tort, sous le nom de *la Belle Ferronnière*; une autre *Sainte Famille* peinte sur bois passe pour être de Fra Bartoloméo; un *Jesus adoré par Saint-Jérome et Saint-François de Sales* est dû à l'école du Perugin, s'il n'est du Perugin lui-même.

Arthur G.

VSEVOLD, FILS D'JOURI.

(1176-1212.)

ROMAN, PRINCE DE GALITCH, EXTERMINE SES ENNEMIS. — TRIOMPHE DES PRÉTENDANS. — IMPOSE UN PRINCE A KIEF. — CONTRACTE UNE ALLIANCE AVEC VSEVOLD. — PRÈTE SECOURS A L'EMPIRE GREC. — REPOUSSE LES OFFRES DU PAPE INNOCENT III. — LUTTE CONTRE LA POLOGNE. — SA MORT.

Roman, après avoir exterminé ses ennemis, résolut de rétablir l'ancienne unité de la Russie. Il vainquit les prétendans qui lui disputaient la couronne. Vaillant, entreprenant et prompt dans l'exécution de ses desseins, il sut se faire respecter, et, chose singulière, les populations, au lieu de fuir devant son despotisme, refusaient de combattre contre lui, venaient à sa rencontre et lui ouvraient les portes de leurs villes comme à un sauveur : c'est que la Russie était lasse des guerres civiles; instinctivement elle se rangeait autour d'un chef assez fort pour gouverner l'état d'une main ferme et faire trembler les boïars conspirateurs. Quelle était, durant ce temps, la conduite de Vsevold, grand prince de Wladimir? N'osant lutter avec Roman, il lui offrit une alliance. Il souffrit que les Kiowiens reconnussent l'autorité de son heureux rival, et acceptassent, pour gouverner, le prince Ingevar que Roman leur avait envoyé, en remplacement du prince Rourik dépossédé.

Bientôt la renommée de Roman se répand dans l'Europe entière. L'empire grec envahi par les barbares implore son secours. Aussi avide de gloire que de puissance, Roman se hâte de faire marcher ses troupes; il délivre la Thrace et revient triomphant à Galitch.

Mais Rourik profite de cette absence; de concert avec les Polowtsi, il tombe à l'improviste sur l'inconstante capitale d'où il a été forcé de fuir, et cette cité malheureuse, victime d'une épouvantable vengeance, devient encore une fois la proie des flammes, du pillage et du massacre. Tous les trésors sont enlevés, tous les monumens détruits; les femmes et les enfans ne sont même pas épargnés. Depuis ce désastre, Kief n'a jamais pu recouvrer sa première splendeur.

Roman se promit d'éclatantes représailles pour ces dévastations; mais non moins rusé que vindicatif, il proposa un traité de paix et d'alliance. Rourik accepta cette offre; il combatit même avec ce nouvel allié contre les Polowtsi. Mais sitôt que Roman n'eut plus besoin de feindre, il fit saisir Rourik, qui était sans défiance, et le contraignit à prendre l'habit monastique.

Alors une autre pensée s'empara de Roman; voyant la Pologne affaiblie à son tour par les guerres civiles, il souffrait dans son orgueil de n'être que le vassal des rois polonais. A quoi lui servaient sa gloire et sa puissance, s'il devait rester tributaire d'un souverain étranger? C'est contre la Pologne, désormais, qu'il songe à tourner ses armes.

Pour pouvoir employer toutes ses forces à cette entreprise, il contracte une étroite alliance avec Vsevold, et lui cède l'honneur de disposer du gouvernement de Kief. Rassuré par ces mesures d'une sage politique, il marche en Pologne et prend parti pour Leszek, à qui Mieczyslas-le-Vieux disputait la couronne.

Nous touchons à ce moment où les papes, jaloux d'étendre leur domination, choisirent la Pologne et la Russie pour terrain de la lutte qui s'engageait entre le catholicisme et le schisme d'Orient. Le légat d'Innocent III se rendit au camp de Roman et s'efforça de lui démontrer la supériorité de l'église latine; il lui promit en même temps que le chef

de cette église, s'il voulait lui reconnaître l'autorité spirituelle, lui donnerait la possession d'une foule de villes et ferait de lui-même un grand roi par l'*épée de Saint-Pierre.*

Si Roman eût été aussi fourbe qu'Ivan-le-Terrible, il aurait pu, par une fausse promesse, gagner l'appui de Rome, qui, plus d'une fois, sacrifia la Pologne au succès de la politique papale. Mais Roman se fiait trop à sa bonne fortune pour recourir à la ruse; il tira son sabre et répondit que : *tant qu'il pourrait le porter, il n'aurait pas besoin d'autres armes pour agrandir ses états.*

Les Polonais accusaient Roman d'ingratitude, mais il se moquait de semblables reproches et n'en continuait pas moins à exiger le paiement de sommes énormes, et la cession de la ville de Lublin. Il se mit bientôt en devoir d'arracher par la force ce qu'il ne pouvait obtenir qu'on lui cédât de bon gré. S'il avait pu vaincre les Polonais, il eût rétabli définitivement la puissance de la Russie. Mais, détestant les Catholiques, partout où pénétraient ses armées il portait les persécutions religieuses. Les églises furent profanées, et les prêtres mis à la torture pour être contraints à dénoncer les mouvemens des troupes polonaises (1). Quel fut le résultat de cette conduite atroce et maladroite? Les populations se soulevèrent en masse : le vainqueur des princes russes, des barbares, le héros illustré dans deux parties du monde succomba ; il fut vaincu et tué sur le champ de bataille.

Plus tard nous verrons que les Polonais commirent des fautes semblables. Eux aussi, confondant la question religieuse avec la question politique, furent souvent victimes d'insurrections excitées par l'oppression des consciences.

J. C.

MARIAGE EN RUSSIE.

II.

LOIS DU MARIAGE EN RUSSIE. — SUPPLICE DES FEMMES HOMICIDES. — CÉRÉMONIES DU MARIAGE CHEZ LE PEUPLE ET LES PAYSANS.—CÉRÉMONIES DES NOCES DES TSARS.

Les lois du mariage sont très rigides dans l'Eglise grecque; le divorce n'y est pas toléré. Les prêtres doivent se marier; mais si leur femme meurt, il ne leur est pas permis d'en épouser une seconde; généralement même, un troisième et surtout un quatrième mariage sont considérés comme des actes criminels. Lorsqu'Ivan III épousa successivement jusqu'à cinq femmes, il fallut toute la terreur qu'il avait imprimée à ses peuples pour qu'ils ne se révoltassent pas.

Autrefois, dans les cérémonies des fiançailles, le père, pour prouver qu'il renonçait à l'autorité paternelle, donnait à sa fille quelques coups de fouet, et remettait aussitôt cet instrument de punition à son gendre futur; usage qui n'était pas tout-à-fait symbolique: car le mari comme le père usait cruellement du droit que cette coutume semblait constater. Les femmes étaient battues journellement, battues jusqu'au sang, jusqu'aux blessures graves; courbées sous le joug de la nécessité, résignées à leur sort, même lorsqu'elles possédaient une supériorité de forces physiques, jamais elles n'essayaient de la résistance. C'est à cette époque, au seizième et au dix-septième siècle, qu'entièrement recluses au logis, ne paraissant jamais en public, ne participant à aucun divertissement, ne possédant même chez elles aucune autorité, ni aucune influence, tyrannisées et brutalisées tour-à-tour dans leur famille première, et dans les liens qui les assujettissaient à un nouveau maître, livrées comme marchandise à un homme qu'elles ne connaissaient

(1) Naruszewicz.

point, sans que leur inclination fût jamais consultée; c'est à cette époque que les femmes russes offrirent un spectacle pitoyable d'oppression et d'abrutissement. Mais qu'on observe que les mœurs et coutumes étaient barbares en mesure de leur malheur et de leur dégradation. Lorsque les femmes étaient ainsi foulées aux pieds, les pères, comme dans l'ancienne Rome, avaient droit de vendre leurs fils jusqu'à quatre fois. Le despotisme s'asseyait sur le trône dans la personne d'Ivan-le-Terrible, dont les crimes ne furent un instant suspendus que par l'influence d'une femme, Anastasie; le servage devenait esclavage, la nation s'adonnait aux excès abrutissans; les femmes se vengeaient de la servitude par la licence secrète et par le crime; l'homicide sur la personne de leur mari était puni par un châtiment épouvantable; on les enterrait vivantes, excepté la tête qui passait en dehors, et dans cet état on les laissait mourir de faim et de froid. On en voyait quelquefois languir des semaines entières dans cette affreuse torture. Une garde nombreuse entourait les victimes, empêchant qu'on ne les approchât, soit pour leur donner quelque nourriture, soit pour terminer d'un coup leurs maux. La même loi qui punissait ainsi l'homicide chez la femme, l'autorisait chez l'époux. Les femmes du peuple, également opprimées, mais moins tenues, se distrayaient de leurs souffrances par l'habitude des liqueurs fortes, qui en les jetant dans une honteuse ivresse, leur faisait oublier toute pudeur et toute retenue. Pierre-le-Grand, quoiqu'un barbare lui-même, entreprit de régénérer sa nation, et l'un des moyens qu'il employa fut d'affranchir la femme, et lui rendre à la fois liberté et dignité. Elle trouva des garanties dans la loi contre la brutalité d'un époux; il fut défendu aux parens de marier leurs enfans par violence, contre leur consentement.

Toutefois, aujourd'hui encore, l'inclination des enfans, dans toutes les classes, est peu consultée, et parmi le peuple moins encore que dans la haute société. Les vieilles traditions de l'absolutisme de l'autorité paternelle s'y conservent, et l'on ne cherche pas à dissimuler le fond sous la forme. Aussitôt qu'un jeune homme est en âge d'être marié, ses parens jettent les yeux sur une fille, en font la demande, et toutes les conditions sont réglées sans la participation du futur époux. La réputation de bonne ménagère dont jouit une fille, suffit pour la faire rechercher, quels que soient son âge et sa figure. Au jour fixé pour la célébration du mariage, le futur, accompagné de son parrain, de ses parens et de ses amis, se rend à l'église où il arrive ordinairement le premier. La future, accompagnée également de ses parens et de ses amis, ne tarde pas à s'y rendre, accompagnée d'un jeune homme qui porte l'image du saint de la maison; avec cette image le père bénit ses enfans. Tout le monde étant réuni, le prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, s'avance et commence à célébrer les fiançailles. On distribue des cierges au jeune couple, et à tous les assistans. On allume aussi deux gros cierges, portés sur de grands candélabres, faits communément d'argent, et placés à côté de la table sur laquelle est déposée l'image dont nous avons parlé. La cérémonie est accompagnée par intervalles de prières et de chants analogues à la circonstance. Le prêtre met sur la tête des époux des couronnes d'argent. Pour le mariage des personnes de distinction, ces couronnes sont soutenues au-dessus de leurs têtes, par des serviteurs qui portent le nom de *drougeki*. Quand les anneaux ont été bénis et échangés, le célébrant présente aux époux un verre de vin qu'ils boivent alternativement, à trois reprises différentes; ils font également trois fois le tour de la table sur laquelle se trouve l'image. Ils reçoivent enfin la bénédiction du pope qui leur dit: *Croissez et multipliez; que l'homme ne sépare point ce que Dieu a joint.* On retourne à la maison, et on se livre aux divertissemens jusque très avant dans la nuit.

On pratique, dans les villages éloignés des grandes villes, d'autres usages qui paraissent de la plus haute antiquité, et que l'on croit d'origine grecque. Nous rapporterons ici les plus singuliers.

L'amant villageois débute par faire sa déclaration aux parens de sa maîtresse. Accompagné de son *drougeka*, il se rend à leur logis. Le *drougeka* dit à la mère : *Montrez-nous votre marchandise, nous avons de l'argent.* Introduit dans l'appartement de la fille, il l'examine attentivement pour pouvoir en faire un portrait fidèle à son ami. Le lendemain, l'amour ramène le prétendant; cette fois il a le privilége d'entrer dans l'appartement où l'objet de sa flamme, caché derrière un rideau, cherche à se dérober à son œil curieux. Quoique leur intimité date quelquefois de plusieurs années, ce n'est qu'en lui faisant une douce violence qu'on l'arrache aux voiles dont elle se couvre, et qu'on la force à prendre place à côté de son amant. La mère, qui est présente à cette scène, demande au jeune homme *comment il trouve la marchandise ?* Et s'il répond qu'elle lui convient, on fixe de suite le jour pour donner l'anneau, et célébrer les fiançailles. Lors de cette cérémonie, on étend par terre un vêtement de peau sur lequel les jeunes gens se prosternent. Le père met sur leur tête un saint de la maison avec lequel il les bénit. Les compagnes de la promise viennent lui offrir leurs services pour broder un certain nombre de mouchoirs, destinés à servir de *daré* ou présens qu'elle doit faire à son époux, aux droujekis et aux amis. La veille du jour fixé pour la célébration du mariage, la future épouse est conduite aux bains par ses compagnes, qui se promènent ensuite avec elle dans le village, en chantant sur des airs tristes la douleur que leur cause la perte qu'elles vont faire. Le lendemain, les personnes invitées s'assemblent pour accompagner les deux amans à l'église. Un chœur de jeunes filles chantent une épithalame dont voici le sens : *Un faucon s'attache à la poursuite d'une colombe; charmante colombe, êtes-vous prête, l'époux est venu pour vous chercher?* Un oui, accompagné de soupirs, doit être la réponse. Le cortége s'achemine vers le temple, précédé d'un jeune homme qui porte le saint de la maison. Après la bénédiction nuptiale, l'époux donne à l'épouse le *kitra* ou baiser d'amour, selon la manière usitée, c'est-à-dire en la prenant par les oreilles. Avant que l'époux sorte de l'église, la *swakha* ou pronuba lui ôte sa coiffe de fille pour lui mettre celle des femmes. La compagnie se rend ensuite à la maison, où l'on se met à table, et où l'on se livre à la joie, tandis que l'épouse fait encore semblant de pleurer. Le lendemain, le mari donne le dernier festin pour prendre congé de ses amis; il jette des noisettes par terre pour annoncer qu'il renonce aux jeux de l'enfance. Avant de quitter l'épouse, la *swakha* lui donne des avis et lui rappelle les devoirs que lui impose son nouvel état.

Afin de mieux connaître toutes les cérémonies qui présidaient au mariage russe, et dont la plupart aujourd'hui encore sont conservées, nous donnons la description du mariage des tsars, à l'époque où ils faisaient choix de leur épouse parmi quelques jeunes filles les plus belles et les plus nobles de leur royaume.

Les tsars commençaient par demander, à leur mariage, l'assentiment du patriarche. Ils ordonnaient ensuite qu'on fit venir à Moskou les plus belles filles des princes et des boïars. On élevait pour les recevoir un vaste édifice, richement decoré et divisé en plusieurs grandes salles, espèces de dortoirs, dans chacun desquels étaient placés douze lits, pour autant de jeunes filles. Le jour marqué par le tsar pour faire son choix, il se rendait dans cette maison, accompagné d'un boïar, fort avancé en âge, et prenait place sur un trône qui lui avait été préparé. Là, les jeunes rivales magnifiquement parées, venaient l'une après l'autre s'offrir aux regards curieux de leur juge, et se prosterner devant lui. Il jetait sur le sein de chacune un mouchoir brodé en or et bordé de perles et de diamans. Après avoir arrêté son choix, il faisait distribuer aux concurrentes malheureuses de l'argent et des terres.

Un grand était nommé pour présider à la cérémonie et à la fête des noces. Il prenait le titre de *tisiatski*, et commandait à des milliers d'officiers. On dressait, dans une des principales salles du palais, deux trônes recouverts de velours et de damas; on y plaçait sur

chacun un coussin avec quarante peaux de martres zibelines; on attribuait à ces peaux la vertu d'écarter les maléfices; un grand était nommé pour s'y asseoir jusqu'à l'arrivée des augustes époux.

Durant ce temps la princesse était parée dans son appartement, par les plus hautes dames, et les *swakhi.* Lorsqu'elle passait dans la salle de cérémonie, elle était précédée de deux boïars portant chacun un cierge de différente grandeur. Le *tisiaski* plaçait chacun selon son rang, et quand tout était préparé, faisait dire au tsar : *Il est temps, seigneur, de venir à votre affaire.* Le prince venait alors se placer auprès de sa future épouse; mais un rideau de taffetas les séparait. Un protopope récitait des prières, tandis que la principale swakha peignait la tête des deux époux, lavant le peigne dans de l'hydromel. Après avoir posé sur le front de la princesse une couronne d'or et un voile, elle répandait sur la tête des deux époux de la graine de houblon, symbole de fécondité, et les éventait ensuite avec des peaux de martres zibelines, toujours pour écarter les sorts.

L'ami dont la présence devait accompagner tous les mariages, prenait alors un gâteau et un fromage, et en présentait au prince, à la princesse et à toute l'assemblée.

Après cette distribution, le tsar se levait pour aller à l'église. Sur tout le chemin, des seigneurs étendaient des pièces de damas rouge. Les cierges des deux époux étaient portés en avant. Le prince était à cheval et la princesse en traîneau. Quand ils en descendaient, les places étaient soigneusement gardées, dans la crainte des sortiléges.

A la porte du sanctuaire, on étendait sous les pieds des époux, une pièce de damas couverte de quarante peaux. Après la bénédiction nuptiale, le patriarche leur présentait une coupe de vin dont ils buvaient par trois fois. On retournait ensuite au palais avec les mêmes cérémonies et le même cortége qu'on en était sorti.

Tout le monde ayant pris place dans la salle, on servait devant les époux un poulet rôti. L'ami prenait le poulet, et allait à la chambre à coucher. Les époux suivaient, et trouvaient à la porte la swakha revêtue de deux robes fourrées, dont l'une avait le poil en dessus et l'autre le poil en dessous. Elle souhaitait aux époux une postérité aussi nombreuse que les poils de sa pelisse, leur jetait encore des grains sur la tête, et leur présentait un morceau de poulet.

Dans la chambre nuptiale, des cierges placés à la tête du lit, une quantité de peaux de zibelines placées tout à l'entour, des grains de blé répandus sur les draps, des images saintes aux quatre coins de la chambre et au pied du lit, et un crucifix au chevet, étaient autant de préservatifs pour les époux contre les maléfices.

Le lendemain, les deux époux, après avoir été au bain, venaient se remettre sur le lit. Un seigneur levait le voile de la tsarine avec une flèche, et il était permis à toute la cour de la voir. L'*ami* et la swakha présentaient aux époux du gruau sur un plat d'or entouré de quatre peaux. Plus tard, un grand repas était offert à toute la cour. Le quatrième jour, le clergé, la noblesse et même les marchands, venaient rendre au tsar leurs hommages et lui offrir des présens.

La plupart de ces cérémonies étaient observées, mais avec moins de pompe, au mariage des grands.

Dans une troisième partie, je donnerai la description du mariage chez les peuples divers aglomérés à la Russie.

Mme GATTI DE GAMOND.

MOSKOU.

I.

Moskou, en russe *Moskva*, ancienne capitale de la Russie, et aujourd'hui encore la seconde ville de cet empire, fut fondé, selon le dire des chroniqueurs, en 1147, par Jourii

Dolgorouki, fils de Vladimir Monomaque (1). Quelques maisons de bois et des églises composèrent longtemps toute la ville, se bornant à l'emplacement où s'élève aujourd'hui le Kremlin. Elle fut agrandie et embellie successivement par tous les souverains de la Russie, frappés de l'importance et de la beauté de sa situation. Fréquemment réduite en cendres, par la négligence des habitans, ou par la fureur d'ennemis qui tentèrent de l'anéantir, Moskou se releva toujours de ses ruines avec de nouveaux embellissemens et de plus solides constructions; la terrible catastrophe de 1812, qui ne laissa à l'armée française que le parti d'une retraite désastreuse, détruisit irrévoquablement la ville ancienne, avec ses maisons portatives, ses constructions bizarres, ses monumens gothiques, ses couleurs bigarrées, son architecture arbitraire; le Kremlin seul, fortement endommagé, resta en partie debout. Une ville neuve fut construite sur le plan des villes modernes, avec des maisons de briques, des monumens en pierres, des rues alignées et pavées. Les habitans y ont certainement gagné pour l'aisance, la propreté, la sécurité; mais l'artiste regrette l'ancienne Moskou, la ville pittoresque du moyen âge.

Moskou est située sous 55° 45' 13" de latitude nord, et 55° 17' 11" de longitude orient; à 698 verstes de Saint-Pétersbourg, dans une contrée très fertile, arrosée par la rivière du même nom de Moskva, et entourée de charmantes collines. La rivière traverse la ville, à l'intérieur de laquelle elle reçoit la Jaouga, et par un canal souterrain la Néglinna. Elle débouche dans l'Oka, qui se jette dans le Volga. Le terrain, très inégal sur lequel est construit Moskou, lui donne un charme particulier par les points de vue dont on jouit à chaque pas. Les éminences qui l'entourent au sud et à l'est forment un vaste amphithéâtre; dans son centre même le Kremlin s'élève considérablement au-dessus du lit de la rivière, au haut d'une colline d'où l'œil plane sur tous les quartiers du sud. Des bords de la Jaouga le terrain s'élève par degrés, et la ville gravit en quelque sorte la ceinture de montagnes qui l'entoure, jusqu'aux riches et majestueux couvens qui en couronnent les sommités. Moskou est la plus grande ville d'Europe après Constantinople. Son enceinte a été évaluée à près de dix lieues de France, et on lui donne 16,120,800 toises carrées de superficie.

Le Kremlin actuel forme une véritable citadelle; et comme celle de Saint-Pétersbourg et de plusieurs autres villes russes, elle renferme ce qu'il y a de plus précieux, de plus sacré pour les habitans, des églises, des couvens, des palais, des trésors, l'arsenal, le saint Synode, le sénat et l'ancienne demeure des patriarches. Il est situé sur le plateau d'une colline, au centre de la ville, et s'élève considérablement au-dessus du quai de la Moskva, qui borde, du côté du sud, le pied de ses murailles crénelées. Il forme un polygone très irrégulier, mais qui approche de la figure d'un triangle, et est entouré de boulevards des deux côtés. Du côté du quai, le plateau s'élève au-dessus des murailles, et cette espèce de rempart, qui n'est bordé de maisons que du côté intérieur, forme une promenade délicieuse où la vue la plus variée et la plus étendue reste constamment sous les yeux. Nous ferons connaître les monumens politiques et religieux qu'il renferme.

Avant de donner la description de la ville actuelle de Moskou, nous allons la ressusciter au dix-septième siècle. Voici ce qu'en dit Olarius, en 1636 :

« C'est une des plus grandes villes de l'Europe, on y compte 40,000 maisons. Il est vrai « qu'à la réserve des hôtels des grands seigneurs et des maisons de quelques marchands « aisés, qui en ont bâti de pierres ou de briques, toutes les autres sont de bois, et elles « sont bâties de plusieurs poutres et solives de sapin arrangées les unes sur les autres. « Les toits sont d'écorce d'arbre qu'ils couvrent quelquefois de gazon. La négli- « gence des Moskovites et le peu d'ordre qu'ils ont dans leur ménage fait qu'il ne se « passe point de mois, ni même presque point de semaine, que le feu n'y prenne, et ne « réduise en cendres dans un moment plusieurs maisons, même des rues entières...

(1) Lisez l'introduction, page 1.

« Au reste, les propriétaires s'en consolent, en quelque façon, par la facilité qu'ils ont de « trouver des maisons neuves, toutes bâties, au marché destiné pour cela hors de la mu- « raille blanche, où l'on achète pour peu de chose une maison entière que l'on fait dé- « monter, transporter et rebâtir en fort peu de temps au lieu où était la première. »

Les rues sont belles et fort larges, mais si crottées quand la pluie a détrempé tant soit peu la terre qu'il serait impossible de se tirer de la boue, sans les rondins joints ensemble qu'on y a mis et qui y forment une espèce de pont, qui sert de pavé dans le mauvais temps.

Comme aujourd'hui le Kremlin et le Kitaï-gorod composaient alors le noyau de la ville; leur enceinte, formée de murailles hérissées de tourelles, s'appuyait au sud contre la Moskva, à l'ouest et au nord contre la Néglinna; du côté de l'est seulement, aucune eau ne formait la clôture. Autour de ce noyau, le *Tsarigorod* formait un immense demi-cercle, au nord de la Moskva, et un autre demi-cercle, infiniment plus grand, s'étendait au-delà du premier, d'un point du fleuve à un autre, sous le nom de *Skorodom*. La ville pouvait avoir 19 verstes de circuit, environ sept lieues de France. Le Skorodom décrivant la plus grande partie de cette circonférence, était percé de 36 portes. Outre quelques églises, et le marché aux maisons, cette partie extérieure de la ville ne renfermait rien de remarquable. Dans le Tsarigorod, qu'elle resserrait de toutes parts, étaient les maisons des nobles et des hauts fonctionnaires, avec l'arsenal, les magasins d'approvisionnemens, une infinité d'églises et de couvens : toutefois, ces bâtimens étaient la plupart en bois. Le Kitaï-gorod, dès-lors le quartier des marchands, venait ensuite plus à l'intérieur.

Il était entouré de murailles de trois côtés; du côté de la *belle place*, qui sépare ce quartier du Kremlin, il était ouvert, et là s'étendaient comme aujourd'hui les nombreuses lignes de boutiques de marchands. Derrière celles-ci se trouvait le *Gostinnoï-dvor*, un tribunal pour les paysans, l'imprimerie synodale et l'hôtel des ambassades étrangères. Sur la grande place était le *Tsarevo-Mesto*, qui formait une espèce de scène où avaient lieu les grandes solennités, les exécutions, et d'où le tsar et ses ministres parlaient au peuple comme d'une tribune.

Tout près de là s'étendait le Kremlin. La tour d'Ivan Veliki avec sa coupole élevée, dont la riche dorure resplendit au soleil, dominait toute la contrée. A côté se voyaient les cathédrales de l'Archange Michel et de l'Assomption, les deux palais des tsars, l'un en pierre, l'autre en bois, celui du patriarche, l'immense cloche fondue sous Boris Goudounof, le couvent des miracles et celui des religieuses de Voznocensk. La porte principale était celle de la tour de Frolaf; on se découvrait en y passant, à cause de l'image miraculeuse du Sauveur dont elle était surmontée; la tour était ornée d'une horloge, chef-d'œuvre de mécanique, s'il est vrai qu'elle sonnait et marquait les heures à partir du lever jusqu'au coucher du soleil, et de même pendant la nuit, en se réglant sur le plus ou moins de durée du jour ou de la nuit, suivant les saisons, de manière qu'à l'équinoxe elle indiquait dix-sept heures du jour, et sept seulement de la nuit.

La translation de la cour de Moskou à Saint-Pétersbourg ne nuisit pas précisément à la première: car la noblesse, principalement la noblesse mécontente continua à y résider. Les tsars eux-mêmes ne perdirent jamais de vue son importance et se firent tous un devoir successivement de l'embellir et de l'agrandir. Toutefois, en prenant sa part des progrès des arts qui avaient pénétré à Pétersbourg, et devenant de plus en plus riche et somptueux, Moskou n'en resta pas moins un singulier assemblage des élémens les plus opposés, un composé bizarre de misère et de magnificence, de grandeur et de difformité. Voici ce que William Coxe écrivait en 1778 : « De ma vie je n'ai vu une ville si irrégu- « lière, si complètement bizarre, si extraordinaire, et si remplie de contrastes. En gé- « néral, les rues sont très longues et larges : quelques unes sont pavées en pierres; « d'autres, surtout dans les faubourgs, le sont en rondins et en planches, semblables au

« plancher d'une chambre. De misérables cabanes alternent avec de spacieux palais; des « maisonnettes hautes d'un seul étage, sont placées auprès des édifices les plus élevés et « les plus somptueux. Il y a des maisons en pierre dont le mur supérieur est en bois; les « maisons en bois sont souvent peintes en diverses couleurs, et ont des portes et des toits « en tôle. Il n'y a pas de quartier de la ville où l'on ne voie de nombreuses églises bâties « dans un goût tout particulier; quelques unes ont des coupoles en cuivre, d'autres en « étain doré ou peint en vert, et plusieurs sont couvertes en bois. En un mot, telle partie « de cette ville immense ressemble à une triste solitude, telle autre à un chétif village et « plus loin on se retrouve dans une grande capitale. On peut appeller Moskou une ville « bâtie suivant des formes asiatiques, mais qui devient de plus en plus européenne, et qui, « dans son état actuel, est un plaisant pêle-mêle des styles les plus contrastans. »

Dans une seconde partie, nous donnerons la description de la ville actuelle.

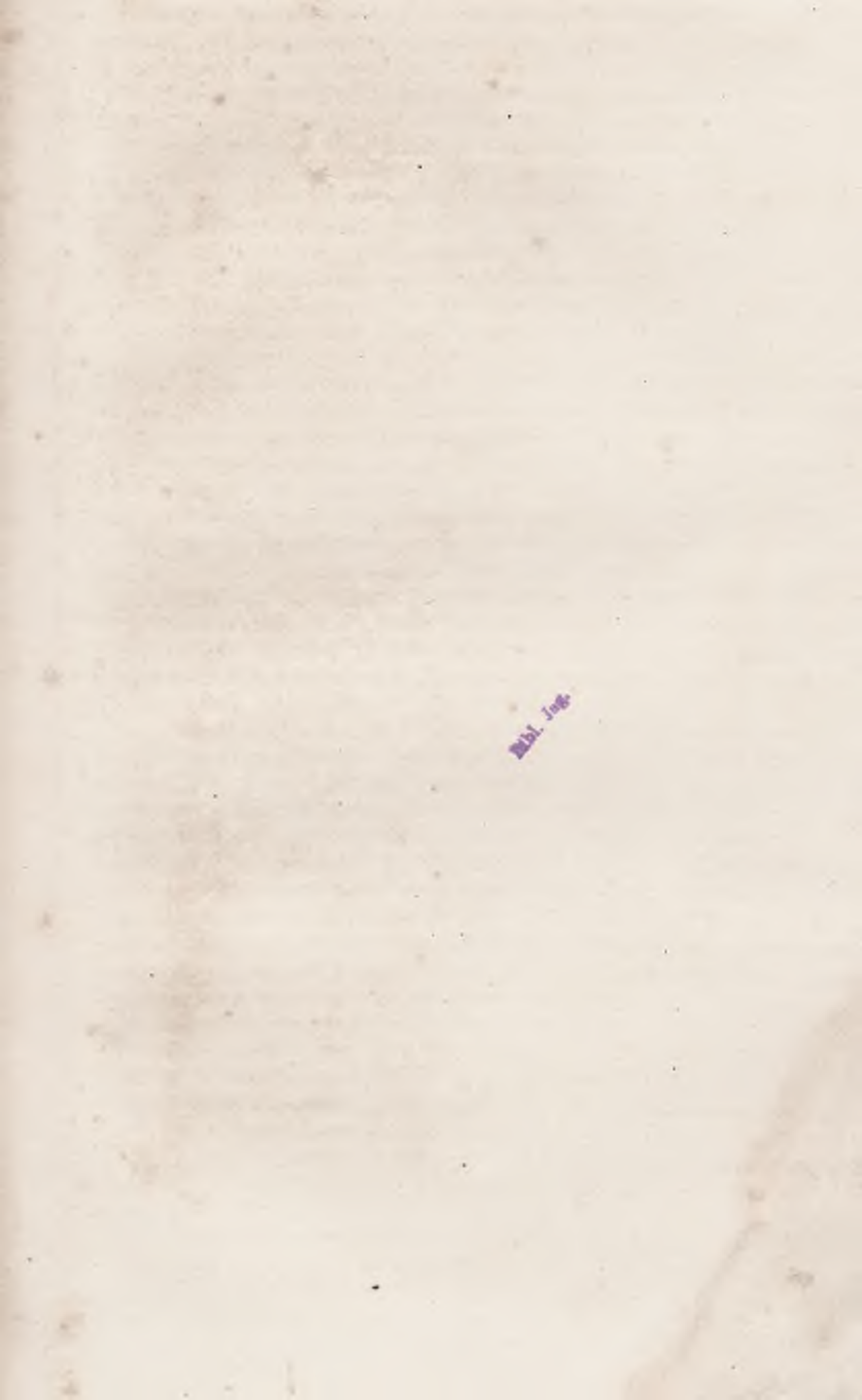
M.

BAINS RUSSES.

Les bains de vapeur sont en usage, surtout dans le Nord, où ils offrent un antidote certain contre les rhumatismes et la plupart des maladies occasionnées par la rigueur du climat.

Tous les Russes, qui jouissent même de la fortune la plus médiocre, ont dans leurs maisons un bain particulier dans lequel le père, la mère et les enfans se baignent quelquefois ensemble. Les personnes du bas peuple vont dans les bains publics; il y en a communément pour les hommes et pour les femmes. L'entrée coûte depuis dix jusqu'à cinquante kopeks; il y a des jours dans la semaine où tout le monde va dans le même bain. L'appartement des bains est construit en bois; il contient un poële, des cuves remplies d'eau, un amphithéâtre sur lequel on parvient par plusieurs degrés. Le poële a deux ouvertures semblables à celles des fours ordinaires; la plus basse sert à mettre le bois dans le poële, et la deuxième contient des pierres soutenues par un grillage de fer; elles sont continuellement rouges par l'ardeur du feu. En entrant dans le bain, on se munit d'une poignée de verges encore garnies de leurs feuilles, d'un petit seau de sept à huit pouces de diamètre, et l'on se place sur le premier ou sur le second degré. Quoique la chaleur soit moins considérable en cet endroit que partout ailleurs, on est bientôt en sueur; on se renverse alors le seau d'eau sur la tête; on monte un degré plus haut où l'on fait la même opération; et enfin jusque sur l'amphithéâtre même où la chaleur est la plus considérable. Un homme, placé devant le poële, jette de temps en temps de l'eau sur les pierres rouges. Dans l'instant, des tourbillons de vapeur sortent avec bruit, s'élèvent jusqu'au plafond et retombent sur l'amphithéâtre sous la forme d'un nuage qui porte avec lui une chaleur brûlante. C'est alors qu'on fait usage des verges qu'on a rendues plus souples en les présentant à cette vapeur au moment qu'elle sort du poële. On se couche, et le voisin vous fouette en attendant que vous lui rendiez le même service. Pendant que les feuilles sont attachées aux verges, on ramasse par un coup de main un volume considérable de vapeurs que l'on rabat sur le corps; elles produisent d'autant plus d'effet que les pores de la peau sont très ouverts. Après avoir été fouetté, on vous jette de l'eau sur tout le corps et l'on vous savonne; on prend ensuite les verges par les deux bouts et l'on vous en frotte fortement. En quelques minutes, la peau devient aussi rouge que de l'écarlate. Les Russes demeurent dans ces bains quelquefois plus de deux heures et recommencent plusieurs fois les mêmes opérations. La plupart se frottent le corps avec des oignons pour faciliter la transpiration; en sortant du bain ils vont immédiatement se jeter et rouler nus dans la neige par les froids les plus rigoureux, passant ainsi au même instant d'une chaleur de cinquante à soixante degrés à un froid de vingt, sans qu'il leur en arrive aucun accident.

M.


Bibl. Jag.



Alex.dre Baugean — Lith. de Castille, rue du Bouloi 19.

Palais du Sénat.

VSEVOLD.

GUERRE CIVILE DANS GALITCH.—LES ENFANS DE ROMAN PRENNENT LA FUITE.— TYRANNIE DES HONGROIS. — WLADIMIR ET ROMAN RÉTABLIS SUR LE TRÔNE DR GALITCH. — LEUR FÉROCITÉ. — LEUR SUPPLICE.

(1176-1212.)

Après avoir manifesté l'indignation que nous inspirait la férocité de Roman, nous conviendrons qu'on est forcé de le ranger parmi les hommes les plus remarquables de cette époque. Il fonda la puissance de Galitch et prouva qu'un génie supérieur peut donner la vie et la force à un état qui, sous une direction médiocrement habile, serait resté inaperçu. Grâce à Roman, Galitch fit trembler les princes russes, réduisit le roi de Hongrie à se tenir tranquille, menaça la Pologne et délivra l'empire grec de l'invasion des barbares. C'est que Galitch, la Gallicie autrichienne d'aujourd'hui, est une riche contrée dont le sol fertile récompense amplement les mains qui le cultivent; des mines abondantes y enrichissaient alors les habitans; de hautes montagnes forment des retranchemens inaccessibles et partout l'on rencontre une population nombreuse, forte, qui offre tous les élémens nécessaires pour constituer une grande nation. Roman comprit l'importance de ces avantages. Détruisant les boïars qui s'opposaient à son autorité, électrisant ses soldats par l'éclat des victoires et l'appat du butin, il sut créer un état florissant tant qu'il vécut, mais qui s'écroula à sa mort, victime des guerres civiles et de la jalousie des pays voisins. Les Galliciens d'aujourd'hui réduits à une nullité complète devraient admirer le génie qui leur a montré à quel degré de prospérité et d'indépendance ils pourraient parvenir.

Sitôt que Roman, surnommé le grand dans les chroniques de Volhynie, eut succombé, les prétendans qui s'étaient cachés jusqu'à ce jour relevèrent la tête. Le moine Rourik abandonne le cloître, revient à Kief et se dirige vers Galitch espérant que, fatigués du despotisme de Roman, les Galliciens ne voudront pas défendre les droits de son fils Daniel encore enfant; mais la mère du jeune prince n'osant pas s'adresser aux Polonais que son époux avait trahis, implora le secours du roi de Hongrie. Celui-ci, heureux d'une occasion qui lui permettait de reprendre ses premiers desseins sur Galitch, se rendit aux désirs de la princesse et repoussa Rourik.

Mais les boïars de ce pays n'avaient pas oublié les cruautés de Roman; le règne d'un fils dont le père s'était couvert de leur sang leur était odieux. Wladimir, fils d'Igor, encouragé par eux, menaça les habitans de Galitch qui voulaient s'opposer à son usurpation. L'infortunée mère de Daniel effrayée pour son fils, et préférant le voir privé de la couronne que d'avoir à craindre pour sa vie, prit la fuite avec ses deux enfans, dont l'un avait encore besoin des soins de sa nourrice. Où va-t-elle chercher un refuge ? à Cracovie, en Pologne, auprès de Leszek que son mari trompa jadis. Le prince polonais fut généreux; il oublia la perfidie du père pour compatir au malheur de la mère et des enfans. Il prodigua à la princesse les honneurs que méritait l'épouse d'un illustre guerrier, et fit partir Daniel pour la Hongrie avec une lettre du roi, conçue en ces termes :

Vous avez été l'ami de son père, moi j'ai oublié que Roman fut autrefois mon ennemi. Prenons le parti de ces intéressans exilés et replaçons sur leur tête la couronne qui leur appartient.

Le roi de Hongrie témoigna d'abord beaucoup d'intérêt pour les princes exilés; mais, soit qu'il ne voulut point partager avec les Polonais sa suprématie sur Galitch, soit que

Wladimir l'eût gagné par les sommes énormes qu'il lui envoyait, le rusé Hongrois, malgré les plus belles promesses, ne donna pas un seul soldat pour défendre le prince que Leszek avait pris sous sa protection.

Bientôt la politique des Hongrois se montra au grand jour. Après une longue hésitation, ils marchent vers Galitch. La mère de Daniel se réjouissait déjà, mais quelle fut sa douleur quand au lieu de son fils elle vit placer sur le trône le frère et l'ennemi de Wladimir qu'on venait de chasser. Les Polonais considéraient d'un œil jaloux l'influence des Hongrois en Gallicie. Leszek-le-Blanc se coalisa avec Alexandre de Belz et parcourut à son tour les provinces de Galitch; les villes qu'il prenait ou qui lui ouvraient leurs portes, ils les donnait à son vassal Alexandre, dont il avait épousé la fille Gremislawa. Ainsi, ni les Hongrois, ni les Polonais ne voulurent rétablir les enfans de Roman. Tous peut-être redoutaient jusqu'à la mémoire d'un prince dont le nom seul rappelait l'ancienne unité de la Russie et la puissance qui en découlait.

Quant aux malheureux habitans de Galitch, ils s'apercevront bientôt des tristes résultats du morcellement, et ils endureront des maux qui leur feront oublier ceux que Roman leur causa pendant sa vie.

Peu à peu le roi des Hongrois ayant à se plaindre de son vassal, expédia contre lui des troupes commandées par le boïar Benoit, lequel fit saisir le frère de Wladimir pendant qu'il était au bain et l'envoya captif en Hongrie. Alors se passèrent des scènes horribles : Benoit que les chroniques de ce temps représentent comme l'antechrist, promène partout un glaive ensanglanté sans motif, sans choix et n'écoutant que son caprice. Malheur aux femmes dont la beauté a fixé ses regards; elles doivent céder à ses désirs si elles ne veulent attirer sa vengeance sur elles et tout ce qu'elles ont de plus cher. L'exil, la mort frappent non seulement les révoltés, mais encore les vieillards inoffensifs qui osent murmurer tout bas. Cette tyrannie était plus affreuse que celle de Roman : le premier donnait en échange aux Galliciens l'indépendance et la gloire; celui-ci n'avait apporté que l'esclavage et la honte.

Mstislaw, prince russe, essaya bien de le chasser de Galitch, mais ses efforts échouèrent.

Déjà Benoit pensait qu'il pouvait tout se permettre lorsque Roman, fils d'Igor, qui était prisonnier en Hongrie, étant parvenu à s'échapper, se réconcilia avec son frère Wladimir et rassembla des troupes auxquelles vinrent se joindre tous les malheureux que Benoit avait forcés de fuir, et un grand nombre de Galliciens résolus à mourir pour reconquérir leur liberté. Benoit vaincu se sauva dans les défilés des monts Karpaths.

Mais Wladimir et Roman, fils d'Igor, une fois rétablis sur le trône ne surent point accomplir leur tâche, ni consoler les populations de leurs récens désastres. La prospérité les aveugla; ils s'imaginèrent pouvoir continuer Roman-le-Grand, et leur sort fut celui de tous ces hommes qui, trop médiocres pour pouvoir créer quelque chose, s'attachent à imiter les hommes de génie et n'en rappelent que les mauvais côtés. Ses deux frères se dirent : Roman-le-Grand fut puissant parce qu'il fut terrible, suivons son exemple, soyons féroces comme lui. Dès-lors les supplices, les tortures, les exécutions sans jugement se renouvelèrent chaque jour. Les misérables croyaient être les dignes successeurs du prince qu'ils avaient choisis pour modèle, uniquement parce qu'ils se couvraient du sang de leurs sujets. Ces horreurs ne tardèrent pas à porter leurs fruits; les Hongrois accoururent avec Daniel. Le peuple s'empara de ses deux tyrans, et, presqu'aussi cruels qu'eux-mêmes, il les accabla de coups, les fouetta, les tortura de mille façons et ne crut sa vengeance satisfaite qu'après les avoir pendus. J. C.

MOSKOU.

II.

LA VILLE ACTUELLE. — ÉGLISES.

La terrible catastrophe de 1812 anéantit presque en entier l'ancien Moskou ; il ne resta guère debout que 6,000 maisons et une partie du Kremlin ; 13,800 maisons furent réduites en cendres, ainsi qu'un grand nombre de palais. La perte totale fut évaluée à deux cent millions de roubles. Toutefois la ville se releva bientôt par le patriotisme russe, secondé de la libéralité de l'empereur. Une nouvelle ville dans le goût moderne fut construite, comme par magie, sur les ruines de l'ancienne: les maisons autrefois éparses, aujourd'hui se tiennent ; elles sont bâties en pierres ou en briques et recouvertes d'un toit en tôle peint en vert ou en rouge. L'inégalité du terrain, fait découvrir du haut des rues de magnifiques points de vue. Le Kremlin conserve toute son originalité, avec ses murs crénelés et flanqués de tourelles, et ses coupoles dorées au-dessus desquelles Ivan Véliki élève toujours sa croix enrichie du même métal.

Divisions actuelles de Moskou. — Le centre en est toujours formé par le *Kremlin,* et le *Kitaï-Gorod,* entourés de murailles et de fortifications. Le jardin d'Alexandre, à l'ouest du Kremlin et qui en forme en quelque sorte le boulevard, remplace avec avantage le lit bourbeux de la Néglinna.

Le Kitaï-Gorod, le plus populeux et le moins pittoresque quartier de la ville, étale comme anciennement sur la *place Rouge,* qui communique au Kremlin, son magnifique bazar, dont les détours sinueux ressemblent à un vaste labyrinthe ; c'est là que le commerce de détail a son principal siége. Il s'appuie à *la cour des Marchands,* qui renferme les grands dépôts de marchandises; tout à côté est la bourse. A gauche on rencontre le couvent de *Za-iko'no-spass* dont l'académie est si célèbre parmi les orthodoxes, et l'imprimerie du Saint-Synode ; à droite est le gymnase du gouvernement.

La citadelle et la cité, ce noyau de Moskou, sont entourées en forme d'un grand arc, dont le quai de la Moskha est la corde, du quartier appelé *Ville Blanche,* auquel servent de lisière de larges boulevards qui furent plantés d'arbres sous Paul Ier. La *Ville Blanche* se subdivise en deux sections; dans la première, la *Tverskaïa* qui est embellie de magnifiques jardins et d'une vue superbe, on trouve la fameuse maison Pachkof, qui s'élève au-dessus de toutes les autres, semblable à une cage de perroquet, l'université, un gymnase, les deux théâtres, le grand manége d'exercice, les hôtels du gouverneur général, du gouverneur civil et du grand maître de police. La seconde section appelée *Miasnitzkaïa,* renferme l'académie médico-chirurgicale, le grand hôtel des postes et la rue du *Pont des Maréchaux*, habitée en grande partie par des français, et bordée de magasins de modes, tenus également par des françaises.

L'ancien *Skorodom* appelé aujourd'hui *Ville de Terre,* renferme ces trois premières divisions, autour desquelles elle forme un cercle complet également bordé d'arbres. Six sections sont renfermées dans son enceinte, dont l'une possède la grande maison des *enfans trouvés.*

Dix autres sections composent encore un immense terrain, en dehors de toutes ces divisions, qui s'étend jusqu'au rempart, marquant l'enceinte extérieure de la ville. On y trouve plusieurs couvens et hospices, le jardin botaniques, la Slabode allemande ou quartier des étrangers, l'église allemande luthérienne, plusieurs palais, le grand corps des cadets, les deux hôpitaux militaires et le magasin à poudre. En total vingt sections dont se compose la ville entière.

Elle forme une ellipse trapézoïde dont le plus grand diamètre a près de trois lieues et

demie. Le Gorod est celle où la population est le plus compacte, et nulle part les maisons et les rues ne sont aussi étroites que dans l'antique Kitaï. Elles le sont beaucoup moins dans les deux sections du *Béloï-Gorod,* et dans celle du *Zemlianoï-Gorod;* dans les autres, elles sont séparées par d'immenses terrains occupés par des places, des jardins, des potagers, et par des terres incultes, des marais et des étangs.

Il y a un très grand nombre d'églises à Moskou; Coxe en compte jusqu'à 484. La principale est la cathédrale de *l'Assomption*; c'est la première église en pierre qui fut bâtie à Moskou. Elle offre une architecture bizarre, moitié byzantine et moitié tatare. Son vase est presque carré; une petite avance est destinée au saint Christ, et quatre énormes piliers soutiennent le toit surmonté d'une grande coupole avec les quatre petites coupoles bulbeuses autour, qui sont *de style* en Russie. Ce temple est élevé, clair, aéré; mais d'une étendue très bornée. La lumière tombe d'en haut sur les fresques qui couvrent les murailles et en éclairent suffisamment les figures de grandeur colossale qui ressortent sur un fond doré; elles datent de 1514. La couverture des coupoles est en cuivre fortement doré et surmonté d'une riche croix placée sur un croissant. L'*iconostase* presque tout en vermeil est d'une grande richesse; à droite des portes tsariennes est une image du Sauveur qu'on dit peinte par l'empereur grec Emanuel; à gauche on voit la sainte vierge de Vladimir, châsse d'un grand prix; l'un des deux solitaires placés sur la tête de l'image est à lui seul évalué à plus de 80,000 francs. Cette image, objet de la plus profonde vénération pour les Russes, est peinte, suivant la tradition, de la main de saint Luc l'évangéliste; elle fut transportée à Moskou pour lui servir de *palladium*, lorsque Timour s'avança sur cette ville. C'est dans cette église que le couronnement des empereurs est célébré; les premiers pasteurs de l'église russe y sont enterrés ainsi que les métropolitains de Moskou depuis saint Pierre; leurs cercueils sont rangés le long des murailles.

On chercherait vainement un édifice plus bizarre que celui de la cathédrale de *la protection de la sainte vierge.* Ivan III qui le fit bâtir en 1554 pour rendre grâces au ciel de la prise de Kasan, le jugea lui-même si admirable qu'il fit crever, dit-on, les yeux à l'architecte, de peur qu'il n'allât en créer ailleurs un semblable. Catherine II le fit restaurer en 1784; on n'y voit aucune symétrie. D'abord l'église en renferme plusieurs dont chacune a son nom, et qui communiquent ensemble; elle a deux étages. Aucune de ses seize tours ou coupoles grandes et petites ne ressemble l'une à l'autre, ni pour la forme, ni pour les ornemens en peinture. Au-dessus de toutes ces coupoles bulbeuses, diversement badigeonnées, s'élance une flèche pyramidale, surchargée d'ornemens de détails et se terminant par la même boule à pointe qui est pour tous ces édifices une forme sacramentelle. Toutes ces petites coupoles ainsi que celle de la flèche sont surmontées d'une croix placée sur le croissant, sans doute pour indiquer le triomphe du christianisme sur la religion de Mahomet, professée par les Tatars. A la façade on ne voit aucun portail régulier; du côté gauche, quelques arcades en forme de kioske donnent entrée à l'escalier qui mène au premier étage; et du côté droit une arcade d'un autre style forme saillie devant une porte basse. Ce singulier monument, placé sur une terrasse élevée, forme à l'œil un effet ravissant, selon certains points de vue d'où on le découvre.

M.

MUSÉE DE L'ERMITAGE A SAINT-PÉTERSBOURG.

II.

Cinq tableaux sont désignés comme étant des œuvres de Raphaël. Les plus beaux sont: 1° une *sainte famille* tirée du cabinet de Crozat, et dont Jacques Cherreau a donné la

gravure; malheureusement elle est très mal conservée; 2° *Saint George* sur un cheval blanc, terrassant le dragon; il est sorti du même cabinet et a été reproduit plusieurs fois par la gravure; 3° *La pièce aux pieds* qu'on désigne de la sorte à cause des pieds qu'on aperçoit sous la table autour de laquelle Jésus et ses apôtres sont assis pour célébrer la cène, tableau sur bois d'un très grand mérite. Les deux autres, savoir : une *Judith* et une *Visitation* sont d'une origine bien moins certaine.

A Fra Bartoloméo appartient incontestablement la *Vierge et l'enfant entourés d'anges*, charmant ouvrage auquel on reproche néanmoins de ne pas offrir des expressions de tête assez variées. Ridolfo Ghirlandaïo est cité, mais avec assez peu de certitude, comme étant l'auteur d'une *Vierge avec l'enfant* vue jusqu'aux genoux.

Cette collection renferme cinq tableaux d'André del Sarte, savoir : une belle *Sainte famille* ou *Visitation* peinte sur bois et absolument semblable à celle du *Belvédère* de Vienne; une *Vierge avec les deux enfans*, Saint-Jean présente une croix à Jésus placé sur une table; la *Visitation* de la Malmaison; une autre *Vierge avec les enfans* assise devant un rocher; enfin, le portrait *d'une femme* vêtue d'un manteau rouge.

Onze tableaux sont attribués au Titien. De ce nombre, *Une jeune beauté devant une glace*, et le portrait de *La maîtresse du peintre* méritent vraiment l'admiration des plus savans connaisseurs.

Parmi les morceaux les plus dignes d'attention et dus aux pinceaux de l'école italienne, nous indiquerons encore : Le *Mariage de Sainte Catherine*, composition quelque peu différente de celle qu'on voit au Louvre à Paris; deux *Christ au tombeau*, l'un du Parmesan, l'autre de Garofalo; le *Cardinal Polus*, de Sébastien del Piombo; la *Sainte famille*, de Palma Vecchio; la *Jardinière jouant du luth*, par Caravage, dont les deux suites provenant de la galerie Giustiniani se voient dans le musée de Berlin. *Le Christ portant sa croix*, buste colossal par Annibal Carracci, et la *Sainte famille* par le même, véritables chefs-d'œuvre. Les deux frères de Carracci, Agostino et Ludovico ont aussi fourni quelques peintures à l'Ermitage. A côté de ces ouvrages on remarque une *Visitation* de Denis Calvalt, une *Sainte-Cécile* de C. Dolce, qui n'est point inférieure à celle de la galerie de Dresde; un portrait du pape Clément IX, par Maratte; *Agar ramenée vers Sara par Abraham*, de Pierre de Cortone; plusieurs *vues* du Canaletto; *la Madone et l'enfant* et *Moïse écrivant la loi de Dieu*, par le Guerchin; *Saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert*, de Raphaël Mengs; *les Cyclopes, Bacchus, le Jugement de Pâris* par Luc-Jordano, surnommé *Fa-Presto*. En un mot, presque tous les grands maîtres italiens figurent dans cette précieuse collection. Le Dominiquin y est représenté par plusieurs tableaux parmi lesquels on cite le *Charpentier ou les peines de la vie*; le Guide, par une *adoration des bergers* et *la consultation des Pères sur l'immaculée conception*; l'Albane, par une *Annonciation* qui n'a aucun rapport avec celle du Louvre; Paul Veronèse, par un *Christ descendu de la croix*; et Salvator Rosa, par *l'Enfant prodigue* et divers *portraits* et *paysages*. Michel-Ange est peut-être le seul dont on ait à regretter l'absence : car son nom ne se trouve qu'au bas d'un seul tableau, encore est-ce, non comme peintre, mais seulement comme inventeur de la composition : C'est un *Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter*.

Le Musée de l'Ermitage n'est pas moins riche en productions de l'école flamande. Les Rubens, les Snyders, les Teniers, les Van-Dyck, les Rembrandt y abondent, et des plus beaux, des plus grands que l'on connaisse. A côté des œuvres de ces maîtres on examine avec intérêt une composition de Vandervenn donnée à l'empereur Alexandré, lors de son passage en Hollande. Pierre Ier, dans sa maisonnette de Saardam, en est le sujet; il est représenté mettant ses bottes pendant qu'une servante hollandaise fait son lit. On y compte cinquante-quatre Wouwermans et trente-neuf Rembrandt. Dans la longue galerie de Snyders, occupée par quatre-vingt-quinze tableaux de ce maître, on n'admire de vér

tables chefs-d'œuvre de peinture d'animaux. Là se trouve *la Vache qui pisse*, de Potter, tableau ainsi désigné dans les Catalogues, et qui jouit d'une juste célébrité. Les connaisseurs s'arrêtent avec un vif plaisir devant d'excellens morceaux de Berghem ; Van der Werf et Gerhard Dow ont fourni des peintures d'un travail extrêmement précieux. Parmi les Rubens on remarque particulièrement les *portraits d'un Seigneur hollandais et de sa femme,* la *Pécheresse aux pieds du Sauveur*, et un *Bacchus ivre*. Parmi les Vandick, *le Martyre de saint Sébastien* ainsi que les portraits en pied de Charles Ier, roi d'Angleterre, et de la reine Henriette.

Après le musée espagnol du Louvre et la collection si renommée du maréchal Soult, on peut affirmer qu'il n'est pas une seule galerie hors d'Espagne où l'on puisse étudier le génie de l'école espagnole avec plus de fruit qu'au palais de l'Ermitage. Cent-six tableaux, la plupart ouvrages de choix, remplissent une vaste salle où brillent les chefs-d'œuvre de Moralès *el divino*, de Murillo, de Velasquez, de Las Cuevas, etc. Au nombre des plus anciennes productions de cette école célèbre, on peut citer un portrait d'*Alexandre Farnèse,* et un *Christ*, par Alonzo Sanchez Coëllo; puis, la *Madone et l'enfant* d'Antoine del Rincon.

On voit, par ce rapide aperçu non encore terminé, que la Russie, à peine entrée dans la route de ce que nous appelons la civilisation, s'est mise à fouiller chez tous les peuples pour en extraire, le plus possible, des trésors d'arts et de sciences. Les vicissitudes des guerres de l'empire ont introduit chez elle, par la seule puissance des événemens, une assez grande masse d'idées nouvelles fort mal accueillies des propriétaires de paysans; mais elle en a profité pour compléter une *Galerie Française* que nous allons parcourir.

Arthur G.

DES SOCIÉTÉS SECRÈTES EN RUSSIE.

UNION DE SALUT. — VRAIS ET FIDÈLES ENFANS DE LA PATRIE. — CHEVALIERS RUSSES.

I.

Dans tous les pays où le gouvernement prend à tâche de comprimer les idées de progrès, et de refouler l'influence que pourraient exercer sur les masses les classes instruites de la société, par l'émission de principes larges et réformateurs, c'est-à-dire partout où la presse est soumise à la censure, partout où les actes du pouvoir ne subissent aucun contrôle, on est sûr de rencontrer des sociétés secrètes. Dans les états constitutionnels, chaque citoyen peut manifester hautement sa pensée, faire valoir ses droits ou faire entendre ses plaintes, soit par la voie de la presse, soit par celle d'une opposition franche et légale; mais il n'en est pas de même chez les peuples soumis au gouvernement absolu. Là, on conspire dans l'ombre; les ambitieux, les mécontens se joignent aux hommes de cœur et d'avenir, à la jeunesse ardente et animée du plus pur patriotisme , pour obtenir par des conjurations ce qu'ailleurs on obtient par le progrès de l'opinion publique.

La Russie nous offre un éclatant exemple des faits que nous avançons. Dans ce pays où le despotisme le plus ombrageux s'allie à un système de terreur, où la vigilance de la police s'exerce plus adroitement peut-être que dans aucun autre état de l'Europe, on n'est pas encore parvenu à extirper la racine des conjurations sans cesse renaissantes, se perpétuent, pour ainsi dire, à l'infini, et dont les plans d'organisation reçoivent des améliorations à mesure que leur nombre s'accroît.

Si la Russie a remporté quelques avantages matériels dans sa lutte contre l'empire français, si le traité de Vienne a agrandi son territoire; en revanche le despotisme a beau-

coup perdu. Les armées russes, en traversant l'Allemagne, en ont rapporté des idées nouvelles, et ont organisé, à leur retour, des sociétés secrètes dont le germe est aujourd'hui implanté sur le sol, et dont les développemens entraîneront peut-être un jour la ruine de l'absolutisme et de l'oligarchie.

Dans une matière aussi grave, mais que nous devions traiter pour compléter le tableau de ce pays, nous nous en tiendrons aux documens officiels, et notre travail sera basé principalement sur le rapport qu'une commission spéciale a présenté au monarque qui règne aujourd'hui.

Ce n'est pas sans étonnement que nos lecteurs verront que toutes les doctrines de l'Occident ont pénétré dans le Nord. Là aussi les théories gouvernementales constitutionnelles, monarchiques et républicaines se sont fait jour. Là aussi les idées de réforme et de bonheur général ont été comprises, et chacune de ces idées y a trouvé ses apôtres et ses martyrs.

En 1816, quelques jeunes gens, revenus de l'étranger après les campagnes de 1813, 1814 et 1815, et connaissant la tendance politique de plusieurs sociétés secrètes qui existaient alors en Allemagne, conçurent l'idée d'établir en Russie des associations semblables. Les premiers qui se communiquèrent cette idée furent le colonel Alexandre Mouravieff, le capitaine Nikita Mouravieff, et le colonel prince Troubecki (1).

A ces premières conférences sur la formation de la société assistèrent, outre les individus dont on a déjà rapporté les noms, Yakouchkine et Serge, ainsi que Mathieu Mouravieff-Apostol, officiers de l'ancien régiment *Séménoffski.* Ils ne procédèrent point alors à l'exécution de leurs projets. Ce ne fut qu'au mois de février de l'année suivante (1817), que le capitaine Nikita Mouravieff ayant lié connaissance avec le colonel PESTEL, et l'ayant *mis en rapport* avec Alexandre Mouravieff, il s'organisa une première société secrète, sous le titre d'*Union du Salut*, ou *des vrais et fidèles enfans de la patrie.* Les statuts en furent rédigés par Pestel. Cette société comptait alors trois classes : celle des *frères*, celle des *hommes* et celle des *Boïars.* C'est dans cette dernière classe, supérieure aux deux autres, qu'étaient choisis, tous les mois, les *anciens* ou *directeurs*, savoir: le président, le surveillant et le secrétaire. Les réceptions étaient accompagnées de cérémonies solennelles. Les candidats prêtaient serment de garder le secret sur tout ce qui leur serait confié, quand même leurs opinions et leurs vues ne s'accorderaient pas avec celles de la société. A leur admission, ils prêtaient un second serment. Chaque classe et les *anciens* étaient liés, en outre, par un serment spécial. Ils s'engageaient à marcher vers le but de *l'Union*, et à se soumettre aux décisions du conseil suprême des *Boïars,* bien que, d'après les déclarations du seul prince Troubecki ce titre de *Boïar* dût rester ignoré de tous les individus des classes inférieures. Il fut accordé aux membres primitifs ou fondateurs de la société; mais par la suite, des membres nouveaux l'obtinrent par degrés, et quelques uns même le reçurent immédiatement. Dès l'origine, le but de cette association fut le changement des institutions existantes dans l'empire. Telles sont à cet égard les déclarations unanimes d'Alexandre, de Serge, de Mathieu et de Nikita Mouravieff, ainsi que de Pestel. Quant au prince Serge Troubecki, il affirme qu'ayant la conscience de leur faiblesse et de la témérité de leur entreprise, ils discutaient surtout dans leurs réunions les moyens de travailler au bien de la patrie ; de concourir à l'accomplissement de tout dessein utile, si ce n'était par une coopération active, du moins par une approbation hautement exprimée; de contribuer à la répression des abus par la publication de tout acte condamnable qu'auraient commis des employés indignes de la confiance nationale, et principalement *d'accroître les forces* de leur société par l'acqui-

(1) Rapport officiel.

sition de nouveaux membres dont les talens et les qualités morales devraient être constatés à l'aide d'informations préalables, et qui devaient même subir certaines épreuves. Ce fut aussi dans ces premiers conciliabules qu'ils résolurent de proposer à Yakouchkine et au général-major Michel Orloff de s'unir à eux. Le premier venait de quitter Pétersbourg, et le second s'occupait, à la même époque, avec le comte Mamonoff et le conseiller-d'état Nicolas Tourguéneff, de la formation d'une autre société, qui devait porter le titre de *Société des chevaliers russes*. Le général-major Michel Orloff et Alexandre Mouravieff s'invitèrent réciproquement à accéder à leurs sociétés respectives ; mais ils ne purent s'accorder sur les principes d'une réunion. L'intention du général était, d'après ce qu'il a déclaré, de fonder une société dont le seul objet eût été de mettre un terme aux concusssions et aux autres abus qui s'étaient glissés dans l'administration intérieure de l'empire, intention qu'il se proposait même de soumettre à l'approbation de SA MAJESTÉ IMPÉRIALE. Mais plus tard, ajoutant foi à des bruits qui prêtaient à l'EMPEREUR ALEXANDRE le dessein de rétablir la Pologne dans son ancien état, et attribuant ce projet aux sociétés secrètes polonaises, il avait voulu contre-balancer leur influence par le moyen de l'association à laquelle il travaillait. Toutefois, ses plans n'eurent aucune suite, et l'association, dont il avait conçu l'idée, ne se forma point. Celle même qui existait déjà ne faisait aucun progrès. Quelques uns de ses membres, et nommément Pestel, quittèrent Pétersbourg; d'autres trouvaient de l'incohérence dans ses vues et des inconvéniens dans ses lois; d'autres encore, et surtout ceux qui avaient simplement reçu la proposition de s'affilier à l'*Union* (l'*Union du salut*), comme Michel Mouravieff, frère d'Alexandre, Bourtzoff, Pierre Kaloschine, Yakouchkine, Von-Vesien, exigeaient que la *société se bornât à agir lentement sur les esprits*, qu'elle changeât ses statuts, qui (d'après l'expression de Nikita Mouravieff) *avaient pour base des serments, le principe d'une obéissance aveugle, l'emploi des plus violens et des plus terribles moyens, des poignards, du poison* (1), etc., etc., et qu'à la place de ces lois, elle en adoptât d'autres, dont les principales dispositions auraient été puisées dans le code présumé du *Tugend-Bund*, tel que venait de le publier une feuille allemande, intitulée *Freywillige Blœter*. Les membres primitifs de l'Union, qui se trouvaient alors à Moscou avec une division des gardes, s'opposèrent long-temps à ce désir, et il est à remarquer que ce fut lors de ces discussions et dans une séance à laquelle assistèrent Alexandre, Nikita, Serge et Mathieu Mouravieff, Yakouchkine, Von-Viesen, Lounine et le prince Théodore Schakovskoy, que naquit, ou du moins que fut émise pour la première fois, l'affreuse idée du régicide (2).

Un des membres, Alexandre Mouravieff, avait reçu une lettre du prince Troubecki, qui annonçait « que l'empereur avait l'intention de restituer à la Pologne toutes les provinces « conquises par la Russie, et que prévoyant de la part des Russes du mécontentement « et même de l'opposition, il songeait à se retirer à Varsovie avec toute sa Cour, et à « laisser la patrie en proie aux troubles et à l'anarchie. » Cette nouvelle produisit un effet à peine croyable. Les conspirateurs s'écrièrent qu'un attentat contre la vie de L'EMPEREUR était de toute urgence. Le prince Théodore Schakovski, a ce que dit Mathieu Mouravieff, proposa d'en reculer l'exécution jusqu'au jour où son régiment monterait la garde. H. C.

(1) J'avais, dit Pestel, extrait tout cela des réglemens de quelques loges maçonniques.

(2) Pestel affirme que dans la même année (1817), quelque temps auparavant, Lounine avait dit que, si au début des opérations de la société, on se décidait à assassiner l'EMPEREUR, on pourrait, à cet effet, aposter quelques hommes masqués sur la route de Tsarskoé-Célo. Lounine convient *de l'avoir dit entre autres.* D'après la déposition de Mouravieff, Pestel avait l'intention de former, de quelques jeunes gens dont les passions ne connaissaient pas de frein, ce qu'il appelait *une cohorte perdue*, et d'en confier le commandement à Lounine *pour faire main basse sur tout*. Pestel a nié le fait.





Imp. d'Aubert et Cie

Baptême russe

MORT DE VSEVOLD. — OBSERVATIONS. — LA PRISE DE CONSTANTINOPLE FORTIFIE LE SCHISME RUSSE.—GEORGE, SECOND FILS DE VSEVOLD, NOMMÉ SON SUCCESSEUR.—LES CATHOLIQUES ALLEMANDS HAÏS PAR LES RUSSES.

(1212.)

Au moment où le peuple de Galitch immolait à sa vengeance les princes Romans et Wladimir, Vsevold venait de mourir. Si nous nous sommes longtemps occupés de lui, ce n'est point à cause de ses qualités personnelles, ni qu'il ait exécuté de grandes choses, mais parce que durant les trente-six ans de son règne, des évènemens, dignes de remarque, se sont accomplis dans les états voisins du sien. Vsevold n'était ni guerrier, ni entreprenant; cependant, il ne manquait pas d'habileté, et souvent il excita la discorde parmi les autres princes russes, afin de profiter de leur affaiblissement. La politique dont il usa pour dompter les belliqueux Nowgorodiens est remarquable. Lorsqu'ils refusèrent d'accepter son beau-frère pour leur prince, dominant la colère qu'il en ressentit, il ne voulut point assiéger Nowgorod et confier le succès de ses desseins à des chances douteuses, il recourut à un moyen moins difficile et plus sûr. Les Nowgorodiens étaient républicains; mais il savait qu'en même temps, et avant tout, ils étaient marchands, et devina qu'ils tiendraient plus à leurs richesses qu'à leur indépendance. Or, il s'efforça d'apporter des entraves à leur commerce, et fit fermer à leurs marchandises le plus de débouchés qu'il lui fut possible. C'est ainsi qu'au XIII[e] siècle un prince russe employa, pour réduire la plus puissante cité commerçante du nord, le même système que la France, sous l'empire, mit en œuvre pour vaincre l'Angleterre. Malgré l'habileté déployée en cette circonstance, Vsevold ne peut être placé qu'au rang des princes médiocres. Son règne fut terminé par une faute qui attira de nouvelles calamités sur la Russie. Irrité contre son fils aîné Constantin, il convoqua les évêques, les boïars et les principaux marchands, puis, leur déclara que son second fils serait son successeur. Cette injustice indigna Constantin qui, suivant l'expression des historiens russes, *fronça le sourcil contre son frère George.*

Ce fut sous le règne de Vsevold que les Croisés s'emparèrent de Constantinople. Après en avoir pillé les trésors, non-seulement ils se choisirent un empereur, mais encore ils élurent un patriarche latin. Cet événement était de la plus haute gravité, et pour le pape, qui le considérait comme un immense avantage, et pour la Russie, qui reconnaissait l'ancien patriarche grec comme chef de son église. Innocent III, fier de cet accroissement de puissance, tâchait de soumettre les membres du clergé russe à son autorité. S'adressant à eux, il essaya de leur prouver que la révolution qui venait d'avoir lieu, attestait le triomphe de la vraie religion, puisque l'empire grec obéissait au pouvoir spirituel du pontife romain. Seriez-vous les seuls, disait-il, qui refuseriez d'être admis dans le troupeau de Jésus-Christ, et de reconnaître l'église romaine pour l'arche de salut hors de laquelle tout doit périr (1)?

Mais l'église romaine, malgré son établissement à Constantinople, n'acquit point de partisans en Russie, grâce à la conduite impolitique, barbare même de ses plus zélés apôtres. Ce n'était point par la parole, mais par le glaive qu'ils faisaient de la propagande ; ce n'était pas la fraternité prescrite par le Christ qu'ils apportaient, mais une hiérarchie aristocratique, des évêques avec les dîmes, des seigneurs avec la servitude. *Tous les ans*, racontent les historiens russes, *l'Allemagne vomissait dans le nord-est de la Russie des torrens de pélerins qui, au lieu du bâton de voyageur, se servaient de l'épée, et cherchaient le salut en*

(1) Lettres d'Innocent III.

égorgeant des hommes (1). Nous voudrions pouvoir révoquer en doute la justesse de cette assertion et l'attribuer à la haine qui envenime ordinairement la plume des écrivains de religions différentes; mais nous en trouvons les preuves dans les fastes de la Pologne, de ce pays où les persécutions religieuses furent inconnues tant qu'il n'y eut pas d'évêques. Le catholicisme, il est vrai, introduisit dans les classes élevées la civilisation, l'amour des lettres et des sciences; mais en même temps il organisa l'aristocratie, donna naissance à une anarchie déplorable et soumit la Pologne au caprice des papes. Les princes russes, effrayés de ces résultats, surent associer à leurs intérêts les prêtres de l'église grecque. Voilà pourquoi Rome, victorieuse à Constantinople, ne put asseoir sa domination ni à Wladimir, ni à Kief, ni à Nowgorod. La tyrannie des catholiques allemands, des chevaliers porte-glaive, était si terrible, si odieuse, que pendant longtemps les peuples du nord-est de la Russie, lorsqu'ils célébraient la fête des morts, selon les anciens usages païens, interpellaient chaque cadavre en ces termes : *Va, malheureux, va dans un monde meilleur, où les Allemands ne seront plus tes maîtres, mais où, au contraire, ils seront tes esclaves ?*

Les métropolitains russes, après la prise de Constantinople, furent sacrés à Nicie, toujours séparés de Rome, et résolus, plus que jamais, à continuer une église à part.

J. C.

MARIAGE EN RUSSIE.

III.

Les coutumes du mariage sont fort bizarres chez les Kosaks de l'Ukraine. Au contraire de ce qui se passe dans les autres pays, ce sont les filles qui y font l'amour aux garçons, ou du moins qui les sollicitent hautement de les épouser. Voici comment cela se pratique. Quand une jeune fille aime un jeune homme, elle se rend dans la maison des parens, et en entrant leur dit : *Pomogai bog*, Dieu vous bénisse, qui est la manière ordinaire de saluer. Ensuite elle s'assied, et s'adresse en ces termes à celui qu'elle aime : Ivan, Teodor, ou tout autre nom, la bonté qu'on voit peinte sur ta physionomie m'est un sûr garant que tu sauras bien gouverner et aimer ta femme, et ta vertu me fait espérer que tu seras bon *gospodar*, c'est-à-dire mari ou maître : c'est en vertu de ces bonnes qualités, que je me suis décidée à venir te prier très humblement de m'accepter pour femme ; elle en dit ensuite autant au père et à la mère, en les suppliant de consentir à ce mariage. S'ils allèguent quelque excuse en guise de refus, elle répond qu'elle ne sortira point de chez eux sans avoir obtenu leur consentement Effectivement, elle s'installe dans leur maison, y reste des jours et des semaines, tant qu'enfin les parens et le jeune homme, fatigués de son opiniâtreté, ou touchés de sa constance, accèdent à ses désirs. Il n'est point à craindre qu'on la fasse sortir par force de la maison : car c'est un préjugé, ou pour mieux dire, une superstition, qu'une famille qui en userait de la sorte s'exposerait à un grand malheur ; ce serait, en manquant à un usage reçu, s'attirer le blâme général. Dans ce pays-là les jeunes filles ont donc un moyen certain de se procurer un mari.

Un singulier usage existait en Ukraine, qui s'est perdu depuis que les nobles sont plus hautains et les paysans plus mâtés. C'était au temps de l'indépendance de la Pologne, et de ses mœurs primitives. Il arrivait souvent que le seigneur d'un village faisait danser les paysans devant son château au son de la cornemuse, et dansait aussi avec eux, ainsi que sa femme et ses enfans. Quoique ces paysans fussent serfs, ils avaient le droit, de temps immémorial, d'enlever en dansant une demoiselle, fût-ce même la fille de leur seigneur, pourvu qu'ils le fissent avec beaucoup de dextérité : car sans cela ils étaient

(1) Karamzin.

perdus. La plupart des villages de l'Ukraine sont environnés de taillis épais, où les paysans se cachent pendant l'été lorsqu'ils craignent une invasion des Tartares. C'est dans ces taillis qu'ils emportaient leur proie, et cherchaient à se dérober aux poursuites. S'ils pouvaient rester vingt-quatre heures sans être découverts, ils étaient absous de leur rapt, et pouvaient épouser la demoiselle; mais s'ils étaient pris dans les vingt-quatre heures, on leur coupait la tête sans autre forme de procès.

Cet usage était en vigueur au temps où les Polonais dans l'élection du chef de l'état, donnaient la préférence à celui qui courait le plus vite les pieds nus, comme au plus robuste et au plus adroit. C'est à la même époque qu'ils faisaient jurer au roi, le lendemain de son élection, de n'emprisonner un noble sous aucun prétexte, sauf crime contre l'état.

Dans la petite Russie, lorsqu'une fille devient mère, sa peine est d'être liée par les cheveux à la porte de l'église, tandis que tous ceux qui y entrent lui crachent au visage, et lui disent des injures.

La femme adultère y est condamnée à être enterrée vivante jusqu'au cou, et à périr de faim et de soif, ainsi que cela était pratiqué autrefois dans toute la Russie.

Lorsque le père marie sa fille, il lui donne quelques coups, en disant : désormais ce sera à ton mari à te châtier.

Chez les Kosaks zaporogues, les femmes étaient entièrement exclues de leurs kurènes; pour recruter leurs rangs, ils enlevaient de jeunes garçons en Pologne ou sur les frontières de la grande Russie.

Dans tous ces usages, nous voyons la femme asservie, et tenue dans un état d'infériorité vis-à-vis de l'homme; et cela doit être chez tous les peuples guerriers, où la force physique est considérée comme le premier des avantages.

Généralement chez les peuples guerriers, les femmes ne s'affranchissent qu'en partageant les fatigues et les rudes travaux de leurs époux. Il en était ainsi chez les Spartiates, et chez les Germains.

La description du mariage des Kalmouks, donnera exemple de femmes qui en s'endurcissant aux exercices militaires, ont su rester vis-à-vis des hommes sur le pied d'égalité, et même acquérir une supériorité réelle.

Voici ce que le savant Clarket, rapporte : Les femmes kalmouques montent mieux à cheval que les hommes. Un Kalmouk à cheval paraît comme ivre et prêt à tomber à chaque instant, quoiqu'il ne perde cependant jamais l'équilibre. Les femmes s'asseyent avec plus d'aisance, et montrent en courant une adresse extraordinaire. Chez les Kalmouks, la cérémonie du mariage se célèbre à cheval. La jeune fille monte la première sur un cheval qu'elle fait courir à toute bride; son amant la poursuit, et s'il l'atteint, elle devient sa femme. Mais il arrive quelquefois que la femme ne veut pas épouser le Kalmouk qui la poursuit; alors celui-ci ne peut parvenir à l'atteindre; elle court jusqu'à ce qu'il ait perdu ses traces, ou bien que le cheval du poursuivant, rendu de fatigue, refuse d'aller plus avant. Il est sans exemple qu'une fille kalmouque se soit laissée atteindre malgré elle. On comprend toute la liberté et la supériorité que les femmes de ce pays doivent à la vigueur de leur corps, à la souplesse et à l'agilité de leurs membres.

Si nous remontons aux coutumes du mariage des anciens Mongols, tige des Kalmouks actuels, nous y trouverons de la parité avec l'usage que nous venons de décrire. Ainsi que chez presque toutes les nations de l'Asie orientale, les femmes y étaient regardées comme des êtres fort inférieurs à l'homme, comme une sorte de marchandise qu'on vend, qu'on achète, et dont on peut se défaire quand on en est dégoûté. Les Mongols n'ont pas abandonné ce préjugé en embrassant la religion du *Lamisme*. Il ne leur était permis d'épouser ni leurs sœurs, ni leurs tantes; mais ils pouvaient épouser les deux sœurs à la fois. Les

belles-mères passaient aux fils après la mort du père, et c'était une suite dc l'idée qu'ils avaient sur la possession des femmes : puisqu'elles étaient regardées comme des marchandises, comme des effets mobiliers, elles devaient appartenir à l'héritier avec le reste de la succession.

Aucune cérémonie religieuse ne précédait, n'accompagnait le mariage; c'était purement un contrat de vente et d'achat; l'inclination de la fille était peu consultée. Le futur, avant toute chose, remettait au père le prix dont on était convenu, qui ordinairement consistait en bestiaux; il donnait ensuite un grand repas aux deux familles réunies. Tandis que les convives cherchaient malicieusement à distraire l'époux, la mariée guettait l'occasion de s'échapper, et aussitôt qu'elle avait pu la saisir, elle allait se cacher avec quelques unes de ses parentes; ses compagnes avaient ménagé sa fuite et choisi sa retraite, elles triomphaient quand l'époux avait peine à la découvrir. Il cherchait, courait, revenait sur ses pas, renversait tout, tandis qu'une jeunesse folâtre riait aux éclats et le raillait de ses fatigues. Quand il avait enfin trouvé son épouse, il l'emmenait, conduit par tous les gens de la noce.

Le lendemain, on coupait les cheveux à la nouvelle mariée depuis le sommet de la tête jusque sur le front; on lui revêtait une longue tunique, qui, fendue par devant, s'attachait sur le côté droit et descendait jusque sur les talons. On la coiffait d'un bonnet haut au moins de six à huit pouces, qui se nouait sous le menton avec un ruban. Les femmes qui mettaient le plus de recherche dans leur ajustement, ne donnaient guère moins d'une aune de hauteur à cette coiffure; elle était carrée par le haut, couverte d'une riche étoffe et chargée de plumes et de pierrreries. Cette parure les faisait remarquer de loin, et leur donnait une sorte de majesté lorsqu'elles montaient à cheval à la suite des camps.

Pendant huit jours, les jeunes gens de la noce apportaient des présens aux nouveaux époux qui, à leur tour, marquaient à leurs amis leur reconnaissance par un grand festin, où ils déployaient toute la pompe qui appartenait à leur genre de vie.

Les femmes manquaient rarement à la foi qu'elles avaient donnée à leur époux. La loi était sévère contre leur infidélité, et l'épouse surprise en adultère pouvait être tuée à l'instant avec le complice de son crime, sans qu'il fût fait aucune recherche contre l'époux meurtrier.

Nous terminerons cette peinture par une description des noces juives en Crimée. Deux ou trois jours avant leur célébration, les voisins et les amis du fiancé se réunissent et témoignent leur joie par un désordre tumultueux de danses et de fêtes. Le jour du mariage, la jeune fille accompagnée de ses parens et du rabbin, est conduite les yeux bandés aux bords d'une rivière. Là, des femmes toutes nues la déshabillent, et lorsqu'elle-même n'a plus d'autre voile que le mouchoir qui couvre ses yeux, on la plonge trois fois dans la rivière, on la rhabille ensuite, et on la reconduit les yeux toujours couverts, à la maison de ses parens, en chantant et en dansant au bruit d'instrumens de musique. Elle est accompagnée de tous les amis de sa famille. Dans la soirée, le mari vient prendre place à côté de la femme, mais jusqu'au moment de se retirer, elle ne cesse point d'avoir les yeux bandés.

Mme GATTI DE GAMOND.

SOCIÉTÉS SECRÈTES EN RUSSIE.

II.

UNION DU BIEN PUBLIC. — SON ORGANISATION, SON BUT. — DISSIDENCES DES ASSOCIÉS.

Excité par l'agitation de ses compagnons, enflammé par leurs discours, Yakouchkine

offrit son bras au régicide. Il parut toutefois, dans son égarement même, sentir l'énormité du crime qu'il méditait. *Le destin a marqué en moi sa victime*, disait-il : *devenu scélérat, je ne pourrai plus vivre, je frapperai le coup et je me tuerai.* Tous les autres s'effrayèrent, leur fougue se tempéra et ils arrêtèrent cet élan. Le général-major Von Viésen s'efforça de leur prouver que la nouvelle qui les avait troublés était dénuée de fondement, ce que le prince Troubecki lui-même, appelé plus tard à Moscou pour éclaircir le fait, fut obligé de reconnaître. De son côté, Serge Mouravieff-Apostol, dans une opinion écrite, transmise à la société le lendemain, représenta que le crime projeté serait un crime stérile, parce que la société ne possédait pas encore les moyens d'en tirer parti. Yakouchkine se rendit à ces raisons ; mais accusant ses collègues de l'avoir porté à un dessein coupable qu'ils condamnaient eux-mêmes, il rompit pour quelque temps ses relations avec eux et avec la société qui, peu après, changea d'organisation, prit le titre d'*Union du bien public,* et adopta un nouveau réglement rédigé par Alexandre et Michel Mouravieff, par le prince Serge Troubecki et par Pierre Koloschine. Les principales dispositions du code de l'*Union du bien public,* la division des matières, les idées les plus remarquables et jusqu'au style même, y font voir une imitation et en grande partie une traduction de l'allemand. Les auteurs déclarent au nom des fondateurs de l'association, *que ce but ne saurait avoir rien de contraire aux vues du gouvernement ; que malgré sa puissante influence, le gouvernement avait besoin du concours des particuliers ;* que la société qu'ils organisaient lui servirait d'auxiliaire pour faire le bien ; et que sans cacher ses intentions aux citoyens dignes de les partager, *elle ne poursuivrait ses travaux en secret que pour les soustraire aux interprétations de la malveillance et de la haine.* Les membres étaient divisés en quatre *sections* ou *branches.* Chacun d'eux devait s'inscrire dans une des *sections,* sans toutefois se refuser entièrement à prendre part aux travaux des autres. La première *section* avait pour objet *la philantropie,* ou les progrès de la bienfaisance publique et privée. Elle devait surveiller tous les établissemens charitables, et signaler aux directions de ces établissemens, ainsi qu'au gouvernement lui-même, les abus qui pourraient s'y glisser et les moyens d'y opérer des améliorations. L'objet de la seconde *section* était l'éducation intellectuelle et morale, la propagation des lumières, l'établissement d'écoles et particulièrement d'écoles à la Lancaster, et en général une utile coopération à l'instruction de la jeunesse, par des exemples de bonnes mœurs, par des entretiens et par des écrits analogues à ces vues, *ainsi qu'au but de la société.* Aux membres de cette *seconde section* était confiée la surveillance de toutes les écoles. Ils devaient inspirer à la jeunesse l'amour de tout ce qui était national, et s'opposer autant que possible à l'idée de la faire élever hors du pays, comme à toute influence étrangère. La *troisième section* était appelée à porter une attention particulière sur la marche des tribunaux. Ses membres s'engageaient à ne point se refuser aux fonctions judiciaires qui pourraient leur être confiées par les élections de la noblesse ou par le gouvernement, à les remplir avec zèle et exactitude, à observer avec soin la marche des affaires de cette nature, à encourager les employés intègres, à leur accorder même des secours pécuniaires, à raffermir dans les bons principes ceux qui témoigneraient quelque faiblesse, à éclaircir ceux qui manqueraient de connaissances, à signaler les employés prévaricateurs et à instruire le gouvernement de leur conduite. Finalement, les membres de la *quatrième section* devaient se vouer à l'étude de l'économie publique ; ils devaient chercher à découvrir *les immuables principes de la richesse des nations,* contribuer au développement de toutes les branches d'industrie, affermir le crédit public et s'opposer aux monopoles.

Il n'était pas défendu aux membres de l'*Union du bien public* d'appeler eux-mêmes l'attention des autorités locales sur les abus qu'ils auraient remarqués, quoiqu'en général *la Direction de l'Union* se réservât le droit d'en informer le gouvernement. Ce fut sans

doute par ce motif que plusieurs d'entre eux, et dans ce nombre était Michel Mouravieff, proposèrent de solliciter l'assentiment de feu l'EMPEREUR à l'établissement de leur société. Mais la majorité n'accueillit pas cette proposition. L'organisation inférieure de la société était telle qu'il suit : ses fondateurs ou les individus qui en avaient fait partie dès l'origine formaient en leur qualité les plus anciens membres, ce qu'on appelait *l'Union centrale.* Du sein de cette union était tiré le *Conseil central*, composé d'un surveillant et de cinq assesseurs, dont l'un était élu sous l'autorité du surveillant aux fonctions de *président*, et prenait alors le titre de *Chef de l'Union.* Tous les quatre mois, deux des assesseurs sortaient du conseil et étaient remplacés par d'autres. Le surveillant l'était à la fin de l'année. Quand le reste des membres de l'*Union centrale* se joignait au *Conseil*, cette assemblée prenait le titre de *Direction centrale.* Le *Conseil central* exerçait le pouvoir exécutif dans l'*Union*, la *Direction centrale* le pouvoir législatif. Cette même *Direction* était chargée de l'élection des fonctionnaires de l'*Union*, dont elle formait aussi le tribunal suprême. Le *Conseil* était autorisé à recevoir membres et à investir de ses pouvoirs, dans le lieu de leur séjour, les individus qui jouissaient de la confiance de l'*Union centrale.* La *direction* avait en outre le droit de nommer *une chambre temporaire de législation pour examiner, éclaircir et compléter les lois de l'Union sans en changer le but.* Les lois arrêtées par cette chambre devaient provisoirement être mises en vigueur avec l'assentiment de la direction, jusqu'à l'époque de leur sanction définitive par le *gouvernement suprême de l'Union, lequel ne pouvait être établi qu'à l'époque où l'Union se serait définitivement constituée.*

Il est évident, d'après ce qu'on vient de rapporter, que l'autorité dans cette association secrète et surtout le pouvoir de la diriger vers un but quelconque, résidaient entre les mains des fondateurs ou *membres primitifs.* C'était à eux à recevoir de nouveaux membres en établissant chacun une *direction.* Les *directions* étaient appelées *effectives, secondaires* et *principales.* Elles prenaient le titre d'*effectives* dès qu'elles étaient composées de dix membres, et recevaient alors un réglement. Jusqu'à ce moment elles n'étaient pas censées *effectives.* Cependant l'*Union centrale* avait le droit de faire des exceptions à cette règle, pour accélérer l'extension de la société. *Toute direction effective* pouvait en établir une *secondaire* qui n'avait de relation qu'avec elle ; mais si la *direction secondaire* en établissait une autre à son tour, et si cette dernière était composée de dix membres, celle-ci devenait entièrement indépendante de sa fondatrice. Le titre de *direction principale* était dévolu à toutes celles qui avaient formé trois *directions secondaires*, ou *trois sociétés libres.* (Ainsi se nommaient des sociétés qui, sans faire partie intégrante de l'*Union du bien public*, pouvaient néanmoins contribuer à l'accomplissement de ses vues par leur influence sur les lettres, les arts, etc.) Les *directions principales* avaient la prérogative de recevoir la seconde partie du réglement. Dans chaque *direction*, pour l'exercice de l'autorité, pour le maintien de l'ordre, et la division du travail, était élu un *Conseil* composé d'un *surveillant* et d'un ou de deux *chefs*, selon que la direction elle-même se composait de dix ou de vingt membres. Toutes les affaires, soit dans les *directions* soit dans l'*Union centrale*, se décidaient à la pluralité des voix. Les arrêts étaient rendus de la même manière. Les noms des membres qui avaient bien mérité de l'*Union*, étaient inscrits dans un *livre d'honneur*, et les noms de ceux qui en avaient été expulsés, dans un livre *d'ignominie.* Les membres avaient le droit de quitter l'*Union*, mais en s'engageant à garder le secret sur tout ce qu'ils y auraient appris. Ce même engagement du secret devait être contracté par tous ceux qui recevaient la proposition d'entrer dans l'*Union*, et renouvelé quand lecture leur avait été faite de la première partie du réglement. Il n'y avait point de cérémonie particulière pour les réceptions. Le récipiendaire remettait une déclaration écrite, qui plus tard était brûlée à son insu. Chaque membre devait verser dans une caisse

commune la vingt-cinquième partie de son revenu annuel, et obéir aux lois de l'*Union*.

Telles étaient, d'après la première partie de ses réglemens, les principes et le but de l'*Union du bien public*. La seconde partie ne fut jamais redigée, ou du moins elle ne reçut pas la sanction de l'*Union centrale*. Le projet en avait été présenté par le prince Troubecki mais il ne fut pas pris en considération, et Alexandre Mouravieff le jeta au feu avec d'autres papiers en 1822. On avait cependant eu soin dans la première partie de mentionner la seconde, soit qu'on voulût offrir un appât de plus à la curiosité, soit qu'on se ménageât une occasion de découvrir un jour aux nouveaux membres de la société, les véritables intentions de ses fondateurs. Ceux-ci, du reste, étaient loin de se conformer avec exactitude aux dispositions de la première partie du réglement. Dans l'établissement des *Directions*, l'ordre prescrit à cet égard était rarement observé. Il y en eut deux de formées à Moscou : la première sous la présidence d'Alexandre Mouravieff, qui fit quelque séjour dans cette ville après s'être retiré du service; la deuxième sous la présidence du prince Théodore Schachowski. L'une et l'autre ne se soutinrent que peu de temps. Il y en eut aussi deux à Pétersbourg, présidées par l'officier des chasseurs Séménoff et par le colonel Bourtzoff. Leurs membres, quoique partagés en *Directions*, se réunissaient partout où bon leur semblait et ne suivaient pas de règle fixe sous ce rapport. Des *sociétés libres*, presque indépendantes de l'*Union du bien public*, se formèrent également à Pétersbourg. Il en fut établi deux dans le régiment *Izmaïlovski* : l'une par le prince Eugène Obolenski, par Jacques Tolstoy, et par l'assesseur de collége Tokareff, décédé depuis ; l'autre par l'officier des chasseurs Séménoff. Toutes deux n'existèrent pas plus de trois mois. Une troisième *société libre* fut fondée par le colonel Glinka.

Quant à Pestel, Nikita Mouravieff déclare qu'il n'avait pas reconnu l'autorité de la nouvelle *Union*, et qu'il avait *travaillé* suivant d'autres principes, d'abord à Mittau, et depuis à Toulczyn. Pestel, au contraire, prétend avoir, comme tous les autres, acquiescé au *réglement de l'union du bien public*, réglement appelé *livre vert*, d'après la couleur de sa reliure. Au surplus, toute l'activité de cette association secrète résidait dans l'*Union centrale*, et son principal objet était de multiplier le nombre des membres, surtout à Pétersbourg où se trouvait la majeure partie de la *Direction centrale*. Cependant, les membres de cette *Direction* se préparaient aussi à agir sur l'opinion publique par le moyen d'un journal peu coûteux, de chansons, de caricatures; et voulaient à cet effet établir une lithographie hors du pays et une imprimerie dans quelque village éloigné des deux capitales.

Un fait avéré, c'est qu'il y eut entre eux, sur les modes divers de gouvernement, des *conversations* et des débats que beaucoup de membres de l'*Union* purent considérer comme des délibérations formelles. Selon Pestel et quelques autres, dès l'établissement de la première société (appelée *Union du salut ou des enfans de la patrie*), les fondateurs ainsi qu'on l'a déjà remarqué, *avaient conçu des idées constitutionnelles, mais fort vagues et qui se rapprochaient des principes monarchiques. La première idée d'un régime républicain fut émise par* NOVIKOFF *dans son projet de constitution*. Selon Pestel encore, *il y eut à Pétersbourg, au commencement de l'année* 1820, *une séance de la Direction centrale qui, d'après le réglement de l'Union, était investie du pouvoir législatif*. Dans cette séance, sur la motion du membre qui remplissait les fonctions de surveillant, Pestel fit l'énumération des avantages et des inconvéniens du régime monarchique et du régime républicain. Après beaucoup de discussions, on alla aux voix. « Tous, dit le même prévenu, déclarèrent qu'ils préféraient « le régime républicain (Nicolas Turguéneff entre autres), en ces termes : *un président* « *sans phrase*. Le colonel Glinka fut seul d'un avis différent. Il prit la défense du régime « monarchique, et proposa d'offrir la couronne à l'IMPERATRICE ÉLISABETH. » Pestel assure en outre, qu'il fut résolu que la décision de la *Direction centrale* qui adoptait les

formes républicaines, serait transmise à toutes les autres *Directions,* et qu'en effet il la communiqua lui-même à celle de Toulczyn. *A dater de cette époque,* ajouta-t-il, *les idées républicaines prirent le dessus sur les idées monarchiques, quoique plusieurs membres assurassent encore, que si* l'EMPRREUR ALEXANDRE *donnait à la Russie de bonnes lois, ils seraient ses sujets dévoués et ses défenseurs.* Dans plusieurs séances subséquentes, il ne fut plus question de gouvernement républicain, et l'on ne discuta que des *changemens d'organisation et de marche pour l'union de bien public.* Pestel lui-même dépose que non-seulement depuis la formation de cette *Union* jusqu'à sa dissolution, il n'y eut pas un seul principe fixe d'adopté, mais que dans plus d'une occasion ce qui avait été unanimement adopté fut changé. Il est à observer toutefois, que bientôt après la *délibération ou conversation* dont nous venons de rendre compte, plusieurs des individus qui y avaient pris part, eurent une autre réunion « fortuite » ce que dit Pestel, et que continuant leurs précédentes discussions, l'un d'eux émit l'idée d'attenter aux jours de l'EMPEREUR ALEXANDRE. Nikita Mouravieff affirme qu'à l'exception de lui-même et de Pestel, tous repoussèreut cette proposition comme criminelle, que tous soutinrent que la première conséquence d'un tel forfait serait une désastreuse anarchie, et que Pestel ayant répliqué qu'il serait facile de la prévenir par l'établissement d'un gouvernement provisoire composé de membres de la société, tous s'élevèrent contre lui avec chaleur. Mais s'il en faut croire la déposition du seul Serge Mouravieff, cette horrible proposition, renouvelée dans une séance postérieure, fut adoptée à la pluralité des voix. Parmi ceux qui y assistèrent, il ne se rappelle que lui-même, Nikita, Mouravieff et Pestel.

Cependant l'*Union du bien public* continuait à recruter de nouveaux membres. Les uns se laissaient séduire par les maximes de philantropie et de patriotisme qui se trouvaient répandues dans la première partie du réglement; d'autres cédaient à des sentimens aveugles d'amitié et de confiance, ou à l'impulsion de la mode: car il est aussi une mode pour les opinions (1). Les plus actifs de la société en profitaient pour jeter dans les âmes faibles la crainte du ridicule, ou pour exciter une vive curiosité. Il est même des dépositions qui assurent qu'à certaines gens on offrait l'appât d'avantages personnels.

D'autre part, dans le midi, le colonel Pestel, alors aide-de-camp du comte de Wittgenstein et résidant en cette qualité à Toulzyn, quartier-général de la seconde armée, ne négligeait aucun moyen de propager ses opinions. Il ne cessait de répéter à ses jeunes camarades, que la volonté même du souverain (L'EMPEREUR ALEXANDRE), quoiqu'elle dût encore quelque temps rester secrète, était de pénétrer de ces idées et la jeunesse et les troupes; qu'ils seconderaient ses intentions en travaillant à changer l'ordre de choses établi; qu'à Pétersbourg, tous les esprits étaient en mouvement; qu'il s'y était déjà formé une société nombreuse et respectable par les hautes qualités de ses membres, une société qui préparait tout pour la grande révolution. Pestel réussit à faire beaucoup de prosélytes auxquels il montrait la première partie du réglement de l'*Union du bien pnblic.* Mais lui-même s'écartait souvent des dispositions de cet acte. Les collègues dont il était entouré, résistaient rarement à son influence; des témoignages unanimes en offrent la preuve. Cependant en 1820, il commença à se manifester, même parmi les membres des *Directions* du midi, de la froideur, de la dissidence. Des débats eurent lieu dans les conciliabules qui se tenaient chez Pestel et chez Youchnevsky, intendant de la seconde armée, affiliée à l'*Union du bien public* par Pestel, et avec lequel celui-ci est resté jusqu'à la fin en liaison intime. Pour mettre un terme aux dissensions, Pestel proposa l'établissement d'une dictature temporaire.

H. C.

(1) Rapport officiel.

JOURI II ET CONSTANTIN, FILS DE VSEVOLD.

GUERRE ENTRE JOURI ET CONSTANTIN. — CONSTANTIN TRIOMPHE. — SA MORT. — JOURI RÉTABLI SUR LE TRONE DE WLADIMIR. — INVASION DES TATARS.

1212 - 1218.

Vsevold, en désignant pour son successeur Jouri, au détriment de son fils aîné Constantin, légua une guerre civile à la Russie. Dès que Jouri fut en possession de la souveraineté, il s'efforça de rentrer en bonne intelligence avec son frère, même au prix d'assez grands sacrifices; mais le prince déshérité n'en épia pas moins toutes les occasions de saisir la couronne à laquelle il avait droit par sa naissance. La volonté d'un père, le silence du peuple, les désastres qui accompagnent les dissensions intestines, tous ces motifs ne l'arrêtèrent point. Il voulut régner, il fallut que le sang coulât et que la dévastation des plus belles provinces châtiât l'imprévoyante politique de Vsevold.

Bientôt une circonstance favorable lui vint en aide. Les Nowgorodiens chassèrent Jaroslaw pour élire à sa place Mstislaw, un des plus brillans princes de l'époque. Jouri prit la défense du premier, Constantin soutint le parti du second. Le prince régnant de Wladimir savait que son sort dépendait de la bataille qui allait se livrer; mais possédant des forces bien supérieures à celles de son adversaire, il espérait être victorieux. Cependant, la bravoure de Mstislaw l'emporta sur le nombre, et Jouri défait s'enfuit, abandonnant ses états à son frère. Constantin eut tort de s'opposer à la volonté paternelle; mais une fois sur le trône, il se montra vraiment digne de sa fortune. Voulant réunir à la principauté de Wladimir les provinces qui en étaient détachées, il poursuivit et vainquit Jaroslaw réfugié à Pereslave. Son frère Jouri ayant demandé la paix, Constantin l'accueillit avec générosité, lui offrit des présens, et lui fit don d'un apanage.

Ce prince qui avait ouvert son règne par des victoires dont il avait profité avec modération, donnait de grandes espérances à la Russie épuisée; malheureusement, à peine entré à Wladimir, il fut atteint d'une maladie mortelle. Néanmoins, même en mourant, il sut, par une rare sagesse, rendre un éminent service à son pays. Mettant de côté tout ressentiment, il rappela son frère Jouri et le nomma son successeur, en lui recommandant ses enfans.

Ainsi, Jouri remonta sur le trône au moment où la Russie avait besoin d'un homme supérieur qui pût la sauver d'une ruine complète. Car, alors que le nord-est de l'Europe ne présentait partout qu'un territoire morcelé, l'orient offrait un spectacle contraire. La grande Tatarie, la Perse, la Chine et l'Indoustan obéissaient à un seul chef dont le génie belliqueux, non seulement avait réuni sous son sceptre les vastes contrées de l'Asie, mais encore menaçait le globe entier. Aussi, pendant qu'en Russie et en Pologne, des princes médiocres se disputaient la puissance, Gengis-Khan parut et, pour soumettre, pour ravager ces pays, il n'eut pas même besoin de se montrer en personne, il lui suffit d'y envoyer ses lieutenans.

Certes, la Pologne de Boleslas et de Casimir-le-Juste, la Russie de Wladimir-le-Grand et d'Iaroslaw I[er] auraient pu résister aux Tatars. Ces hordes dévastatrices n'osèrent point franchir le Borysthène, ni approcher de la Vistule tant que les deux nations furent gouvernées par des chefs habiles; mais alors, qui pouvait repousser une multitude barbare dont le nombre s'accroissait de jour en jour? Est-ce Nowgorod, sans cesse occupée à élire, à détrôner de nouveaux princes qui ensuite se déchiraient entre eux? Est-ce Wladimir dont la domination se bornait à quelques villes? Est-ce Galitch où les Polonais et les Hongrois s'arrachaient la suzeraineté, ou Kief, qui de son ancienne splendeur n'avait

conservé que le souvenir ? Non, rien ne pouvait donc arrêter la marche des féroces vainqueurs : car le morcellement d'un pays en entraîne inévitablement l'asservissement et la ruine.

La religion chrétienne non plus ne pouvait résister au fatalisme mahométan : car le catholicisme luttant contre le schisme, opprimant les masses, ne possédait pas les sympathies du peuple pour exciter le même fanatisme qui animait les hordes de Genghis. La croix fut vaincue pour un moment par le croissant, et les églises du Christ furent forcées durant un temps de porter les insignes de Mahomet. J. C.

CÉRÉMONIES RELIGIEUSES.

I.

LES FETES DE PAQUES EN RUSSIE.

Une singulière anomalie que présentent tous les pays catholiques, c'est l'excessive abstinence du carême, qui succède immédiatement aux joyeuses mascarades du carnaval, et à toutes les folies et l'extrême licence qu'il engendre. C'est un étrange spectacle que la transition subite du Mardi gras échevelé et délirant avec le Mercredi des Cendres sombre et austère ; le jeûne et les privations remplacent, avec le point du jour, les excès brutaux et l'ivrognerie de la nuit ; Arlequin, Colombine, Pierrot, dépouillent en hâte leur front ruisselant de sueur, pour aller le présenter à la marque sainte et expiatoire, emblême du plus touchant sacrifice, du plus grand mystère. Six semaines passent sur la terre, ternes, mornes, décolorées, où les hommes se repentent, pleurent, se confessent et s'abstiennent, tant que le jour de la résurrection de Celui qui a souffert, cadrant, selon les lois naturelles, avec les premiers jours chauds et embaumés de la saison renaissante, vienne, par ses solennités poétiques et religieuses, rappeler les peuples à de nouvelles joies, et un nouveau jour qui succède plus vif et plus radieux, aux peines, aux fatigues et aux ténèbres.

Tous les peuples de la terre, de tous les cultes, ont eu leurs fêtes religieuses, avec leurs mystères, leurs symboles, leurs réjouissances, où toujours se trouvent mêlées la plus haute sagesse à l'absurde, la licence à l'austérité, le deuil et les larmes à la joie vive et effrénée ; c'est que les peuples ont besoin à la fois de croyances et de fêtes, et qu'ils mêlent volontiers les sentimens religieux aux réjouissances publiques ; c'est que toutes les cérémonies religieuses ont eu un sens primitif, qui se perd et dégénère ; c'est que les émotions factices s'outrent aisément : c'est ainsi que les symboles les plus saints et les plus sublimes tombent dans le burlesque et dans l'absurbe, que les *mystères,* si magnifiques chez les premiers chrétiens, deviennent *farces* et *sottie* au moyen-âge, et qu'aujourd'hui encore, les peuples, toujours avides de cérémonies religieuses, ne s'arrêtent qu'aux formes, les défigurent, les exagèrent, se font une loi d'abstinence, une loi de joies folles et désordonnées, prennent le simulacre pour la chose réelle, et augmentent de superstition en même temps que de déraison et d'absurdité.

A Moskou, les fêtes de Pâques se célèbrent avec un faste et une solennité inconnues au reste de l'Europe. Les plus magnifiques fêtes de Rome n'égalent pas le luxe et la splendeur de l'Église russe à cette époque. Le peuple s'y prépare par une rigueur incroyable d'abstinence durant tout le carême. L'illustre Clarke rapporte que durant son voyage de Saint-Pétersbourg à Moskou, en temps de jeûne, si quelquefois il offrait une partie de son dîner à des paysans prêts à mourir de faim dans de misérables cabanes, il les voyait frissonner à cette vue, jeter aux chiens ce qu'il leur présentait, arracher des mains des enfans comme une abomination les alimens qu'ils avaient reçus, et en jeter au loin les

plus petits morceaux. Au reste, ce jeûne commandé s'accorde parfaitement avec les exigences et les inconvéniens du climat. Le carême est précisément l'époque où la terre durcie ne rend rien, où les provisions sont gelées, où la nature maladive et comme morte, se refuse momentanément à nourrir ses enfans; le jeûne de commande y serait de toute manière nécessaire. Il est vrai que tandis que toute une population hâve, faiblissante de faim, de froid, aggrave encore sa misère par le scrupule et une conscience timorée, les riches interprètent la loi d'abstinence, par une recherche plus exquise de mets, des raffinemens plus inouis de cuisine, et un appétit plus vif, un palais plus aiguisé, après le stimulant d'un jeûne adroitement ménagé.

La première cérémonie a lieu au dimanche des Rameaux, ou *Pâques fleuries*. La veille de ce jour, tous les habitans de Moskou, se rendent en voiture, à cheval ou à pied, au Kremlin pour acheter des branches de palmier, afin de les placer devant leurs *boghs*, et pour décorer les peintures sacrées dans les rues ou ailleurs. C'est l'une des promenades les plus gaies de l'année. Le gouverneur accompagné du maître de police, le commandant et une foule de nobles vont en procession, montés sur de beaux chevaux; les rues sont bordées de spectateurs, et l'on place des cavaliers de chaque côté pour maintenir l'ordre. Au Kremlin on voit rassemblée une foule nombreuse portant des bouquets artificiels et des rameaux, on dirait une forêt mouvante. Les rameaux sont ornés de fleurs artificielles et de fruits; on offre, pour quelques copecks la pièce, de belles imitations d'oranges et de citrons en cire; indice remarquable de l'adresse surprenante de ce peuple dans les arts d'imitation. Toute personne qui visite le Kremlin, et veut passer pour bon chrétien, achète des branches de palmier; en revenant on trouve les rues encombrées de toutes sortes de voitures remplies de dévots, tenant à la main une ou plusieurs branches de palmier, suivant le degré de leur piété et le nombre de *boghs* qu'ils ont dans leurs maisons.

Ce qu'on a souvent dit de la beauté des équipages à Moskou, s'accorde mal avec leur aspect durant le carême. Un étranger qui arrive la tête remplie des idées de la pompe asiatique et de la magnificence de l'Orient, serait bien surpris de trouver des rues étroites, mal pavées, couvertes de boue et de fumier; de méchantes maisons; des voitures traînées, il est vrai par six chevaux, mais quels animaux! aveugles, boiteux, vieux, hors de service, de tous poils et de toutes tailles, attachés avec des cordons pourris ou de vieilles cordes pleines de nœuds et de reprises; sur eux et sur le siége des figures qui semblent échappées des galères; derrière, un laquais ou peut-être deux, en guenilles, et la voiture elle-même exécrable. Il est vrai de dire que cette pauvreté, du moins relativement aux nobles, n'est qu'apparente, et qu'une livrée en guenille est une des abstinences et des privations imposées par la sainteté du jour.

La seconde grande cérémonie de cette époque a lieu le jeudi avant Pâques, à midi, quand l'archevêque lave les pieds des apôtres. Les prêtres paraissent dans leur plus magnifique appareil : douze moines choisis pour représenter les douze apôtres, sont placés en deux cercles devant l'archevêque. La cérémonie a lieu dans la cathédrale qui est alors encombrée de spectateurs. L'archevêque se dépouille de ses robes, se ceint les reins d'une serviette, et lave les pieds de toutes ces personnes jusqu'à ce qu'il arrive à celle qui représente Saint-Pierre. Cette dernière se lève alors, et il s'établit entre lui et l'archevêque un dialogue semblable à celui que les Evangiles rapportent entre le Christ et cet apôtre.

La nuit qui précède la fameuse cérémonie de la résurrection, tous les marchés de Moskou et toutes les boutiques de cette ville, se trouvent subitement approvisionnées de beurre, d'œufs, de volailles et de toutes sortes de viandes. La foule des acheteurs est immense; à peine rencontre-t-on un passant qui n'ait ses mains remplies et ses bras chargés de provisions, ou un seul *droski* qui ne soit prêt de rompre sous son fardeau.

A minuit, la grande cloche de la cathédrale se fait entendre, toutes les cloches de Moskou l'accompagnent aussitôt ; c'est le signal où chacun se met en mouvement ; le tapage et le tumulte des voitures est plus fort qu'en plein midi ; la ville entière paraît en feu ; on voit, en effet, des lumières à toutes les fenêtres, et des torches innombrables dans les rues. La tour de la cathédrale est illuminée depuis sa base jusqu'à la croix ; la même illumination se reproduit à toutes les églises, et toutes simultanément se trouvent remplies de monde.

Voici comment Clarke rapporte cette magnifique cérémonie dont il fut témoin. « Nous nous acheminâmes vers la cathédrale, dans laquelle était renfermée une prodigieuse multitude de tout rang, hommes, femmes et enfans, portant des flambeaux de cire allumés, qui devaient ensuite être placés comme des objets votifs devant les divers reliquaires. Les murailles, les lambris et toutes les parties de ce bâtiment étaient couvertes de tableaux de saints et de martyrs. Au moment de notre arrivée, les portes se fermèrent, nous vîmes au-dehors l'archevêque *Platon*, précédé de bannières et de torches, et suivi de tout son cortége de prêtres, avec des crucifix et des porteurs d'encensoirs : ils firent trois fois processionnellement le tour de la cathédrale, chantant à haute voix, et revêtus de somptueux vêtemens tout couverts d'or, d'argent et de pierres précieuses. La neige n'avait pas disparu aussi rapidement dans le Kremlin que dans les rues de la ville ; de sorte que cette magnifique procession fut réduite à marcher sur des planches pour éviter la boue profonde qui entourait la cathédrale. Le troisième tour achevé, on s'arrêta devant les grandes portes qui étaient fermées, tandis que l'archevêque, avec un encensoir, répandait des parfums vers la porte et sur les prêtres. Tout-à-coup les portes s'ouvrirent et offrirent un spectacle au-dessus de toute description. La foule immense des spectateurs réunis dans cet édifice, portant des flambeaux, formaient deux lignes au milieu desquelles entra l'archevêque, s'avançant avec son cortége vers un trône placé près du centre. La profusion des lumières, l'éclat de l'énorme lustre suspendu au milieu, la richesse des habillemens formaient un magnifique coup-d'œil. Le chant bruyant qui éclatait à l'entrée de l'église, continua pendant que l'archevêque s'avançait, et même après qu'il fut assis.

« L'archevêque descendit bientôt, et faisant le tour de la cathédrale, il offrit d'abord de l'encens aux prêtres, et ensuite aux spectateurs en passant devant eux. Quand il fut retourné à sa place, les prêtres firent, deux à deux, la même cérémonie, commençant par le métropolitain, qui leur rendit, en se levant, une salutation avec un petit cierge qu'il avait à la main. J'examinai, durant ce temps, les habillemens des prêtres, leurs longs cheveux noirs sans poudre tombaient bien avant sur leurs épaules et sur leurs robes somptueuses ; d'épaisses barbes noires couvraient aussi tout-à-fait leurs poitrines. L'archevêque et les évêques portaient des bonnets élevés, ornés de pierres précieuses et revêtus de miniatures peintes, enchassés dans des bijoux. Leurs robes de satin, de diverses couleurs, étaient richement brodées ; on y voyait aussi des miniatures entourées de pierres de prix. Il y a dans Moskou un couvent où les femmes sont uniquement occupées à travailler aux vêtemens des prêtres.

« Après deux heures de cérémonies diverses, l'archevêque s'avança, tenant une croix que tout le peuple se précipita pour embrasser de manière à s'étouffer. Lorsque cet empressement eût été un peu satisfait, le prélat se retira à la sacristie ; là, ayant revêtu une robe toute de pourpre, il s'avança de nouveau, s'écriant d'une voix très forte : *Le Christ est ressuscité.*

« Vint ensuite la partie la plus remarquable de la cérémonie. L'archevêque descendant dans la nef de l'église, termina toute la solennité en se traînant le long du pavé, sur ses mains et sur ses genoux, baisant les peintures consacrées et placées sur les colonnes, les murailles, les autels et les tombes. Les prêtres et tout le peuple imitèrent son exemple.

On ouvrit les sépulcres; les corps desséchés des saints incorruptibles furent exposés à la vénération publique et reçurent le même baiser général. »

Pâques ainsi proclamé, la débauche et la licence succèdent à la ferveur. On s'abandonne avec excès, le jour et la nuit, à la boisson, à la danse et au chant. Cependant, au milieu de cette effervescence des passions, à peine s'élève-t-il une querelle; il semblerait que le Russe, même quand on lui ôte le collier, redoute encore le bâton et la chaîne du maître. On ne rencontre qui que ce soit sans répéter les expressions de paix et d'allégresse : *Le Christ est ressuscité !* à quoi la réponse est toujours la même : *il est vraiment ressuscité.*

Le lundi commence la présentation des œufs de Pâques. Les amans à leurs maîtresses, les parens à leurs familles, les serviteurs à leurs maîtres, tous portent des œufs ornés. Les dons, à cette époque, se nomment *œufs de Pâques.* Le dernier des pauvres dans la rue, en présentant un œuf et répétant les mots : *le Christ est ressuscité,* peut réclamer un salut même de l'impératrice. Toute affaire est négligée : les personnes des classes supérieures sont engagées dans des bals, des dîners, des soupers, des mascarades, tandis que les autres remplissent l'air de leurs clameurs en roulant ivres dans les rues Les domestiques paraissent en livrées neuves et éclatantes, et les voitures dans le plus somptueux appareil.

Mme GATTI DE GAMOND.

DES SOCIÉTÉS SECRETES EN RUSSIE.

III.

LES ASSOCIATIONS SECRÈTES SE CHANGENT EN CONSPIRATIONS. — RELATION DES RÉPUBLICAINS RUSSES, AVEC LES SOCIÉTÉS POLONAISES.

Pestel ne put se rendre à Moskou; et les pouvoirs de la direction dont il était le chef, furent confiés au colonel Bourtzoff at au lieutenant-colonel Komaroff. Ce dernier ayant observé dans la société une tendance évidente aux principes révolutionnaires et même à des entreprises *réprouvées par les lois,* songeait dès-lors à profiter de la dissidence qui ne pouvait manquer de se manifester dans l'assemblée générale, pour amener ses membres à dissoudre l'*union.* Le général-major Von Viesen alla de Toulczyn à Pétersbourg pour demander un envoi de députés, et Nicolas Tourguéneff ainsi que Glinka se rendirent en conséquence à Moskou. Outre ceux-ci et les autres cités plus haut, les membres présens à l'assemblée générale furent : les deux frères Von Viesen, le général-major Orloff, le colonel Grabbs, Yacouschkine, Michel Mouravieff, Okhotnikhoff. Dans plusieurs conférences préliminaires qui eurent lieu entre ces membres, le général Von Viesen leur proposa de diviser la société en trois classes : la première devait être celle des *inconnus :* classe supérieure, chargée de l'autorité suprême et du pouvoir législatif; la deuxième, celle des *agens* qui seraient employés à recueillir des observations, et à faire les courses nécessaires, ainsi que des communications verbales, en s'abstenant désormais de toute communication écrite; la troisième, celle des *novices.* Les idées de Von Viesen donnèrent lieu à de vives discussions; elles furent combattues par Nicolas Tourguéneff, par le général major Orloff, par Bourtzoff, par Koloschine, et par ce même Komaroff. Yakouschkine ayant dit un jour à ce dernier : « Je lis dans vos traits que vous trahissez la société. — « Sans aucun doute, répondit Komaroff, si elle ne songe pas à rentrer dans les limites « tracées par le réglement qui m'est connu. — Cela n'est plus possible, » répliqua Yakouschkine. Peu après, le général Orloff déclara par écrit qu'il ne voulait plus appartenir à la société, et persista fermement dans cette détermination, malgré les représentations et les instances de ses collègues. Enfin, dans les derniers jours du mois de février 1821, il

fut convenu dans une réunion générale de dissoudre l'*Union*; et Tourgnéneff, en sa qualité de président, annonça, au nom de tous les députés réunis, que la société était complètement et irrévocablement dissoute, tant à cause de la divergence d'opinions qui se manifestait parmi ses membres, que pour ne point éveiller les soupçons du gouvernement. Le réglement de l'*Union du bien public* et les autres documens furent livrés aux flammes. Plusieurs des membres, entre autres Bourtzoff et Komaroff, croyant à la réalité de la dissolution de l'*Union*, s'en félicitèrent sincèrement.

Mais les véritables motifs qui avaient provoqué cette déclaration *ostensible* avaient été, d'après le témoignage de Yakouschkine, de Von Viesen et de Nikita Mouravieff, d'abord la conviction que la définition trop vague du but de la société dans ses statuts avait contribué à paralyser son action; en second lieu, le désir d'écarter les membres dont le zèle s'était déjà refroidi pour ce but, ou qui, sans le connaître encore, ne paraissaient propres ni par leur caractère, ni par leurs opinions, à devenir d'utiles auxiliaires de la *direction centrale.* Ceux de ses chefs qui se trouvaient à Moskou, prirent dès-lors la résolution, le général Von Viesen et Yakousckine l'affirment, de former avec le temps une nouvelle société, de la diviser en deux classes, et de poser en principe, que les membres qui feraient partie de la première connaîtraient seuls le vrai but, qui serait de préparer la Russie *à un changement des lois organiques de l'Etat.* Pour être admis dans cette première classe, l'assentiment de la *Direction* supérieure de Pétersbourg eût été indispensable; pour être admis dans la seconde, il eût fallu réunir les suffrages unanimes des membres de deux *sections*, et les *sections* eussent été établies au nombre de quatre : à Pétersbourg, à Moskou, dans le gouvernement de Smolensk, et à Toulczyn. Yakouschkine assure que cette nouvelle société secrète fut organisée dès cet époque, et qu'il lui fut donné, outre un réglement spécial, un nom qu'il ne peut plus se rappeler. Le général-major Von Viesen prétend au contraire, que tout se borna à de vains projets, et qu'on reconnut à plus d'une reprise *que jamais le but ne pourrait justifier les moyens.* Le premier ajoute que le projet d'établir des *sections* à Moskou et dans le gouvernement de Smolensk, ne fut pas mis à exécution.

Le colonel Bourtzoff et le lieutenant-colonel Komaroff, qui portèrent à la *Direction* de Toulczyn la nouvelle de la dissolution de *l'Union du bien public,* avaient été chargés de lui remettre une communication écrite de la part du président de l'assemblée générale de Moskou. Mais Pestel et Youschnevsky, déjà informés par une autre voie, convinrent dans une conférence préliminaire : 1° de ne point regarder la *société* comme dissoute; 2° de profiter de cette occasion pour écarter *tous les associés pusillanimes, en leur représentant les difficultés et les dangers de l'entreprise.*

En conséquence de cet accord, à peine Bourtzoff, après avoir rempli auprès de la *Direction* de Toulczyn, convoquée à cette fin, la commission dont il avait été chargé à Moskou, se fut-il retiré, suivi de Komaroff, que Youschnevski prononça un discours préparé d'avance, mais qui loin de produire l'effet qu'il en attendait, ne servit qu'à exciter l'amour-propre des assistans. Le colonel Avramoff déclara que quand bien même l'*Union* serait abandonnée par tous, il ne cesserait de la regarder *comme existante en lui seul.* Plusieurs autres s'écrièrent que les députés envoyés à Moskou avaient outrepassé les bornes de leurs pouvoirs; que la société n'était point dissoute, et qu'elle continuerait ses travaux, en modifiant quelques-uns de ses principes antérieurs. Les membres présens à cette séance ainsi que ceux qui se rangèrent ensuite à leur opinion, savoir : Pestel, Youcschnevsky, Avramoff, Wolff, Ivascheff, les deux Krukoff, le prince Bariatinski, Bassarguine, le prince Volkonsky, Basile Davidoff, prirent la dénomination de *Boïars de l'Union.* Ce ne fut qu'à la fin de 1822 que cette société de Pétersbourg ou du *Nord* parvint à se réorganiser. Elle se partagea en *croyans* et en *adhérens.* L'association *des croyans* ou *section supérieure*

se composant des fondateurs; d'autres membres tirés de l'association des *adhérens* y étaient admis, mais ce ne pouvait être que du consentement de tous les *croyans* présens à Pétersbourg. Ce consentement était également nécessaire pour l'adoption de toute mesure décisive. *La section supérieure* réunissait en outre les prérogatives suivantes : celle d'élire les membres du *Directoire* ou du *Conseil* chargé de la direction de la société, celle d'autoriser l'initiation de nouveaux membres, et celle de se faire rendre compte des opérations du *Directoire.* Tout membre qui n'appartenait pas à la *section supérieure*, ne pouvait initier que deux candidats, et devait en réclamer l'autorisation par l'entremise du membre qui l'avait initié lui-même ; celui-ci était tenu d'observer la même règle, à moins d'être du nombre des *croyans ;* et c'était aussi par les mêmes degrés que l'autorisation du *Directoire* parvenait aux nouveaux membres. Ces derniers passaient d'abord par des épreuves préparatoires : on leur découvrait ensuite graduellement le but de la société ; mais la connaissance des moyens de l'atteindre et de l'époque fixée pour le commencement des opérations était réservée à la *section supérieure.* On disait à tous ceux qui devaient servir d'aveugles instrumens, que leur affaire serait de combattre les armes à la main. Les nouveaux membres, et en général ceux qui n'étaient pas dans la classe *des croyans,* ne connaissaient que le membre qui les avait initiés. Après la réorganisation de cette société secrète, le seul chef reconnu pendant quelque temps fut Nikita Mouravieff. Plus tard, vers la fin de l'année 1823, *les croyans* résolurent, pour plus de succès, de nommer trois présidens, et d'adjoindre en conséquence à Mouravieff le prince Serge Troubecki, récemment revenu des pays étrangers, et le prince Eugène Obolensky. Un an après, le prince Troubecki se rendit à Kieff, dans le double but de faire servir aux intérêts de la conspiration l'influence que par son emploi dans l'état-major du quatrième corps il pourrait exercer sur les troupes qui en font partie, et d'observer de plus près la conduite de Pestel, dont les principaux régulateurs de la société du Nord commençaient à se défier, voyant en lui, selon les expressions de Ryléieff, *un ambitieux plein d'artifice*, *un Buonaparte et non un Washington.* En remplacement de Troubecki, ce même Ryléieff fut nommé membre du *Directoire* et insista sur la nécessité de ne plus considérer les directeurs comme inamovibles, mais de les réélire tous les ans.

Le projet de constitution, rédigé par Nikita Mouravieff, maintenait le gouvernement monarchique, mais ne laissait à l'Empereur qu'une autorité très limitée, semblable à celle qu'exerce le président des États-Unis d'Amérique, et partageait la Russie en États indépendans, réunis par un lien fédératif. Pestel assure que ce projet ne devait servir qu'à donner le change aux membres nouvellement initiés, et que l'on ne voulait point effaroucher en leur proposant brusquement l'établissement de la république ; mais Nikita Mouravieff réplique qu'il n'avait en effet présenté la chose sous ce point de vue que pour abuser Pestel lui-même, de crainte de l'irriter et de provoquer une scission totale entre la société du Midi et celle du Nord. Une autre constitution, portant le nom de *Code Russe* (Ruskaïa Prawda) et conçue dans un esprit entièrement républicain, avait été rédigée par Pestel. D'après son plan, le gouvernement provisoire devait servir de transition de la monarchie absolue à la république, et la première mesure de ce gouvernement devait être la suppression des sociétés secrètes et l'organisation d'un espionnage actif, dont les agens n'auraient été que des hommes recommandables par leur esprit et par la moralité la plus pure. Le gouvernement provisoire devait rétablir un état de Judée, et le peupler de tous les juifs de Russie et de Pologne. « Leur nombre va bien à deux millions, dit Pestel dans son pro-
« jet, y compris les femmes, les enfans et les vieillards, et ils pourront facilement, même
« sans le secours de troupes auxiliaires, traverser toute la Turquie européenne, choisir
« une contrée fertile sur les côtes de l'Asie-Mineure, et y former un État indépendant.

D'après la déposition du capitaine Mayboroda, le colonel Pestel tantôt caressait la

troupe, et tantôt il lui faisait subir, aux époques où l'on attendait l'arrivée de feu l'EMPEREUR, des punitions sévères et probablement injustes. « Faisons croire aux soldats, « disait-il, que ce n'est pas à nous, mais à l'autorité supérieure et à l'EMPEREUR lui-même « que doit être attribuée cette rigueur excessive. » Le colonel Serge Mouravieff employait également tous ses soins à se concilier l'affection des soldats, mais spécialement de ceux qui avaient servi dans l'ancien régiment de Séménovsky : il s'attachait même à les familiariser avec l'idée d'un changement général et peu éloigné, en exigeant de leur part la promesse de le suivre en toute occasion. Mais ce n'était plus à l'accroissement du nombre de ses membres que se bornaient les opérations de la société du Sud. Elles acquéraient de plus en plus le caractère d'une véritable conspiration. Le colonel Pestel continuait de présider le *Directoire* de Toulczyn : à ses côtés siégeaient Youschnevsky, toujours d'accord avec lui, malgré son apparente inaction. Au mois de janvier 1823, les chefs de tous les Comités : Pestel, Youschnevsky, Basile Davidoff, le prince Serge Volkonsky, Mouravieff et Bestoujeff-Rumine, eurent une réunion à Kieff; on y fit la lecture de quelques fragmens du projet de constitution de Pestel, intitulée *Code russe* (Ruskaïa Prawda), et on y proposa cette question : « Que ferons-nous de la famille Impériale, lors de « l'établissement de nos nouvelles lois! » Il faut l'exterminer, dit Pestel : Youschnevsky, Davydoff et Volkonsky se rangèrent à son opinion; mais Bestoujeff-Rumine fut d'avis qu'il fallait se contenter de la mort de l'Empereur seul. Quant aux autres membres de la famille Impériale, on se proposait, d'après la déclaration de Pestel, de les déporter hors de l'Empire, et d'employer à cet effet la flotte de Cronstadt. Serge Mouravieff, pour cette fois, combattit franchement l'avis des autres. Il ne voulait pas de régicide. On conclut finalement que malgré la pluralité des voix qui était pour Pestel, une question d'une aussi haute importance ne pouvait être décidée par six individus. Postérieurement à cette réunion, Bestoujeff-Rumine envoya à Youschnevsky un discours, dans lequel en condamnant le dessein de ses complices, il s'attachait à prouver que les membres de la Famille Impériale cesseraient d'être dangereux, dès que la révolution aurait été consommée. « Que pourraient encore désirer les Russes, disait-il, lorsque nous aurons organisé pour « eux un bon gouvernement, et que nous leur aurons donné de sages lois ? » Mais soit que cette opposition de Mouravieff et de Bestoujeff-Rumine fût sincère, soit qu'elle fût simulée, l'un et l'autre après une entrevue qu'ils eurent dans le cours de cette même année 1823, au village de Kamonka, avec les chefs des autres comités, Pestel, le prince Serge Volkonsky, Davydoff, n'hésitèrent pas d'adhérer à la proposition d'exterminer toute la Famille régnante. Le prince Serge Volkonsky affirme que ce fut même Mouravieff qui la reproduisit alors; et en 1824, Bestoujeff adressa une lettre à Varsovie qui demandait aux membres de la société secrète de Pologne, avec laquelle il était entré en relations peu auparavant, de donner la mort au Grand-Duc Constantin.

La découverte de cette société secrète de Pologne et les négociations qui s'ouvrirent avec elle, appartiennent aux actes les plus remarquables du *Directoire* de Toulczyn. Bestoujeff-Rumine en signala l'existence. Ce fut aussi à lui que le *Directoire* confia le soin d'entamer des pourparlers avec les délégués de cette société, qui avait pour but de séparer la Pologne de la Russie, et d'en rétablir l'indépendance sur l'ancien pied. Les conditions de l'arrangement ne tardèrent pas à être arrêtées par Bestoujeff-Rumine d'un côté, et par Krzyzanowski (1) de l'autre. La société du Sud s'engageait à reconnaître l'indépendance de la Pologne, et à lui restituer celles des provinces conquises qui ne sont pas encore *russifiées*.

H. C.

(1) Colonel polonais.



J. B. Gatti Imp. d'Aubert et Cie

Après avoir remporté plusieurs victoires il échoua contre les Tatars.

L'INVASION DES TATARS-MONGOLS. — TIMUGIN OU GENGHIS-KHAN. — IL REMET SOUS SA DOMINATION PLUSIEURS TRIBUS DES HORDES ASIATIQUES, SURTOUT LES TATARS ET LES MONGOLS. — SA POLITIQUE, SES VUES. — SES PRINCIPES RELIGIEUX. — LOIS ET ORGANISATION DE SON ARMÉE. — DANGERS DE POLOWTSI. — ILS DEMANDENT SECOURS AUX PRINCES RUSSES. — MSTISLAW, LE BRAVE, MARCHE CONTRE LES TATARS. — LES ENVOYÉS DE GENGHIS EN RUSSIE. — LES RUSSES LES MASSACRENT.

(1218-1220.)

L'ancien pays des Huns et des Turcs, au douzième siècle, était habité par des hordes nomades, ayant toutes la même origine et menant une vie pastorale et vagabonde. Un soldat ambitieux, entreprenant, doué d'un génie supérieur, sut les réunir dans un même faisceau, étendit sa domination par ses victoires en même temps qu'il étonnait le monde par la profondeur de sa politique et la rapidité de ses conquêtes. Cet homme était TEMUGIN, connu en Europe sous le nom de Zinghis ou Genghiskhan, ce qui veut dire, dans la langue des Mongols, le plus grand. Son peuple, ou plutôt ses soldats, attribuaient son origine à une vierge immaculée. Et lorsque par sa bravoure et sa férocité, cet homme parvint à dompter ces hordes rebelles, lorsqu'il eut imposé son joug à vingt tribus errantes, il n'eut pas de peine à se faire passer, aux yeux des masses ignorantes et crédules, pour l'envoyé de Dieu qui l'avait destiné à devenir le maître du globe. Le peuple, fasciné par les talens militaires de son général, organisé et discipliné par lui, avide de sang et de butin, n'avait pas assez de ressources en lui-même pour fonder une grande nation, mais pouvait en détruire vingt autres et changer en un vaste désert tout le pays qui s'étend depuis la Chine orientale jusqu'aux monts Karpath. Ce chef, aussi entreprenant qu'habile politique, ne sachant ni lire ni écrire, dota son peuple de lois analogues à ses projets belliqueux. Les Mongols et les Tatars qui composaient son armée ne devaient se soumettre à aucun travail servile. Le métier des armes seul était noble pour eux. L'agriculture et toutes les occupations domestiques étaient abandonnées aux peuples conquis qu'on réduisait en servage. Les armes dont ils se servaient au combat, se composaient d'arcs, de cimeterres et de massues de fer. Pour mieux exécuter les ordres du commandant, l'armée se divisait par cent, par mille et par dix mille. Il était interdit aux généraux de traiter avec l'ennemi avant la victoire, et les vaincus devaient se jeter à genoux devant les vainqueurs pour que ceux-ci pussent entamer des négociations. Mais ce que nous devons admirer le plus dans le génie de Ginghis, c'est l'habileté de son système religieux qui, en admettant le pur déisme, n'excluait pas la tolérance. Tandis que l'ambition et la superstition déchiraient les sectes chrétiennes, on voyait un barbare, par une sage politique, recevoir les hommages des Tatars et des Mongols qui adoraient les idoles, des chrétiens qui se prosternaient devant la croix, ainsi que des Israélites et des Mahométans, sectateurs de croyances opposées. Tous exerçaient librement leurs cérémonies dans l'enceinte du même camp, et lorsque, dans le nord-est de l'Europe, les catholiques et les schismatiques se livraient mutuellement à un système d'extermination, dans le camp de Ginghis, le bonze, l'iman, le rabbin, le pope, le prêtre catholique jouissaient également de l'exemption honorable du service et du tribut.

Mais si les Tatars et les Mongols se montraient justes et tolérans envers ceux qui faisaient cause commune avec eux, sans distinction de religions, ils ne savaient pas modérer leur barbare férocité contre l'ennemi commun ; *ils avaient pour principe que jamais les vaincus*

ne peuvent être amis des vainqueurs et que la mort des uns était nécessaire à la sûreté des autres.

Le sang et les ruines marquaient leur passage. Les villes furent d'abord pillées, puis livrées aux flammes, et les populations passées au fil de l'épée, femmes, enfans, vieillards, sans pitié ni merci. Quand la capitale de la Chine tomba aux mains de Genghis, l'incendie qui la dévora dura trente jours et trente nuits aux cris joyeux des barbares vainqueurs. Quatre-vingt-dix villes prises d'assaut éprouvèrent le même sort. Les nations frappées de terreur considéraient les Tatars, dans leurs rapides apparitions, comme un fléau envoyé par la colère divine. On vit souvent les populations chrétiennes s'agenouiller au lieu de courir aux armes et se laisser égorger en priant la Sainte-Vierge et en recommandant leur âme à Dieu.

Quand la Chine et la Perse eurent été dévastées; quand il n'y eut plus, sur ce vaste territoire, de victimes à massacrer, de trésors à piller, de villes à brûler, de déserts à conquérir, les Mongols tournèrent leurs regards vers l'occident, vers l'Europe. Quinze cent mille cavaliers inscrivirent leurs noms sur les registres militaires, ambitionnant de faire partie d'une expédition qui leur promettait de nouveaux ravages et de nouveaux butins. Quelle force eût pu résister à de pareilles armées? En voyant ces masses guerrières, soumises à la volonté d'un seul homme, on regrette qu'elles n'aient point été dirigées par un sentiment généreux, par une pensée féconde. Pauvre Russie! quelle obstacle pouvait-elle offrir aux calamités qui devaient fondre sur elle? La conduite de ses princes présente un triste contraste avec l'unité, l'habileté, la promptitude d'exécution des généraux de Genghis. Le grand conquérant ne rencontre au nord-est de l'Europe qu'une faible résistance. Là, des chefs médiocres, désunis, pensent à peine à se défendre que déjà les vainqueurs leur imposent des fers, ou les conduisent aux supplices.

C'est pourquoi, après les terribles batailles d'Asie, où souvent quatre cent mille combattans disputaient la victoire à sept cent mille cavaliers tatars et mongols, les luttes en Europe n'étaient que de légères escarmouches, des triomphes faciles dont toute la ressemblance avec les premières conquêtes de Genghis consistait dans le massacre des populations et la destruction des cités.

Après avoir franchi le fleuve de Jaïk, les Tatars se dirigent vers les contrées habitées par les farouches Polowtsi. Ceux-ci tremblent à leur approche : ils voient l'Asie bouleversée, couverte de cadavres, et pressentant qu'un semblable sort les attend, ils tendent la main aux Russes et implorent le secours des voisins qu'ils aimaient à piller.

Parmi les princes russes de cette époque, on distinguait Mstislaw le brave qui avait rétabli le grand prince Constantin sur le trône de Wladimir. Profitant du mécontentement des habitans de Galitch qui gémissaient sous l'oppression polonaise et hongroise, il avait su s'emparer de cette province en protégeant les schismatiques contre les catholiques. Soit qu'il comprît que le péril qui épouvantait les Polowtsi ne tarderait pas à menacer la Russie elle-même, soit qu'il voulût saisir l'occasion de s'illustrer par de nouveaux exploits, il résolut de porter secours aux malheureux qui l'imploraient. Ayant convoqué une assemblée à Kief, il exposa le danger et la demande des Polowtsi, et engagea les princes à se réunir à lui pour repousser les redoutables Mongols. L'assemblée se rendit à son avis et l'alliance fut décidée.

Les généraux de Genghis, quelle que fut la supériorité de leurs forces, ne combattaient jamais deux ennemis à la fois. C'est pourquoi ils envoyèrent, auprès des princes russes, des ambassadeurs chargés de traiter de la paix, et de les assurer que les Tatars respectaient la Russie et n'en voulaient qu'aux Polowtsi.

Qu'arriva-t-il? Les Russes violant les lois que les barbares s'imposaient souvent eux-mêmes, massacrèrent les envoyés de Genghis. Par cet acte de férocité, ils croyaient don-

ner une preuve éclatante de leur puissance et de leur détermination. Mais ils ne firent que légitimer l'invasion qui, depuis, exerça de terribles et sanglantes représailles.

J. C.

MUSÉE DE L'ERMITAGE A SAINT-PÉTERSBOURG.

III.

La galerie française fut construite en 1804 par l'architecte Guerenghi, au-dessus de la *descente de Catherine.* Ce lieu est ainsi nommé parce que, autrefois, Catherine devenue souffrante par suite de l'âge et des fatigues, s'y faisait monter et en redescendait assise dans un fauteuil au moyen d'un plancher incliné et à coulisses. La galerie française longe un jardin, pour ainsi dire suspendu, de trois cents pieds de longueur environ, planté d'arbres vigoureux et orné de statues et de volières. Elle renferme cent neuf tableaux, parmi lesquels on en compte dix-neuf dus au savant pinceau du Poussin. De ces derniers, les principaux sont : *Tancrède*, une *sainte famille, Esther paraissant devant Assuérus, Moïse faisant jaillir l'eau d'un rocher.* Le Lorrain (Claude Gelée) a fourni plusieurs de ses inimitables paysages dont quelques-uns proviennent de la Malmaison. On remarque deux *Alexandre dans la tente de Darius ;* l'un de Lesueur, l'autre de Mignard. Le musée de l'Ermitage possède, en outre, *Moïse exposé sur le Nil*, et la *présentation de Marie,* par le premier de ces deux peintres ; et le *vœu de Jephté*, par le second. Viennent ensuite des paysages, des marines de Joseph Vernet, puis diverses peintures de plusieurs autres artistes moins illustres.

Pour ce qui est de l'école allemande, elle n'a donné au musée de Saint-Pétersbourg qu'un très petit nombre d'œuvres de premier ordre. Cependant, on trouve encore à l'Ermitage des Jean Holbein, des Albert Durer, des Lucas Cranach, des Dennez et des Rottenhammer.

Le gouvernement russe a sur le nôtre l'avantage d'avoir le premier, et depuis assez long-temps, conçu et exécuté une idée qui doit exciter la reconnaissance des amis des arts. Le ministre français qui fit reproduire par une habile main le jugement dernier de Michel-Ange et préserva par ce moyen cette magnifique composition d'une ruine imminente, a recueilli de légitimes éloges : mais bien avant cette époque il existait à l'Ermitage des copies excellentes des loges de Raphaël au Vatican, placées sur le plafond et contre les murs d'une galerie bâtie à cet effet, dans les mêmes proportions et mesures que celles où le chef-d'œuvre romain se dégrade chaque jour de plus en plus. Ces copies qu'on dirait peintes sur les parois de l'édifice, tant la toile est adroitement tendue, ont été faites par des maîtres italiens pleins de talens. Ainsi qu'au palais pontifical à Rome, treize tableaux cintrés se déploient sur le plafond. L'ensemble contient cinquante-deux sujets tirés de l'ancien et du nouveau Testament, et encadrés dans de charmans arabesques, par Giovanni Nanni. Cette galerie a reçu une double destination : c'est là qu'on a disposé le cabinet d'histoire naturelle. Deux armoires vitrées en forme de table et renfermant des minéraux sont placées devant chaque croisée.

Mais si la Russie possède dans son principal musée un nombre considérable de peintures de prix, en revanche elle est peu riche en sculpture. Trois morceaux seulement méritent l'attention, il est vrai qu'ils sont de Canova ; ce sont : l'*Amour et Psyché debouts,* groupe en marbre blanc, *Pâris* la *Saltarella* et *une Hébé.* Ces statues proviennent également de la Malmaison. Nous ne devons pas oublier un *génie*, par un sculpteur russe nommé Kozlofski.

Nous n'avons point à nous occuper ici de ce qu'on pourrait appeler le musée littéraire du palais de l'Ermitage, où une salle particulière est consacrée à la bibliothèque de Voltaire, composée de six mille sept cent soixante volumes d'ouvrages la plupart d'histoire et de philosophie, bien que la curiosité y soit excitée par plusieurs manuscrits de cet écrivain fameux, et qu'on y trouve des livres annotés de sa propre main, et même quelques productions inédites (1). Nous recommanderons de suite aux amateurs des arts la *collection de médailles, d'antiques et de carnées.* La catégorie relative à l'histoire de Russie est extrêmement riche, et n'offre presque aucune lacune, à partir des époques les plus reculées jusqu'à nos jours. La collection des carnées, non moins remarquable, provient en grande partie du cabinet du duc d'Orléans (2). Plus de dix mille montés en or viennent des anciens Égyptiens, des Perses, des Étrusques, des Romains et des Grecs, et en même temps de plusieurs peuples modernes. Parmi les carnées égyptiens, on admire, outre beaucoup de scarabées, une belle tête d'Isis en Malachite et une figure d'Osiris; au nombre des plus curieux morceaux est un Thésée étrusque. Parmi les pierres grecques, une Vénus sur agate-onix, une Diane et plusieurs Mars, plusieurs beaux Jupiter et une Minerve en cornaline méritent une sérieuse attention. Un des plus précieux carnées qui existent est, sans contredit, le Persée et Andromède dont le peintre Mengs était possesseur. Le Ptolémée Philadelphe avec Arsinoé appartient aux Grecs d'Égypte. On peut examiner dans cette collection toute la série des empereurs romains jusqu'à la décadence, et l'on y trouvera de très belles têtes d'Agrippa, de Tibère, d'Auguste, de Livie, des deux Faustine, etc. Enfin, les pâtes et moules en plâtre de Tassié, au nombre de trente mille pièces, composent, pour le cabinet des pierres gravées, un supplément très digne d'intérêt (3).

Les détails que nous venons de donner, nous autorisent à dire que le musée de l'Ermitage est un des plus riches qui existent. Ce fut le christianisme qui introduisit la peinture en Russie. Les prêtres du nouveau culte décoraient les temples tantôt avec des tableaux apportés de Constantinople, tantôt avec ceux qu'ils peignaient eux-mêmes, lesquels représentaient invariablement la Vierge ou les portraits des saints. Mais deux causes funestes s'opposèrent au glorieux développement des arts, d'abord le morcellement du pays en plusieurs principautés ennemies et toujours guerroyantes; puis, la désastreuse invasion des Tatars. De grands efforts ont été faits et avec une persévérance inouie pour réparer les suites de cette calamité. A partir d'Ivan-le-Terrible, les souverains de la Russie appelèrent des artisans et des artistes étrangers, afin de répandre parmi leurs sujets l'instruction et le goût. Alexis Mikhailowicz et son fils Pierre-le-Grand imprimèrent un rapide élan à ce progrès. Mais les plus nombreux comme les plus beaux résultats sont dus au génie de Catherine et à l'influence que cette femme célèbre savait exercer sur ses favoris. Les courtisans les plus apathiques, stimulés par le désir de plaire à leur souveraine, s'appliquaient à paraître passionnés pour les arts et ne souffraient pas qu'aucun obstacle arrêtât leur fastueuse ambition. Tout le monde connaît ce trait d'Orlow qui, ayant commandé un tableau représentant un combat naval, fit mettre le feu à un vaisseau pour que le peintre pût avoir l'idée d'un embrasement en pleine mer.

Cependant malgré tout ce zèle, la Russie ne possède point d'art proprement dit, ou si l'on aime mieux, ses artistes ne forment point école et n'ont encore rien produit qui leur fasse prendre rang parmi ceux des autres nations. Déjà l'on a pu remarquer que ce musée de l'Ermitage si riche, si complet ne renferme pas un seul tableau saillant d'un artiste indigène : le sculpteur russe Kozlofski est le seul qui défende par quelques ouvrages l'amour-propre national.

(1) Schnitzler.
(2) De la Chau et Leblond.
(3) Kœhler. Miliotti. Schnitzler.

En ce pays le despotisme, l'esclavage écrasent les intelligences. Parfois il arrive que des seigneurs ordonnent à quelques-uns de leurs serfs d'étudier la peinture et que ceux-ci parviennent à se distinguer dans la carrière où les a jetés une force brutale. Encore si le talent leur donnait droit à la liberté ! mais non ; leur esprit en s'élevant ne fait qu'accroître la misère à laquelle ils sont voués pour jamais de telle sorte, qu'on a vu plusieurs de ces malheureux se suicider afin d'échapper à un joug devenu insupportable.

ARTHUR G.

PALAIS IMPÉRIAL D'HIVER

COMMENCÉ EN 1754, BRULÉ EN 1838.

Nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de donner quelques détails sur ce monument qui vient d'être la proie d'un incendie. Le palais est détruit dans ses fondemens ; on ignore si l'on a pu trouver une partie des richesses qu'il contenait.

Situé entre le quai de la Néva et la belle place du même nom qui aboutit à celle de l'Amirauté, il fut commencé en 1754 par ordre d'Élisabeth, et sous la direction du comte Rastrelli qui le termina en 1762, après la mort de l'impératrice. C'était un carré irrégulier de 450 pieds de long, 350 de large et 70 de hauteur. La façade principale avait une forte saillie au milieu ; du côté de la largeur était le milieu qui rentrait, tandis que les deux extrémités formaient également des saillies très avancées. Le rez-de-chaussée était habité par les offices et les gens du palais ; l'étage principal, composé d'une multitude d'appartemens et de belles salles, était la demeure de la famille impériale. Un attique était au dessus, le tout était surmonté d'un toit presque plat, avec une petite coupole au milieu ; au dessus de la chapelle, sur la pointe de cette coupole, on voyait un globe d'or, supportant une croix. Le long de la façade régnait une multitude de colonnes ; au dessus de toutes les corniches étaient des statues et des sculptures. La grande entrée était au milieu de la façade ; des deux côtés il y avait des perrons couverts et surmontés de balcons, pour l'arrivée des voitures. Les parties les plus remarquables de l'intérieur, étaient la chapelle ornée de beaux tableaux, la salle blanche et celle de Saint-Georges, l'escalier de parade, le dépôt des joyaux de la couronne, où l'on conserve entre autre le sceptre avec son énorme diamant, et enfin, la galerie des généraux où figurait un tableau haut de 20 pieds, représentant l'empereur Alexandre à cheval, les maréchaux Wellington, Koutousef et Barclay de Tolly, en pied, et les portraits de près de quatre cents généraux russes, peints par l'Anglais George Dawe.

M.

SOCIÉTÉS SECRÈTES.

IV.

PESTEL, POGGIO, MOURAWIEFF.

La société du Sud s'engageait de plus à protéger les Polonais en Russie, et à déraciner tout sentiment d'éloignement réciproque entre les deux nations. De son côté, la société de Pologne promettait d'employer les moyens les plus efficaces, quelle qu'en fût la nature, pour empêcher le Grand-Duc Constantin de se rendre en Russie quand éclaterait la révolution ; elle promettait d'opérer un soulèvement simultané, de marcher contre le corps de Lithuanie, de le désarmer s'il refusait de se joindre à la même cause, et d'établir un gouvernement républicain en Pologne. Les deux sociétés devaient, en outre, se faire part

des informations nécessaires ou mutuellement importantes ; mais ces communications ne devaient point avoir lieu entre de simples membres, elles étaient réservées à des commissaires spéciaux. Les commissaires désignés furent Mouravieff et Bestoujeff-Rumine, Grodecki et Czarkoski. Par la suite, Pestel lui-même et le prince Serge Volkonski entamèrent de nouvelles négociations avec Jablonowski et Grodecki, députés de la société polonaise. Pestel convient qu'il avait promis de reconnaître l'indépendance de la Pologne ; mais il assure n'avoir rien stipulé de positif relativement à la restitution des provinces conquises; cependant, à en juger d'après une carte de Russie qu'il avait dressée et jointe à son projet de constitution, on voit que Pestel songeait, dans ses plans, à détacher du corps de l'Empire toutes les parties de l'ancienne Pologne désignées par Bestoujeff ; et une déposition de Nikita Mouravieff ajoute, qu'aux reproches provoqués par cette concession, Pestel et Davydoff répondirent l'un et l'autre : « Que faire ? la parole en est déjà donnée, et telle « a été la volonté de la société du sud. » Ces relations avec la société de Pologne ne paraissent pas avoir eu d'autres suites : les délégués de cette société avaient invité Pestel à leur faire connaître les personnages de marque dans l'Empire qui appartenaient au complot formé contre l'ordre de choses existant, s'engageant à en nommer quelques-uns de leur côté, et à les mettre en rapport avec ceux qui leur seraient indiqués. Pestel, n'ayant personne à nommer, fut obligé de répondre vaguement ; les Polonais se refroidirent, mais il ne s'ensuivit pas une cessation totale de leurs relations avec la société du Sud.

Dans le mois de janvier 1826, peu avant l'époque de ces négociations, le Comité de Vassilkoff, c'est-à-dire Mouravieff et Bestoujeff-Rumine, préparaient un soulèvement dans la neuvième division, qui campait alors aux environs de la forteresse de Bobrouisk, où elle attendait l'arrivée de l'Empereur. A l'aide de quelques conjurés revêtus de l'uniforme des soldats du régiment commandé par leur complice, le colonel Schweikovski, au jour ou dans la nuit désignés, leur intention était de s'emparer de la personne de l'Empereur, d'arrêter également l'aide-de-camp-général baron de Diebitsch, de soulever les troupes rassemblées dans le camp, et après avoir laissé une garnison dans la forteresse, de marcher sur Moskou, entraînant à la révolte et ralliant à eux les autres troupes cantonnées sur la route. Mais Mouravieff et Bestoujeff-Rumine virent bientôt qu'ils ne pouvaient y compter que deux complices, le colonel Schweikovsky et le lieutenant-colonel Noroff. Ils décidèrent en conséquence : 1° Que Bestoujeff se rendrait à Moskou pour s'y aboucher avec les membres actuels de la société secrète, pour les engager, nommément Michel Mouravieff et Michel Von-Viesen, à coopérer aux nouveaux plans, et pour amener à Bobrouisk quelques jeunes gens résolus de les accomplir ; 2° Que l'on demanderait l'avis et l'assistance de Pestel et de Davidoff, qui fut invité à se transporter au camp. On voit qu'au mois d'avril de l'année suivante 1824, une tentative plus hardie encore fut tramée entre Pestel, Bestoujeff-Rumine, Serge Mouravieff, deux frères Poggio, Davidoff et Schweikovski. Sur un faux avis, ils avaient cru que feu l'Empereur viendrait, dans le courant de cette année, passer la revue des troupes du troisième corps près du bourg de Belaia-Tserkoff. Les conjurés décidèrent dès-lors, que dans la nuit même qui suivrait le jour où le tzar descendrait au pavillon situé dans le parc d'Alexandrie et au moment où l'on relèverait les postes, quelques officiers travestis en soldats et qu'ils jugeaient capables d'un tel forfait, pénétreraient dans l'appartement de l'Empereur et lui ôteraient la vie. Au même instant, Serge Mouravieff-Apostol, Schweikovski et Tiesenhausen devaient soulever le camp et marcher sur Kieff et Moskou. Mouravieff se serait dirigé de Kieff à Pétersbourg, pour agir sur la société du Nord et conjointement avec elle : Bestoujeff-Rumine se destinait au commandement du régiment de Tchernigoff. Mais la revue n'eut pas lieu, et il ne fut pas même fait de proposition aux officiers ni aux soldats choisis pour régicides.

Mais l'accomplissement de ces intentions n'était qu'ajourné : il fut constamment la pen-

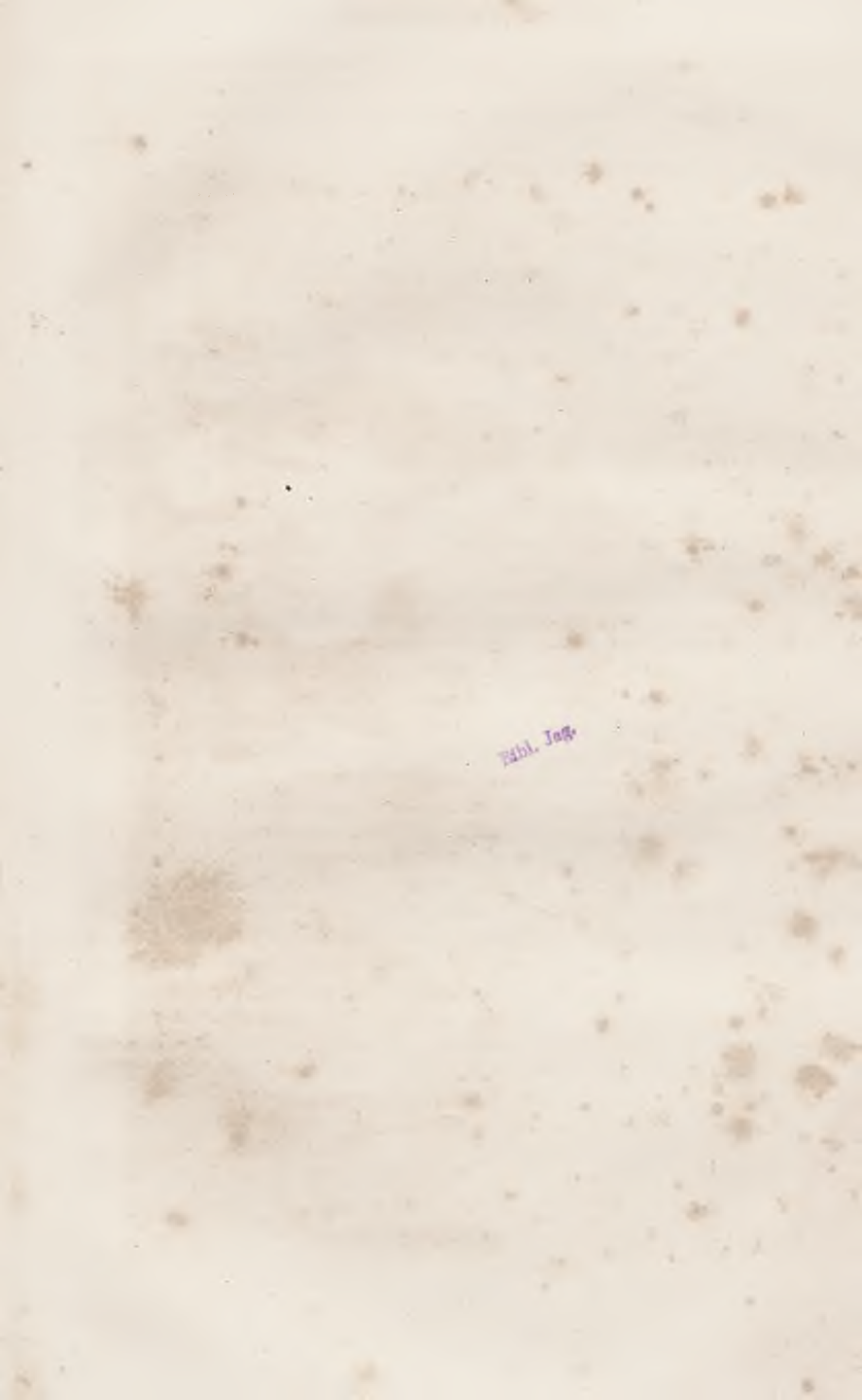
sée dominante des directeurs de la société du sud. Dès l'année 1821, Pestel, Youschnevski, Avramoff, Ivascheff, le prince Bariatinsky, Wolff, deux Krukoff Bassarguine proclamèrent solennellement que leur but était de changer à tout prix l'ordre de choses établi dans l'État, voulant non seulement renverser le trône, mais exterminer tous ceux qui pourraient y prétendre. Quant aux moyens d'atteindre ce but, ils en laissèrent le choix aux directeurs Pestel et Youschnevski, qu'ils investirent à cet effet d'un pouvoir discrétionnaire. Dans une autre réunion où siégeaient Youschnevski, Avramoff, Ivascheff, les deux Krukoff, le prince Bariatinsky et le chirurgien-major Wolff qui rapporte ces circonstances, Pestel demanda la confirmation définitive du plan qu'il avait conçu d'introduire en Russie le régime *républicain*, à l'aide de la force armée, et d'éliminer la maison régnante. Les membres présens approuvèrent ce double projet. Dans le courant de l'année 1822, en affiliant à la société le colonel Fallenberg, le prince Bariatinsky lui fit prêter serment de se dévouer à tout, et même d'attenter aux jours de l'Empereur. En 1823, le plus jeune des frères Poggio, à son entrée dans l'Union, trouva que toutes les directions du Midi se proposaient pour but l'établissement d'une république, mais avec la précaution de ne point en instruire immédiatement les novices. Dans cette même année, Poggio vit à Pétersbourg le prince Bariatinsky, et une lettre de Pestel qu'il avait apportée à Nikita Mouravieff. Pestel demandait à connaître le nombre des membres, les forces, les progrès de l'association du Nord, et si tout était prêt à Pétersbourg pour un soulèvement; *les demi-mesures*, ajoutait-il, *ne valent rien : ici nous voulons avoir maison nette. Comment!* s'écria Nikita Mouravieff, *Dieu sait ce qu'ils ont tramé là-bas; ils veulent les exterminer tous* (les membres de la Famille Impériale). Le prince Bariatinski insistant sur une réponse positive, Nikita Mouravieff témoigna que son intention était de commencer par la Propagande. Mais d'après les dépositions de Poggio, plusieurs des membres de l'association de Pétersbourg étaient alors mécontens de Nikita Mouravieff; ils lui reprochaient son inaction, sa tiédeur, ses délais. Parmi ceux qui désiraient des mesures promptes sans être effrayés d'un attentat, Poggio nomme Mitkoff, qui, dans une entrevue avec Obolenski, lui dit : *Je partage entièrement et jusqu'au fond votre manière de voir* (sur l'extermination de la Famille Impériale); le prince Valérien Galitzin, qui répéta les paroles de Mitkoff; Ryléieff, qui était plein de courage, selon l'expression du même témoin, mais qui voulait de plus agir sur les esprits par des chansons séditieuses et par la publication d'un catéchisme de l'homme libre; enfin, Mathieu Mouravieff-Apostol, que Poggio représente comme un des chauds partisans de Pestel et du régime républicain, prêt à porter un arrêt de mort contre toute la famille régnante, dans l'idée toutefois de faire en sorte que le crime qu'ils méditaient parût avoir été tramé par d'autres; qu'il parût être le résultat d'un complot formé hors de la société, et que ses membres eussent ainsi moyen de se dérober au châtiment d'une juste et universelle horreur.

Pestel n'était pas seulement directeur de la société du Midi, il y exerçait un pouvoir despotique; la grande majorité des membres avait en lui une foi aveugle. Le lieutenant-colonel Poggio le rencontra pour la première fois dans l'automne de l'année 1824. Pestel savait qu'il appartenait à la société; il savait que Poggio n'était pas de ceux qui, suivant son expression, avaient besoin d'être éperonnés, mais il ne lui parla d'abord qu'avec beaucoup de réserve, et ne chercha qu'à le séduire par des flatteries, à l'éblouir par des phrases. Il disserta longuement sur toutes les formes de gouvernement qui ont existé depuis le temps de Nemrod, et critiqua surtout l'ordre héréditaire dans les monarchies. Mais lorsque Poggio, saisi d'un enthousiasme, s'écria : « Il faut convenir que tous ceux « qui ont vécu jusqu'à nous, ne comprenaient rien à la science du gouvernement. C'é« taient des écoliers, et la science était au berceau; » il lui fit observer peu à peu, que pour le triomphe de leurs idées, il fallait des efforts, des victimes. La réponse de Poggio,

déjà enflammé jusqu'à la fureur, était toute prête : Nous les immolerons tous. Alors Pestel présentant sa main, allons, dit-il, comptons sur nos doigts. Pour frapper les coups, je prépare douze braves. Bariatinski en a déjà trouvé plusieurs. Arrivés aux femmes de la maison régnante, il s'arrêta un instant : « Sais-tu, Poggio, que cela est terrible ! » et cependant il ne termina qu'au nombre treize son affreux recensement. « S'il fallait, ajouta-t-il, « tuer aussi dans les pays étrangers, cela n'aurait pas de fin. Toutes les Grandes-Du« chesses ont des enfans. Il suffira de les proclamer déchues de tout droit à l'Empire. Et « qui voudra monter sur un trône inondé de sang ? » Mais Pestel, comme l'atteste son complice et son accusateur, voulait pour lui-même au moins le pouvoir impérial. — « Qui sera, demandait-il à Poggio, à la tête du gouvernement provisoire ? — Qui, si ce n'est celui qui entreprend et qui sans doute accomplira le grand œuvre de la révolution ? qui, si ce n'est vous ? — Cela me serait difficile, mon nom n'est pas russe. — Qu'importe ! vous ferez taire jusqu'à la calomnie même en quittant le pouvoir, pour rentrer, comme Washington, dans les rangs des simples citoyens. Du reste, le gouvernement provisoire ne durera pas long-temps, un an, deux ans, au plus. Oh non ! répliqua Pestel, pas moins de *dix ans*. Dix ans sont nécessaires, ne fût-ce que pour les mesures préparatoires. En attendant, pour les empêcher de murmurer, nous les occuperons d'une guerre étrangère, du rétablissement des anciennes républiques de la Grèce. Quant à moi, après avoir achevé le grand travail, je me retirerai dans le monastère de Kieff, j'y vivrai en anachorète, et alors la religion aura son tour.

Le directeur de la société du Sud s'efforçait aussi d'étendre son influence sur la société du Nord. Le prince Serge Volkonski, Davidoff, Schweikovski vinrent successivement à Pétersbourg, et le premier deux fois, avec la proposition de réunir les deux sociétés, d'agir de concert et de se diriger vers un seul et même but déterminé par les conjurés du Midi. En 1824, Pestel y vint lui-même. A son retour dans le Sud, il assurait qu'il avait accompli tous les arrangemens désirés, que les sociétés du Midi et du Nord s'étaient réunies, que dans les commencemens il avait éprouvé beaucoup d'opposition, mais qu'enfin, s'étant écrié en frappant sur la table dans un mouvement d'impatience : « Vous avez beau « faire, nous aurons la république, » tous avaient adopté ses principes et ses vues, qn'ils n'avaient l'intention de se réunir à la société du Midi, que pour surveiller Pestel et pour agir contre lui, mais qu'à leur regret, ils n'avaient pu y réussir. Suivant Nikita Mouravieff, Pesfel à son arrivée à Pétersbourg, dans une réunion, après s'être plaint de l'inaction de la société du Nord, du manque d'union et de principes fixes, de la différence qui existait entre les réglemens du Nord et ceux du Midi, proposa de fondre les deux sociétés en une, de donner le titre de *Boïars* aux principaux membres de celle de Pétersbourg, d'avoir les mêmes chefs, de faire voter toutes les décisions par les *Boïars* à ta pluralité des voix, et de les obliger, ainsi que tous les autres, à s'y soumettre aveuglément. La proposition fut agréée, d'après ce que le prince Serge Troubecki dit à Nikita Mouravieff, qui n'avait pas éfé présent à cette séance. « Cela ne me plut aucunement, déclare Mouravieff, et quand bientôt après Pestel vint chez moi, il s'ouvrit un débat entre nous. Pestel « disait qu'il fallait avant tout se défaire de tous les membres de la famille impériale, for« cer le Synode et le Sénat à déclarer notre société secrète gouvernement provisoire de « l'empire, avec des pouvoirs illimités ; que ce gouvernement provisoire, après avoir reçu « les sermens de toute la Russie, distribué aux membres de la société les ministères, le « commandement des armées ou des corps, et les autres emplois publics, pourrait peu à « peu et dans le cours de quelques années, introduire le nouvel ordre de choses. Je trou« vai ce plan tout à la fois barbare et inexécutable. »

H. C.


Bibl. Jag.

INVASION DES TATARS MONGOLS.



J. B. Coll.

Imp. J. Aubert et Cie

Les armées de Gengiskhan envahirent la Russie au commencement du treizième siècle

JOURI II, FILS DE VSEVOLD. JAROSLAW II, FRÈRE DE JOURI.

MSTISLAW VAINCU PAR LES TATARS-MONGOLS. — LE PRINCE DE KIEF SE REND A LA DISCRÉTION DES VAINQUEURS, QUI L'ÉTOUFFENT MALGRÉ LEUR PROMESSE D'ÉPARGNER SES JOURS. — LE GRAND PRINCE JOURI SUCCOMBE ET MEURT SUR LE CHAMP DE BATAILLE. — SON FRÈRE JAROSLAW II LUI SUCCÈDE.— NOUVELLE INVASION DES TATARS. — INVASION DES LITHUANIENS ET DES SUÉDOIS. — VICTOIRE D'ALEXANDRE NEWSKI, PRINCE DE NOWGOROD. — LES PRINCES RUSSES FORCÉS D'ALLER A LA GRANDE HORDE POUR RENDRE HOMMAGE AU KHAN DES TATARS. — MORT DE MICHEL, PRINCE DE KIEF.

(1220-1247).

Après le barbare massacre des envoyés de Genghis, les princes russes auraient dû, dans la prévision d'une vengeance terrible de la part des Mongols, combiner ensemble tous leurs efforts contre des ennemis redoutables et offensés. Mais cet extrême danger ne servit pas même à les réunir pour la défense commune. Le brave Mstislaw, plus courageux que prévoyant, attaqua le premier les Tatars : ceux-ci feignirent de prendre la fuite, et quand leur adversaire, trop confiant dans une victoire apparente, eut traversé la rivière Kalka, des hordes immenses se jetèrent sur les troupes et en firent un tel carnage qu'à peine une faible partie put se sauver dans des barques.

Le prince de Kief, au lieu de voler au secours de Mstislaw, resta inactif sur une colline qu'il entourait d'inutiles retranchemens. Aussi, les Tatars tournèrent bientôt leurs armes contre lui. Incapable de résister à un ennemi dont les forces étaient si supérieures aux siennes, il prit le parti de s'en remettre à leur discrétion. Mais les Mongols n'avaient point oublié comment on avait traité leurs ambassadeurs. Malgré les promesses les plus formelles d'épargner les jours du prince, ils le firent étouffer, et massacrèrent tous ceux qui, avec lui, s'étaient abandonnés à leur générosité, rendant ainsi barbarie pour barbarie. Dès-lors, rien ne put arrêter leurs progrès. Ils pénétrèrent au cœur de la Russie, jusqu'à Czernihof, couvrant la terre de cendres et de cadavres. Ces horribles dévastations terminées, ils retournèrent vers la Bukarie où se trouvait Genghis, lui amenant une masse innombrable de Russes, réduits en esclavage.

Peu après, Genghis mourut. Il désigna pour lui succéder son fils Oktai, et lui laissa, parmi ses dernières volontés, l'injonction de conquérir le monde. Oktai fixa sa résidence dans le pays de Karakoum, où il se fit construire un palais magnifique qui répondait à sa puissance. C'était cette résidence qu'on appelait la Grande-Horde; c'est de là que partaient les ordres qui changeaient en déserts les cités européennes. La horde de Kaptchak, commandée par Bati, neveu d'Oktai, était sous la dépendance immédidate de la grande horde.

Le nouveau khan ne tarda point à envoyer une armée nombreuse à Bati, en lui ordonnant de continuer les conquêtes de Genghis. Les pays des Baskirs, des Bulgares, des Circassiens, tomba en sa puissance, ouvrant de la sorte un autre chemin vers la Russie. En suivant les rives du Don, Bati s'avança jusqu'auprès de Rezan. Il députa vers le prince qui régnait dans cette province, une prêtresse chargée d'exiger un tribut équivalant à la dixième partie de tout ce que possédait la Russie : cette demande fut rejetée. En vain le prince de Rezan appela-t-il à son aide Jouri, souverain de Wladimir. Ce dernier se réjouissait, en voyant détruire la puissance des princes apanagés, ses rivaux, et se croyait assez fort pour repousser les Mongols s'ils osaient l'attaquer. Les résultats d'une si funeste politique furent semblables à ceux que nous avons déjà vus. D'abord, Rezan fut prise d'as-

saut, Kolomna éprouva le même sort, et Moskou se soumit, sans essayer aucune résistance. Enfin vint le tour de Wladimir. Vainement cette ville se défendit avec un courage héroïque ; la résidence du grand-prince fut emportée par les farouches assiégeans ; leur glaive ne fit grâce à personne, pas même aux fils d'Jouri, et les malheureux qui cherchèrent un refuge dans les églises, périrent par les flammes.

Jouri, désespéré de la mort de ses fils, rassembla toutes les forces qui lui restaient et voulut tenter un dernier effort ; mais le destin était contre lui. Il y succomba sur le champ de bataille, percé de coups, regrettant amèrement, à cet instant suprême, de n'avoir pas secouru les princes de Galitch et de Rezan.

Néanmoins, les Mongols n'avaient pas l'intention de s'établir en Russie ; le climat ne leur souriait point. L'unique objet de leurs sanglantes incursions était de se gorger de butin et d'écraser les Russes. Voilà pourquoi, dès qu'ils eurent assouvi leur amour du pillage et leur férocité, ils revinrent au pays des Bulgares.

« Quel est donc ce fléau que Dieu, dans sa colère, a envoyé contre notre pays ? se de-
« mandaient les Russes épouvantés. D'où sont-ils arrivés, ces terribles étrangers ? Où se
« sont-ils cachés ? De tels secrets ne sont connus que de Dieu et des gens habiles à lire les
« livres. » (1)

A ces catastrophes se joignirent d'autres fléaux : la peste, la famine et les tremblemens de terre.

Après la mort d'Jouri et la retraite des Tatars, Jaroslaw, prince de Nowgorod, prit possession du trône, ou plutôt des ruines de la Russie. A peine commençait-il à relever les villes, à rappeler les habitans dispersés dans les steppes, cachés dans les forêts, que de nouveau les Tatars apparurent.

C'était Kief qui excitait leur convoitise. Dans cette cité, tant de fois détruite et qui se relevait toujours, ils espéraient trouver des trésors considérables. Elle était occupée alors par le prince Mikhail ou Michel. Cet insensé eut l'insolence de faire périr les parlementaires que les Tatars lui avaient envoyés dans l'intention d'épargner la ville. Puis, dès que ce meurtre odieux fut consommé, le lâche s'enfuit, abandonnant ainsi une population innocente à la fureur des Mongols indignés. Malgré de longs et courageux efforts, Kief finit par être réduite en cendres. Mangou, l'un des généraux de Bati, y plaça des gouverneurs, et s'en alla soumettre Galitch et d'autres villes en Volhynie.

Comme si ce n'était point assez des Tatars, d'autres ennemis encore vinrent attaquer la Russie. Les Lithuaniens et les Suédois, conduits par des chefs habiles, voulurent profiter de l'affaiblissement des princes russes pour s'emparer de leurs provinces. Mais ils rencontrèrent une vigoureuse résistance dans Alexandre, prince de Nowgorod. Ce guerrier remporta une éclatante victoire sur les bords de la Néva, et, depuis ce jour, l'histoire lui donna le nom d'Alexandre Newski.

Le glorieux succès que la Russie avait obtenu au Nord ne compensait point les désastres dont elle était accablée à l'Orient et au Midi. Les Tatars avaient fait connaître leur puissance et leur férocité ; pour vaincre, ils n'avaient plus besoin de combattre. Regardant les princes russes comme leurs esclaves, ils leur intimaient l'ordre de venir en personne rendre hommage au grand khan. Ceux-ci obéissaient, fléchissaient les genoux devant leurs maîtres, se laissaient gouverner, juger par eux, et ne rentraient dans leur pays que pour contraindre les habitans à payer les tributs que le khan imposait sans se déranger. De la sorte, les descendans de Rourik, de Wladimir, d'Jaroslaw, après s'être déchirés mutuellement dans d'absurdes guerres civiles, en étaient venus au point de n'être plus que les satellites des successeurs de Genghis.

Jaroslaw était depuis quelque temps tranquille à Wladimir, lorsque Bati lui commanda

(1) Karamsin.

de se rendre à la horde de Kaptchak pour y faire acte de servitude. Le grand-prince obéit, et Bati, charmé de cette soumission, daigna témoigner à Jaroslaw agenouillé. qu'il était pleinement satisfait. Mais cela ne suffisait point. Bati n'étant que le lieutenant d'Oktai, il fallut subir l'humiliation à Karakoum, c'est-à-dire à la grande horde. Cette fois Jaroslaw y envoya son fils Constantin. Le chef des Tatars et Mongols, après avoir savouré ce témoignage d'abaissement complet, retint quelque temps auprès de lui le jeune homme, comme gage de la fidélité de son père.

A partir de cette époque, les princes russes perdirent la conscience de leur dignité. L'un après l'autre ils se transportaient à la grande horde, et là, courbant le front, ils s'accusaient, se dénonçaient réciproquement, offrant ainsi aux Tatars un facile moyen de ruiner, de dévorer la Russie.

Oktai mourut. Le grand-prince de Wladimir reçut l'ordre de venir renouveler son hommage aux pieds de Kajouk, fils d'Oktai. Il obéit encore; mais il sembla que les forces lui manquèrent pour soutenir cette nouvelle dégradation: car en revenant il tomba malade et cessa de vivre. Sur ces entrefaites, Michel, prince de Kief, le même qui avait assassiné les parlementaires des Tatars, et s'était enfui honteusement, croyant que cette lâcheté était oubliée, se rendit aussi à la grande horde. Mais il périt pour n'avoir pas voulu se prosterner devant une tente où brûlait le feu que les Tatars regardaient et entretenaient comme un feu sacré.

J. C.

MORT DE MICHEL, PRINCE DE KIEF.

L'armée triomphante de Genghis avançait. Déjà Rezan, Wladimir, Gzernigof et plusieurs autres villes russes, avaient été incendiées de fond en comble, lorsque Mangou, petit-fils de Genghis, s'arrêta près des murs de Kief. L'aspect enchanteur de la vieille capitale de la Russie le frappe : il voit avec étonnement une belle cité assise sur les bords escarpés d'une rivière au cours majestueux. La magnificence des temples embellis par de brillantes coupoles, les remparts blanchis qui protégeaient les portes, les tours menaçantes qui se dressaient dans l'air, tout cela excite une vive admiration dans l'âme du jeune khan. Il répugnait à détruire une ville dont le spectacle était aussi intéressant que nouveau pour un habitant des déserts, et se décida à envoyer quelques uns de ses officiers auprès du prince Michel qui alors y régnait, avec la promesse de respecter sa vie et de lui conserver sa capitale, à condition qu'il prêterait foi et hommage au khan et lui paierait tribut.

Michel était un esprit dominé par un ardent fanatisme. Il s'indigna donc à des propositions qui lui semblaient un outrage à ses croyances religieuses. Un prince chrétien courber la tête devant un idolâtre ! il n'y consentira jamais. Dans un transport d'indignation et de fureur, il fait égorger les envoyés du khan; puis, par une lâcheté sans exemple il s'enfuit, abandonnant les infortunés habitans de Kief à la vengeance de Mangou, trop justement irrité. Elle fut terrible, en effet. Kief disparut sous les ruines de ses édifices, sa population entière devint la proie des flammes et du fer. Pendant l'accomplissement de cet horrible désastre, que devenait, que faisait Michel? Errant de ville en ville, sous le poids de sa honte, il courut chercher un asile en Hongrie; mais nulle part on ne voulut recevoir un prince qui, après avoir exposé son peuple à la vengeance d'un ennemi tout puissant, n'avait point eu le courage de mourir pour le défendre.

Ayant éprouvé de son propre fils des manifestations qui indiquaient un profond mépris, il continua sa course errante et revint enfin en Russie. Il n'avait rien à redouter des Kioviens. Les témoins de sa lâcheté avaient été exterminés par les Mongols; quant aux nou-

veaux habitans ils étaient venus des forêts qui leur avaient servi de refuge. Il espérait en outre que le khan des Tatars, après avoir assouvi sa vengeance, ne songerait plus à lui, et ses amis le confirmèrent dans cet espoir. Quelques années s'écoulèrent dans une entière sécurité; mais à cette époque les princes russes reçurent l'ordre de se rendre à la grande horde pour faire leur soumission devant le lieutenant d'Oktai. Michel trembla, mais il résolut de partir. Toujours aussi religieux, il se confesse et prend sur lui une hostie consacrée, en se disant que s'il est atteint par la justice des hommes, il aura du moins la consolation de mourir en bon chrétien.

Arrivé à la grande horde, déjà il se préparait à paraître devant Bati, lorsque les mages ou prêtres mongols, exigèrent qu'il se soumît à leur cérémonie de purification, laquelle consistait à passer entre deux feux allumés à l'entrée d'une tente, et que les prêtres et le peuple adoraient comme feux sacrés. Michel, qui avait reculé à l'idée de s'exposer à la mort pour défendre sa patrie, refusa sans hésiter de souscrire à cette demande. *Non!* s'écria-t-il, *je puis honorer votre roi, parce que le ciel lui a confié la destinée des peuples de la terre; mais un chrétien n'adore ni le feu, ni d'insensibles idoles.*

Bati, saisi de colère à cette réponse, fait signifier à Michel que le supplice l'attend s'il ne consent aussitôt à un acte que les autres princes russes exécutaient sans murmure. *Soit*, répliqua Michel, comme s'il eût voulut effacer son ancienne lâcheté par l'héroïsme d'un martyr. En prononçant cette parole, il mit religieusement dans sa bouche l'hostie consacrée, et bientôt, entonnant les psaumes de David, il marcha au-devant des coups des Mongols, qui lui percèrent le cœur et le foulèrent aux pieds.

Il avait eu le temps de jeter son manteau de prince en disant: *Prenez les vanités du monde, je vais obtenir la gloire céleste!*

Quel constraste! la lâcheté en face des périls de la guerre, unie à un courage digne des premiers martyrs.

M.

SOCIÉTÉS SECRÈTES.

V.

LES SLAVES RÉUNIS. — LEUR BUT. — LEUR SERMENT.

A la suite de cet entretien, Nikita Mouravieff entreprit de démontrer, dans une seconde réunion de la société, qu'une fusion complète des deux associations du Nord et du Midi était impossible, à cause des distances et de la diversité des opinions; que, dans le Nord, chacun suivait la sienne, tandis qu'il lui revenait que dans le Midi personne n'osait contredire Pestel; qu'ainsi la pluralité des voix ne serait que l'expression de sa volonté unique; que d'ailleurs il ne disait pas combien il avait chez lui de *Boïars*, et qu'en outre, il se réservait, ainsi qu'à eux, le droit d'en créer de nouveaux. Mouravieff ajouta qu'il ne serait jamais l'instrument aveugle des décisions de la majoirté qui pourraient être contraires à sa conscience, et qu'il voulait avoir la liberté de se retirer de l'association. Ce discours produisit de l'effet. Pestel fut obligé de consentir à laisser les choses dans leur ancien état jusqu'à l'année 1826, et à réunir alors des plénipotentiaires chargés de déterminer, pour les deux sociétés, les mêmes principes et les mêmes chefs. « Depuis ce moment, les prin-
« cipaux membres de l'association de Pétersbourg remarquèrent en lui un refroidissement
« visible; il ne leur témoignait plus de confiance; et quoiqu'il eût promis de communi-
« quer son projet de constitution, il ne l'envoya point et ne fournit aucun éclaircissement
« sur les lois ni sur la composition de la société du Sud. »

Au sein de la société du Midi, se manifestait incessamment une vive impatience d'en

venir *à des résultats,* impatience que tempérait seul le sentiment d'une grande faiblèsse. C'était surtout le Comité de Vassilkoff qu'emportait cette activité fougueuse. Il traçait des plans et décidait des entreprises, que Pestel lui-même déclare avoir trouvées inexécutables, et il les décidait sans le consentement du Directoire de Toulczyn, mais en l'informant de tout. Ce comité multiplia les initiations. Il entra le premier en rapport avec la société polonaise, comme il a été dit plus haut, et ce fut à lui que se découvrit une autre société secrète des *Slaves réunis,* qui n'était ni très nombreuse, ni remarquable par la position sociale ou les talens de ses membres. Elle ne compta que deux années d'existence. La première idée en fut conçue dans l'année 1823, par le sous-lieutenant d'artillerie Borissoff, lequel se ménagea la coopération de son frère et d'un gentilhomme de Volhynie, nommé Lublinski. Borissoff rédigea et Lublinski traduisit en langue polonaise la formule du serment que devaient prêter ceux qui entreraient dans cette association, et un catéchisme du *Slave.* Dans ce catéchisme se trouvaient les passages qui suivent : « Ne te fie « uniquement qu'à tes amis et à ton arme. Tes amis t'aideront, et ton poignard te défen- « dra. Tu es Slave, et sur ton sol natal, aux bords des mers qui le baignent, tu construi- « ras quatre ports, le port noir, le port blanc, le port de Dalmatie, le port glacial ; et au « milieu tu élèveras une ville, et dans son sein, par ta puissance, tu placeras sur le trône « la Déesse des lumières, etc. Tels sont tes désirs ; fais le sacrifice de la dixième partie « de ton revenu, et tu vivras dans le cœur de tes amis. » Par le serment on s'engageait à garder le secret, à n'agir que pour le bien des races slaves, et l'on ajoutait : « Si je trahis « ma parole, je serai châtié et par mes remords, et par cette arme sur laquelle je prête « serment ; qu'elle s'enfonce dans mon cœur, qu'elle fasse périr tous ceux qui me sont « chers, et que dès cet instant, ma vie ne soit qu'un enchaînement de souffrances inouïes. » La société devait avoir pour but de réunir, par un lien fédératif et par un même régime républicain, mais sans préjudice à leur indépendance respective, huit contrées slaves, dont les noms étaient inscrits sur un sceau octogone : la Russie, la Pologne, la Bohême, la Moravie, la Dalmatie, la Croatie, la Hongrie avec la Transylvanie ; la Servie avec la Moldavie et la Valachie. En établissant la société des *Slaves réunis,* Borissoff ne chercha qu'à en multiplier les membres, et pour lui donner du poids, il assurait à ses prosélytes qu'elle était très forte, que le centre en était à Pétersbourg, qu'elle avait des ramifications dans toutes les contrées habitées par des Slaves, et qu'elle avait été fondée par un illustre prince Moldave, qui ne se trouvait pas pour le moment en Russie. — Bestoujeff fut chargé de diriger vers son but les Slaves réunis. Il n'eut pas de peine à les convaincre de l'éternelle impossibilité qui s'opposerait à l'accomplissement de leurs propres intentions ; il ajouta que le devoir d'un Russe était de songer à réformer la Russie, avant de s'occuper des autres nations issues de la même souche ; et parlant ensuite « au nom de sa nombreuse « et puissante société, qui avait étendu ses ramifications dans tout l'empire, au nom du « gouvernement suprême qu'un impénétrable mystère cachait aux yeux même de la ma- « jorité des membres, » il les invita à l'assister dans ses travaux et à se soumettre entièrement à son autorité. Tous ceux qui étaient présens y consentirent.

La société des *Slaves* se réunit à celle du Midi, et les nouveaux membres prêtèrent serment en baisant une image que Bestoujeff détacha de son col. Ce dernier, après les avoir prévenus qu'il fallait travailler à renverser, au moyen de la force armée, l'ordre de choses existant, les divisa en sections. Bestoujeff leur montra ensuite le projet des nouvelles lois républicaines, et les assura que le prince Troubecki, dans le cours de ses voyages, l'avait soumis aux meilleurs publicistes étrangers, qui tous avaient approuvé ce code politique. Il les engagea enfin à gagner les soldats, et les prévint de se tenir prêts à opérer un soulèvement, d'après ses ordres, pas plus tard qu'au mois d'août 1826, et peut-être même plus tôt. Conformément à cet avis, dans toutes les réunions chez lui et chez Mouravieff,

réunions auxquelles assistaient et les membres ci-dessus mentionnés de la société du Midi, et plusieurs de celle des *Slaves,* l'un et l'autre ne cessaient de les assurer de l'imminence, de l'utilité d'une révolution, d'enflammer leur zèle, d'exalter leur imagination. Ils insinuaient d'abord, et signalaient, en termes clairs et précis, l'indispensable nécessité d'attenter aux jours de l'empereur Alexandre, d'exterminer toute sa dynastie. Mais cela est contraire à Dieu et à la religion, dit un des membres de la société des Slaves. « Point du tout », s'écria Serge Mouravieff, et il se mit à lire des extraits de la Bible par lesquels il tâchait de prouver, à l'aide de fausses interprétations, que le gouvernement monarchique n'était pas agréable à Dieu. « Il faut, répétait Bestoujeff, en parlant des membres de la famille impé-« riale, il faut jeter leur poussière au vent. Nous n'avons pas à craindre ce qui s'est passé « en France. Là, c'est le peuple qui a commencé la révolution et non l'armée. D'ailleurs, « en France on n'avait pas préparé de bonne constitution ; elles se succédaient l'une à « l'autre ; toutes présentaient de graves inconvéniens ; et parmi les chefs du gouverne-« ment, les consuls, il se trouva un homme audacieux doué d'un vaste génie ; chez nous, « nous avons pris des mesures contre tout cela. »

A l'époque de ces entrevues et de ces négociations, peu s'en fallut que les membres du comité de Vassilkoff ne levassent immédiatement l'étendard de la révolte. Ils reçurent la nouvelle qu'on avait ôté à l'un d'eux, à Schveikovski, le commandement de son régiment. Schveikovski était au désespoir ; ses complices l'étaient aussi, tant par intérêt pour lui, que parce qu'ils voyaient disparaître les moyens de s'assurer la coopération du régiment dont il était le chef. Dans un premier mouvement de fureur, ils résolurent de soulever le troisième corps et de marcher sur Kieff, après avoir sollicité les conseils et l'assistance de Pestel. Ils voulurent aussi envoyer des assassins à Taganrog, et le colonel Artamon Mouravieff s'offrit..... « Tu nous es nécessaire pour ton régiment », répondirent-ils. Bestoujeff déclara que pour accomplir ce forfait, il trouverait jusqu'à quinze individus parmi les Slaves et d'autres qui n'appartenaient pas à la société, mais dont les principes et le caractère autorisaient une pleine confiance. Il en dressa une liste : néanmoins parmi les individus qui y figuraient, tous n'avaient pas accepté cette horrible mission. Il y en eut d'autres auxquels Bestoujeff n'en découvrit pas l'objet, comptant sans doute sur le serment général qu'ils avaient prêté et sur leur aveugle obéissance.

Cependant les conjurés ne tardèrent pas à abandonner ce projet. Revenu à lui-même, Schveikovski les supplia, les larmes aux yeux, de ne point se sacrifier pour lui et d'ajourner toute entreprise. Ils y consentirent, voyant toute l'impossibilité d'un succès ; mais ils se donnèrent parole de commencer immanquablement en 1826. C'était alors que par le meurtre de l'empereur Alexandre, ils voulaient donner le signal d'une explosion générale, forcer le Sénat à promulguer la constitution qu'ils auraient choisie, et former trois camps principaux : l'un près de Kieff, sous le commandement de Pestel ; un autre dans le voisinage de Moskou, sous les ordres de Bestoujeff-Rumine ; et un troisième aux environs de Pétersbourg : Serge Mouravieff-Apostol devait s'y rendre pour prendre le commandement de la garde. Tous ces plans paraissaient d'une exécution facile. Mais l'un d'eux (le colonel Tiesenhausen) qui avait parfois montré une grande ardeur et proposé même la formation d'une caisse pour les entreprises de la société, annonçant qu'afin d'y contribuer, il vendrait jusqu'aux robes de sa femme, leur dit : « Commencer dans un an ! à peine le « pourriez-vous dans dix ! » Artamon Mouravieff s'obstina quelque temps encore à repousser toute idée d'ajournement, et parlait d'aller consommer le meurtre à Taganrog. Mais Serge Mouravieff-Apostol et Bestoujeff assurent qu'ils ajoutaient peu de foi à ses propos, et qu'ils le regardaient comme *un fanfaron* de crime, plus forcené en paroles qu'en actions. Devant la commission, il a confirmé lui-même la vérité de tous les discours et l'existence de toutes les intentions que lui prêtent ses complices.

Tel était l'état des choses dans la société du midi, lorsque la trahison et les révélations du capitaine Mayboroda constatèrent l'existence de la société secrète, dévoilèrent tous ses plans et provoquèrent l'arrestation de *Pestel*.

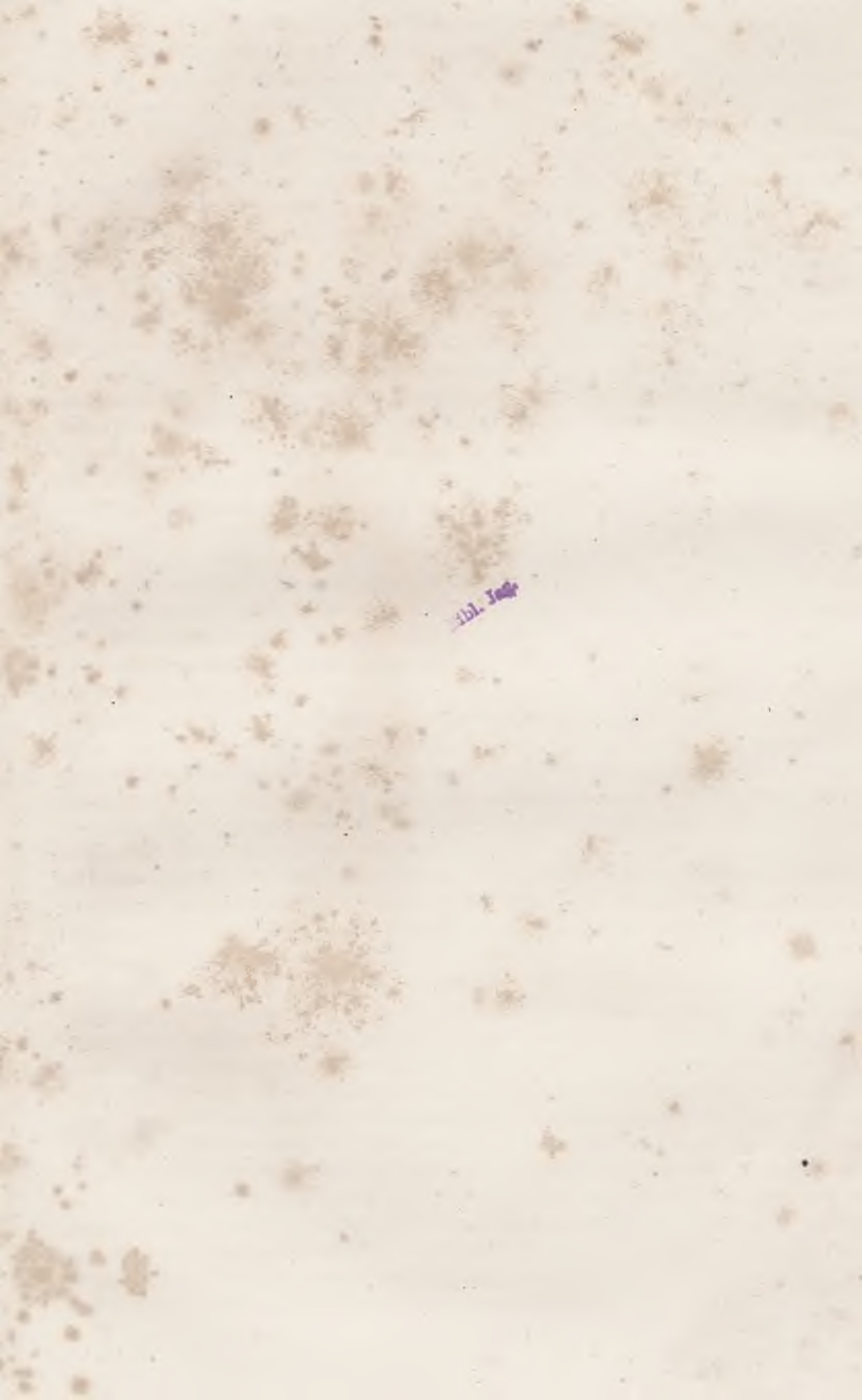
Cependant la société de Pétersbourg déployait aussi une inquiète activité, qui allait croissant depuis que Ryléieff avait remplacé le prince Troubecki au *Directoire*. Ryléieff, ainsi qu'Alexandre Bestoujeff qu'il avait initié et qui faisait partie *de la section supérieure* depuis le mois d'avril 1825, étroitement unis par des rapports d'amitié et par une entière conformité d'opinions, de goûts et d'occupations, montraient le plus d'ardeur à propager leurs principes et à augmenter le nombre de néophites, bien que Bestoujeff prétende avoir reconnu, dès sa première séance dans la *section des croyans,* la nullité de leurs forces. Il déclare que depuis lors jusqu'au 27 novembre, regardant les travaux de la société comme un simple passe-temps, il avait même songé au moyen de la quitter, sans manquer toutefois à sa parole, ni rompre avec ses collègues, et que, pour y parvenir, il avait eu l'idée de se rendre à Moskou dans le courant de l'hiver, de s'y marier, et de faire ensuite un séjour de quelques années en pays étrangers. Lui et Ryléieff affilièrent à la société, soit directement, soit par d'autres, beaucoup de nouveaux membres (1), et plusieurs mêmes de ceux qui furent ensuite acteurs dans l'insurrection qui éclata à Saint-Pétersbourg, tels que Nicolas, Michel et Pierre Bestoujeff, Suthoff, Panoff, Kojevnikoff, le prince Odoïevsky, le prince Schépine-Rostovski, Guillaume Küchelbecker, Torson et Arbouzoff, officier du bataillon de marine de la garde. C'était par ce dernier que Ryléieff agissait sur l'esprit de quelques jeunes officiers de ce bataillon qui n'étaient membres ni de la société du Nord, ni de celle du Midi, et qui n'en formaient pas non plus une particulière, mais qui se plaisaient à se réunir pour censurer avec amertume, dans leurs entretiens, la marche du gouvernement, pour exalter la constitution des États-Unis d'Amérique, et pour se livrer à la douce chimère de l'établissement d'une république en Russie. Ces réunions, d'ailleurs peu fréquentes, étaient présidées par Arbouzoff et par Zavalichine, autre jeune officier de marine, récemment revenu d'un voyage de long cours. Celui-ci avait persuadé à ses compagnons qu'il appartenait A UN ORDRE MYSTÉRIEUX ET UNIVERSEL DE LA RESTAURATION, qui comptait parmi ses membres *les hommes les plus marquans de tous les pays,* et dont le but était la *réforme de tous les gouvernemens.* Il ajoutait qu'il avait porté les statuts de cet ordre (lesquels, d'après l'opinion de Ryléieff qui en avait pris lecture, étaient conçus dans un esprit équivoque, moitié monarchique, moitié républicain, à la connaissance de feu l'empereur ALEXANDRE, en sollicitant son autorisation pour former une institution semblable en Russie). Il n'en trouvait pas moins, suivant la déposition de l'enseigne de vaisseau Belaieff aîné, que le grand obstacle aux changemens qu'il avait projetés, serait toujours dans l'EMPEREUR et dans les membres de SA FAMILLE : aussi penchait-il d'abord pour leur déportation hors de l'Empire; mais ensuite, et lui surtout Arbouzoff déclarèrent qu'il valait mieux les exterminer tous. Cette idée commença par épouvanter les autres; cependant, peu à peu, ils s'habituèrent à l'envisager de sang-froid. C'est ainsi qu'on les préparait à devenir les instrumens d'une société secrète qu'ils connaissaient à peine, du moins Arbouzoff ne leur en avait-il parlé que d'une manière très vague.

Ce fut à peu près vers la même époque, c'est-à-dire dans le cours de l'année 1825, que les membres du directoire du Nord firent la connaissance du capitaine Yakoubovitch qui revenait de Géorgie. Alexandre Bestoujeff lui dévoila l'existence de la société secrète, et lui proposa d'en faire partie, proposition que Yakoubovitch ne parut pas entièrement agréer. « Je ne veux appartenir à aucune société, dit-il, car je n'aime pas à me faire conduire « par les autres. *Je frapperai mon coup ;* vous en profiterez comme vous l'entendrez ;

(1) Ryléieff avait conçu l'idée, approuvée par le directoire du Nord, d'initier aussi des marchands : il en parla au baron de Steinbeil, qui lui représenta que la chose était impossible, que les marchands étaient des ignorans.

« quant à moi, je tâcherai d'entraîner les troupes, ou si je ne réussis pas, je me brûlerai « la cervelle, la vie m'est à charge. » Par ces mots, *je frapperai mon coup,* Yakoubovitch entendait le meurtre de l'empereur Alexandre, et assura que cette détermination lui était inspirée par un sentiment de vengeance personnelle qu'il avait nourri pendant huit années consécutives. Exclu d'un régiment des gardes en 1817, pour la part qu'il avait prise à un duel malheureux, il donnait son expulsion pour motif à cette incroyable perversité. Dans les aveux qu'il a faits devant la Commission, Yakoubovitch prétend n'avoir jamais sérieusement songé à assassiner feu l'Empereur, et n'avoir voulu qu'étonner ses complices par un acharnement sans exemple et une audace sans bornes. Mais ceux-ci étaient loin de mettre ses intentions en doute, et soit par un reste de bons sentimens, soit dans l'intérêt de leurs propres entreprises, ils s'efforcèrent de le détourner *d'un acte inutile et même préjudiciable.* Ryléieff, qui plus tard dit à Troubecki : « On pourrait *lâcher* Yakoubovitch « mais quel bien en résulterait-il ? » le conjura à genoux d'attendre pour le moins un mois ou deux, le menaçant, en cas de refus, de le tuer ou de le dénoncer au gouvernement. Yakoubovitch répondit qu'il ajournerait l'accomplissement de son dessein à l'époque des manœuvres ou de la fête de Peterhof. Il prolongea ensuite ce délai; enfin il l'étendit jusqu'au mois de mai 1826, ou même indéfiniment. L'un des prévenus (le baron de Steinheil) apprit de Ryléieff que lorsqu'on annonça à Yakoubovitch la mort de l'empereur Alexandre, il grinça des dents, dans sa rage de ne pouvoir désormais consommer le crime qu'il avait médité.

Pendant l'automne de cette même année 1825, un autre personnage (le lieutenant-colonel Batenkoff) d'un caractère tout différent, mais étranger comme Yakoubovitch à la société du Nord, quoique au fait des vues de ceux qui la dirigeaient, contracta accidentellement des relations d'amitié avec Ryléieff et Alexandre Bestoujeff. Ryléieff se décida à mettre Batenkoff au nombre de ses principaux auxiliaires. Bestoujeff assure que lui, au contraire, s'en méfia long-temps, et qu'il ne voyait, dans la conformité de ses discours avec les leurs *qu'un moyen de les sonder.* Néanmoins, causant un jour avec lui de ce qui pourrait se faire en Russie sous une autre forme de gouvernement, il ajouta : « Il existe « vingt à trente hommes résolus qui seraient prêts à tout pour assurer un changement de « cette nature. » — « Je me croirais indigne du nom de Russe, répliqua Batenkoff, si je « je ne m'unissais à eux. » Peu après, Ryléieff étant venu voir Bestoujeff, s'était écrié : « Comme vous avez été injuste en soupçonnant Batenkoff! il est des nôtres. » Depuis ce moment, ils avaient traité Batenkoff comme leur plus intime complice, ne lui cachant ni leurs espérances, ni leurs desseins, du moins leur dessein principal : celui de changer le gouvernement; mais ils réussirent, à ce qu'il paraît, à le tromper sur les forces et les moyens de la société. Batenkoff assure n'avoir d'abord cherché qu'une récréation dans les entretiens de Ryléieff et de Bestoujeff; il y voulait briller par son esprit et par la hardiesse de ses conceptions; mais ensuite, après la perte d'un emploi avantageux au conseil des colonies militaires, entraîné malgré lui par un concours imprévu de circonstances, et cédant à l'impulsion d'un amour propre blessé, il partagea leurs coupables désirs et peu à peu s'associa même à leurs plans, surtout lorsqu'il eut fait connaissance avec le prince Serge Troubecki. Les aveux de Batenkoff prouvent d'ailleurs que son imagination, plutôt inquiète que vive, une haute opinion de ses talens et ses succès mêmes dans la carrière du service public, l'avaient toujours porté aux combinaisons mystérieuses, et aux mouvemens d'une ambition sans frein. Avant de se lier avec Ryléieff et Bestoujeff, réfléchissant un jour pendant un voyage aux moyens dont le gouvernement pourrait se servir pour repousser les tentatives des sociétés secrètes, ennemies de son pouvoir, et jugeant qu'il devrait employer, à cet effet, d'autres associations formées sous ses propres auspices, il imagina le plan d'une société secrète *dirigée contre le gouvernement.* H. C.



ALEXANDRE NEWSKI



J. B. Gatti. Imp. d'Aubert & Cie

Il fut appelé Newski à cause de la victoire qu'il remporta au bord de la Newa

SVIATOSLAW III, FILS DE VSEVOLD, MONTE SUR LE TRONE. — MICHEL II, FILS D'JAROSLAW, LE CHASSE ET USURPE LA COURONNE. — MORT DE MICHEL. — SVIATOSLAW III, APRÈS AVOIR ÉTÉ RÉINTÉGRÉ DANS SES ÉTATS, EN EST EXPULSÉ PAR ANDRÉ II, FILS D'JAROSLAW. — ALEXANDRE NEWSKI, SA POLITIQUE, SES EXPLOITS, SA MORT.

(1247-1267.)

Après la mort d'Jaroslaw, fils de Vsevold, Sviatoslaw III, son frère, lui succéda en vertu des lois établies. Mais les ravages exercés, d'un côté par les Tatars-Mongols, de l'autre par les Suédois et les Lithuaniens, n'empêchèrent pas une nouvelle guerre civile d'éclore. Michel II, fils d'Jaroslaw, disputa le pouvoir à son oncle, fut victorieux et s'assit sur un trône usurpé. Mais il n'en jouit que trois mois. Forcé de marcher contre les Lithuaniens, il combattit en brave et mourut sur le champ de bataille. Sa mort rendit la couronne à Sviatoslaw qui, à son tour, ne la posséda pas long-temps.

Le khan des Tatars n'avait garde de tolérer en Russie un ordre de succession régulier; ils ne voulaient pas que les princes russes régnassent par droit de naissance, mais bien par la seule volonté de leurs vainqueurs. Dans ce but, ils les excitaient les uns contre les autres, n'accordant leur appui qu'aux plus humbles, et chassant ou faisant périr ceux qui leur résistaient.

Alexandre Newski, prince de Nowgorod, fut mandé à la grande-horde. Refuser d'obéir c'était s'exposer à la vengeance des Mongols, il se résigna donc à l'obéissance, mais il conçut l'ambition de concentrer en ses mains toute la puissance divisée entre plusieurs princes. Il partit accompagné de son frère André, se rendit auprès de Bati, puis à la grande-horde. Les annalistes russes racontent avec une plaisante naïveté comment Alexandre ayant plu singulièrement au khan, par les beaux traits de sa figure, ce dernier lui donna la principauté de Nowgorod et de Kief, et à son frère André celle de Wladimir. Les khans agissaient en cruels, mais profonds politiques, lorsqu'ils substituaient ainsi leur bon plaisir à la légitimité, lorsqu'ils récompensaient largement une prompte soumission et fomentaient des troubles dans un pays qu'ils voulaient affaiblir et exploiter.

L'entière soumission d'Alexandre porta les fruits qu'il avait ambitionnés. André ayant refusé de payer tribut aux Mongols, le khan irrité le chassa de Wladimir, et donna cette principauté à Alexandre. C'est ainsi que ce prince, politique aussi adroit qu'il était brave au combat, parvint à réunir sous sa domination la plus grande partie de la Russie. Ses nouveaux sujets n'eurent qu'à se féliciter de cet événement, car il rassembla les habitans dispersés, et releva la cité détruite. Trois ans après, il eut occasion de déployer sa fermeté et sa bravoure. Il vainquit le prince de Twer, qui avait voulu s'emparer de Nowgorod, et remporta une éclatante victoire sur les Suédois qu'il repoussa jusqu'au bord de la Baltique. Il prouva par cette conduite que son aveugle obéissance envers le khan, loin d'être une lâcheté, n'était que le résultat d'une politique prévoyante qui lui prescrivait de céder à une force supérieure, afin de pouvoir dompter d'autres ennemis moins à craindre.

Malgré les considérations faciles à comprendre, peut-être pourrait-on trouver qu'il poussa quelquefois trop loin le dévouement. Par exemple, quand Bourgai, successeur de Bati, ordonna aux Nowgorodiens de lui apporter le tribut exigé, les fiers républicains s'opposèrent à cette servitude. Alexandre se fit, alors, l'exécuteur des ordres du khan. Il accompagna les commissaires de Bourgai, présida lui-même à la levée des subsides et punit de mort les récalcitrans.

Cependant l'unité, la centralisation, qui rendaient les Tatars et les Mongols si redoutables, commençaient à s'altérer par l'effet des changemens de système qui se passaient à la grande-horde. Le règne de Bati avait été court; Kaiouk, Mangou n'avaient fait qu'apparaître, lorsque les deux frères de ce dernier achevèrent de dissoudre l'unité de cette puissance compacte en se disputant le trône de Genghis. L'un des généraux Mongols, Nogaï, profita de ces dissensions, prit le titre de khan et constitua un empire séparé.

Les Russes pensèrent alors que l'instant de leur delivrance était arrivé. Ils tramèrent une vaste conspiration dont plusieurs princes firent partie. A un jour désigné, on devait égorger tous les Tatars qui souillaient par leur présence la patrie d'Jaroslaw. Les conjurés se gardèrent bien de confier leur secret à Alexandre; celui-ci n'en eut connaissance qu'au moment où le massacre s'exécuta. Une terrible vengeance menaçait la Russie. Alexandre courut à la grande-horde, demanda grâce pour les peuples et l'obtint. On peut présumer que l'affaiblissement des Tatars, déjà désunis, eut plus de part à cet acte de clémence que les instances du prince qui le sollicitait.

Alexandre revint dans ses états, dangereusement malade. Il prit l'habit religieux et mourut après avoir pesé les bases d'une politique nouvelle, qui tendait à centraliser le pouvoir pour le diriger un jour contre les oppresseurs du pays. L'église russe l'a mis au nombre des saints en récompense de la piété qui le décida à se faire moine.

J. C.

LA MORT NOIRE.

Nos lecteurs ont déjà remarqué que la peste décimait souvent les populations du nord-est de l'Europe. Ce fléau arrivait presque toujours après des combats sanglans, ajoutant ainsi aux désastres de la guerre de nouveaux malheurs. — L'épidémie qui s'est manifestée après les invasions des Tatares-Mongols, au milieu du quatorzième siècle, a laissé d'effrayans souvenirs.

En 1346, la peste désolait les régions voisines de la mer Caspienne et de la mer Noire, l'Arménie, le pays des Abasins, celui des Yasses et des Circassiens. Elle étendait ses ravages sur Orna, près de l'embouchure du Don, sur Besdège, Astrakan et Saraï. On prétend que cette horrible épidémie, connue dans les annales sous le nom de *mort noire,* commença dans la Chine, où elle fit périr treize millions d'hommes, et que de là elle passa ensuite dans la Grèce, la Syrie et l'Égypte. Des vaisseaux génois l'apportèrent en Italie, ainsi qu'en France, en Angleterre et en Allemagne. Elle dépeupla des villes entières; à Londres cinquante mille individus furent enterrés dans un même cimetière; à Paris le peuple, au désespoir, exigea le supplice de tous les Juifs qu'il accusait d'avoir empoisonné les puits. En 1349, l'épidémie se déclara en Scandinavie, d'où elle passa à Pskof et à Nowgorod. Elle éclata, dans la première de ces deux villes, au printemps de l'an 1332, et y exerça de tels ravages jusqu'au commencement de l'hiver, qu'il y resta à peine le tiers de la population. La maladie commençait par des glandes dans les cavités charnues du corps, et après un violent crachement de sang, le malade expirait le second ou le troisième jour. « Il est « impossible, disent les annalistes, de se figurer un spectacle aussi déchirant. Jeunes et « vieux, pères et enfans étaient couchés les uns auprès des autres dans une longue file « de cercueils. Des familles entières disparaissaient en un seul jour. Chaque curé trouvait, « tous les matins, jusqu'à trente cadavres, et quelquefois plus, dans son église; on célébrait « l'office des morts pour tous ensemble; et comme il n'y avait plus de place dans les cime« tières pour creuser de nouvelles fosses, on allait enterrer les pestiférés hors de la ville « ou dans les forêts. Des hommes avides avaient d'abord offert leurs services aux mori-

« bonds, dans l'espérance de jouir de leur héritage; mais lorsqu'on se fut aperçu que la « contagion se gagnait par l'attouchement, et que l'aiguillon de la mort était caché dans « les dépouilles du défunt, les riches eux-mêmes réclamèrent inutilement des secours. Le « fils fuyait son père; le frère méconnaissait son frère. En un mot, on croyait que le ciel « avait prononcé une sentence de mort contre tout le genre humain. »

Cet horrible fléau ne cessa ses ravages en Russie qu'au commencement de l'hiver.

M.

DES SOCIÉTÉS SECRÈTES EN RUSSIE

VI.

MORT SUBITE DE L'EMPEREUR ALEXANDRE. — CONSTANTIN RENONCE AU TRÔNE. — CONSTERNATION DES CONJURÉS.

Batenkoff déclare qu'à ses yeux Ryléieff n'était que l'agent des vrais et invisibles moteurs d'une association dont il plaçait le centre au quartier-général de la seconde armée. Néanmoins, il voulait tirer parti de ses liaisons avec les conjurés de Pétersbourg pour réformer, d'après ses propres idées, la société existante, et, en cas de non réussite, pour l'anéantir en faisant divulguer par ses connaissances le secret du complot, et en citant le prince Troubecki comme l'un des conspirateurs. *Je ne me doutais pas*, ajouta-t-il, *que déjà je fusse au milieu d'eux*. Les événemens ne tardèrent pas à démontrer que ses calculs étaient erronés. De jour en jour Batenkoff se voyait entraîné plus avant dans sa complicité avec les conjurés : il s'était borné, dans le principe, à concourir à leurs vues par l'accord de ses opinions; bientôt il en vint à des conseils où quelquefois, néanmoins, on retrouvait de la modération et du sens. C'est ainsi qu'entendant un jour discuter la question du pillage et des massacres, et quelqu'un ayant dit : « On pourra bien aussi pénétrer « dans le palais, » Batenkoff répliqua avec chaleur : « Dieu nous en préserve! le palais « doit être dans tous les cas la garantie sacrée de la sûreté générale. » Mais souvent aussi par d'autres discours, comme nous le verrons plus loin, il excitait les conjurés à agir. Ceux-ci le considéraient comme un de leurs plus utiles appuis : car s'abusant à leur tour, ils lui attribuaient sur des personnages marquans dans l'État une influence qu'il n'eut jamais. Dans cette persuasion, leur premier soin fut de flatter son excessif amour-propre. Chacune de ses paroles leur semblait recéler une pensée profonde. Il lui arriva un jour de dire, en plaisantant, qu'il aurait voulu être dans le commerce pour se placer *à la tête* du corps des négocians, et élever cette dignité au niveau de celle du *lord-maire*. *Vous voulez être nos têtes, Messieurs*, reprit aussitôt Yakoubovitch, *soit; mais laissez-nous être vos bras*.

L'arrivée de Yakoubovitch à Pétersbourg, ses discours et son dessein avoué, produisirent une forte impression sur Ryléieff, qui, à cette époque, présidait le *Directoire* du Nord. *Ils allumèrent*, suivant l'expression d'Alexandre Bestoujeff, *un feu qui couvait sous la cendre;* quoique auparavant Ryléieff eût déjà émis la supposition que la société agirait à la mort de l'Empereur Alexandre, *ou même plus tôt, si elle se trouvait en mesure de le faire;* mais alors, peut-être aussi d'après les nouvelles du Midi, il signala la possiblité de commencer l'œuvre dès le mois de mai 1826, et même encore avant. *Attendez le retour de* l'Empereur (de Taganrog), *et nous ferons quelque chose*, répondit-il à la question : *que faites-vous?* dont Pouchkine avait chargé pour lui le baron de Steinheil, nouveau membre de la société, arrivé de Moskou à Pétersbourg au mois de septembre 1825, et qu'avait principalement poussé à son affiliation, il en convient lui-même, une ambition déçue *et*

le dépit de se voir négligé, oublié. Parmi les conjurés, Steinheil était un de ceux qui s'aveuglaient le moins; aussi Ryléieff lui disait-il : « Dans la seconde armée, ils veulent la démo- « cratie; c'est une folie, la chose est impossible : nous, ici, nous voulons une monarchie « limitée. » D'autre part, ce même Ryléieff, et à peu près vers la même époque, observait, en présence de Batenkoff, que dans les monarchies il ne pouvait exister de grands caractères; que les bons gouvernemens n'étaient connus qu'en Amérique; que l'Europe entière, l'Angleterre y comprise, gémissait dans l'esclavage; et que la Russie donnerait l'exemple de l'affranchissement. Mais quand on en vint à la question de savoir : « ce que l'on ferait « au cas que l'Empereur rejetât les conditions qui lui seraient proposées, et si l'on pouvait « d'après l'antécédent de l'Espagne, se fier à un consentement arraché par la force, » Ryléieff repartit : « Ceux du Midi ne veulent pas de monarchie, *leur opinion est également* « *la nôtre :* ils se chargent, de plus, *de se défaire de* l'Empereur à la première occasion. » Alexandre Bestoujeff déclare encore que Ryléieff et Obolenski, *apparemment d'après les instigations du Sud,* avaient aussi parlé de l'extermination de toute la Famille Impériale. Bestoujeff se rangea à leur avis, mais il assure «que son acquiescement ne fut pas sincère, « et qu'il insista, de même que Yakoubovitch, sur la nécessité de réunir au moins dix « assassins pour cette entreprise, croyant qu'il serait impossible de trouver autant de mons- « tres, et que c'était le moyen de détourner le coup qui menaçait une tête sacrée. J'étais « un vociférateur, poursuit-il, et non pas un scélérat; tout en me proposant pour un « crime affreux, j'étais persuadé que Ryléieff ne se résoudrait pas à m'employer. »

Les choses en étaient là, lorsqu'arriva la nouvelle de la mort subite de l'empereur Alexandre. Cet événement inattendu renversa tous les projets, toutes les combinaisons des conjurés. Ils ne cachèrent pas dans leurs réunions le profond dépit qu'ils en éprouvaient. En parlant aux deux Bestoujeff, Batenkoff s'exprima en ces termes : « L'occasion « qui nous a échappé, ne se présentera plus d'ici à cinquante ans. S'il y avait eu de bonnes « têtes au Conseil-d'État, la Russie aurait à la fois prêté serment aujourd'hui à un nouveau « souverain et à des lois nouvelles. Maintenant tout est perdu pour nous et sans retour. » Au dépit vint se joindre la crainte de voir la société détruite. Troubecki avait d'abord dit : « Ce n'est point un si grand malheur : il faut seulement se préparer à seconder ceux du « Midi, s'ils se soulèvent; » cependant, avec les autres membres principaux, il opina pour la suppression de la société jusqu'à des temps plus opportuns. A cette même séance, Batenkoff, parlant du serment prêté le 27 novembre, ajouta : Qu'il est aisé d'opérer un « changement en Russie! Il suffit de distribuer quelques imprimés d'oukases du Sénat. « Mais la Russie ne comporte pas d'autre gouvernement que la monarchie. Les seules « prières de la messe (les prières pour la famille impériale) y rendent la république im- « possible. La monarchie limitée est nécessaire, ne fût-ce que pour la transition. » Sur l'observation qu'un monarque conquérant pourrait toujours convertir une autorité limitée en un pouvoir absolu, il répliqua : « On peut y remédier. Pourquoi appeler les hommes « au trône? n'avons-nous pas deux impératrices et plusieurs grandes duchesses. »

Les directeurs de l'association du Nord, Ryléief, le prince Troubecki, le prince Obolenski et leurs plus intimes conseillers, ne s'arrêtèrent pas long-temps à l'idée de la suppression définitive, ni même temporaire de leur société. Ils ne tardèrent pas à apprendre que Constantin était inébranlable dans sa résolution de ne point accepter la couronne, et cette nouvelle ranima leurs espérances. Ils se flattèrent de s'attacher une partie des troupes et du peuple, en leur persuadant que le grand-duc n'avait pas renoncé au trône, de les soulever sous ce prétexte, et de renverser, à la faveur de cette insurrection, le gouvernement et l'ordre établi. « Pour concilier les opinions (c'est Ryléieff qui parle), nous résolûmes de « nommer le prince Troubecki chef absolu ou directeur, quoique l'un de nous, Alexandre « Bestoujeff, trouvât ce titre ridicule. Dès ce moment, le prince Troubecki seul dirigea

« toutes les mesures. » Mais le prince Troubecki assure, au contraire, que Ryléieff était l'ame de la conspiration, qu'il réglait tous les projets, toutes les opérations de ses complices, et qu'il se bornait à employer le nom du prétendu directeur. Cependant Troubecki n'en agissait pas moins de son côté. Le 8 décembre, il tint conseil avec Batenkoff sur les mesures à prendre pour accomplir une révolution, et sur le mode de gouvernement futur de l'état. Ils adoptèrent à cet effet le plan qui suit, proposé par Batenkoff.

Les conjurés devaient profiter de l'occasion :

1° Pour établir, après avoir arrêté l'action du pouvoir existant, *un gouvernement provisoire* qui aurait ordonné dans les provinces la formation de chambres chargées d'élire des députés.

2° Pour travailler à l'établissement de deux chambres *législatives*, dont l'une, la chambre haute, devait être composée de membres à vie. (Batenkoff avait désiré les rendre héréditaires.)

3° Pour faire servir à l'exécution de ces desseins les troupes qui refuseraient de prêter serment à l'empereur Nicolas, en prévenant tout excès de leur part, mais en tâchant d'augmenter leur nombre.

Plus tard, et pour donner des garanties à la monarchie constitutionnelle, il devait être procédé :

A la formation de chambres de provinces, qui eussent été autant de législatures locales;

Au changement des colonies militaires en *garde nationale;*

A la remise de la citadelle de Pétersbourg entre les mains *de la municipalité*, citadelle que Batenkoff appelait, par cette raison, le *Palladium des libertés russes*, et où devait aussi être placé le conseil municipal de la garde civique;

A la proclamation de l'indépendance des universités de Moscou, de Dorpat et de Wilna.

Après avoir développé ces vues, Batenkoff observa à Troubecki que si toutes les troupes refusaient de prêter serment et que Constantin se décidât, en ce cas, à venir à Pétersbourg, le changement projeté deviendrait inexécutable; qu'ainsi les conspirateurs devraient plutôt se partager, et les uns proclamer empereur le Grand-Duc, les autres se déclarer pour Nicolas. Si la balance penchait pour les premiers, il devait, selon lui, résulter de deux choses l'une : ou l'empereur consentirait au changement des institutions publiques existantes en Russie et à l'établissement d'un gouvernement provisoire, ou bien, s'il ajournait son avénement au trône, alors les conjurés, déclarant que cet ajournement est une abdication, proclameraient héritier, le Grand-Duc ALEXANDRE.

Le prince Troubecki répondit qu'ils ne pourraient probablement rallier qu'un petit nombre de troupes à leur cause, et que parmi les officiers supérieurs aucun ne voudrait prendre part à l'entreprise. *Dans ce cas, il ne faut plus y songer,* répliqua Batenkoff.

Mais tout en concertant entre eux ces plans subversifs, ils ne s'entendaient pas, ou ils se trompaient l'un l'autre sur beaucoup de points. Troubecki et ses adhérens désignaient Batenkoff aux fonctions de secrétaire-général du gouvernement provisoire, tandis que lui se préparait à en être un des membres, et que, dans cet espoir, déjà il s'abandonnait à toutes les illusions d'une ambition sans bornes, à l'idée de devenir un *personnage historique.* Nommé membre de ce gouvernement, il voulait s'associer un prélat, et plus tard le prince Serge Troubecki. « Alors, dit-il, assuré de la majorité (il se flattait de dominer Troubecki), « j'aurais dirigé l'État et converti le gouvernement provisoire en régence pendant la mi- » norité d'ALEXANDRE II. » Batenkoff présumait encore, d'après les ouvertures de Troubecki, que le serment prêté par l'empereur Nicolas à Constantin, serait considéré comme une renonciation au trône, et, *d'après ce qu'il avait entendu dire à Ryléieff*, que peut-être, au moment de l'explosion révolutionnaire, on attenterait à la vie de Nicolas. « Ensuite, « continue Batenkoff, après avoir affermi graduellement mon autorité, après m'être for-

« tifié par l'établissement d'une aristocratie héréditaire et par les liens que j'aurais formés « avec elle, je voulais régler ma marche selon les circonstances. Mais si l'EMPEREUR eût « accepté nos conditions, je me serais rangé sous sa bannière et je n'aurais pas accepté de « fonctions dans le gouvernement provisoire. Au demeurant, je n'ai jamais été bien sûr « qu'une entreprise quelconque s'exécutât (1). »

Déjà, néanmoins, d'autres en préparaient l'exécution. Chez Ryléieff, comme au lieu désigné pour un rendez-vous général, arrivaient de toutes parts des conjurés avec des plans, des propositions, ou pour prendre les ordres des *Directeurs*. Pendant ces derniers jours, on voyait, dans leurs conciliabules, s'allier, par un bizarre mélange, la légèreté à la soif du sang; on voyait, à côté d'une turbulente opposition aux autorités légitimes, une obéissance passive à l'autorité inconnue qu'ils croyaient avoir choisie. Le 12 décembre, se rendirent chez Ryléieff, le prince Troubecki, les Bestoujeff (Nicolas, Alexandre et Michel), Obolenski, Kahowski, Arbouzoff, Répine, le comte Konovnitzine, le prince Odoievski, Suthoff, Pouchkin, Batenkoff, Yakoubovitch, Rostoffski, mais pas tous ensemble; les uns entraient, d'autres sortaient. Nicolas Bestoujeff et Arbouzoff répondaient des marins de la garde; Bestoujeff, officier au régiment de Moskou, répondait aussi de sa compagnie, mais faiblement; Répine commença d'abord par se rendre garant d'une partie du régiment de Finlande; plus tard il ne voulut répondre que de quelques officiers, ajoutant qu'aucun de ceux qui devaient prendre part à la révolte ne serait en état d'entraîner ce régiment; le prince Odoievski se bornait à répéter avec l'accent d'un fanatique enthousiasme : « Nous « mourrons, avec quelle gloire nous mourrons ! » Alexandre Bestoujeff et Kahovski se montraient *ardens terroristes*, prêts à commettre les plus horribles crimes. Le premier avoue ces paroles : « Je passe le Rubicon, et je sabre tout sur mon passage. » Kahovski s'écrait : « Nous ne ferons rien avec ces philanthropes : il s'agit simplement ici de massacrer; « voilà tout. Si l'on n'y consent pas, je cours me dénoncer moi-même. » A ces mots Steinheil recula d'épouvante. Ryléieff lui dit : « Ne crains rien ; je le mène à mon gré et « saurai le contenir. » Cependant, le lendemain, Ryléieff dit à Kahovski en l'embrassant : « Cher ami, tu es seul sur cette terre, tu dois te sacrifier pour la société; assassine « l'EMPEREUR. » Au même moment, tous les autres le pressèrent aussi dans leurs bras. Kahovski promit d'obéir. Il voulait, le 14, travesti en officier des grenadiers du corps, pénétrer dans le palais ou attendre sur le perron le passage de l'EMPEREUR Nicolas; mais ensuite il déclina la proposition, prouvant qu'elle était inexécutable, ce dont tous les autres convinrent également.

Dans la soirée du 13, leur réunion fut non moins nombreuse et accompagnée du même désordre. Tous parlaient, presque aucun n'écoutait. Le prince Rostovski étonnait ses complices par un flux de vaines paroles; Kornilovitch, à peine de retour dans la capitale, soutenait que 100,000 hommes étaient prêts dans la seconde armée; Alexandre Bestoujeff répondait aux objections du jeune Pouschkine : « Au moins aurons-nous une page dans « l'histoire. Sans doute, répliqua celui-ci, mais cette page la souillera, et nous couvrira de honte. » Le baron Steinheil, convaincu de plus en plus de la nullité des moyens de l'association, d'ailleurs père de famille et par-là même plus effrayé qu'un autre des suites probables d'un mouvemeut révolutionnaire, ayant interpellé Ryléieff en ces termes : « Est-il possible que vous songiez à agir? » Celui-ci répartit : « Oui, sans doute, oui, nous agirons. « Il faut mourir de manière ou d'autre, nous sommes tous voués à la mort. » Il ajouta, en montrant la copie de la lettre que le sous-lieutenant Rostovtzoff avait adressée à Nicolas : « Vous le voyez, nous sommes trahis. La cour sait déjà beaucoup, mais pas tout, et nos

(1) Batenkoff songeait aussi à proposer la couronne au Grand-Duc Michel et à l'impératrice Élisabeth. Le baron Steinheil avait conçu et exprimait à ses compagnons la même idée, « dans l'espoir que l'impératrice Élisabeth n'ayant pas d'enfans, consentirait de son vivant même à l'établissement d'une république.»

« forces sont encore suffisantes. Les fourreaux sont brisés, dit un autre, nous ne saurions « cacher nos sabres. »

Au milieu de ces colloques, de ces débats, de ces exclamations, se firent entendre de nouveau des propositions horribles. On parla de l'extermination de toute la famille impériale. Quant à la vie de Nicolas, un attentat contre elle était considéré comme une nécessité par le prince Obolenski, par Alexandre Bestoujeff, et enfin par le prince Troubecki, leur dictateur, qui les engageait en même temps à épargner le grand-duc Alexandre et à le proclamer empereur. Yakoubovitch proposa de tirer au sort à qui d'entre eux assassinerait Nicolas. Tous gardant le silence, il dit : « Quant à moi, je ne m'en charge point. J'ai un « bon cœur, j'ai voulu me venger, mais je ne puis devenir assassin de sang-froid. » Quelques conjurés conseillèrent de se borner à arrêter l'empereur et toute sa famille. Steinheil cita pour exemple la révolution de 1809 en Suède. Ryléieff termina les débats en disant « Que les circonstances montreraient ce qu'il y aurait à faire. » Toutefois il demanda la carte de Pétersbourg et le plan du palais d'hiver. Là-dessus, Alexandre Bestoujeff dit, en riant : « La famille impériale n'est pas une épingle, elle ne se cachera pas, lorsqu'il s'agira « de l'arrêter. » Les conspirateurs savaient déjà positivement que le lendemain, 14 décembre, devait paraître le manifeste de Nicolas sur son avénement au trône. Le premier procureur Krasnokoucki, membre de l'association du Sud, les avait prévenus que le Sénat se réunirait à sept heures du matin, pour la prestation du serment. Dans la soirée du 13, Krasnokoucki était venu chez le prince Troubecki, et ne l'ayant pas trouvé, il s'était rendu chez Ryléieff. Celui-ci, de même que Kornilovitch, dépose, qu'après leur avoir communiqué la nouvelle, il ajouta : « Faites ce que vous voulez. » Mais Krasnokoucki ne convient pas de ce fait, et soutient qu'entendant dire autour de lui : « Demain on prête serment; c'est « notre signal ! » il devina les intentions des conspirateurs pour la journée du 14 décembre, voulut en faire part au gouvernement, et n'y renonça que parce qu'il crut impossible l'exécution de ce complot.

Les principaux agens avaient déja communiqué leurs intentions aux simples membres de la société. Il fut résolu qu'on disposerait les soldats à la révolte, en exprimant des doutes sur la renonciation de Constantin; qu'avec le premier régiment qui se refuserait à prêter serment, on irait rejoindre le régiment le plus rapproché, et ainsi de suite en les entraînant tous l'un après l'autre; « on devrait aussi battre le tambour pour attirer le peuple. » Il fut résolu, en outre, qu'on réunirait devant le palais du Sénat toutes les troupes qu'on aurait gagnées, et que, dans cette position, on attendrait les mesures qui seraient adoptées par le gouvernement. Les conjurés, et surtout le prince Troubecki, qui l'affirme lui-même, pensaient que l'empereur, loin d'employer la force, renoncerait aussitôt à ses droits de souveraineté, et entrerait en négociation avec eux. Alors ils auraient manifesté les vœux suivans :

1° Que des députés fussent convoqués de tous les gouvernemens;

2° Qu'il fût publié, à ce sujet, un manifeste du Sénat, dans lequel il serait dit que ces députés auraient à voter de nouvelles lois organiques pour le gouvernement de l'Empire ;

3° Qu'en attendant, un gouvernement provisoire fût établi, et que des députés du royaume de Pologne fussent appelés, « afin d'adopter les mesures nécessaires pour la conservation de l'unité de l'État. »

Dans le cas où Nicolas prendrait la résolution d'inviter Constantin à se rendre à Pétersbourg, les conspirateurs voulaient exiger qu'un cantonnement leur fût assigné hors de la ville, pour y camper, malgré l'hiver, et y attendre son arrivée; mais ils n'en devaient pas moins insister sur la convocation des députés, sous prétexte que leur présence serait également nécessaire, soit pour supplier Constantin d'accepter la couronne, soit pour prêter un serment solennel.

Ce fut là le plan qu'ils se communiquèrent. En cas de non réussite, ils voulaient évacuer la ville et chercher à propager l'insurrection.

Dans la matinée du 13 décembre, Batenkoff disait à Alexandre Bestoujeff : *Il paraît que le succès n'est pas douteux.* Le baron Steinheil, s'était mis à rédiger un manifeste qui portait : « Que les deux grands-ducs ayant renoncé au trône, et repoussant le rôle glorieux de père « de la patrie, il lui appartenait à elle-même de se choisir un souverain, et qu'en consé- « quence, le Sénat décrétait une convocation générale de députés de l'Empire, et dans « l'intervalle, un gouvernement provisoire. »

Plus les conjurés approchaient de l'explosion, plus quelques uns montraient d'impatience et d'ardeur, et plus leur chef témoignait d'irrésolution ; « Mais, disait-il à Ryléieff, et il le « répéta plus d'une fois, s'il ne vient sur la place qu'un petit nombre de troupes, une « compagnie ou deux par exemple, pourquoi nous réunir à elles? pourquoi courir, et « nous et les autres, à une perte certaine? » Tantôt Ryléieff était d'accord avec lui sur ce point, tantôt il lui répondait : « Quand même il ne viendrait que 50 hommes, je me « placerai dans leurs rangs. »

Malgré les incertitudes et les terreurs qui l'agitaient, Troubecki ne renonça pas ouvertement à l'exercice de son pouvoir dictatorial, et il fut arrêté qu'il se porterait le lendemain sur la place du Sénat, pour se mettre à la tête des troupes qui refuseraient de prêter serment. Le capitaine Yakoubovitch et le colonel Boulatoff devaient commander sous ses ordres. Mais quelques uns apercevaient sa lâcheté et se défiaient de lui. Dans la soirée du 13, quand Ryléieff s'écriait : « N'est-il pas vrai que nous « avons choisi un chef admirable dans Troubecki? » Yakoubovitch avait répondu avec un sourire ironique : « Oui, il est d'une belle taille. » Boulatoff sortit avec Yakoubovitch, et chemin faisant, il lui dit : « Qu'en pensez-vous? Le projet de nos collègues « est-il réellement utile? Est-il bien combiné? sont-ils eux-mêmes assez forts? — Je ne « vois pas l'utilité du projet, répliqua Yakoubovitch, et ils me sont presque tous suspects. « — Eh bien, reprit Boulatoff, comme tout doit se découvrir demain, promettons-nous « de ne pas nous joindre à eux, si leurs moyens ne répondent pas à leur entreprise, et si « leur projet n'offre pas une utilité véritable. » Yakoubovitch y consentit.

Pour commencer les opérations, Ryléieff envoya aux casernes du bataillon de marine de la garde, le lieutenant Arbouzoff, qui, dès le 12 décembre, avait tenté de faire répandre dans sa compagnie, par le sergent-major Bobroff et par le sous-officier Arkadieff, des bruits divers : qu'on allait exiger des troupes un serment illégal; que Constantin s'avançait avec la première armée et celle de Pologne pour exterminer tous ceux qui prêteraient serment à Nicolas; que déjà il se trouvait au quatrième relai de poste en avant de Narva ; enfin, que les autres régimens de la garde se refuseraient, sans le moindre doute, à la prestation du serment. Le 13 décembre, en sortant de chez Ryléieff, il alla directement chez les frères Belaieff, tous deux enseignes; là il trouva les deux Bodisco, Divoff et le sous-lieutenant Goudimoff, du régiment des gardes Izmaïlovsky. « Messieurs, « leur dit-il, connaissant votre façon de penser, je crois pouvoir vous parler sans détour : « Demain, on nous demandera notre serment; refusez-le, et préparez vos compagnies à « suivre votre exemple. Nous les conduirons sur la place de Pierre-le-Grand, où se réu- « niront les autres régimens, et nous obligerons le Sénat à sanctionner un projet de « constitution préparé depuis long-temps, pour mettre des bornes à l'autorité de l'Empe- « reur. Il ajouta, en s'adressant u lieutenant Bodisco : J'espère que vous viendrez aussi. « — Non, répondit celui-ci, je n'amènerai pas ma compagnie. M'est-il possible d'agir, « sans connaître votre plan et vos associés? Pour vous, c'est différent, vous fréquentez « les auteurs du complot, et peut-être même êtes-vous persuadé de sa réussite. »

H. C.


Bibl. Jag.



J. B. Gatti

Imp. d'Aubert et Cie

Simple cosaque il fit la conquête de la Sibérie

JAROSLAW III.

IL VEUT FAIRE LA GUERRE A PLESKOF. — IL EST ARRÊTÉ DANS CETTE ENTREPRISE PAR LES NOWGORODIENS.—GUERRE CONTRE LES ALLEMANDS.—DESPOTISME D'JAROSLAW A NOWGOROD.—INSURRECTION DES NOWGORODIENS.—JAROSLAW DÉTRONÉ ; — RÉTABLI ; — SA MORT.

(1264-1271.)

Après la mort d'Alexandre Newski, son frère Jaroslaw lui succéda. Quelques instans de repos semblaient promis à la Russie, lorsqu'une circonstance imprévue faillit rallumer la guerre. Un prince lithuanien, nommé Domant, avait embrassé le christianisme; les Lithuaniens, dont la plus grande partie était encore idôlâtre, se révoltèrent et chassèrent le chef audacieux qui venait de renier leurs antiques croyances. Celui-ci se réfugia à Pleskof. Sa conduite en exil, ses malheurs, son caractère, intéressèrent tellement en sa faveur les habitans de cette cité, qu'ils le mirent à leur tête. La politique eut probablement une 'grande part à ce choix; le peuple de Pleskof et celui de Nowgorod, sans cesse exposé aux incursions des Lithuaniens espérait retirer de grands avantages du commandement d'un chef habile, contre ceux qui l'avaient exilé et dont il devait être l'ennemi le plus opiniâtre. Jaroslaw ne vit pas d'un œil satisfait un étranger s'établir en souverain dans des provinces qu'il regardait comme son bien. Il arma donc contre Domant, mais fléchi par les prières et les menaces des Nowgorodiens, il crut devoir renoncer à son entreprise.

Les Allemands à leur tour commencèrent à inquiéter la Russie. Jaroslaw remporta sur eux une victoire signalée dans les environs de Rewel en Esthonie. Les Tatars qui n'avaient point cessé de se considérer comme les véritables maîtres de la Russie, aidaient le prince de Wladimir à repousser les Allemands et les Livoniens.

Jaroslaw se voyant à la tête d'une puissante armée, crut que le moment était favorable pour soumettre Nowgorod, cette cité indépendante, dont les habitans n'obéissaient qu'aux lois faites par eux-mêmes, et, selon leur bon plaisir, élisaient ou renvoyaient leurs princes.

Voici les conditions suivant lesquelles Jaroslaw devait régner; elles sont extraites du traité solennel que le prince fut obligé de confirmer par serment avant de monter sur le trône de Nowgorod.

« Prince Yaroslaw, nous voulons qu'à l'exemple de vos aïeux et de votre parent, vous « confirmiez, en baisant la croix, la sainte promesse de gouverner Nowgorod conformé- « ment à ses anciennes lois; de vous contenter des *présens* de nos provinces, sans rien « exiger d'elles; de n'en confier le gouvernement qu'à des magistrats nowgorodiens qui « ne pourront être choisis que du consentement du possadnik (1); enfin de ne point chan- « ger, sans de puissans motifs, ceux nommés par votre frère Alexandre, par son fils Dmitri « ou par les Novgorodiens. Il sera envoyé, à Torgek et à Volok, des juges chargés de nos « intérêts réciproques; mais vous, la princesse, vos boïars ou gentilshommes, ne « pourrez avoir de villages ni à Béjitzi, ni dans les autres domaines de Nowgorod, comme « Volok, Torgek, etc., ainsi que Vologda, Zavolotchié, Kola, la Permie, chez les Pechto- « riens et les Yougres, soit par suite d'acquisitions ou de présens. *Il vous sera permis, prince,* « *de venir en automne dans la ville de Roussa ; et, conformément au traité conclu avec votre* « *père Yaroslaw, vous ne pourrez envoyer à Ladoga que votre pêcheur et celui qui brasse de* « *l'hydromel pour vous.* Dmitri et les Nowgorodiens ont accordé, pour trois ans, aux habitans

(1) Premier fonctionnaire de la république.

« de Béjitzi, ainsi qu'à ceux d'Obonège, le droit de se gouverner eux-mêmes : *respectez ces* « *dispositions et ne leur envoyez point de juges.* Ne transportez pas les hommes de nos provinces « dans votre pays, ni de gré, ni de force; la princesse votre épouse, vos boïars et vos « gentilshommes ne doivent prendre en ôtage, pour dettes, ni les marchands, ni les labou- « reurs; *nous assignerons des prairies pour vous ainsi que pour vos boïars;* mais ne récla- « mez pas celles qui nous avaient été enlevées par Alexandre, et en général, ne l'imitez « pas dans ces actes de despotisme. Ainsi que cela était anciennement établi, les juges et « gentilshommes du prince qui visitent les districts, doivent payer, avec l'argent qu'ils re- « çoivent à cet effet, les chevaux dont ils se servent pendant leur voyage; les courriers mi- « litaires pourront seuls exiger que les marchands leur fournissent des chevaux dans les « villages; quant à ce qui concerne les douanes, nos marchands doivent payer, dans votre « principauté ainsi que dans tous le pays de Souzdal, deux écureuils par canot, chariot et « panier de lin ou de houblon : *c'est ainsi, prince, que tout se faisait sous nos pères et nos* « *aïeux.* En conséquence, et pour garantie que vous exécuterez ces conditions, baisez « vous-même la Sainte-Croix en présence des ambassadeurs des Nowgorodiens : sur ce, « prince, nous vous saluons. »

On voit d'après le traité que le prince restait tout à fait à la merci des habitans et qu'il n'avait en réalité que le simple titre honorifique de chef de l'état. Aussi essaya-t-il, pour étendre son autorité, de violer la foi jurée et de fouler aux pieds les droits de ses sujets. Mais les Nowgorodiens n'étaient point habitués à de telles façons d'agir de la part de leurs gouvernans. Le tocsin se fait entendre, on se rassemble, on court aux armes; Jaroslaw est détrôné, ses officiers et ses partisans tombent victimes de l'insurrection, et une députation se rend auprès du prince de Wladimir pour lui signifier la volonté du peuple. *Nous ne voulons pas vous avoir pour chef,* disent les députés, *car vous vous êtes emparés de la maison de l'un de vos boïars; car, à d'autres vous avez pris de l'argent; car vous avez fait sortir de Nowgorod les étrangers qui vivaient paisiblement avec nous; car vos oiseleurs nous éloignent de Volkof, et vos chasseurs de nos champs.*

Jaroslaw était loin de s'attendre à tant d'énergie. Au lieu de chercher à dompter l'insurrection, il envoya son fils vers les Nowgorodiens en les suppliant d'oublier les abus dont ils avaient à se plaindre.

C'en est fait, répondirent les républicains, nous ne voulons plus d'Jaroslaw; qu'il renonce à notre cité.

Alors Jaroslaw réunit des troupes; de leur côté les Nowgorodiens s'armèrent, et le sang était prêt à couler, lorsque par l'intervention du métropolitain Cyrile, homme aussi pieux que sage, la paix se rétablit. Voici les termes du serment qu'Jaroslaw fut forcé de prêter une seconde fois.

« Prince Yaroslaw, oubliez votre ressentiment contre l'archevêque, le possadnik et tous « les citoyens de Nowgorod. Renoncez à les poursuivre et à vous venger d'eux, soit par « des paroles, soit par des actions. Repoussez les insinuations de la calomnie, n'admettez « pas les accusations des esclaves contre leurs maîtres. Rendez à nos ambassadeurs et à « nos marchands, arrêtés à Kostroma et dans les autres villes du pays de Souzdal, la li- « berté d'en partir avec ce qui leur appartient. Délivrez aussi tous les prisonniers de « guerre et les débiteurs de Nowgorod arrêtés à Torgek par le prince Youri, en compre- « nant dans ce nombre les vôtres, ceux de la princesse votre épouse et de vos boïars; « que le marchand puisse retourner dans sa centurie, le paysan dans son district. Ne dis- « tribuez à personne les revenus de l'état. Remettez en vigueur la convention passée avec « votre père, et qu'au lieu des changemens que vous avez apportés dans nos droits, les « traités consentis par Yaroslaw et Alexandre aient toute leur force; ne faites le commerce « dans le quartier des Allemands que par l'entremise de nos marchands; ne fermez point

« ce quartier et n'y envoyez pas vos préposés ; le village de Sainte-Sophie sera la propriété « inaltérable de cette église. Les Nowgorodiens ne pourront être jugés dans la principauté « de Souzdal ; nos négocians y feront librement le commerce selon l'autorisation du khan ; « vous pourrez y percevoir les droits d'entrée déjà établis, mais non pas les introduire dans « les provinces de Nowgorod.»

Ainsi échouèrent les projets ambitieux d'Jaroslaw. Nowgorod conserva sa liberté. Le prince mourut un an après les événemens, ne laissant de son règne aucune trace mémorable. Il ne manquait pas de vues larges, de conceptions dignes d'un grand homme, mais il n'avait pas la fermeté, la résolution nécessaires pour les accomplir. J. C.

SOCIÉTÉS SECRÈTES.

VII.

EXPLOSION.—CONDUITE DES SOLDATS.—LEUR HÉSITATION.—OBSERVATIONS.

Arbouzoff s'efforça de lui démontrer que, sous ce dernier rapport, il n'y avait aucun doute à former, il l'assura que lui-même n'était pas entièrement dans le secret, et l'engagea de nouveau à venir : cependant il sortit sans avoir reçu la promesse qu'il désirait. Ce fut alors que ces jeunes officiers, à l'exception de Goudimoff qui s'était déjà retiré, se décidèrent tout d'un coup à prendre part à l'insurrection, à se porter dès le matin vers leurs compagnies, et à faire naître dans l'esprit des soldats des doutes sur la réalité de la renonciation du Grand-Duc Constantin. Vers minuit, Yakoubovitch et Alexandre Bestoujeff arrivèrent chez Arbouzoff. En faisant connaissance avec les Bélaieff, Yakoubovitch leur dit : « Je ne doute pas de votre bravoure, mais vous n'avez « pas encore vu le feu ; réglez votre conduite sur la mienne. Au reste il n'y a pas d'échec « à craindre ; toute la garde est pour nous.» Ces officiers et plusieurs autres vinrent dans la matinée du 14 décembre trouver les matelots ; l'aîné des Bodisco leur dit : « Prêtez ser-« ment ou non, je n'ai ni ordre ni conseil à vous donner; n'écoutez en cela que votre conscience. » Nicolas Bestoujeff et Kahovski se joignirent à eux. Le premier proposa de mettre de côté tout amour-propre, et de prendre Arbouzoff pour chef : « On peut avoir confiance « en lui, dit-il, nous sommes tous réunis ici pour une commune entreprise. » Kahovski s'écriait : « Plutôt mourir, que de ne point y participer,» et demandait si personne n'avait besoin de poignard. Arbouzoff proposa de se rendre sur la place du Sénat, Bodisco lui répondit : « Je n'irai qu'avec le bataillon entier.—Messieurs, vous n'êtes libéraux qu'en pa-« roles, » repartit Arbouzoff. A l'arrivée du général-major Schipoff, chef de la brigade, les matelots, déjà égarés par leurs officiers, refusèrent de prêter serment. Le général fit arrêter les commandans des compagnies; mais Nicolas Bestoujeff engagea les Bélaieff, Bodisco, Divoff et Spéier à délivrer ces officiers. Dans cet instant, un cri part : «Soldats ! entendez-« vous ces décharges ? Ce sont vos camarades que l'on massacre ! » et le bataillon entier s'élance hors des casernes, malgré les efforts du capitaine Katchaloff, qui tenta d'arrêter les matelots à la porte. Les officiers qui n'avaient pris jusqu'alors aucune part aux désordres, marchèrent à la suite du bataillon quand il fut sorti. En chemin, les matelots rencontrèrent auprès du manège de la garde à cheval le lieutenant Tsébrikoff, du régiment de Finlande, qui leur cria : « En carré contre la cavalerie ! »

Dans le régiment de Moskou, la rébellion commença de meilleure heure. Le prince Rostoffsky, le capitaine Bestoujeff, son frère Alexandre, et deux autres officiers du même régiment (Brock et Volsoff), parcoururent les 6e, 5e, 3e et 2e compagnies, s'efforçant d'égarer les soldats, les détournant de prêter serment, et leur répétant sans cesse : « On nous « trompe en exigeant de nous ce serment ; car le Grand-duc Constantin n'a point renoncé « à la couronne ; il est dans les fers, ainsi que le Grand-Duc Michel, chef de notre régiment. »

Alexandre Bestoujeff ajoutait qu'il arrivait de Varsovie avec ordre de s'opposer à la prestation du serment. Michel Bestoujeff dit aux soldats : « L'Empereur Constantin aime notre « régiment, et il augmentera votre solde. Main-basse sur tous ceux qui ne lui resteront « pas fidèles. » Lui et le prince Stchépine ordonnèrent aux compagnies de prendre des cartouches à balles et de charger leurs armes. « Je ne reconnais pas l'autorité du général, » répondit Stchépine à l'aide-de-camp Vérighine, qui était venu appeler les officiers chez le commandant du régiment, et aussitôt il ordonna aux soldats qu'il avait insurgés, d'enlever le drapeau des mains des grenadiers, et de les repousser à coups de crosses ; lui-même il se précipita, le sabre à la main, sur le général-major Frédricks, qu'Alexandre Bestoujeff menaçait déjà du pistolet. Le prince Stchépine blessa le général Frédricks à la tête et le fit tomber sans connaissance ; il se jeta également sur le général-major Schenschine, commandant de la brigade, qui était accouru, lui porta une profonde blessure, et à terre, il continua long-temps encore à le sabrer ; ensuite il donna plusieurs coups de sabre au colonel Khvosschinsky, au grenadier Krassoffsky, au sous-officier Mosséieff, et criant aux soldats : « *Je vous tuerai tous !* » il parvint enfin à s'emparer du drapeau et à mettre les compagnies mutinées en mouvement vers la place du Sénat.

La révolte s'opéra par les mêmes moyens dans le régiment des grenadiers du corps. Quand les soldats sortirent pour prêter serment, le sous-lieutenant Kojevnikoff s'approcha d'eux *dans un état d'ivresse,* dont il convient lui-même. « Ayant appris par Suthoff que « l'instant fixé par la société secrète pour l'insurrection était arrivé, il avait, dit-il, voulu « se donner du courage, et en prenant une boisson forte, il avait égaré ses sens. Kojevni-« koff demanda aux soldats : Pourquoi oubliez-vous le serment que vous avez prêté à « l'empereur Constantin ! » Puis il leur cria encore de la galerie : « A qui prêtez-vous « serment? tout ce qu'on vous dit est faux. »

Cependant, l'ordre ne fut pas troublé par ces interpellations ; la prestation du serment s'effectua, et les soldat se mirent à table pour dîner ; alors, le lieutenant Suthoff, qui avait aussi prêté serment, vint trouver sa compagnie, et dit : « Mes amis, nous avons eu tort d'obéir ; « les autres régimens se sont refusés au serment et se sont réunis sur la place du Sénat ; « habillez-vous, chargez vos armes, *suivez-moi*, *ne m'abandonnez pas!* J'ai votre solde dans « ma poche, et je vous la distribuerai sans en attendre l'ordre. » Malgré les exhortations du colonel Stürler, commandant du régiment, presque toute la compagnie suivit Suthoff, qui ne cessait de répéter : « En avant ! ne m'abandonnez pas ! » Sur ces entrefaites, un autre lieutenant, nommé Panoff, qui avait prêté serment comme Suthoff, courait de compagnie en compagnie, excitait les soldats, les assurait qu'on les avait trompés, et que l'Empereur Constantin et les autres régimens leur feraient un mauvais parti. Enfin, lorsque le commandant du régiment, s'adressant aux bataillons, leur donna l'ordre de charger leurs armes pour le suivre contre les rebelles, Panoff les dissuada d'obéir : « Rendons-« nous plutôt à ceux qui défendent Constantin, » leur dit-il ; voyant alors qu'un grand nombre de soldats ajoutait foi à ses discours, il se précipita au milieu de la colonne, donna le signal de la révolte par le cri de *hourra!* et se mit à la tête de plusieurs compagnies qu'il conduisit en désordre vers la place du Sénat. En passant devant le palais d'hiver, Panoff fit un mouvement pour entrer dans la cour avec une partie des grenadiers du corps ; mais s'apercevant que ce poste était occupé par les sapeurs, il s'écria : *ils ne sont pas des nôtres!* et ressortit. Arrivé sur la place du Sénat, quand plusieurs soldats reconnurent leur erreur, il les assura que Constantin allait incessamment arriver, qu'il punirait l'infidélité des gardes, et que pour eux ils seraient récompensés. Finalement il réunit ses compagnies à celles qu'avait amenées Stchépine : *plusieurs individus en frac, armés de poignards, de pistolets, de sabres, se mêlèrent dans leurs rangs.* (1)

H. C.

(1) Rapport officiel.

OBSERVATIONS.

Tout le monde se rappelle les événemens du 14 décembre qui ensanglantèrent les rues de Saint-Pétersbourg. Pour la première fois, cette capitale était devenue le théâtre d'une lutte entre deux principes politiques qui se disputaient le triomphe; d'un côté, le parti conservateur, de l'autre, les hommes avides de réformes. Autour de Nicolas se groupaient, avec cette union qui naît d'un extrême danger, tous les Russes et tous les étrangers attachés au trône, à la dynastie, à la légitimité. Quant aux conjurés, on vit ce qui arrive presque toujours dans les conspirations. Les hommes d'action se trouvèrent au lieu indiqué, armés, prêts à combattre et faisant le sacrifice de leur vie, mais quant au chef, quant à la tête qui devait diriger le mouvement, quant au prince Trubecki, le lâche se cacha; non seulement il ne partagea point les périls des associés qu'il avait entraînés, mais au contraire il se hâta de prêter serment de fidèlité à l'empereur Nicolas. Aussi rusé que lâche, il se promettait de sortir sain et sauf de la lutte, quelqu'en fût le dénouement: dictateur dans le cas où les conjurés triompheraient, et s'ils succombaient, fidèle sujet de l'empereur. Tandis que le canon grondait, que le sang coulait, il se trouva mal plusieurs fois, et courait de maison en maison, cherchant assistance et refuge; enfin il resta inactif toute une nuit dans la demeure du ministre d'Autriche, beau-frère de sa femme.

Le parti conservateur triompha, l'empereur Nicolas fut proclamé autocrate de toutes les Russies, presqu'au même moment où l'on conduisait au supplice Pestel, Ryléieff, Bestoujeff Rumin, Mouraview et Kahofski. Ceux-ci purent se tromper dans le but à atteindre, ou dans le choix de leurs moyens, leur imagination put les égarer, leurs passions les aveugler, mais du moins ils moururent avec calme et résignation, et ne permirent point de douter que leur conduite ne fût le résultat d'une profonde conviction. Leur mort fnt une éclatante protestation contre un système qui ne reconnaît de pouvoir que le despotisme, n'admet de contrepoids qu'une aristocratie hautaine et égoïste, et d'organisation sociale que les envahissemens successifs et l'esclavage.

Cependant, tout en admirant les vues larges de quelques chefs, particulièrement de Pestel, en rendant justice à leur dévouement, à leur courage, il nous reste à les juger positivement dans la tâche qu'ils ont entreprise; nous le ferons avec l'impartialité qui est le premier devoir d'un historien, et nous n'hésiterons point à indiquer en quoi nous pensons qu'ils se sont trompés et qu'ils ont manqué à leur mission.

D'abord ils n'ont pas approfondi la cause véritable des maux qui pèsent sur leur patrie, et comme beaucoup d'étrangers, ils les ont à tort personifiés dans la personne du tsar. Ensuite, ils ont entièrement oublié les malheureux esclaves.

Depuis que la Russie est en contact journalier avec les nations européennes, jamais le trône ne fût occupé par un prince plus doux, plus humain, plus capable de rendre son peuple heureux, que l'empereur Alexandre; élève de La Harpe, ami d'un illustre Polonais, il nourrissait dans son cœur tous les sentimens les plus propices à l'amélioration du sort de ses sujets.

Le bien-être des serfs de la couronne, l'affranchissement des esclaves dans quelques provinces, des institutions scientifiques et philantropiques, furent les faits qui resultèrent de ses intentions généreuses. Il répétait souvent qu'il serait heureux de voir le sort des paysans amélioré. Si, d'un autre côté, nous le voyons présider la Sainte Alliance, tolérer la tyrannie du grand-duc Constantin en Pologne; s'il fut envahisseur et despote, c'est qu'un autocrate en Russie n'est pas maître chez lui. Nonobstant sa puissance apparente, il est forcé de fléchir devant l'aristocratie qui l'entoure; c'est ce qui explique comment les princes russes peuvent envahir les états voisins, et les rayer de la liste des nations indépendantes, tandis qu'ils n'oseraient, dans leurs propres états, affranchir un seul esclave appartenant au plus misérable de leurs boïars.

Les conjurés ne reconnurent point cette vérité; ils s'obstinèrent à voir dans Alexandre la cause de tous les abus. Ils regardèrent sa mort comme indispensable au bonheur de la Russie. Eh! bien, ainsi qu'ils l'ont désiré, Alexandre cesse de vivre; l'empereur Nicolas lui succède. Le système politique change-t-il, la nation est-elle plus libre, plus heureuse?

Cette observation est grave. Tant que les libéraux russes, au lieu d'étudier la misère du peuple et chercher à éclairer les boïars, emploieront leurs efforts uniquement à se débarrasser des princes qui gourernent, ils n'apporteront aucun changement réel dans la situation des peuples du nord-est de l'Europe, et tous leurs sacrifices aboutiront à de mesquines et insignifiantes révolutions de palais. Un prince détrôné cédera la place à un autre prince ou à un usurpateur plus défiant, plus arbitraire que son prédécesseur. La mort de Pierre III, de Paul, d'Alexandre, n'a pas eu d'autre résultat que de rendre plus formidable et plus corrompue la police secrète.

Quel est le fléau qui dégrade aujourd'hui la Russie? l'esclavage, la traite des blancs. C'est sur cette iniquité que doivent d'abord tourner leurs regards tous les hommes généreux de la Russie. Et cependant les conjurés avaient mis cette question entièrement de côté; ils parlaient de la charte, des institutions, de la république, pas un mot de la servitude. Cette seconde observation, qui d'ailleurs se rattache immédiatement à la première, est également grave.

Il y avait un temps où l'on pouvait craindre d'aborder la question de l'affranchissement des esclaves, car à l'instant on voyait naître en imagination, comme fantôme d'épouvante les meurtres et l'anarchie; on se rappelait les révoltes sanglantes des Stenko, des Pugatchew. Mais aujourd'hui qu'un génie supérieur a découvert le principe de l'association, ce problême difficile peut être examiné sans crainte, et recevoir une heureuse solution, sans que les intérêts des nobles et des riches en soient froissés. En quoi consiste-t-il? à rendre les serfs libres, aisés et heureux, sans rien ôter en richeses et en jouissances, à ceux qui dans l'état actuel des choses, les torturent et les exploitent. Dans aucun pays du globe la découverte de Fourier (1) ne saurait être plus heureusement appliquée; dans aucun pays du globe, elle ne saurait produire de plus beaux fruits. Quelle belle tâche pour la Russie que de changer cinquante millions d'esclaves abrutis en hommes intelligens et heureux; quel beau spectacle pour le monde que de lui voir transformer ses steppes incultes et arides, en de rians jardins, et de magnifiques cités! Quelle gloire pour elle d'assurer sa propre tranquillité, et d'accroître immensément ses richesses, en changeant son sanglant et barbare système d'envahissement en un système de paix et d'harmonie. Un jour on verra ce nouvel ordre de choses régner dans le monde entier, honneur au Russe s'il en prend glorieusement l'initiative.

Que les patriotes russes désormais tendent donc la main aux esclaves, et cherchent à concilier la liberté et le bien-être de ces derniers, avec le bien-être des seigneurs, ce qui ne saurait s'effectuer que par une association augmentant tellement la masse des produits, que ceux qui n'ont rien possèdent, et que ceux qui possèdent acquièrent chaque jour. Qui donc s'opposerait à cette amélioration? N'avons-nous pas vu les tsars faciliter l'affranchissement des serfs? ils n'ont aucun intérêt à ce que cette multitude végète dans une éternelle ignorance et misère. Que les idées de Fourier se répandent, et nulle puissance n'empêchera l'application d'un principe qui doit concilier tous les intérêts sans nuire à aucun.

Les boïars préfèreront-ils de rester éternellement exposés à la vengeance de leurs esclaves? Les tsars eux-mêmes veulent-ils être toujours à la merci du poignard et du poison?

Depuis le prince jusqu'au dernier sujet, l'intérêt de tous dans ce pays de troubles et de tourmentes, exige une prompte solution aux difficultés toujours croissantes d'une

(1) Traité d'Association, par Charles Fourier.

vicieuse organisation sociale. Cette solution ne saurait se trouver que dans le système que nous indiquons; dans ce système seul tous les intérêts peuvent s'accorder; ceux du prince et ceux des sujets, ceux des riches et ceux des pauvres, ceux des seigneurs et ceux des esclaves. L'application de la découverte de Charles Fourier commencerait une nouvelle ère pour la Russie en même temps que pour le monde entier. Un si beau résultat vaut bien la peine qu'on l'étudie; nous y convions tous les esprits graves et sérieux, ils se convainqueront que l'assaciation, telle que l'entend Fourier, est le seul remède contre l'absolutisme, contre l'esclavage et contre l'esprit de conquête et d'envahissement.

JEAN CZYNSKI.

LE SPECTRE DE LA PRINCESSE EUPHRASIE.

Siméon, prince de toutes les Russies, cherchait à consolider sa puissance par des alliances matrimoniales. Uniquement préoccupé du désir d'étendre sa domination, il mariait les membres de sa famille sans consulter le penchant de leurs cœurs, mais seulement ses vues politiques. Il destina sa sœur Julienne à Olgerd le brave, grand duc de Lithuanie. Ce prince était idolâtre encore; mais Siméon n'hésita pas à favoriser cette alliance d'un païen avec une princesse chrétienne, car c'était pour lui une moyen sûr à l'aide duquel il attirait à lui cet ennemi puissant de la Russie, et le faisait son allié. Sa nièce, la princesse de Rostof, fût forcée d'accepter la main de Lubart, prince de Wolhynie, pour seconder ses projets ambitieux. Siméon lui-même se mit en tête d'épouser Euphrasie, princesse de Smolensk, sans chercher à s'assurer de son amour, sans se demander si son cœur était libre; mais il avait besoin de s'allier la principauté dont elle était souveraine, et ce fut le seul motif qui lui fit rechercher la main d'Euphrasie que le père de la jeune fille consentit à lui accorder.

Euphrasie, forcée d'obéir, se laissa conduire à l'autel; elle jura fidélité à son époux; mais à l'émotion qui la dominait, il était facile de reconnaître que sa bouche trahissait les sentimens de son cœur, et le sourire sardonique qui se peignait sur ses lèvres, aurait laissé deviner à un observateur attentif qu'elle méditait un projet de vengeance.

La tristesse empreinte sur la figure de la princesse n'échappa point aux regards de la multitude, qui s'était portée en foule à la cérémonie. Son visage était pâle, ses traits altérés, sa démarche chancelante. Siméon seul ne s'en aperçut pas; sa fiancée était belle, et jaloux de la posséder, il attendait avec impatience l'heureux moment où elle devait s'abandonner entièrement à lui.

Enfin, l'heure tant désirée arrive : Siméon est au comble du bonheur. De combien de doux rêves son imagination n'est-elle pas bercée? Il va pour la première fois posséder celle qu'il aime, son Euphrasie, si jeune, si naïve, si belle, et que les mystères de la couche nuptiale doivent lui faire trouver plus belle encore. Ce n'est plus de la joie qu'il éprouve, c'est presque du délire. Le cœur tout rempli de ces doux pressentimens, il s'élance radieux dans la chambre de sa femme; mais, quel est son effroi, lorsqu'au lieu de la belle Euphrasie, ses regards rencontrent un spectre, un squelette? Il ose à peine en croire ses yeux, et recule d'épouvante. Le lendemain, Euphrasie est aussi belle que la veille, mais à l'approche de la nuit elle se transforme en un fantôme qui apparaît au prince terrifié et lui ferme brusquement la porte du boudoir.

Tout le monde s'émeut dans le palais, on se questionne, on se livre à mille conjectures. Les médecins sont convoqués pour éclaircir cette mystérieuse aventure; on consulte les sages, mais personne n'y peut rien. Toutes les ressources de l'art sont mises en défaut. Euphrasie si belle, si pleine d'attraits pendant le jour se métamorphosait en un horrible spectre pendant la nuit. Ce stratagème dura plusieurs jours. Enfin, Siméon irrité et désespérant de pénétrer cet affreux mystère, prend son parti et renvoie sa femme à son père.

Euphrasie épousa quelque temps après le prince Tominski, qu'elle aimait, et dont

l'affection la payait d'un tendre retour. Pour Tominski, elle se montra aussi belle la nuit que le jour; jamais spectre ni fantôme ne vinrent troubler le bonheur des deux amans que le ciel avait destinés l'un à l'autre.

Siméon croyait, et d'après lui les chroniqueurs russes ont répété, qu'Euphrasie avait été ensorcelée le jour de ses noces. Mais le peuple qui a quelquefois plus de bon sens que les annalistes se moquait de Siméon, en disant que la princesse Euphrasie était une femme d'esprit et de courage, puisqu'elle avait su se débarrasser de son mari en exploitant sa superstition. H. CARLET.

POÉSIE RUSSE.

Jusqu'à ce moment nous avons donné des extraits des poésies anciennes, nous nous proposons dorénavant de faire connaître les poètes contemporains les plus distingués; on s'étonnera à quel point leurs écrits sont empreints de l'amour de la liberté, et d'une teinte mélancolique qui peint à la fois leur déception et leur espoir.

LE PRISONNIER AU PAPILLON, PAR JOUKOWSKI.

« D'où viens-tu, habitant des airs? Dis-moi, quel zéphir te poussa vers cette triste de- « meure? Hélas! le beau regard de l'aurore ne pénètre jamais en ce cachot... Cet abîme « c'est le séjour des spectres, l'ombre du plaisir fuit ces lieux!

« Qu'il est doux de te voir! tu auras entendu d'en haut, mon hôte chéri, des soupirs de « détresse... et la pitié t'aura amené! hélas! mon âme opprimée de douleur vit en toi « tout l'univers... Tu fis jaillir de tes ailes le brillant espoir dans le caveau du prisonnier.

« Dis-moi, cher enfant de la nature, sont-elles les mêmes toutes les beautés des « cieux? Les prairies ont-elles encore leur bordure de fleurs, les forêts leur ombrage? « Les eaux sont-elles toujours claires? Le chantre du bocage chante-t-il dans le silence de « la nuit? Hélas! dis-moi où est l'aurore? Vois-tu encore le printemps?

« Parle-moi de la liberté! As-tu entendu ses hymnes dans la montagne? L'as-tu vue « dans les prairies? Ah! as-tu visité les lieux où je fus heureux? La nature y est-elle tou- « jours si riche? N'y a-t-il rien de changé?

« Le printemps ne voit jamais ce cachot; tu n'y trouveras point de fleurs. Ici, la main « des geôliers grava tout un chant de souffrance... Ces murs ne laissent jamais passer le « souffle léger des zéphirs; tu apprendras à gémir, tes ailes battront les chaînes.

« Vole donc, vole à la liberté des champs! Laisse la profondeur de l'abîme! hâte-toi de « vivre ton printemps : il n'y en aura plus d'autre pour toi! Hâte-toi, ornement de la « création, les prés joyeux t'appellent; là les désirs au lieu de chaînes! les cieux pour « le cachot.

« Sois joyeux, mon hôte aux ailes légères! Peut-être, en folâtrant avec les fleurs, ren- « contreras-tu deux jouvenceaux avec leur mère chagrine... Ah! si tu pouvais alléger leur « peine par quelques paroles de consolation, leur dire : il vit, il pense à vous!... Mais « ne peux pas parler!

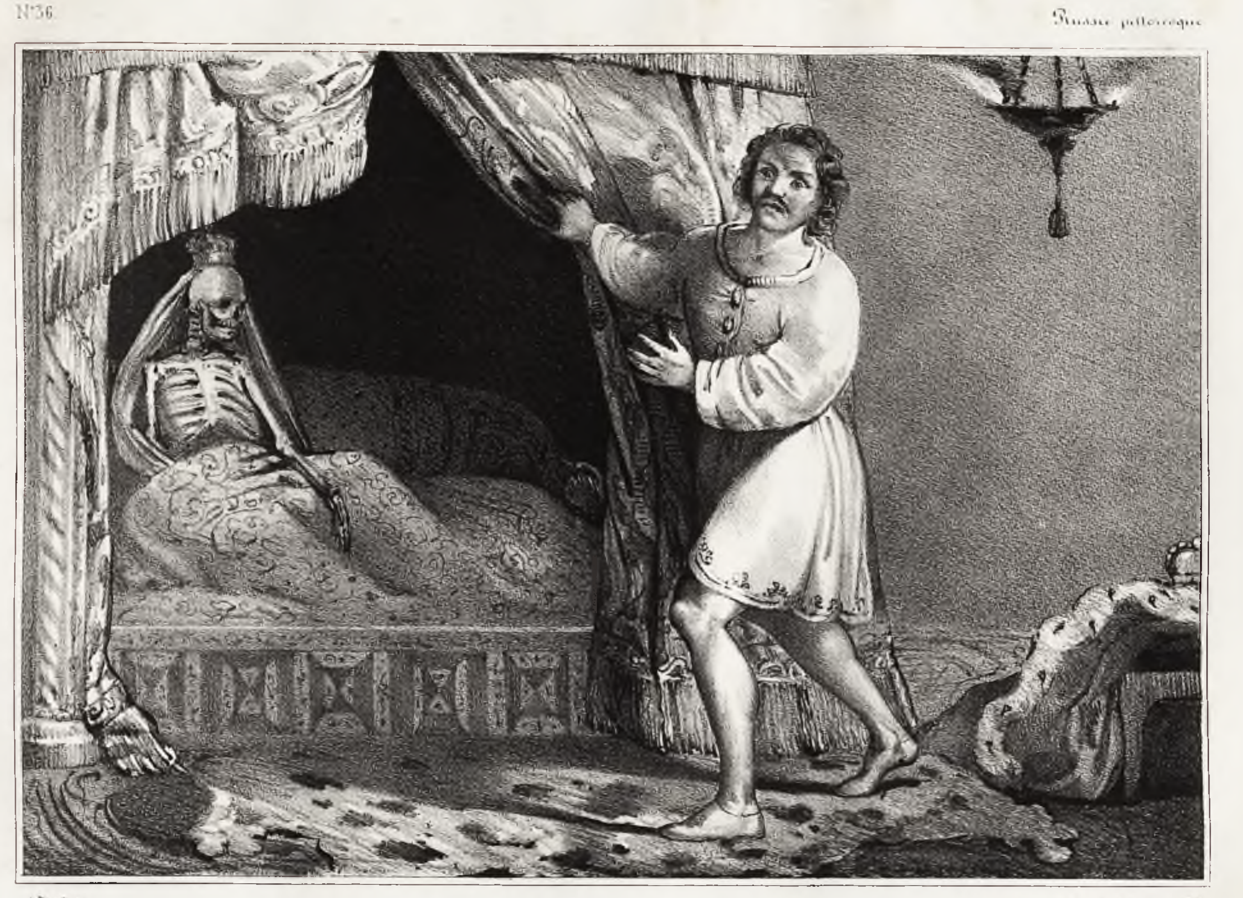
« Hélas! qu'au moins tes ailes d'or charment mes jouvençeaux; rase doucement le « gazon, comme si tu voulais être pris. Ils se mettront à ta poursuite, désireux d'une prise « si brillante; et, en sautant de fleur en fleur, attire-les vers ma prison!

« Témoin indifférent de ces jeux, la mère les suivra pas à pas; tâche d'égayer le che- « min des malheureux par la légèreté de ton vol. Leur amour est mon dernier bouclier. « Il est la Providence du souffrant; leurs saintes prières d'orphelins fléchiront les gardes « de la prison.

« Les grilles de fer seront brisées! Mes yeux verront encore enfans, épouse, montagnes « et forêts!... Mais quoi? mes chaînes ont retenti! Illusion trompeuse! mon visiteur ef- « frayé s'est envolé!... Attends!... Mais il n'y était plus! » J. DWORZECKI.

LE SPECTRE D'EUPHRASIE

N°36 Russie pittoresque



J.B. Galli. Imp. d'Aubert et Cie

Belle pendant la journée, elle se changeait en squelette la nuit

BASILE I. DIMITRI, FILS D'ALEXANDRE NEWSKI. ANDRÉ III, SON FRÈRE.

BASILE MONTE SUR LE TRÔNE.—DIMITRI NOMMÉ PRINCE DE NOWGOROD.—IL EST CHASSÉ PAR CEUX QUI L'ONT ÉLU.—MORT DE BASILE.—DIMITRI PRINCE DE WLADIMIR.—AMBITION DE SON FRÈRE ANDRÉ.—GUERRE CIVILE.—TRIOMPHE D'ANDRÉ.

(1271-1294.)

Suivant la coutume adoptée après la mort d'Jaroslaw III, son frère Basile ou Vasili recueillit la souveraineté de Wladimir. Il devait également régner à Nowgorod; mais les citoyens de cette république, soit qu'ils gardassent rancune à son frère, soit qu'ils voulussent maintenir leur droit d'élection, repoussèrent Basile et choisirent Dimitri, fils d'Alexandre Newski. Basile eut recours aux armes. Néanmoins, se défiant de ses forces, il invoqua le secours des Tatars, toujours habiles à profiter des circonstances qui, en allumant la guerre civile, affaiblissaient la Russie et leur procuraient de nouvelles occasions de pillage. Les hordes du Khan se réunirent donc aux soldats de Basile; de son côté, Dimitri arma les habitans de Nowgorod. Le signal du combat allait être donné, lorsque les Nowgorodiens craignant d'attirer sur eux la vengeance du Khan, résolurent de prévenir la guerre par un traité. Dimitri s'apercevant de leur hésitation jugea prudent de se retirer dans son apanage. A peine eût-il accompli ce dessein que les Nowgorodiens élurent Basile, ou plutôt se soumirent à lui. Mais ce dernier ne jouit pas long-temps de son triomphe : car il mourut peu après et dans la fleur de l'âge. Dimitri obtint alors par droit de succession les provinces que probablement il aurait tenté d'arracher par la violence : Wladimir et Nowgorod le reconnurent pour leur prince.

Les droits de la naissance, le libre choix du peuple, semblaient le destiner à faire cesser l'abaissement de la Russie; malheureusement il avait un frère jaloux, inquiet, ambitieux et intrigant, dont le nom était André. Celui-ci n'ayant point d'armée, ne possédant aucun droit, ne pouvant compter sur la sympathie du peuple, se rendit à la grande horde auprès du Khan. Là, en calomniant son frère, en s'humiliant lui-même, il espéra parvenir à dépouiller Dimitri.

Mangou régnait à la Horde. Il accepta les propositions d'André, et, se conformant à la politique de ses prédécesseurs qui perpétuaient en Russie les troubles et les dissensions, il le nomma prince de Wladimir.

Dimitri se préparait à la défense. Son armée demandait à combattre, le peuple voulait le soutenir, mais André sut tirer parti, même des dispositions qui lui étaient hostiles. Voyez, dit-il au Khan, voyez quelle est la conduite de Dimitri; au lieu de vous obéir, il se révolte. Mangou irrité ordonna à tous les princes apanagés de prendre en main la cause d'André, et pas un n'osa enfreindre l'ordre de l'usurpateur tatar.

Dimitri fut donc forcé de fuir devant son perfide frère. Accompagné de quelques boïars, il prit le chemin de Nowgorod; mais nous avons vu que les républicains de cette grande cité étaient, en même temps, marchands et spéculateurs. L'intérêt du moment passait chez eux avant toute autre considération. Dans la crainte d'offenser André et d'exciter la colère du Khan, ils refusèrent un asile au prince que naguère ils avaient proclamé d'un suffrage unanime. Non contens encore, ils retinrent ses filles en otage, afin d'avoir une garantie contre le père, si jamais la fortune lui redevenait favorable.

Dans cette situation déplorable, une pensée vint à Dimitri. Nous avons dit que l'unité des Tatars n'existait plus, et que Nogaï avait fondé un empire à part. Le prince exilé se rendit auprès de lui, exposa ses droits, ses malheurs, et demanda protection. Nogaï fut

charmé de la démarche du prince russe ; et, fier d'être pris pour arbitre des différends qui agitaient la Russie, se regardant comme le souverain du Nord, comptant sur la reconnaissance et la fidélité de Dimitri, il le nomma, de sa propre autorité, prince de Wladimir, et lui donna une armée considérable pour faire exécuter sa volonté.

Alors la Russie devint le théâtre d'une guerre acharnée entre deux frères, entre deux Khans. Des Russes combattaient contre des Russes, les Tatars de Kaptchak contre les Tatars de Nogaï. D'abord Dimitri reconquit Wladimir, puis André l'expulsa une seconde fois. Durant cette lutte horrible le territoire fut ravagé et les populations décimées. Enfin, André consolida son triomphe, et Dimitri fut contraint à chercher un refuge à Twer. Mais, le croira-t-on? cet homme ambitieux, rusé, perfide, qui n'avait point hésité à implorer le premier l'appui des Tatars pour dépouiller son frère, n'eut pas plutôt assouvi son ambition qu'il le rappela pour lui céder volontairement le trône qu'il avait arraché après tant d'efforts. Les annalistes ne nous expliquent pas les motifs de cette étrange résolution ; soit que sa conscience le tourmentât, ou qu'il redoutât la vengeance du peuple ; soit qu'il craignît l'explosion de nouvelles guerres, ou qu'il comptât sur la mort prochaine de son frère malade, toujours est-il qu'il offrit, en cette circonstance, un des spectacles les plus extraordinaires que puisse fournir l'histoire. Dimitri n'exerça pas long-temps la souveraineté qui lui avait été rendue ; il mourut sans postérité, brisé par les chagrins de sa vie bien plus que par la vieillesse.

André prit paisiblement possession de son héritage, regrettant, mais trop tard, d'avoir changé en désert le pays qu'il devait gouverner. J. C.

SUR L'AFFRANCHISSEMENT DES BLANCS.

Nous avons donné le tableau de l'affreuse condition des esclaves en Russie, nous avons raconté les révoltes sanglantes qui en ont été à plusieurs reprises le résultat inévitable ; nous allons maintenant traiter la question importante de leur affranchissement, et afin que nos investigations soient de quelque utilité, nous examinerons les opinions déjà produites à ce sujet.

Le silence forcé qui malheureusement règne en Russie, n'a pas permis aux habitans mêmes du pays de manifester hautement leurs idées sur cet objet, et de s'éclairer mutuellement par la discussion. Les projets que nous allons analyser émanent de quelques Polonais, qui, également attristés de voir régner la servitude dans leur pays et l'esclavage en Russie, prétendent à leur double abolition, et y travaillent en recherchant soigneusement les moyens de parvenir à ce but, réclamé par tous les hommes qui nourissent dans leur cœur l'amour de la justice, et les sentimens d'humanité.

Tout ce qu'on a proposé à ce sujet jusqu'aujourd'hui, peut se résumer en ces quatre points.

1° Éclairer les serfs ;
2° Proclamer l'égalité devant la loi ;
3° Donner le suffrage universel ;
4° Doter les serfs au détriment des propriétaires.

Ceux qui sollicitent avant toute autre mesure l'instruction pour les serfs et les esclaves se basent sur la croyance que les esclaves, rendus immédiatement à la liberté, ne sauraient s'en servir qu'à leur propre détriment et au détriment de la société. Ils pensent donc qu'il est nécessaire de les faire sortir d'abord de la fange d'ignorance, de superstition et d'avilissement dans laquelle ils croupissent depuis dix siècles de continuelle oppression.

Quelques esprits généreux furent frappés de cette idée, et l'on fonda dans plusieurs

villages des écoles primaires, où les serfs pouvaient envoyer leurs enfans apprendre à lire, à écrire et à compter. Mais qu'arriva-t-il? Les serfs refusèrent d'envoyer leurs enfans à l'école; ni prières, ni menaces ne servirent; il fallut employer la force pour faire consentir les pères à ce que les fils suivissent les études. Ceux qui s'opposent à tout changement dans la condition des serfs, ceux qui voient une ruine pour eux-mêmes dans leur affranchissement, se réjouirent de ce résultat, et dirent: *Voici la preuve que la condition des serfs n'est pas si malheureuse qu'on le prétend, eux-mêmes repoussent tout changement; ils ne veulent être ni libres, ni éclairés.*

Si l'on s'était donné la peine d'examiner les motifs de la répugnance du serf, si on lui avait demandé pourquoi il s'opposait à l'instruction de son fils, voici ce qu'il eût répondu: *En me faisant envoyer mes enfans aux écoles, vous m'enlevez mes aides, mes seuls instrumens de travail. Mon fils, c'est mon ouvrier, c'est le gardien de mon cheval, de mon bœuf, de mon jardin, de mon champ. En m'enlevant mon enfant, vous me condamnez à la misère, à la faim: car je suis forcé de travailler pour mon seigneur, de veiller à ses domaines; qui donc nourrira mon cheval; qui gardera mon champ?..* Et il dit vrai.

Le champ que le seigneur laisse à l'esclave, et qui suffit à peine à lui procurer la plus misérable nourriture, ce champ, il n'a pas le temps de le cultiver, de le garder; lui arracher ses enfans, c'est le priver d'instrumens indispensables à sa subsistance. Dès que l'enfant commence à marcher, il devient utile à son pauvre père. Le serf, l'esclave, ne s'affligent point du nombre croissant de leurs enfans: car leurs enfans sont leurs bras.

Si vous voulez donc éclairer la naissante génération des esclaves, arrangez les choses de telle sorte que l'instruction donnée aux fils n'empire point la condition actuelle des pères. Pour instruire les uns, ne tuez pas les autres.

Et encore, à quoi bon cette instruction, à qui profiterait-elle, si de suite la condition du serf ne doit pas être changée, si le serf instruit, éclairé, ne doit pas quitter le village où il est né, la terre où il est attaché; s'il ne doit pas être maître de son travail, si les produits de ses bras, de son intelligence, appartiennent, non à lui, mais à son maître? Les connaissances que vous aurez données à ce malheureux, loin de lui être une consolation, augmenteront ses souffrances, en lui faisant mieux apprécier l'horreur de sa condition; le développement de son intelligence accroîtra ses tortures. Plusieurs seigneurs russes, afin de tirer un plus grand parti de leur propriété d'*hommes*, ont forcé leurs esclaves à apprendre à chanter, à jouer, à peindre, ils ont prétendu en faire des artistes! Malheureux artistes! que de fois n'a-t-on pas vu des serfs musiciens se couper les mains qui procuraient à leurs seigneurs des jouissances, et ne savaient pas racheter leur liberté. L'esclave éclairé, artiste ou savant, c'est l'être le plus infortuné qui existe; sa vie n'est qu'une longue agonie qui se termine par son désespoir ou par la rage du maître dont la tyrannie échoue contre la résistance passive de la victime.

Ainsi, l'instruction donnée aux serfs, sans autre modification à leur sort, est également nuisible aux pères et aux enfans. Aux premiers, car on les prive d'aides indispensables; aux seconds, car on développe en eux la faculté de souffrir en même temps que de comprendre.

D'autres ont pensé que toutes les améliorations s'effectueraient par le seul fait de l'*égalité devant la loi.* Napoléon, lorsqu'il entra dans cette partie de la Pologne que l'on nommait le duché de Varsovie, abolit l'esclavage; son Code devint obligatoire l'*égalité devant la loi* fut proclamée. Le plus riche seigneur et le plus pauvre serf comparaissent devant le même tribunal, ont les mêmes juges. Que la Pologne donc, où l'application du principe est vivante, nous serve d'exemple. Vous y voyez, nonobstant une *égalité prétendue*, un intendant, avec le fouet, surveillant les malheureux paysans; vous y voyez ces derniers travailler encore quatre, cinq et six jours par semaine pour leur seigneur, lui apporter

différens *dons forcés*, continuer les mille corvées, telles qu'au moyen âge. Vous les y voyez pauvres, abrutis, n'ayant d'autre nourriture qu'un pain noir dont on n'a pas d'idée, enfin tels qu'ils étaient jadis.

Et cela ne pouvait être autrement. On a donné la liberté au paysan sans lui procurer les moyens d'existence. Oui, le serf est devenu libre de droit; mais il n'a pas de pain, ni pour lui, ni pour sa femme, ni pour ses enfans. Personne n'a le droit de le châtier, de l'outrager, de l'exploiter; mais aussi personne ne vient à son aide, ne lui donne le strict nécessaire. Il est libre; mais il meurt de faim. La joie d'être libre n'a duré qu'un jour. Que peut-il faire de sa liberté, le paysan affranchi? Ira-t-il à la ville, offrir le spectacle de lui et sa famille, tout ignorant, maladroit, hébété par la misère et l'oppression? Que sait-il autre que labourer la terre et rendre au bœuf les coups qu'il reçoit de l'intendant? Aussi, quand l'enivrement d'une liberté prétendue fut dissipé, et que la faim se fit sentir, le paysan affranchi retourna auprès de son ancien maître, et lui dit : Maître, on m'a donné la liberté, et je ne sais qu'en faire. J'ai faim, ma femme et mes enfans ont faim. Reprenez vos droits, battez-moi; mais donnez-moi du travail : je ferai la même corvée que je faisais, je ferai une corvée plus dure; mais rendez-moi ma cabane où j'avais un asile, et mon champ, où je trouvais ma nourriture. La misère force ainsi le malheureux à renoncer à la liberté. L'égalité devant la loi existe en Pologne, et à côté d'elle, la servitude, la corvée, avec tout le cortége dégradant des intendans, des fouets, etc., etc. L'esclavage est aboli de droit, mais non pas de fait.

En voyant que le Code de Napoléon était insuffisant pour assurer la liberté et le bonheur, on imagina qu'il n'y avait d'autre moyen de régénération que de changer la forme du gouvernement, et de substituer le régime républicain et le suffrage universel, au régime despotique ou monarchique. Le suffrage universel fut regardé comme ancre de salut. Mais le serf affranchi, plongé dans la misère, exposé à la rigueur des climats, torturé par les besoins physiques, sera-t-il plus à l'aise, plus riche, plus heureux, quand on lui accordera le droit d'élire les représentans du pays, et devenir lui même député? Electeur ou élu, saura-t-il davantage se créer l'indépendance et le bien-être? C'est là se faire des chimères, et pousser loin l'abus des théories. Quoi! de pauvres êtres que dix siècles d'esclavage ont fait croupir dans l'ignorance, la superstition et l'inertie, sortiront tout-à-coup de leur engourdissement pour aller discuter les théories, les droits et les devoirs de l'homme, juger les intérêts du pays et ses rapports avec l'étranger, examiner et résoudre les problêmes sociaux auxquels les philosophes de tous les pays n'ont pu donner de solution pendant des siècles d'études et de profondes observations? On ne sait donc pas ce que c'est qu'un serf, un esclave? Croirait-on que ces malheureux, presque entièrement privés de leurs facultés intellectuelles, ont perdu l'usage de la parole? Ils sont incapables de soutenir la plus simple conversation, d'échanger même quelques phrases sur des sujets domestiques, et l'on voudrait, que réunis dans une même assemblée, avec des hommes instruits, des nobles, des prêtres et des riches, ils fissent triompher leurs droits, exposassent victorieusement leurs intérêts et leurs besoins? J'ai vu cent fois de pauvres serfs suer sang et eau, peut-être une heure, pour expliquer une commission dont ils étaient chargés, et qu'un enfant libre de cinq ans aurait rendue en une minute. Le dictionnaire d'un serf est en harmonie avec ses occupations journalières, extrêmement limitées dans la monotonie d'un même cercle. Il ne comprend rien aux élections, aux assemblées, il demande du pain, du pain! Voilà sa plus grande ambition, voilà son premier désir.

L'insuffisance du suffrage universel fut sentie même par les républicains français, quoiqu'on ne puisse comparer le degré de civilisation où est parvenue la France avec la barbarie où sont encore plongées la Russie et une grande partie de la Pologne. Les Babouvistes (1) ont

(1) Conspiration d'égalité, par Buonarotti.

senti que le suffrage universel produirait le bien qu'on en attend, alors seulement que la société entière serait réorganisée, et que tous les individus qui la composent, jouiraient: 1° d'une aisance suffisante qui leur ôtât la crainte du lendemain; 2° d'un degré d'instruction qui leur permît de connaître leurs droits et leurs devoirs; 3° d'une éducation harmonique qui les réunît dans les mêmes sentimens de concorde et de fraternité, et détruisit tous les vices et tous les préjugés qui naissent de la misère et de l'oppression. Dans l'état actuel des choses, les Babouvistes n'espéraient aucun heureux résultat du suffrage universel. Si la France en est là, nonobstant sa civilisation et son expérience des révolutions si chèrement acquise, et sa presse quotidienne aux mille voix, que dire du suffrage universel en Russie ou en Pologne?

Abordons la quatrième opinion à ce sujet. Ceux qui ne croient pas aux remèdes contre la servitude dans les lois civiles et politiques proposent d'améliorer le sort des serfs en les dotant aux dépens de leurs seigneurs. Nous devons convenir que si les riches cédaient volontairement une petite partie de leurs biens pour assurer quelque aisance aux serfs qui travaillent constamment à accroître leur fortune, ce moyen serait, jusqu'à un certain point, efficace: car, du moins, dans ce système, on remonterait à la source du mal en détruisant LA MISÈRE; or, il n'y a ni liberté, ni bonheur possibles, tant qu'on sent la faim et toutes les privations, et qu'on vit dans la terreur du lendemain pour soi et pour sa famille.

Mais plusieurs obstacles se présentent, qui rendent cette solution difficile, peut-être impossible.

D'abord, la majeure partie des seigneurs ont des dettes et ne sont pas en position de faire aucun sacrifice. Ensuite, l'expérience prouve que ceux qui pourraient disposer d'une partie de leur fortune sans se gêner, compatissent généralement fort peu au sort des misérables. L'impossibilité d'un côté, d'un autre l'indifférence, s'opposent à une réforme pacifique; d'ailleurs l'histoire est là pour l'attester; les nobles Polonais qui se croient les plus libres du monde et se vantent d'être républicains, qu'ont-ils fait pour leurs serfs? Mille fois ils ont sanctionné la servitude et les corvées. En Russie, les boïars furent sur le point de se soulever contre Catherine, parce qu'elle osa poser la question: *Si l'affranchissement des esclaves serait utile au pays?* N'attendons rien donc de la générosité des maîtres. La religion elle-même, la morale du Christ, n'ont rien obtenu pour les souffrans.

D'autres proposent encore de changer les corvées, le travail en nature, contre une redevance en argent. Mais où donc le serf prendra-t-il cet argent? La terre qu'il possède suffit à peine à sa nourriture; deviendra-t-il plus riche, si on lui laisse du temps sans lui donner en même temps les moyens de l'employer fructueusement. Ce procédé fut déjà mis à exécution, qu'arriva-t-il? Les propriétaires se sont plaints de n'être point payés et le sort des paysans ne s'est amélioré d'aucune manière.

Dans cet état de choses, il n'y a pas de milieu; il faut, ou tout attendre du désespoir des esclaves, ou trouver un système qui, en assurant leur liberté, leur bien-être, ne nuise en rien aux intérêts des nobles et des riches. Eh bien! ce système est trouvé; il réside tout entier dans l'ASSOCIATION: non dans cette association où quelques hommes puissans réunissent leurs moyens pour exploiter en commun ce que d'autres ne peuvent exploiter qu'individuellement, ceci n'est qu'une *coalition*. L'association dont nous parlons est celle où les intérêts des riches propriétaires, des pauvres travailleurs et des hommes de talent, réunis et combinés, offriraient aux seigneurs une sécurité parfaite et des revenus plus considérables, puis aux serfs la liberté, l'aisance, l'instruction, tout cela sans désordre et sans effusion de sang.

Nobles seigneurs, jetez un coup d'œil sur vos villages barbares, mal cultivés, souvent délaissés et déserts. Savez-vous que vos terres immenses, sur lesquels vous comptez des

milliers d'âmes comme un simple bétail, vous rapportent moins qu'un hectare ne produit dans les pays où l'industrie et l'agriculture sont perfectionnés, où l'esclavage est aboli. Et là encore, où l'industrie et l'agriculture sont portées au plus haut degré, là encore, par l'association, les revenus pourraient être triplés. Dans quelle proportion s'élèveraient vos richesses si vous transformiez vos esclaves en associés, vos villages en fermes modèles? Le champ ingrat qui ne vous offre aujourd'hui que du blé et toujours du blé, se couvrirait de mille productions! Ne serait-ce pas pour vous une véritable jouissance de voir régner l'abondance et les plaisirs qu'elle fait naître, à la place de la misère et des gémissemens douloureux que les coups de fouet arrachent à vos serfs; à la place des maladies, de la peste qui les déciment? Cette ère nouvelle ne dépend que de votre volonté. Ne dites pas que le despotisme s'oppose à une rénovation si généreuse et si utile. N'êtes-vous pas maîtres absolus dans vos villages? Je ne connais pas un seul ukase qui ordonne de fouetter les serfs et de leur refuser du pain. Aujourd'hui, c'est votre intérêt qui vous prescrit de remplir les devoirs les plus sacrés. Organisez cette association, créez ces sortes de fermes modèles; il ne vous en coûtera que quelques jours d'étude. Et si le despotisme s'opposait à des entreprises aussi nobles que lucratives, alors seulement vous deviendrez excusables, alors seulement vous pourriez vous dire victimes de la force brutale qui ne saurait comprendre ni les besoins de l'humanité, ni même son propre intérêt.

La Russie, le nord-est de l'Europe sont menacés d'une révolution plus terrible que toutes celles dont l'histoire nous offre l'exemple. Cette révolution est inévitable, prochaine. Pour l'accomplir, il ne faut pas de sociétés secrètes, de conspirations; elle naîtra du désespoir des masses asservies; un homme de génie, un faux Dimitri, un Stenko, un Pugatchew, peut opérer ce miracle et ramener en même temps l'invasion de Genghis, de Timour; un esclave rebelle, marchant sur les cadavres des nobles, sur les ruines des châteaux, saura, dans quelques années, réduire en poudre tout ce que les boïars et les tsars ont construit pendant des siècles. Et cette lutte ne s'arrêtera point aux bords de la Newa. Elle sera affreuse, peut-être; mais elle sera légitime. Sera-t-elle profitable à l'humanité? voilà la question. Nous avons vu les débordemens des masses barbares, des Turcs, des Tatars, des Mongols; leur passage ensanglanté a-t-il rendu les hommes plus libres, plus heureux? Que l'état social de la Russie serve de réponse. L'esclave en pleine révolte, c'est la force brute soulevée. Sa direction dépend du hasard : elle peut devenir salutaire; mais aussi elle peut devenir fatale.

Personne ne prendra ce que je viens de dire pour une insulte aux classes laborieuses du nord. Je leur ai voué tous les instans de ma vie; leur bonheur est l'objet constant de tous mes travaux; c'est pour leur être de quelque utilité que j'ai quitté mon pays, sacrifié mon avenir, abandonné ce que j'ai de plus cher au monde. Mais si je contemple les choses telles qu'elles sont réellement; si, prévoyant des scènes sanglantes, je les indique franchement, c'est pour faire voir que le temps est venu de rendre justice aux esclaves; et, comme les lois civiles, politiques et religieuses n'ont en rien influé sur les seigneurs, je m'adresse à leur intérêt et leur dis: *Affranchissez vos serfs en les associant; mais hâtez-vous! car vous serez égorgés et vos châteaux seront brûlés!...*

J. C.

ODE. — DIEU.

PAR DERJAWIN.

« O toi, infini d'étendue, vibrant dans le mouvement de l'univers, antérieur aux siècles,
« sans face, aux trois faces de divine Trinité! Esprit indivisible, présent en tout lieu, qui n'a

« ni lieu, ni cause, que nul ne peut comprendre, qui remplit, embrasse, voit, protége tout, « et que nous appelons Dieu!

« Quand même un génie pourrait mesurer les abîmes de l'Océan, compter les grains de « sable et les rayons de planètes, il ne saurait te saisir: car toi, tu n'as ni ombre, ni me- « sure! Il n'est guère possible aux êtres nés des reflets de ta splendeur, d'approfondir la « sagesse de tes œuvres: seulement, la pensée ose s'élancer vers toi et s'éteint aussitôt dans « ta grandeur, comme une minute dans l'éternité.

« Tu appelas le chaos du fond de l'éternité, ayant résumé en toi cette éternité née avant « les siècles. Essence de toi par toi-même, tu es l'univers, d'où s'épandit l'univers; créateur « par un seul mot, se multipliant toujours dans ta nouvelle création, tu fus, tu es, tu seras « sans fin!

« Tu es le lien des êtres que tu vivifies et soutiens; tu coordonnes la fin au commen- « cement et envoies la mort à la vie. Comme des étincelles qui tombent, se précipitent; « ainsi les soleils naissent de toi, comme par un beau jour d'hiver, les petits flocons de « neige se mêlent, tournent, scintillent. Ainsi sont les astres à tes pieds!

« Les millions de planètes nagent dans l'infini; elles obéissent à ta loi en prodiguant des « rayons vivifians. Mais toutes ces bougies en feu, ces myriades de cristaux splendides, « cette mer bouillante de flots dorés, cet éther bouillant, tous les mondes rayonnant à la « fois, sont devant toi, comme la nuit à côté du jour.

« Comme une goutte perdue dans la mer, cet univers est devant toi. Mais qu'est-ce que « le monde qu'il m'est donné de voir? Que suis-je moi? Si je multiplie d'un million tous « ces mondes de l'océan aérien, cent fois plus encore; tout cela, lorsque j'ose le comparer à « toi, n'est qu'un petit point : et moi, donc? rien.

« Rien! mais mes traits brillent de ta grandeur de ta clémence; tu te mires en moi, « comme le soleil dans une goutte d'eau. Rien! mais je me sens la vie, un vide incom- « préhensible me pousser, le désir donne de l'essor à mon vol; l'âme croit en toi, te re- « connaît, pense à toi: je suis, donc tu es aussi!

« Tu es! la nature le dit, mon cœur le proclame et la raison m'en assure; tu es, et moi, « que suis-je? La particule de l'univers, placé, ce me semble, dans le milieu de la « création; je suis le terme où ta main, lasse de figures terrestres, traça la première es- « quisse des anges; je suis l'anneau qui lie, rapproche ta création entière.

« Oui! moi, *enchaînure* de tous les mondes, moi, le milieu des vivans, je suis l'initiale « de la divinité; le corps n'est qu'atôme, l'esprit domine la foudre, et tsar, et serf, et « insectes, et je suis Dieu! Mais d'où vient mon existence? je ne le sais guère; cependant « je ne puis point me l'avoir donnée moi-même.

« Je suis ta création, ô mon créateur! le reflet de toi, ô source de ma vie, âme de « mon âme et mon tsar! Tu as voulu que mon existence immortelle passât par le gouffre « d'ici-bas et que la mort renvoyât ensuite mon âme vers toi, ô mon père! dans ton im- « mortalité.

« Imcompréhensible, impénétrable! je n'ignore pas combien mon imagination est im- « puissante à reproduire seulement ton ombre! Mais, s'il est permis de chanter ta louange, « les faibles mortels ne peuvent que faire des efforts pour s'élancer à toi, se perdre dans « tes rayons, et verser des larmes de reconnaissance.

STATISTIQUE MORALE DE LA RUSSIE.

I.

Le titre de cet article est peut-être mal choisi, puisque les observations qu'il contient ne portent pas sur la totalité de la population russe, mais seulement sur cette partie de l'empire

que les Russes appellent le plateau d'Oka, et qui comprend St-Pétersbourg, Moskou et quelques provinces du centre. La date à laquelle les tables se rapportent, est celle des deux années 1821 et 1822 ; les faits qu'elles contiennent se divisent en deux classes, suicides et meurtres.

Dans l'année 1821, la population du plateau d'Oka s'élevait à 10,593,251. Il est survenu parmi cette population, dans la même année, 520 suicides constatés et 132 non constatés.

En 1822, on compta 505 suicides constatés et 168 non constatés.

Le nombre des meurtres s'éleva, en 1821, à 223, et en 1822, à 200.

Prenant la moyenne des deux années, on trouve un suicide sur 16,000 habitans, et un meurtre pour 50,000, les suicides étant ainsi trois fois plus nombreux que les homicides. En établissant séparément la statique des diverses provinces, on voit que les suicides et les homicides sont proportionnellement plus nombreux dans la province de Moskou, qui compte le plus grand nombre d'habitans, et c'est dans la province la moins peuplée, celle de Kostrome, qu'ils sont le plus rares. Les suicides non constatés appartiennent principalement au district de Volga et aux provinces voisines des steppes de la Tatarie. L'éloignement où ces provinces se trouvent, par rapport au centre de l'empire, les expose particulièrement au mal d'une administration négligente.

Sous le rapport du sexe, les suicides se divisaient, en 1821, en 428 hommes, 92 femmes. Prenant la moyenne des deux années, la proportion des hommes aux femmes est de 4 5/9 à 1.

L'intérêt de ces détails augmente lorsque nous venons à considérer la classe à laquelle les suicides appartenaient.

Paysans, *glebæ adscripti*, en 1821, 387 hommes, 71 femmes, total, 458; en 1822, 400 hommes, 98 femmes; total, 478 ; moyenne pour les deux années, 478.

Marchands, industriels, personnes libres, en 1821, 77 hommes, 22 femmes; total 99. En 1822, 77 hommes, 16 femmes; total, 93; moyenne pour les deux années, 96.

Soldats, en 1821, 57 hommes, 17 femmes; total, 74; en 1822, 53 hommes, 6 femmes; total, 59; moyenne, 66 1/2,

Nobles de tout rang, en 1821, 15 hommes, 3 femmes; total, 18. En 1822, 17 hommes, 1 femme; total, 18; moyenne, 18.

Prêtres, en 1821, 3; en 1822, 5, moyenne; 4.

Pour évaluer avec une grande exactitude la portée de ces nombres, il serait nécessaire de connaitre la proportion où ces cinq classes se trouvent relativement à la masse de la population; mais il est impossible de réunir sur ce point des données exactes et authentiques. M. Hermann calcule, par approximation, que les nombres relatifs sont comme il suit : Paysans, 8,000,000; industriels et classe moyenne, 2,000,000; noblesse, 200,000; soldats, 200,000; prêtres, 100,000. Prenant cette approximation pour base, nous trouvons : Parmi les paysans, un suicidé sur 16,757 1/2; dans la classe moyenne, 1 sur 20,833 1/2; dans l'armée, 1 sur 3,009; parmi la noblesse, 1 sur 11,111; parmi le clergé, 1 sur 25,000.

Pour ce qui est du genre de mort, les industriels et les paysans emploient la corde de préférence, les nobles et les soldats le pistolet. Il n'y a eu dans les deux années que sept noyés et trois cas d'empoisonnement.

La moyenne des homicides pour les deux années est 141 hommes, 35 femmes et 37 1/2 enfans; d'où résultent les proportions suivantes : des hommes aux femmes comme 4 1/11 à 1; des hommes aux enfans comme 34/1 à 1; des femmes aux enfans comme 1 à 1 1/7; des hommes et des femmes aux enfans comme 4 1/5 à 1.

M.



Tver.

N°37

Russie pittoresque

Raunheim

Imp. d'Aubert et Cie

ANCIENNE CAPITALE DE RUSSIE

ANDRÉ III, FILS D'ALEXANDRE.

(1294—1304.)

INVASION DES LITHUANIENS. — DÉVASTATION DES TATARS DE LA HORDE DE NOGAÏ. — GUERRE AVEC LES SUÉDOIS. — ANDRÉ S'APPRETE A RECOMMENCER LA GUERRE CIVILE. — SA MORT.

Le règne d'André fut en réalité fort court, et cependant il dura assez de temps pour causer de grands maux à la Russie. Le prince, qui avait affaibli son pays, en y soulevant la discorde, ne sut pas résister aux invasions des étrangers. Jusqu'à ce jour le pillage avait été le seul but que les Lithuaniens se proposaient dans leurs attaques; sous des princes plus habiles, ils commencèrent à créer un état indépendant et solide. Kief fut la ville la plus exposée à leur convoitise. A la même époque les Tatars de la horde de Nogaï dévastèrent impunément la Russie méridionale. Kief voyait décroître rapidement son influence et sa prospérité. Le métropolite qui y siégeait, n'y trouvant plus aucune sûreté, transporta son siége à Wladimir. D'un autre côté, les Suédois ne pouvaient pardonner aux Nowgorodiens de les avoir vaincus à plusieurs reprises. Ils tombaient sur la république, jaloux de la prospérité, de la gloire qui l'entouraient, et convaincus que le grand prince, sans cesse occupé à se défendre lui-même, ne pourrait lui apporter aucun secours. Mais ils furent trompés dans leur espoir. Les forces des Nowgorodiens, réunies à celles d'André, repoussèrent cette invasion, et réduisirent en cendres un fort bâti nouvellement et appelé Landskron.

André, se préparait à exécuter le dessein qu'il avait formé de s'emparer de la principauté de Moscou, appartenant à son frère Daniel, lorsque la mort le surprit et arrêta ainsi une nouvelle effusion de sang.

MICHEL III, FILS D'JAROSLAW.

(1304.—1320.)

JOURI, FILS DE DANIEL, DISPUTE LE POUVOIR A DANIEL.—USBEK-KHAN.—JOURI ACCUSE MICHEL. — IL ÉPOUSE LA SOEUR D'USBEK. — IL EST NOMMÉ GRAND PRINCE. — GUERRE CIVILE. — MICHEL CONDAMNÉ A MORT.

Après la mort d'André, le Khan des Tatars nomma Michel III, fils d'Jaroslaw, grand-prince de Russie. La volonté du Khan étant toute puissante, Michel occupa le trône de Wladimir. Jouri, fils de Daniel, prince de Moskou, osa lui disputer la couronne, mais sans aucun succès, d'abord. A cette époque mourut Toktagou, Khan des Kaptchak, laissant pour héritier son fils Usbek, lequel donna son nom à la nation qui lui était soumise.

Le grand-prince se hâta de se rendre à la horde, accompagné du métropolite, afin de féliciter le nouveau Khan, ou plutôt, pour l'assurer de son obéissance et pour obtenir ses bonnes grâce. Il faut reconnaître que la politique du Khan était celle d'un homme habile. Appréciant l'influence qu'exerçaient sur les esprits la religion et le clergé, tout idolâtre qu'il était, il accueillit, avec de grands honneurs, le premier pontife de Russie, et lui confirma, par une sorte de diplôme spécial, tous les priviléges dont les prêtres jouissaient alors. Si les catholiques polonais, vainqueurs en Russie, avaient imité cette sage politique, ils auraient assuré à jamais leur suprématie dans le nord-est de l'Europe. Voici cet acte aussi remarquable par les motifs qui l'ont dicté, qu'il est curieux par son style.

« Par la volonté et la puissance, la grandeur et la grâce du Dieu très haut et immortel;
« Usbek à tous les princes grands ou petits, à tous les voïévodes, savans, baskaks, greffiers,
« ambassadeurs, fauconniers et chasseurs de tous les camps et pays, où par la force de

« Dieu immortel *règne* notre volonté et *domine* notre parole. Il est défendu à qui que ce « soit d'offenser en Russie, l'église cathédrale, le métropolitain Pierre et ses gens, les « archimandrites, abbés, prêtres, etc., etc. Leurs villes, domaines, villages, terres, chasses, « ruches, prairies, forêts, vignes, jardins, moulins, métairies, *seront libres de tout impôt « et tribut : car tous ces biens sont sacrés, puisqu'ils appartiennent à des hommes dont les « prières nous conservent la vie et fortifient notre armée. Ils ne peuvent être jugés que par « le métropolitain, conformément à leurs anciennes lois et aux décrets des Khans, nos pré- « décesseurs.* Que le métropolitain mène une vie douce et tranquille; qu'à l'abri des alarmes « et avec un cœur juste, il prie Dieu pour nous et pour nos enfans. *Celui qui enlevera « quelque chose à un prêtre, paiera trois fois la valeur de l'objet; sera puni de mort tout « individu qui oserait blasphémer la religion russe, profaner une église, un monastère ou une « chapelle.* Fait, etc., etc.

Jouri, que nous avons vu essayant de renverser Michel, profita de son absence et se fit élire prince de Nowgorod. Michel s'étant plaint à Usbek, Jouri fut mandé à la horde. Obligé d'obéir, l'usurpateur se rendit auprès du Khan, et là, employant à la fois une basse soumission et de perfides calomnies, il sut gagner si bien la bienveillance d'Usbek, que celui-ci lui donna sa sœur en mariage et lui conféra le titre de grand-prince.

Alors Jouri revint en Russie, accompagné seulement de deux officiers du Khan, exigeant que Michel lui cédât ses provinces, et déclarant que c'était à lui, Jouri, qu'en raison de la volonté d'Usbek elles devaient désormais appartenir. Michel voulut résister, et, en effet, il dispersa les partisans de son compétiteur. Mais Jouri ne se regarda point comme vaincu. Ce qu'il n'a pu enlever par la force il l'obtiendra par la calomnie. Il retourne à la horde. Sa femme qui, ainsi que nous l'avons dit, était sœur du Khan, venait de mourir; il accusa Michel de l'avoir empoisonnée. Ce dernier, contraint à venir en personne se justifier auprès du Tatar, se vit condamner à la mort malgré son innocence. Il expira, foulé aux pieds, percé de coups de poignards et torturé de la manière la plus cruelle.

JOURI III, FILS DE DANIEL.

(1320-1322).

GUERRE CONTRE LES SUÉDOIS.—JOURI BATIT UNE FORTERESSE.—LE KHAN NOMME DIMITRI GRAND-PRINCE.

Jouri recueillit la succession de sa victime. Parvenu au but de son ambition il rendit quelques services au pays, en chassant les Suédois qui ne cessaient d'inquiéter Nowgorod. Afin d'arrêter les courses des Livoniens, il fit construire, à l'entrée du lac Ladoga, une forteresse appelée d'abord Orkowetz, puis Notenbourg, enfin Schlusselbourg. Mais, plus sa puissance grandissait, plus il inspirait de crainte et de jalousie au Khan. C'est pourquoi celui-ci, fidèle à la politique suivie par ses prédécesseurs, résolut de semer la division parmi les Russes, et nomma grand-prince Dimitri un des fils de l'infortuné Michel. Jouri, instruit de ce qui se passait, voulut partir pour la horde, espérant faire changer la résolution du Khan; mais il fut attaqué en chemin par Alexandre, frère de Dimitri. La fortune cessa de le favoriser, et il dut céder sa principauté au fils de sa victime.

DIMITRI II, FILS DE MICHEL.

(1323-1326.)

JOURI SE REND A LA GRANDE HORDE.—DIMITRI LE SUIT; IL EST ASSASSINÉ PAR JOURI. —ARRET DU KHAN.

L'armée tatare était en marche pour protéger l'installation de Dimitri. Toutes les prin-

cipautés se soumirent à la volonté du khan, excepté Nowgorod. Mais à peine Dimitri était-il arrivé devant les murs de Wladimir qu'il apprit que Jouri s'était transporté à la horde. Se défiant de se intrigues, redoutant l'inconstance d'Usbek il quitta aussi la Russie pour se rendre auprès du maître. Favorablement accueilli, il se laissa aller trop facilement à de trompeuses espérances, et crut pouvoir tout se permettre impunément. N'écoutant que sa haine il osa assassiner Jouri. Usbek indigné le plongea dans les fers, et, après deux années d'une rigoureuse détention, il le fit mettre à mort.

ALEXANDRE II, FILS DE MICHEL.

(1326-1328)

ALEXANDRE CHOISIT TWER POUR RÉSIDENCE. — USBEK ENVOIE DES AMBASSADEURS. — MASSACRE DES TATARES. — VENGEANCE D'USBEK. — IWAN NOMMÉ GRAND PRINCE DE WLADIMIR. — IL CHOISIT MOSKOU POUR RÉSIDENCE.

Alexandre, frère de Dimitri, fut nommé grand-prince. Wladimir et Nowgorod reconnurent son autorité, et, à l'exemple de Michel, son père, il fixa sa résidence à Twer. Un an après l'avènement d'Alexandre, le Khan lui envoya des ambassadeurs avec une suite nombreuse. Aussitôt le bruit se répandit que les Tatars avaient le projet de faire périr le grand-prince.

Alexandre alarmé prit la résolution de se défendre. On distribua des armes aux habitans, et, pendant la nuit qui suivit le jour de l'Assomption, on se précipita sur les Tatars endormis, et on les extermina tous sans exception. Le principal envoyé du Khan fut brûlé dans le palais où il reposait.

Usbek apprit ce massacre avec horreur et jura d'en tirer une vengeance éclatante. Une armée formidable eut l'ordre d'envahir la Russie, et le commandement en fut confié à Jwan, frère de Jouri, assassiné par le frère d'Alexandre. Jwan avait donc un meurtre à venger. L'habile Khan, afin d'exciter son zèle, lui promit la Russie s'il était vainqueur, Les Tatars avancèrent d'abord vers Moskou, puis vers Twer, pillant, réduisant en cendres tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage. Alexandre, forcé d'abandonner Twer, se réfugia à Pleskow, dont les habitans touchés de compassion, l'élurent pour leur prince. Jwan, victorieux, ne fut pas récompensé selon les promesses qui lui avaient été faites. Le Khan ne voulut pas que toute la Russie fut gouvernée par un seul chef. Jwan fut nommé prince de Wladimir et de Nowgorod seulement; quant à la principauté de Twer, elle fut cédée à Constantin, troisième fils de Michel.

Jwan était prince de Moskou; il choisit cette ville pour capitale, et, dès-lors, commença une nouvelle époque pour la Russie. J. C.

JERMAK,

CONQUÉRANT DE LA SIBÉRIE. (1580).

Jermak nous offre un exemple frappant de ces hommes éminemment doués, dont les facultés ne trouvant pas à s'exercer dans la monotonie d'une vie régulière, menacent à chaque instant de devenir désastreuses pour la société qui les foule et qui les comprime. Ces hommes, selon les circonstances, sont brigands ou héros. Le succès et la grandeur des entreprises les justifient et les font exalter par ceux-là mêmes qui les méprisent, lorsque le but ne répond pas aux efforts. Et cependant Annibal, César, Attila, Timour, tous les conquérans qui ont dévasté le globe, les Robert Guiscard, les Guillaume de Normandie,

les Pizarre, les Cortès et la foule d'aventuriers qui, au moyen âge, découvrirent des contrées inconnues, et fondèrent des royaumes à la pointe de leur épée, ne sont ni plus ni moins dignes du titre de grands hommes, que tant d'esprits ardens qui échouèrent, ou ne purent même tenter le hasard, et moururent inconnus, ou bien, pressés de toutes parts par un cercle sans issue glorieuse, pervertirent leurs plus nobles facultés dans un ignoble et hideux emploi, et furent, selon les temps, Catilina ou Cartouche. Ce sont toujours les mêmes esprits inquiets, facultés ardentes, génies turbulens, auxquels l'air et l'espace manquent, à qui le mouvement est une nécessité d'existence, qui ravagent le monde, qui volent, tuent, massacrent, ou accomplissent de grandes choses, selon que les circonstances s'offrent, par le besoin d'action, le démon qui les agite, le génie indomptable qu'ils portent en eux.

Cette activité inquiète, cette humeur turbulente, ce besoin d'agir qui ne trouve point d'objet, de grandes facultés qui ne savent où s'employer, des ambitions sans but, toutes les passions fortes comprimées, le vide et le marasme, c'est la maladie de l'époque, c'est le spectacle déplorable que présente la société à tous ses échelons. Le moyen âge offrait mille issues à l'esprit aventureux, mille buts aux ambitions, mille emplois aux facultés. La société actuelle n'en offre aucun, et le génie capable de fonder un royaume ou de découvrir un monde, est son plus redoutable ennemi. Il la secoue dans ses entrailles, en même temps qu'il s'agite lui-même en efforts convulsifs. Elle le comprime et le tue, avec la menace incessante d'être tuée. Napoléon fut peut-être le dernier génie aventureux qui sut se frayer une carrière. Aujourd'hui de nouvelles voies doivent être ouvertes à ceux qui souffrent, à ceux qui aspirent à quelque chose d'inconnu, à ceux qui s'agitent pour renverser le monde ou le réédifier, selon que leurs efforts seront conduits.

Jermak qui conquit la Sibérie à travers mille dangers, et déploya autant de génie que de courage, n'était autre qu'un Kosak, chef de brigands, assaillant les voyageurs et les caravanes marchandes, sur la grande route. Le tsar Ivan IV, surnommé le terrible, dont ils avaient pillé les ambassadeurs et saisi la caisse, envoya contre eux des troupes en 1577, qui leur firent la chasse, et mirent à mort tous ceux qu'ils purent saisir.

Jermak ne s'échappa que difficilement; et, abandonnant les rivages de la mer Caspienne, il remonta la Kama, avec environ 6,000 Kosaks, et marchant à l'aventure, il arriva à la petite ville d'Orel, appartenant aux Strogonof. Là, il entendit parler, pour la première fois, de la Sibérie, et conçut le projet d'aller y tenter la fortune.

Ce fut en 1480 que les Russes pénétrèrent, pour la première fois, au nord de la Sibérie, dans une expédition contre les habitans barbares de l'Jougorie. Mais ces découvertes furent négligées, et l'on ne poussa pas plus loin cette entreprise. Un simple particulier remit, par hasard, la Russie sur la trace de ces vastes contrées. Anika Strogonof, possédant un riche établissement dans le gouvernement d'Arkhangel, où il avait fondé le premier une fabrique de sel, reçut la visite d'étrangers remarquables par la singularité de leurs traits et de leurs habillemens, et qui venaient lui vendre des fourrures précieuses et d'autres raretés de leur pays. Strogonof les reçut parfaitement, et lorsqu'ils le quittèrent, les fit suivre; ayant acquis de cette sorte la connaissance de leur pays, l'année suivante, il envoya lui-même leur faire offrir les brillantes bagatelles qui avaient paru leur faire plaisir, en échange de leurs belles fourrures, et autres richesses. Ce commerce dura secrètement plusieurs années; Strogonof y acquit des richesses immenses; mais, craignant qu'on ne vînt à le trahir auprès du tsar, il se décida à aller lui-même à la cour, révéler tout ce qui s'était passé.

Le gouvernement russe ne manqua pas de profiter de ces précieux renseignemens, et imposa un tribut au khan de Sibérie, qui consentit à le payer. Mais ce dernier ayant été détrôné par un Tatar Kirguis, nommé *Koutchoum,* celui-ci refusa de se reconnaître vassal

d'un monarque étranger. Le tsar envoya contre lui des troupes qui furent entièrement défaites; averti par cet échec, il se contenta d'entretenir des relations amicales avec le khan usurpateur, et de profiter des immenses avantages que lui offrait le commerce de ces riches contrées.

Un préjugé s'attache à l'idée qu'on se fait généralement de la Sibérie, lieu d'exil, prison, supplice, et torture, pour les malheureux qui ont encouru la colère du maître en Russie; la Sibérie ne s'offre à l'imagination que sous un aspect lugubre et redoutable. Qui croirait que cette contrée, malheureusement en grande partie inculte, déserte, ou habitée par des sauvages, néanmoins dans sa partie méridionale, est un des pays les plus fertiles et les plus rians de la terre; offrant des aspects et des températures variées, recélant dans son sein des mines abondantes de toutes sortes de métaux, étalant à sa surface une nature luxueuse, prodigue en bienfaits, la Sibérie n'appelle que la main de l'homme, une culture et une colonisation bien entendues, pour devenir un séjour favorisé, une terre de bénédiction. Le Strogonof chez lequel Jermak s'arrêta, était petit fils d'Anika Strogonof, qui le premier avait commercé avec les peuplades de la Sibérie. Très effrayé des hôtes qui lui arrivèrent à l'improviste, il chercha à les gagner par la douceur et à échapper au pillage par une contribution volontaire. Jermak profita de son effroi; il en exigea d'abord des subsistances pour toute sa troupe se composant de 6,000 hommes; puis, après l'avoir quitté, revenant sur ses pas, il le força à les fournir d'armes et de munitions, et jusqu'à trois canons et des étendards à chaque compagnie de 100 hommes. Strogonof céda à la nécessité; ses richesses immenses lui permirent de contenter Jermak sans s'appauvrir lui-même. Simple marchand, sa puissance égalait celle de petits souverains; le tsar lui avait permis de bâtir des forteresses, et d'entretenir des troupes dans des pays auparavant déserts.

Jermak avec sa troupe, bien armée et approvisionnée, s'embarque et se fait guider vers les frontières de la Sibérie. A chaque pas il rencontre des obstacles et des dangers; mais il parvient à les vaincre à force de persévérance, de génie et de discipline. Son armée était divisée par dixaines d'hommes, soumise chacune à une sorte de sergent qui reconnaissait l'autorité d'un lieutenant commandant à cent hommes; ce dernier obéissait à deux attamans ou colonels, se soumettant eux-mêmes au général Jermak. La plus légère faute était sévèrement punie, et des pratiques religieuses venaient encore renforcer l'enthousiasme du chef et de la troupe. Un moine fugitif et trois popes, qui se trouvaient par hasard alliés à ces aventuriers, célébraient régulièrement le service divin. Les Kosaks se frayèrent de la sorte passage jusqu'à la frontière de la Sibérie, vivant de vol et de pillage, massacrant tout ce qui leur opposait quelque résistance, et inspirant au loin la terreur de leurs armes. Le plus grand obstacle à leurs progrès, obstacle qui allait toujours croître, était la diminution de leur propre nombre, chaque homme de moins était une perte irréparable; et déjà au 1er mai 1580, à la fonte des glaces, lorsque Jermak franchit la frontière de la Sibérie, de six mille hommes, il ne lui en restait plus que mille six cent trente-six.

La première résistance sérieuse leur fut opposée par *Japanzia*, qui régnait sur les Tatars et les Vougoules des bords de la Coura. Il faisait sa résidence dans la ville nommée, aujourd'hui, Tourinsk; à l'approche des Kosaks, il réunit tout ce qu'il avait de sujets capables de porter les armes, et vint courageusement leur barrer le passage. Alors se répétèrent les scènes sanglantes qui avaient marqué l'invasion des Espagnols en Amérique; on vit tout le courage humain céder devant les prodiges de l'art; le canon des Kosaks dissipa les malheureux Sibériens autant par l'effroi que par les décharges meurtrières. Tous les villages furent réduits en cendres, les habitans massacrés, Japanzia dut se résigner à l'impuissance, et Jermak comprit que sa force était irrésistible.

Après de nouveaux succès, il prit ses quartiers d'hiver à Tioumen, riche en grains et en troupeaux, qui fut comme un lieu de délices pour lui et ses compagnons.

Au printemps, Jermak résolut de marcher directement à *Sibir,* sur la rive orientale de l'Irtich. C'était la résidence du Khan Koutchoum, le plus puissant des souverains tatars de la Sibérie. Un de ses officiers étant tombé dans les mains de Jermak; ce dernier le combla de caresses et de présens, et le renvoya à son maître avec des paroles feintes d'amitié, et la promesse fallacieuse de son prochain départ de la Sibérie. Mais Koutchoum ne fut point dupe de ces faux semblans; et ses devins l'affermirent encore dans sa juste défiance; il se disposa à repousser ces étrangers dangereux par tous les moyens; il envoya pour les combattre des troupes nombreuses commandées par six princes Tatars, et fit tendre une épaisse chaîne de fer, d'un bord à l'autre du Tobol, dans un endroit où le fleuve devient plus étroit; des troupes y étaient postées afin de tomber sur les Kosaks à l'improviste, précisément au moment où les barques s'embarassant dans la chaîne, les Kosaks seraient à moitié en déroute.

Toutes ces mesures furent renversées par le courage et la fortune de Jermak; il livra aux princes Tatars un combat qui dura plusieurs jours, et dont il sortit vainqueur, à la vérité, avec une perte d'hommes considérable, vu leur petit nombre. Le butin fut si grand, que dans l'impossibilité de l'emporter avec eux, ils en enterrèrent une partie pour le retrouver à leur retour. Arrivés sur le Tobol, à l'endroit où la chaîne barrait le passage, leurs barques y heurtèrent avec une telle force, que la chaîne se rompit, et le passage leur resta ouvert; ils durent toutefois combattre trois jours les troupes postées par Koutchoum, et ne durent même leur salut qu'à un stratagème ingénieux dont s'avisa Jermak. Il revêtit d'habits de Kosaks des pieux placés sur les barques, et tandis que les Tatars continuaient à percer de leurs flèches ce simulacre, Jermak et la troupe fondirent sur eux par derrière, et les dissipèrent par l'effroi de cette attaque imprévue.

Affaiblis de plus en plus par chaque victoire, ils hésitèrent un moment, s'ils ne retourneraient pas en Russie, plutôt que de marcher à travers de nouveaux périls. La voix du plus grand nombre l'emporte, et décide qu'on ira toujours plus avant. Peu de jours après, non loin de l'embouchure de la Tavda, ils voient apparaître une nombreuse armée composée de Tatars, d'Ostiaks, de Vougoules, commandée par Mémetkoul, cousin de Koutchoum. Le combat fut si acharné, il y eut tellement de morts, que les chevaux ne savaient plus se frayer passage à travers les monceaux de cadavres. Jermak triompha par ses terribles armes à feu. Tout le courage des malheureux Sibériens fut inutile, ils ne purent que mourir.

Après s'être rendu maître de Karatchin, petite ville à seize verstes de l'embouchure du Tobol, comme c'était le temps du carême de l'Assomption, qui selon les rits de l'église grecque dure quatorze jours, il y fit séjourner sa troupe pour l'observance du jeûne, qu'il prolongea même jusqu'à quarante jours, pour attirer la faveur du ciel sur ses exploits sanglans.

Ses ennemis, content du répit qu'il leur accordait, ne songèrent pas à troubler son inaction. Les Kosaks se consolèrent de ce retard, par le riche butin qu'ils firent à Karatchin, en or, en argent, en diamans et autres pierres précieuses. La destinée voulait que ces trésors pillés en orient, par Genguis ou ses successeurs, et transportés en Sibérie, tombassent dans les mains des Kosaks du Don, pour aller enrichir plus tard le trône de Russie.

Jermak se rembarque sur le Tobol, trouve de nouveaux ennemis, au confluent de l'Irtich et du Tobol, qui veulent défendre ce passage difficile; il les défait, entre dans l'Irtich, et s'empare d'une petite ville à trois lieues de son embouchure, où il établit son quartier.

Sibir est devant lui, il touche au terme de ses efforts; mais ces compagnons sont réduits à cinq cents, la famine les menace, des armées nombreuses et toujours renaissantes sont devant eux. Les Kosaks s'abandonnent un moment au désespoir, et de nouveau parlent

de retour. Jermak relève leur courage et leur fait jurer de persévérer dans leur entreprise, et de mourir tous s'il le faut en combattant.

De nouveaux combats, où Koutchoum commande lui-même les Tatars, coûtent cent-sept hommes à Jermak; la famine devient plus menaçante : avec moins de quatre cents hommes, il se décide à aller mettre le siége devant Sibir. Quel est l'étonnement et la joie des Kosaks; ils trouvent la ville déserte et abandonnée. Koutchoum, ayant éprouvé une défection de la part de ses alliés, n'avait pas cru pouvoir défendre plus long-temps le siége de son empire.

Jermak, au comble de ses vœux, se montra digne par sa sagesse d'occuper le haut poste qu'il avait su conquérir. Ce n'est plus le hardi brigand se frayant passage par la rapine et le meurtre; c'est un prince sage, attirant les peuplades sous son joug par la douceur et la clémence, n'exigeant de tributs que pour assurer la subsistance à ses compagnons, ne s'endormant point dans l'oisiveté, mais remontant au nord de l'Irtich, et descendant au midi pour soumettre toutes les petites peuplades qui bordaient les deux rives, assujetties à des chefs indépendans. Il prévoit même le terme de ses succès s'il ne se hâte de les affermir par l'appui de la cour de Russie. Depuis qu'il est maître de Sibir, toutes les tribus diverses d'Ostiaks, de Tatars, de Vougoules, s'empressent de reconnaître sa souveraineté et de venir déposer à ses pieds des présens; mais Jermak voit diminuer chaque jour le nombre de ses compagnons; il voit s'épuiser ses munitions de guerre qui fondent tout le prestige de sa grandeur; il comprend que bientôt il ne sera plus qu'un simple étranger exposé au mépris et à la rage de ceux qu'il a vaincus et réduits. D'après ces réflexions, il envoit au tsar, à Moskou, un de ses attamans, nommé Jvan Koltsof, avec cinquante Kosaks, et de magnifiques présens pour lui faire hommage de sa conquête, et lui demander grâce pour ses crimes passés.

Le moment ne pouvait être plus propice, des ennemis des Strogonof, saisissant le prétexte d'une excursion des Vougoules sur les frontières de la Russie, l'avaient dépeinte au tsar comme conséquence des secours que les Strogonof avaient accordés aux Kosaks, et faisaient craindre à Jvan une nouvelle invasion des Tatars qui aurait pour but de venger le Khan de Sibérie, dépouillé par Jermak. Jvan, très alarmé et très irrité contre les Strogonof, leur avait écrit une lettre foudroyante, et s'apprêtait avec un vif chagrin à repousser la soi-disant invasion des Tatars, quand l'arrivée du député de Jermak vint changer ses craintes en réjouissances. Koltsof fut comblé d'honneurs, le tsar lui accorda toutes les demandes dont son chef l'avait chargé, et lui remit pour Jermak, eutre autres présens, une pelisse que lui-même avait portée, ce qui était la plus grande faveur dont il pût l'honorer.

Tandis que le tsar envoie à Jermak un renfort de cinq cents hommes, conduit par le prince Bolkhovski; le Kosak faisait conduire à Moskou le brave Mémetkoul dont il s'était rendu maître dans un combat. Jusque-là tout avait souri à Jermak, mais les revers vont succéder aux triomphes. Le gouvernement de Moskou, en dépêchant un renfort à Sibir, avait oublié de pourvoir à sa subsistance; il y apporte la famine, elle fut terrible durant tout l'hiver; les vivans dévoraient les cadavres de ceux qui succombaient. De cruelles maladies vinrent aggraver les misères générales; l'un des Mourzas les plus considérables parmi les Tatars de Sibérie, Karatka, voulant profiter des calamités qui fondaient sur Jermak, lui tendit un piége : il lui fit demander du secours contre d'autres tatars; Jermak lui envoie quarante hommes, ils sont massacrés; des peuplades, excitées par Karatka, massacrent les envoyés kosaks qui venaient recueillir les tributs, et enfin le chef tatar vient mettre le siége devant Sibir, résolu à la réduire par famine.

Jermak parvient à se soustraire à ce danger imminent; n'ayant le choix que de périr par la faim ou par les armes des ennemis; il s'évade de la ville à la faveur des ténèbres avec tous ses compagnons, traverse le camp ennemi dans le silence et l'obscurité,

parvient au quartier où repose Karatka avec sa famille, ses trésors et ses domestiques. Les Kosaks tombent sur eux et les massacrent dans le sommeil; Kouratka s'échappe avec trois hommes. A la pointe du jour les Kosaks se retranchent dans son quartier avec ses bagages; attaqués par les Tatars, ils se défendent vigoureusement, les renversent, les dispersent et rentrent victorieux dans Sibir.

Un moment la fortune sourit encore à Jermak; les Tatars et les Ostiaks, privés de l'appui de Kouratka, se soumirent une seconde fois à sa puissance, et lui apportèrent des vivres en abondance.

Jermak qui avait subjugué toutes les peuplades au nord de l'Irtisch, et poussé ses conquêtes aussi loin qu'il avait cru trouvé les bornes du monde, entreprit une excursion au midi du fleuve. Accompagné seulement de 300 hommes, chacun de ses pas fut marqué d'un succès, et il revenait victorieux à Sibir, lorsqu'on lui apprend qu'une caravane marchande désire commercer avec lui; mais, qu'arrêtée par la crainte de Koutchoum, dont les soldats rôdent aux alentours, elle l'attend sur les bords du Vagai, rivière qui se jette dans l'Irtisch. Jermak se rend à cet endroit et reconnaît qu'on l'a trompé par un faux avis, en revenant sur ses pas, il s'arrête par une nuit obscure et pluvieuse, et se livre au sommeil avec ses compagnons, sans même avoir posé de sentinelles. Koutchoum, qui les avait attirés dans ce piége, et les suivait de près, les assaille à l'improviste et en fait une affreuse boucherie. Cependant Jermak se défend, et avec quelques compagnons, il était parvenu à atteindre une barque qui devait le mettre en sûreté, lorsque le pied lui glisse, il tombe dans l'eau, et appesanti par deux superbes cottes de mailles, dont le tsar lui avait fait présent, il ne parvient pas à remonter sur l'eau et se noie. Ainsi périt (1583) le conquérant d'une contrée plus vaste que ne l'était à cette époque la Russie, peu d'années auparavant digne du dernier supplice, et qui par son courage et son génie, a pris place à côté des aventuriers les plus remarquables de toutes les époques.

Jermak appartenait à cette brave nation de Kosaks, que nos préjugés nous portent généralement à considérer comme des brigands, tandis qu'aux temps de leur indépendance, ils offraient, dans leurs mœurs simples, l'exemple de plus de bonheur et de plus de vertus que dans notre civilisation raffinée. Aujourd'hui ancore, non abrutis, non avilis par le joug, ils souffrent impatiemment, et n'attendent que le moment de la délivrance. Peu de nations ont produit tant de grands hommes amoureux de la liberté, et doués de facultés énergiques. Les Stenko, les Pugatchew, les Dimitri, furent Kosaks; tous voulurent l'affranchissement des esclaves, tous combattirent pour le peuple, pour les droits saints de l'humanité.

Après la mort de Jermak, Koutchoum reprit pour quelque temps possession des pays qu'il avait perdus; mais bientôt il trouva un compétiteur dangereux dans l'ancien Khan de Sibérie, que lui-même avait dépossédé. La cour de Russie envoya de nouvelles troupes ressaisir sa conquête; le commandant Tchoulkof eut la précaution, à mesure qu'il avançait, de fortifier ses derrières en élevant de distances en distances de petites villes ou forteresses; c'est ainsi qu'il jeta les premiers fondemens de Tobolsk, aujourd'hui capitale de toute la Sibérie. Unissant la ruse à la force, il s'empara, par trahison, de trois chefs tatars qui lui opposaient encore de la résistance; le malheureux Koutchoum, qui jamais ne voulut se soumettre à la puissance russe, et repoussa également la menace et la séduction, après avoir erré aux limites de ses états cherchant partout des défenseurs, disparut sans qu'on eut même connaissance du lieu ni du genre de sa mort; et la Russie resta maîtresse d'une contrée d'une richesse inouïe, qui peut devenir un paradis sur la terre, et qu'elle n'a su, jusqu'aujourd'hui, féconder que par les larmes et la sueur de malheureux captifs, qui y voient un enfer anticipé, et maudissent le jour qui les y éclaire, et la nuit qui n'adoucit pas leurs maux.

Mme GATTI DE GAMOND.



IWAN KALITA



J.B. Gatti.

Imp. d'Aubert et Cie

On l'a surnommé Kalita parceque il portait une bourse pour distribuer l'aumône aux pauvres.

IWAN, FILS DE DANIEL, SURNOMMÉ KALITA.

IWAN CHOISIT MOSKOU POUR SA CAPITALE. — LE MÉTROPOLITAIN L'Y SUIT. — ALEXANDRE CHERCHE ASILE EN LIVONIE. — SE REND AUPRÈS D'USBEK. — CONDAMNÉ A MORT. — POLITIQUE D'IWAN. — CRUEL POUR LES PRINCES ET LES BOÏARS, GÉNÉREUX POUR LE PEUPLE.

(1328-1341)

Iwan était prince de Moskou; destiné par le khan à gouverner la principauté de Wladimir et la république de Nowgorod, il ne se rendit pas dans l'ancienne capitale de la Russie; mais il choisit Moskou pour sa résidence. Le métropolitain suivit cet exemple: pour se rapprocher du grand prince, il quitta Wladimir, transportant son siége dans la capitale choisie par Iwan.

Alexandre détrôné reçut l'ordre du khan de se rendre à la horde. Certes, la mort l'y attendait. Il eut la prudence de refuser de s'y rendre. Tous les princes russes furent sommés de marcher contre lui, et même on employa les armes spirituelles. Ce prince infortuné, pour avoir osé manifester une sorte d'indépendance, fut excommunié par l'église russe, ainsi que les habitans de Pleskoff, qui lui montrèrent de l'attachement, et lui offrirent un asile avec promesse de le défendre.

Alexandre délaissé par les princes qui auraient dû prendre sa défense, maudit par l'église, qui lui devait consolation et protection, se retire en Livonie, auprès des chevaliers porte-glaives. Iwan, craignant que le khan ne le fasse responsable de la désobéissance d'Alexandre, se rend à la grande horde pour s'excuser et apaiser la colère du prince tatar.—Alexandre, de son côté, cherche également à fléchir son courroux. Il lui envoie son fils pour justifier sa conduite, et défendre ses intérêts. Quelque temps après, il part lui-même. Sa pleine soumission, sa confiance dans la générosité du khan, désarment la colère de ce dernier, au moins pour le moment. Il lui pardonne, et même lui rend la prinpauté de Twer; mais si un despote offensé peut ajourner sa vengeance, rarement il l'oublie entièrement. Alexandre est accusé de nouveau par Iwan, et de nouveau il est forcé de partir pour Kaptchak. Cette fois le maître ne se donne plus la peine de dissimuler. Alexandre est condamné à mort, et l'exécution suit de près le jugement. Son fils Phédor, qui n'était coupable d'autre crime que d'aimer et respecter son père, éprouva le même sort. Sa tête fut tranchée.

Iwan, débarrassé d'Alexandre, réunit à ses autres états la principauté de Twer. L'or qu'il jettait à pleines mains dans la horde, lui gagna le khan; fort de son appui, il fit trembler les princes russes et les boïars. Suivant la politique d'Alexandre Newski, soumis au khan avec une aveugle obéissance, il concentre dans ses mains le pouvoir, dompte les princes russes, accoutume les boïars à lui obéir, étend son territoire, et prépare, par cette conduite adroite, l'indépendance prochaine de la Russie. Si un prince lui refuse obéissance, l'or à la main, il court à la horde, l'accuse comme ennemi du khan, et Usbek trompé débarrasse Iwan de son adversaire. Ainsi le khan lui-même fortifiait les princes de Moskou, qui, un jour, devaient secouer le joug ignoble qui pesait sur leur patrie.

Les princes russes et les boïars donnaient à Iwan le nom de tyran. Celui-ci, bravant leur haine, s'attachant le peuple par des aumônes, rétablissant l'ordre, faisant prospérer le commerce et l'industrie, fortifiant sa capitale, espérait que l'histoire, plus juste que les contemporains, lui rendrait justice, en le plaçant parmi les grands hommes de la Russie. Et il le méritait: car bien qu'il se servît de moyens atroces et perfides, il prépara l'indépendance de sa patrie. Il fut surnommé *Kalita,* ce qui veut dire *la bourse*, parce que, pour secourir les pauvres, il portait toujours sur lui un sac rempli d'argent.

SIMÉON, FILS D'IWAN.

POLITIQUE DU KHAN. — PLESKOF RECONNAÎT POUR SON PRINCE OLGUERD, DUC DE LITHUANIE. — NOWGOROD ATTAQUÉE PAR OLGUERD ET PAR LES SUÉDOIS. — MORT DE SIMÉON.

(1341-1353.)

Le khan s'aperçut que la Russie finirait par échapper à son pouvoir, s'il laissait les grands princes de Moskou suivre la conduite d'Iwan Kalita. C'est pourquoi, après sa mort, il jugea à propos de revêtir tous les enfans d'Iwan de la grande principauté; de manière que Siméon l'aîné eût Moskou avec la moitié des revenus de l'état, et le titre de grand prince.

L'autorité de Siméon en fut nécessairement affaiblie; et l'affranchissement de Moskou retardé. Il est vrai que quand Nowgorod ne voulut pas l'accepter pour prince, il sut forcer cette cité à se soumettre; cependant, faute de forces suffisantes, il ne put s'opposer aux conquêtes des princes lithuaniens. La république de Pleskof échappa à la Russie en reconnaissant pour souverain le brave Olguerd, prince lithuanien. Le même conquérant tomba sur Nowgorod, et l'aurait certes conquise, s'il n'eût été forcé de retourner dans son pays, attaqué par les Allemands.

Les Suédois prétendent terminer ce que le brave Olguerd a commencé: ils veulent anéantir Nowgorod, jaloux qu'ils sont de son commerce, de sa liberté et de ses richesses. Attaqués de tous côtés, les Nowgorodiens implorent vainement le secours de Siméon. Soit qu'il ne vît pas avec déplaisir cette cité turbulente en péril; soit qu'il manquât de forces suffisantes pour la secourir, il la livra à son mauvais sort. Le désespoir ranime le courage des Nowgorodiens; aidés de quelques renforts de Lithuaniens et de Tatars, ils tombent sur les Suédois, les repoussent, leur enlèvent leurs conquêtes et s'emparent d'une partie de la Carélie.

Le prince, qui n'a pas voulu exposer ses jours pour la défense d'un peuple qu'il prétendait gouverner, tombe victime de la peste. Ce fléau était arrivé d'Asie, moissonnant les populations; et causant plus de ravages que les guerres les plus sanglantes (1).

IWAN II, FILS D'IWAN KALITA.

NOMMÉ GRAND PRINCE PAR LE KHAN. — REFUSE L'ENTRÉE A UN ENVOYÉ DU KHAN. — IL N'EST PAS PUNI.

(1353-1358.)

Deux compétiteurs se présentent à la horde. Iwan II et Constantin, fils de Wasili, prince de Souzdal. Le khan Djenibek nomma Iwan. Son règne fut tranquille, mais déjà sous ce prince, il se manifesta dans Moskou une étincelle d'indépendance. Le khan y envoya un Tatar pour exercer un acte d'autorité en son nom. Iwan II eut la fermeté et le courage de lui refuser l'entrée de ses états. La discorde régnait à la horde, et cette résistance de la part d'Iwan, qui aurait été punie de mort sous le règne d'Usbek, fut oubliée par Djanibek. Le reste du gouvernement d'Iwan II ne présente rien de remarquable.

DIMITRI III, FILS DE CONSTANTIN.

GUERRE CIVILE PARMI LES TATARS. — DIMITRI NOMMÉ PAR LE KHAN DE WOLGA. — LE KHAN DE WOLGA EST VAINCU. — LE KHAN AMURAT, VAINQUEUR, NOMME DIMITRI IV GRAND PRINCE DE MOSKOU.

(1358-1362.)

Si, à cette époque, la Russie eût eu un prince doué d'un génie supérieur, il lui aurait été possible de reconquérir aussitôt sa puissance. Une anarchie complète régnait à la grande

(1) Lisez l'article *La Mort Noire*.

horde, une foule de prétendans se disputaient l'héritage de Gengis et d'Usbek. C'est dans ce moment qu'il eût fallu faire appel au patriotisme des Russes, se mêler dans les discussions des khans, et offrir ses armes à celui qui aurait reconnu l'indépendance de la Russie. Mais une longue oppression avait affaibli chez cette dernière le sentiment de la nationalité Les princes russes, voyant l'anarchie régner à la horde, attendaient, avec une humiliante patience, l'issue de la lutte, pour se jeter aux genoux du khan vainqueur, et demander cette même couronne qu'ils pouvaient conquérir. Durant plus d'une année la Russie resta sans chef, attendant toujours le dénouement des discussions qui déchiraient les Tatars. Enfin, Nazou-Khan s'empare par violence de la souveraineté du Kaptchak. Aussitôt plusieurs princes russes se rendirent à la horde, ayant chacun des accusations à porter l'un contre l'autre, et des grâces à demander pour eux-mêmes. Mais leur attente est trompée. Le khan meurt, avant de pouvoir satisfaire à leurs demandes. De nouveau, plusieurs hordes particulières se disputent la suprématie.

L'un des plus puissans khans de Wolga, Kidir, nomme pour prince de Russie Dimitri III, prince de Souzdal, fils de Constantin. Déjà le nouveau prince pense parer son front de la couronne, lorsque le khan de Wolga est vaincu par Amurat, khan de Saraï; celui-ci déclare grand prince de Russie Dimitri fils d'Iwan. La volonté du khan suffit; l'autre Dimitri obéit, laissant Moskou et Wladimir au prince désigné par le khan vainqueur.

J. C.

MARINE ET DIMITRI.

I.

Peu d'histoires renferment des faits aussi curieux que les annales russes. C'est chez ce peuple mi-barbare, mi-civilisé, qu'on trouve des mœurs neuves, des scènes dramatiques, des caractères originaux, des contrastes saillans, des péripéties inattendues et des catastrophes permanentes. L'histoire de Russie est une constante mise en scène, éblouissant la vue, captivant l'imagination. L'intérêt ne naît certes point d'une grandeur continue et de vertus sans mélange; toutes les pages y sont souillées de crimes atroces et d'une incroyable dépravation; la grandeur y est mélangée de faiblesse, la vertu y est ternie par le vice; et, comme fond à ce tableau, se dessinent la hideuse misère et l'affreux esclavage des classes inférieures. Mais néanmoins l'intérêt ressort du contraste de tous les biens et de tous les maux, des objets qui excitent l'ambition des hommes et de toutes les calamités humaines: d'un dénuement absolu et de richesses colossales, de palais et de masures, d'hébétement, d'abrutissement des facultés, et d'ambitions insatiables. Ici des tsars, la plupart grands hommes, voulant le bien, entourés d'entraves, forcés aux cruautés et à l'oppression, périssant presque tous de mort violente; alentour des nobles, plus despotes que le souverain, ayant perpétuellement le trône en but de leurs menaces, de leurs servilités, de leurs intrigues et de leurs prétentions. En regard, une soldatesque capricieuse, et ne sachant, à vrai dire, dans la fluctuation des ambitions, qui elle doit servir, où est le droit, où est le devoir. Et enfin, en sous ordre, une immense multitude, nommée peuple, esclave, ignorante, fantasque, grossière, superstitieuse, avide de changemens, effrénée dans ses instincts, concentrée dans un seul sentiment distinct, la faim; semblable à la mer dans son flux et reflux de passions, engloutissant les trônes si elle soulève ses vagues furieuses, se laissant subjuguer et châtier, quand, de fatigue elle revient au calme plat, après avoir vainement battu ses digues et jeté des cadavres sur le rivage.

Telle est la Russie, tel est l'effet du despotisme en tous pays. L'intérêt des événemens y est palpitant et continu, tant pour le poète qui cherche des sources d'émotions que pour le philosophe observateur, qui se demande quelle est l'issue d'une société semblable, et

si l'humanité a été réellement créée par Dieu pour souffrir à tous les degrés, dans toutes les conditions, depuis le trône jusqu'au vassal; si la société est réellement organisée dans des voies divines, quand elle n'offre que troubles, désordres, guerres, révolutions, meurtres et rapines, tels que nous les voyons dans la société entière, barbare et civilisée, et dont les pays despotiques nous offrent seulement un exemple plus frappant comme pour mieux nous avertir.

Et les femmes, les pauvres femmes que deviennent-elles dans cet ordre de choses? Ah! qu'on le demande encore aux annales de Russie. Toujours victimes de tous les partis, opprimées et avilies en temps de paix; en temps de guerre, outragées et massacrées; souffrant pour tous ceux qu'elles aiment; atteintes au cœur dans toutes les affections saintes; déchirées par toutes les douleurs de l'humanité, dont la femme porte le poids entier, quand elle n'a pas puissance de les adoucir.

Marine était fille de Mnichek, palatin de Sandomir, l'une des plus puissantes familles de Pologne. Jeune, belle, entourée d'hommages, adorée de son père, possédant les avantages de la naissance et de la fortune, il semblait que tout dût lui sourire dans l'avenir, et qu'elle n'eût qu'à se laisser aller à vivre pour être complètement heureuse. Ces avantages de position étaient rehaussés chez Marine par un esprit vif, ardent, le désir de plaire, l'amour du plaisir, une ambition naturelle. La vie était en quelque sorte exubérante en elle; le monde se présentait radieux à ses yeux; il lui semblait n'avoir pas trop de toutes ses facultés pour en saisir les jouissances; elle s'y livrait en enfant gâté qui ne craint point le péril, pour qui le ciel et sa mère n'ont que des sourires, et qui, en roulant dans l'abîme qu'il n'aperçoit point sous lui, s'accroche aux fleurs et jette des éclats de joie.

Le bruit d'une aventure qui retentit jusqu'à la jeune Marine vint secouer son âme de la monotonie des fêtes, des jeux, des galanteries vulgaires qui n'y laissaient que vide et ennui, en l'enflammant tout-à-coup d'amour et d'enthousiasme pour un homme qu'elle n'avait jamais vu, mais dont la destinée bizarre répondait à son propre besoin d'aventures, et de quelque chose d'inconnu et d'extraordinaire.

Voici ce qu'on racontait dans la haute noblesse de Pologne, et ce qui déjà commençait à se répandre parmi le peuple.

C'était en 1603. Un jeune Russe, nommé Otrépief, se trouvait domestique dans la maison du prince Adam Wisznowiecki. Confondu dans la valetaille, entièrement ignoré du maître, ce jeune homme tombe dangereusement malade, et, se sentant à toute extrémité, il fait appeler un prêtre, et, sous le sceau de la confession, lui révèle qu'il est le tsarévitch Dimitri, échappé par miracle aux assassins payés par Godounof, et dont l'enfance a été soignée secrètement par des boïars attachés à la dynastie légitime. Otrépief entre dans des détails minutieux sur la manière dont il a été sauvé, la vie qu'il a passée depuis, toujours caché, toujours tremblant d'être découvert par l'usurpateur. Ce danger constant l'a déterminé à venir chercher un asile en Pologne. Un manuscrit contenant son histoire écrite de sa main est caché sous son grabat; mais il conjure le prêtre de ne découvrir à personne ce qu'il lui confie avant qu'il soit expiré.

Le prêtre, tout éperdu de ce qu'il apprend, ne peut se résoudre à laisser mourir dans cet état de misère l'héritier légitime du trône de Russie, et se hâte d'aller révéler cette étrange histoire au maître de la maison. Le prince Adam se rend auprès d'Otrépief, s'empare presque de force de son manuscrit, et, après avoir lu la narration circonstanciée des mêmes événemens qu'il a racontés au prêtre, il lui témoigne son intérêt et le presse de questions; Otrépief reste constant et inébranlable dans ses réponses, et montre pour nouvelle preuve de ses attestations une croix en or entourée de diamans, disant qu'il l'a reçue à son baptême du prince Mstislavski, son parrain, et que depuis il l'a toujours portée sur la poitrine, comme c'est l'usage en Russie.

Le prince Adam ne doute point qu'il a devant lui le tsarévitch Dimitri sauvé par la Providence des embûches des assassins; il l'embrasse, il le console, et le fait de suite transporter dans un somptueux appartement où tous les secours et des soins assidus lui sont prodigués. La joie et l'espérance eurent bientôt rendu Dimitri à la santé. Il employa le temps de sa convalescence à se livrer à l'étude de la langue latine et des sciences; il mérita de plus en plus, par sa conduite, l'amitié du prince Adam et d'autres seigneurs auxquels celui-ci le présenta, particulièrement celle du père de Marine, le palatin de Sandomir, parent par alliance des Wisznowiecki.

Marine eut de la sorte occasion de connaître celui qu'elle aimait déjà; sa vue, son ton simple, ses manières polies, son air de dignité, et tout le prestige de grandeur et de malheur répandu sur cet homme, ne firent qu'accroître son amour. Elle ne chercha même pas à le dissimuler; comprenant que par sa volonté et sa puissance, elle pouvait lui donner une couronne, elle voulut être aimée pour avoir le droit de se dévouer. Dimitri, qui, à l'aspect de la jeune et belle Marine, avait senti confusément le regret de n'avoir pas un trône à lui offrir, s'aperçut bientôt, avec l'enivrement de la joie, de l'intérêt qu'il lui inspirait. Il l'aima doublement pour avoir su le distinguer, lui pauvre aventurier, qu'il était si aisé de taxer d'imposture. Il puisa confiance et espoir dans son amour; elle, de son côté, s'abandonnant joyeusement à sa passion, entreprit de lui prouver ce que peuvent la ferme volonté et la constance chez une femme qui aime et veut le bien de son amant.

Son père fut le premier séduit. Il s'aperçut de l'intelligence de sa fille et de Dimitri; Marine, loin de la nier, s'en fait gloire, échauffe son père en faveur du prince infortuné, et se faisant ambitieuse, le flatte de l'espoir de la voir régner un jour sur la Russie.

Mnichek embrasse entièrement le parti de Dimitri, lui promet sa fille lorsqu'il aura recouvert l'héritage de ses pères, et le conduit lui-même à la première diète de Pologne, où il le présente au roi Sigismond et à toute la noblesse, en réclamant leur aide et assistance en faveur de l'héritier frustré contre l'usurpateur de Russie. Dimitri fit lui-même le récit de ses malheurs devant l'auguste assemblée; les larmes lui coupaient la voix, et son émotion était partagée par tous les assistans.

Sigismond parut extrêmement touché. Toutefois il déclara ne pouvoir rompre l'alliance avec la Russie. Du reste, il autorisa les nobles à secourir chacun, en leur nom, le tsarevitch, et combla ce dernier de présens et de preuves d'estime.

Ici, il est nécessaire de retracer brièvement les derniers événemens qui s'étaient succédés en Russie.

Fédor I avait succédé à Iwan IV en 1584. Ce prince, d'un esprit faible et d'un tempérament valétudinaire, n'était capable que de se laisser gouverner. Son père l'ayant compris, et poussant le despotisme au-delà du tombeau, avait voulu l'asservir à un conseil de trois boïars, dont l'un était son beau-frère, conseil asservi lui-même à un tuteur. Celui-ci fut le premier à conspirer contre l'imbécile Fédor. Ses projets furent déjoués; mais un homme plus dangereux éleva bientôt ses prétentions au pouvoir: c'était Boris Godounof, dont la sœur était épouse du tsar; doué de qualités séduisantes, d'un génie vaste et d'une profonde ambition, il envisagea d'abord le but, qui était le trône, et résolut d'y monter, à force d'adresse et d'astuce, nonobstant tous les obstacles qui l'en séparaient. Bientôt il eut capté entièrement Fédor, et s'empara peu à peu des affaires de l'état; sous divers prétextes, il sut se débarasser par le poison ou la prison des trois nobles formant le conseil du prince, et insensiblement de tous ceux qui, dans le présent ou l'avenir, lui portaient ombrage. Il établit à cet effet un infâme système de délation, où il suffisait d'un seul accusateur pour faire condamner sans preuve les personnages les plus recommandables par leurs vertus, ou les plus dangereux par leur naissance ou leur richesse. Il les faisait ainsi torturer, emprisonner, et mettre à mort, en quelque sorte à volonté. Toutefois, il lui restait à craindre

un rival plus dangereux dont il ne pouvait se défaire avec autant de facilité; c'était le tsarevitch Dimitri, âgé de sept ans, frère de Fédor, et qui devait infailliblement lui succéder. Après l'avoir relégué dans la ville d'Ouglitch avec la tsaritse sa mère, et cherché par des calomnies à affaiblir l'intérêt que le peuple lui porte, il envoie des assassins pour en finir d'un coup avec l'objet perpétuel de ses inquiétudes. Ils s'introduisent d'autorité dans la demeure de la tsaritse, gagnent à leur horrible complot la gouvernante même du pauvre enfant, et épient le moment propice de frapper la victime. La malheureuse mère, qui devine leur projet atroce, ne quitte plus son fils ni le jour ni la nuit; elle le couve du regard, l'enlace de ses bras, tressaille à chaque bruit, s'efforce de chasser le sommeil. Mais hélas! un jour, dans l'après midi, vaincue par la chaleur et la fatigue, un moment elle s'endort... la misérable gouvernante appelle le jeune enfant, l'entraîne dans la cour, les assassins fondent sur la victime et l'égorgent. Un témoin jette des cris, la malheureuse mère demande au ciel vengeance, le peuple fond dans sa demeure, et massacre les assassins; mais le malheureux enfant n'en est pas moins égorgé.

Godounof, instruit de ce qui s'est passé, dissimule sa joie, et envoie ses propres agens sur les lieux, soi-disant pour recueillir des preuves contre les assassins; mais au fond pour les disculper. Les satellites, fidèles à leur mission secrète, font rapport que le pauvre enfant s'est suicidé lui-même dans un accès de fièvre chaude, et que la tsaritse seule est coupable de négligence. Godounof condamne la malheureuse mère à être enfermée dans un couvent, et ne fait connaître à Fédor de cet horrible événement que ce qu'il veut bien qu'il en sache. Le peuple murmure, les grands sont terrifiés; mais Godounof distrait les uns, punit les autres, et impose le silence à tous.

Un nouvel événement menace de frustrer son ambition; l'épouse de Fédor, long-temps stérile, devient mère; le tsar, ivre de joie, commande de grandes réjouissances dans tout son empire. Mais l'enfant meurt avant d'avoir un an. Fédor, peu d'années après, succombe lui-même, en 1598, à une maladie de langueur. Boris touche à l'accomplissement de ses vœux.

La tsaritse conviée par les grands à succéder à son époux, s'y refuse et se retire dans un monastère; Boris feint une égale humilité, et l'accompagne. Mais, régnant de fait, il met en jeu tant de ressorts que la bourgeoisie, le clergé et la noblesse de toutes les villes, réunis à Moskou pour le choix d'un souverain, l'élèvent volontairement à l'unanimité des voix, et lui donnent la satisfaction de refuser long-temps, et n'avoir l'air que de se rendre par dévouement au vœu de la nation.

Il est vrai que Boris, ambitieux, cruel, qu'aucun moyen n'épouvantait pour parvenir au but, était digne de régner par ses grands talens. Il voulait sincèrement la prospérité de la Russie, et y travailla activement; oppresseur de la noblesse, il épargnait le peuple et encourageait le commerce et l'industrie; il alliait à la cruauté une piété sincère et la superstition qui, dans ce siècle, en était ordinairement compagne. Brave, il commandait lui-même les armées, et, par sa seule contenance, sut maintenir en respect tous les ennemis de la Russie. Le plus grand fléau qui assaillit le peuple pendant son règne fut une effroyable famine : cinq cent mille hommes périrent de faim dans la seule ville de Moskou, et l'on vit entassés dans les rues jusqu'à cent vingt-sept mille cadavres. Boris partagea les souffrances du peuple et ne négligea ni soins ni sacrifices pour les apaiser. Mais qu'on juge de l'état de civilisation de cette époque par un seul fait : tandis que la capitale était en proie à cette affreuse disette, l'Ukraine, Kasan, Astrakhan et d'autres provinces jouissaient de l'abondance, sans que le souverain trouvât moyen d'y faire participer Moskou, tant à cette époque les voies de communications étaient rares et difficiles.

Cette horrible plaie était cicatrisée; Boris régnait en paix, et se voyait au faîte de la puissance, lorsque tout-à-coup il apprend qu'un homme prend le nom du jeune Dimitri,

qu'il a tué; se fait de puissans protecteurs en Pologne, l'appelle usurpateur, et s'apprête à venir lui disputer sa couronne.

Ce fut un coup de foudre pour le tsar, et il lui était d'autant plus difficile d'adopter un plan de conduite, que toute mesure de prudence qu'il prendrait, en paraissant un effet de la crainte, semblerait justifier les prétentions de Dimitri. Le mépris était la seule arme à lui opposer; mais, d'un autre côté, Boris pouvait-il se laisser assaillir sans préparer de défense?

Maintenant, si l'on se pose la question, Otrépief était-il réellement le tsarevisch Dimitri, ou bien un imposteur? nous répondrons que cette énigme reste à jamais insoluble pour la postérité. La chronique contemporaine et tous les historiens russes se sont accordés à considérer Otrépief comme imposteur; quelques historiens modernes seuls ont élevé des doutes à cet égard, et Levesque motive son opinion par une foule de motifs très fondés. Tout ce qui fut rapporté d'officiel sur la mort du jeune Dimitri eut pour organe les agents de Boris; et après la fin malheureuse d'Otrépief, ce furent encore ses ennemis qui salirent sa mémoire et influencèrent l'opinion. Aujourd'hui comment démêler le vrai à travers tant de faits contradictoires? On peut seulement affirmer qu'Otrépief était digne du trône et d'un meilleur sort par ses vertus, et que, dans ce qui nous reste de sa mémoire, il y a autant de raisons de le considérer comme le vrai Dimitri que comme un imposteur.

Boris députe, en Pologne, auprès de Sigismond les personnes qu'il croit les plus capables de détruire son erreur : celles qui dans le temps avaient constaté la mort de Dimitri, et d'autres qui l'ont connu moine dans un monastère. Mais Sigismond ne veut pas être détrompé; il abandonne les envoyés de Boris au ressentiment d'Otrépief, ou refuse de les recevoir.

Boris n'ose accepter le secours que lui offre le roi de Suède; d'un autre côté, il fait ceindre d'un cordon de troupes les frontières qui avoisinent la Pologne. C'en est assez pour le peuple; cette précaution l'éclaire, il sait que Dimitri vit, que l'usurpateur le craint; son amour renaît pour ses anciens maîtres, il croit aisément au merveilleux, il souhaite et attend impatiemment l'arrivée d'un prince sauvé par la Providence.

Mnicheks et ses amis, poussés par l'influence secrète et passionnée de Marine, travaillent activement à lever une armée pour soutenir les droits de Dimitri. Un corps nombreux des kosaks du Don, mécontens de Godounof et d'ailleurs toujours empressés de favoriser les troubles en Russie, dans l'espoir d'y recouvrer leur propre indépendance, vont offrir leurs services à celui qui prétend renverser le tsar régnant. Dimitri est bientôt en état de s'approcher des frontières avec cinq mille hommes, composés de Polonais, Lithuaniens et kosaks; Boris peut à peine lui opposer des troupes égales, tous ses ordres sont suivis avec tiédeur. Dimitri va pour assiéger Tchernigof; le commandant, homme de cœur, s'apprête à une vigoureuse résistance, mais les soldats refusent de combattre, la population se soulève, et ouvre avec acclamation les portes à Dimitri, en mettant à ses pieds le commandant chargé de chaînes.

Six villes suivent l'exemple de Tchernigof; Dimitri se trouve maître des frontières sans coup férir. Toute la Russie s'émeut, et n'attend que sa présence pour se soulever en sa faveur.

Conséquence infaillible du régime despotique : le premier aventurier qui entreprend de mettre ce gouvernement en confusion, a toutes les chances de succès. Qui est attaché à l'ordre des choses? quelques dignitaires en fonctions. Mais quant à la foule de mécontens, à la masse du peuple qui n'a rien à perdre, il espère de tout changement quelque amélioration à son sort; ils provoquent de leurs vœux les troubles, et sont toujours prêts à encourager les agitations. Quel pays offre plus d'exemples que la Russie de secousses im-

primées à l'état entier par un seul homme, de vertige saisissant toute la nation par l'illusion d'un nom vrai ou faux? Stenko, Dimitri, Pugatchew, sont là pour nous attester ces incroyables effets.

Les succès de Dimitri furent un moment ralentis; après avoir éprouvé un échec sous les murs de Nowgorod-Séverski, il prend sa revanche sur une armée que lui oppose enfin Boris; mais il est battu à son tour par cette même armée puissamment renforcée et commandée par Chouiski, autrefois complice de Dimitri, et presque aussi intéressé que Godounof à mettre obstacle à ses succès.

Dimitri est forcé de reculer aux frontières, et de suspendre ses opérations. Mais le feu de la révolte n'en couve pas moins dans toute la Russie prêt à éclater. De nouvelles villes se déclarent pour Dimitri et refusent l'entrée aux troupes de Boris; une épidémie vient ajouter aux calamités de l'armée; à cette époque elles étaient dépourvues de médecins, de sorte qu'on ne put qu'écrire à Moskou, d'où les médecins de la cour envoyèrent aux troupes un tas de drogues qui causèrent plus de mortalité que la maladie même.

Mme GATTI DE GAMOND.

STATISTIQUE MORALE DE LA RUSSIE.

II.

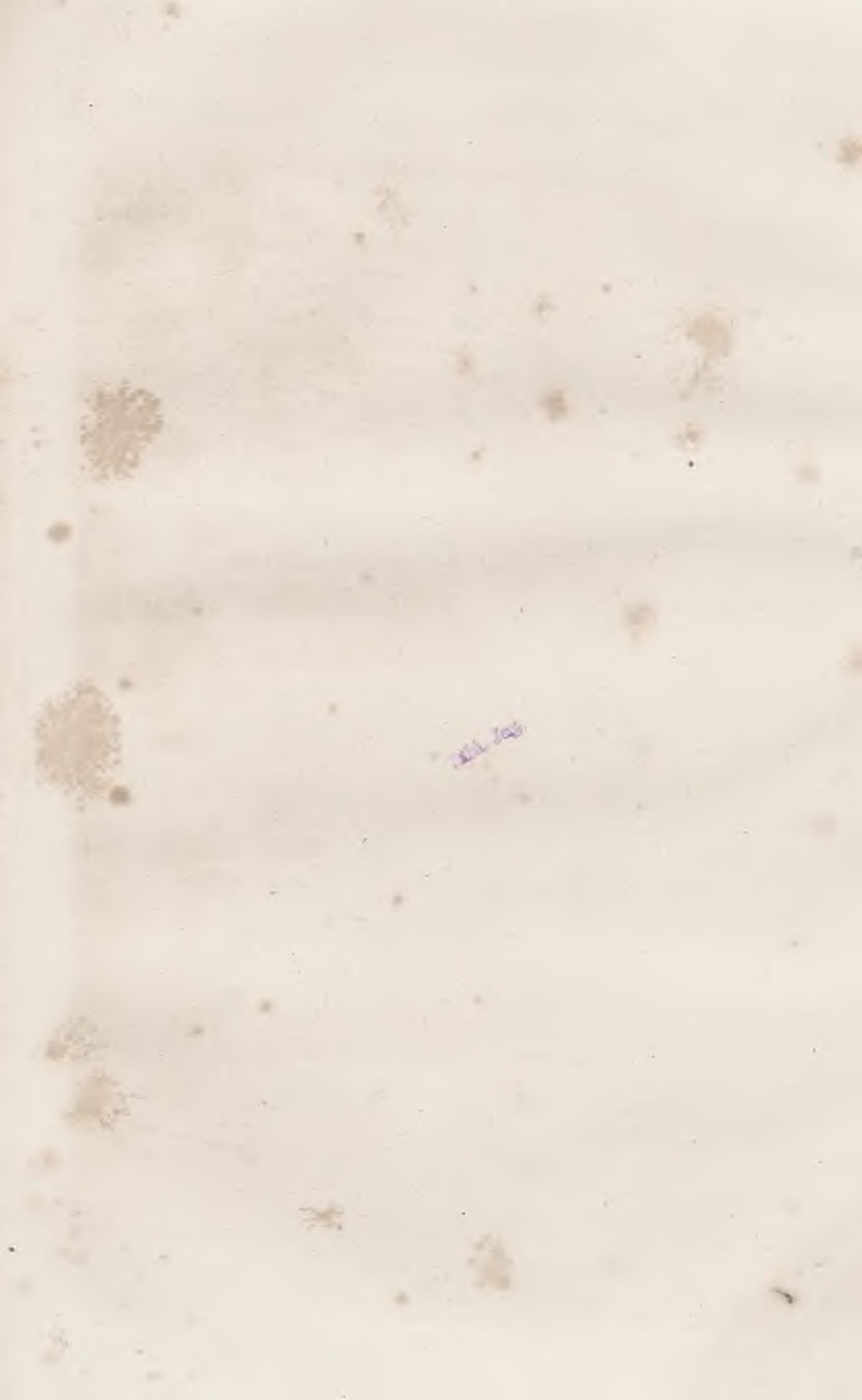
Les meurtres, considérés sous le rapport des classes, sont comme il suit : paysans, hommes 101 1/2, femmes 25 1/2, enfans 31, total 158; classe moyenne, hommes 19 1/2, femmes 3 1/2, enfans 2, total 25; soldats, hommes 10 1/2, femmes 1 1/2, enfans 3, total 15; nobles, hommes 6, femmes 2, enfans 0, total 8; clergé et religieux, hommes 3 1/2, femmes 1/2, enfans 1 1/2, total 5 1/2.

Parmi les causes d'excitation au meurtre, on trouve, en première ligne, la colère ou l'ivresse; la plupart des meurtres ont été la suite de coups portés avec le poing ou avec un bâton. Les meurtres commis avec des instrumens tranchans s'élèvent à peine à une moyenne de 1/4. On n'a compté que 5 cas de meurtre avec une arme à feu, dans les deux années, et 6 d'empoisonnement, dont 3 involontaires.

Envisageant les criminels sous le rapport des liaisons de famille, on trouve, dans les deux années, 1 fils tué par son père, 1 mère tuée par son fils, 5 maris tués par leurs femmes, 23 femmes tuées par leurs maris, 1 père tué par son fils, 3 hommes tués par leurs frères. Presque tous ces crimes domestiques ont eu lieu dans la classe des paysans.

Sur un total de 413 homicides, les auteurs de 206 seulement ont été découverts et jugés. On sait néanmoins qu'il y en a eu 127 commis par des paysans, 20 par des soldats congédiés ou réfractaires, 7 par des industriels, 6 par le clergé, et 4 par les nobles.

Ces intéressantes observations, nous les tirons d'un mémoire présenté à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, par M. Humann; nous devons ajouter que ces chiffres ne sont basés que sur des documens officiels, qui sont fort inexacts quant au meurtre commis en Russie.—L'autorité n'est pas instruite des assassinats qui se commettent journellement dans l'armée et dans les villages. Un officier qui a tué, par des punitions barbares, un subalterne, n'a qu'à faire un rapport qu'il est mort d'apoplexie, et vous pouvez être sûr que personne ne réclamera. Un nombre immense de serfs périt de même ou par l'excès des fatigues, ou par l'abus des supplices auxquels les condamnent des seigneurs cruels.—Il très rare que les gouverneurs de provinces pousuivent ou enregistrent ces crimes; ils sont eux-mêmes nobles seigneurs, ils ont aussi des serfs pour les surcharger de peines et de fatigues. Le proverbe dit : le corbeau ne crèvera pas l'œil à un corbeau. —Le gouvernement ne connaîtra pas le chiffre exact des assassinats, tant qu'il y aura en Russie des maîtres et des esclaves. M.



Palais Impérial d'hiver

N° 39.

Russie Pittoresque

Raunheim

Imp. d'Aubert et Cie

COMMENCÉ EN 1754 PAR ORDRE D'ÉLISABETH

Incendié en 1838.

DIMITRI DONSKI.

GUERRE CIVILE.—OLGUIERD.—GUERRE CONTRE LES TATARS.

(1362-1389.)

Dimitri n'avait que douze ans quand il monta au trône de Moskou; mais malgré sa jeunesse il sut gagner l'appui des boïars et l'amour du peuple. Politique profond, brave sur le champ de bataille, il résista aux Lithuaniens et au brave Olguierd; il réunit sous son sceptre plusieurs apanages, et vainquit pour la première fois les Tatars et les Mongols; c'est dommage qu'il ne sut pas profiter d'une éclatante victoire qu'il remporta sur les bords du Don.

Jaloux de concentrer dans ses mains le pouvoir, pour s'en servir au profit du pays, Dimitri exigeait l'obéissance des princes apanagés. Plusieurs d'entr'eux, convaincus que le morcellement du pays, l'exposait aux invasions, se soumirent de bon gré à la volonté du grand prince de Moskou, suivant l'exemple de Wladimir-le-Brave, qui le premier s'était reconnu vassal et lieutenant de Dimitri. Le seul prince de Twer, Michel, lui résista. Il n'avait pas oublié que Twer avait été la capitale de la Russie, et espérait lui rendre son ancienne splendeur avec l'aide du vaillant Olguierd, grand duc de Lithuanie, son gendre. La Russie qui aurait dû concentrer ses efforts contre les Tatars-Mongols, fut forcée de lutter contre le prince de Twer et le héros de la Lithuanie.

Les chroniqueurs russes parlent de trois invasions que fit Olguierd dans la Moscovie; l'historien lithuanien ne parle que d'une seule campagne :

« Dimitri, dit-il, fier du succès de ses armes, résolut d'enlever aux Lithuaniens, Witebsk, Polotsk et Kief tombés dans les mains du vaillant Olguierd; il lui envoya *un caillou, un briquet et un sabre,* en lui faisant déclarer que les Russes seraient à Wilna pour la semaine de Pâques, et qu'il lui donnerait le baiser d'usage, au milieu des flammes et du carnage. Olguierd se met à la tête de ses troupes, se fait suivre des ambassadeurs de Dimitri qui l'accompagnent jusqu'à Mosaisk : Il les renvoie alors et leur donne *une mèche allumée*, en disant : *Portez cela à votre prince : dites-lui qu'il peut éviter la peine de venir me trouver à Wilna, et qu'avant que cette mèche soit consumée, j'irai à Moskou lui porter un œuf rouge.* Les ambassadeurs se hâtèrent d'informer Dimitri du danger qui le menaçait. Ils arrivèrent à Moskou le jour de Pâques, au moment où il se rendait à matines; le soleil levant éclairait déjà de ses premiers rayons le camp des Lithuaniens, établi sur la montagne des Saluts, aux portes de la capitale. Le grand prince, frappé d'étonnement, s'empressa de demander une paix, que la modération d'Olguierd lui fit accepter. Seulement il exigea des Russes de grandes sommes d'argent, et retint tout le pays jusqu'à l'Ougra. Il entra dans le Kremlin avec les seigneurs lithuaniens, fit avec sa lance une marque sur la muraille, pour laisser un souvenir à la ville de Moskou, *et, selon sa promesse, il donna un œuf rouge* à Dimitri. »

La paix conclue avec le grand duc de Lithuanie mit dans une fâcheuse position Michel, prince de Twer. Dimitri prétend réparer ses pertes vis-à-vis d'Olguierd, en dirigeant tout son pouvoir contre Michel; celui-ci assailli par les forces réunies des princes russes, fut enfin forcé de reconnaître l'autorité du grand duc de Moskou.

Dimitri, affermi sur son trône, commença à braver la domination tatare; il refusa le honteux tribut que les grands princes déposaient à genoux aux pieds des khans. Il porta la guerre et le ravage dans les pays de Mordvans soumis aux Mongols. Le khan usa de représailles en faisant des incursions sur le territoire russe. Ce n'était pas la guerre, mais

bien des pillages de l'un et de l'autre côté. Cependant bientôt Mamaï s'affermit sur le trône; khan puissant, il résolut de punir le prince rebelle, qui lui avait refusé le tribut, et avait osé attaqué ses sujets. Il réunit des forces considérables afin de faire sentir au grand duc de Moskou tout le poids de sa puissance.

Le danger extrême, une lutte où il s'agissait de secouer le joug étranger, devait réunir tous les princes contre le khan. Cela n'arriva point. Oleg prince de Rezan, jaloux de la puissance de Dimitri, se détacha de la ligue; il ne rougit pas d'offrir son bras parricide au service de Mamaï. Olguierd ne vivait plus, son fils Jagellon conduisait des troupes nombreuses, pour tomber sur Moskou; de sorte que les efforts du khan, la perfidie d'Oleg, et l'approche des Lithuaniens, faisaient croire que les derniers momens étaient venus pour Dimitri et pour Moskou.

Plusieurs princes russes, dans des circonstances aussi difficiles, préférant le salut individuel au salut de la patrie, prirent la fuite. Dimitri s'arme d'un noble désespoir. Il met en jeu tous les ressorts qui peuvent exalter le courage et l'enthousiasme. Le clergé l'entoure et la croix à la main excite la population en la conduisant au combat; le prince, à la tête des boïars, a résolu de vaincre ou de mourir.

Le jour du combat approche, la victoire est long-temps indécise; Dimitri blessé, tombe sans connaissance, et quand on le retrouve, quand on le rappelle à la vie, il apprend avec une joie extrême, que l'armée tatare est battue et en pleine déroute. Cette lutte glorieuse eut lieu au bord du Don, et l'histoire, pour immortaliser le premier vainqueur des Tatars, le surnomma *Donski,* c'est-à-dire, *vainqueur du Don.*

Jagellon, grand prince de Lithuanie, plus tard roi de Pologne, à peine eut-il appris la complète déroute du khan, qu'il rallia ses troupes, et le perfide Oleg n'eut de ressource que de se réfugier en Lithuanie.

Ici Dimitri commit une faute impardonnable. Il ne suffit pas de remporter une victoire, il faut savoir en tirer tous les avantages possibles. S'il avait poursuivi l'armée dispersée, découragée, démoralisée, il aurait pu à jamais écraser la horde, anéantir des barbares qui ne savaient assurer leur puissance que par des conquêtes et de continuels pillages. Mais Dimitri, heureux d'avoir remporté une victoire aussi glorieuse, se contenta de rappeler ces paroles de la Bible : *Leur temps est passé, Dieu est avec nous!* Il oubliait qu'en laissant le temps aux Tatars, ils pouvaient redoubler leurs efforts, et réparer leur échec.

J. C.

MARINE ET DIMITRI.

II.

Boris oppose aux dangers qui le menacent le secours de la superstition; il fait vouer à l'anathême, par le patriarche, l'imposteur et ses complices, en présence de tout le peuple assemblé. L'impression de cette cérémonie lugubre fut bientôt effacée, et la mort soudaine de Godounof vint encore renforcer le crédit de Dimitri.

Le fils de Boris, Fédor II, est élu sans contestation; mais que pouvait un prince de seize ans, privé d'énergie, dans des circonstances si menaçantes?

Dimitri n'a pas besoin de reprendre les armes; une partie des villes refusent de prêter serment à Fédor; d'autres envoient reconnaître les dispositions de l'armée, qui, de son côté, fait sonder celles des villes. Bientôt Rezan, Toula, Cochire, Alexin, se déclarent pour Dimitri; les principaux chefs de l'armée viennent se soumettre, les autres sont en fuite; Dimitri n'a qu'à marcher, et prendre le commandement de la propre armée du tsar, et entrer dans les villes aux acclamations de joie du peuple et de la noblesse.

Cependant il n'ose paraître brusquement dans Moskou, où Fédor conserve ses principaux partisans. Il envoie deux députés reconnaître les dispositions des habitans; inquiets de leur mission dangereuse, ils s'arrêtent dans le village de Krasno-Célo, tout près de Moskou; les paysans l'accueillent avec joie, et lui font une escorte pour entrer dans la capitale, où la multitude et une partie des Strelitz lui font également cortége aux cris de *Vive Dimitri.*

Des boïars veulent l'arrêter; ils sont saisis et entraînés dans une ancienne maison de Godounof; le patriarche, qui essaie de ramener la multitude, n'est pas écouté; le peuple se précipite au palais, d'où il arrache et transporte dans la même prison Fédor, sa mère et sa sœur. Il se répand dans la ville et hors la ville pour aller dévaster les biens de tous les parens ou amis de Godounof, et donner des fers à ceux qui lui tombent entre les mains. Au retour de ces tristes exploits, la multitude va au-devant de Dimitri, ayant en tête la première noblesse de Moskou. La route au trône est frayée devant le prétendant; il n'a qu'à aller y prendre place; mais il faut d'abord que Fédor et sa mère soient immolés; il en trace de sa main l'ordre sanglant. Les premiers seigneurs sollicitent l'honneur d'aller l'exécuter. La malheureuse famille, naguère au faîte des grandeurs, était là gémissante dans l'attente du coup fatal. La tsariste est la première égorgée. Fédor se défend avec énergie contre quatre de ses assassins, et finit par être étouffé dans la lutte. On épargne sa sœur Axénie, pour la condamner à une éternelle réclusion. Le patriarche est dégradé aux yeux de tout le peuple, recouvert d'un simple habit de moine, et enfermé dans un monastère. On arrache le corps de Boris à la sépulture, on l'expose aux outrages de la populace. Quand les mesures de sûreté furent ainsi prises, et la première fureur de vengeance et de réaction un peu calmée, Dimitri put faire son entrée triomphale dans Moskou, le 20 juin 1605.

La première noblesse de Russie formait son cortége; derrière suivaient les deux armées russes et polonaises; le clergé vint à sa rencontre et le conduisit à la cathédrale rendre grâce au ciel. Tandis que l'église retentissait de chants, les Polonais firent entendre leur musique guerrière. Cet usage inconnu en Russie fit succéder le mécontentement aux vifs transports de joie qui avaient éclaté parmi le peuple.

Un nouveau patriarche fut élu, qui, peu de jours après, couronna solennellement Dimitri, sous le nom d'Ivanovicth.

La mère de Dimitri vivait encore, retirée dans un couvent sur les bords du Biélozéro. Il la fait venir dans la capitale; tous ceux qui conservent des doutes sur l'identité de Dimitri, attendent curieusement cette entrevue; elle fut publique; le prince alla à la rencontre de sa mère, et devant une foule de spectateurs, se jeta dans ses bras. La tsariste le reconnaît et l'embrasse avec sanglots; Dimitri lui témoigne sa joie, son bonheur, et la conduit en grande pompe aux appartemens qui lui ont été préparés.

Cependant les doutes injurieux ne cessent pas entièrement. Le prince nonobstant son penchant à la clémence, dut faire rechercher et emprisonner plusieurs personnes, une seule fut punie de peine capitale. Chouiski forme même une conspiration qui est découverte. Dimitri le fait juger par le peuple assemblé; le coupable est condamné unanimement à mort. Dimitri lui pardonne, et dut peut être sa perte à cet excès d'indulgence.

Aussitôt que le tsar se croit affermi sur son trône, il envoie un député en Pologne chargé de demander en son nom au palatin de Sandomir la main de Marine. Elle lui est accordée, et les fiançailles sont célébrées devant la cour de Pologne par l'évêque de Cracovie. Les Russes, profondément ennemis de l'église romaine, apprennent avec indignation qu'un prêtre de ce culte a présidé à cette cérémonie.

Cependant, la joie et les fêtes accueillent Marine sur son passage dans tout l'empire de Russie. C'est surtout à son entrée à Moskou que les réjouissances se manifestent et que le

plus grand luxe est déployé. Elle est d'abord conduite au palais des tsars, où toute la noblesse vient lui présenter ses hommages ; ensuite elle se retire au couvent de l'Assomption près de la tsaritse, où, selon les usages, elle doit rester jusqu'à la célébration de son mariage.

Chaque jour Dimitri va passer près d'elle de longues heures, et tous deux savourent les délices d'un amour qui n'a fait que croître par le temps, et par l'absence. Parvenus au comble de leurs vœux, le plus bel avenir s'offre à leurs yeux ; ils font mille plans de félicité, et n'oublient point dans leurs projets la prospérité de la Russie. Marine se sent appelée à occuper un trône ; et quelles circonstances favorables pour le déploiement de ses facultés ! Elle ne sera point unie à un de ces tsars farouches qui tiennent leurs femmes dans l'asservissement. Son époux est jeune, aimable, pénétré d'amour et de reconnaissance, et veut qu'elle jouisse de la liberté, et règne à côté de lui. Quelques jours se passent ainsi dans des délices mutuels et de ravissantes illusions, qui hélas ! ne doivent pas durer !

Jusqu'à ce jour on a pu dire avec raison que le bonheur n'est pas fait pour les mortels ici-bas. Si un moment tout leur sourit, si la joie les enivre, ah ! certes ils sont à la veille d'un grand malheur. Tandis que Dimitri et Marine se repaissent de flatteuses espérances, déjà le sort menace de tout détruire. Le peuple murmure, et les ambitieux, les mécontens encouragent ses plaintes. Quelles sont les accusations qui s'élèvent contre Dimitri et enveniment les cœurs ? il a emprunté aux Polonais costumes, mœurs, des manières plus polies et plus élégantes que celles des Russes ; chaque jour il donne à Marine des fêtes où l'on danse, où l'on chante ; il est affable, poli pour tous ; se promène familièrement dans les rues de Moskou avec quelques gentilshommes : les Russes ont été accoutumés à trembler devant leurs tsars ; ils méprisent le prince qui ne veut inspirer de respect que par sa personne. Toutefois ils ont des griefs plus graves ; Dimitri témoigne de la tolérance pour le culte catholique, et admet à sa table des prêtres qui le professent. Mnichek a conduit sa fille jusqu'à Moskou, accompagnée de quatre mille Polonais en armes, et le peuple ne les voit pas sans défiance et sans jalousie. Enfin, Sigismond fait demander à Dimitri la cession de quelques provinces en faveur des secours qui lui ont été accordés ; et bien que le tsar déclare n'y point consentir, ses ennemis en prennent prétexte pour exciter davantage contre lui les esprits. Quand une fois on est prévenu contre quelqu'un, et qu'on veut absolument lui trouver des torts, tout sert la méchanceté, et il semble que ce soit une fatalité qui conduise les évènemens.

Enfin, arrive le jour fixé pour le mariage du tsar ; le patriarche par son ordre pose la couronne sur la tête de Marine. Le peuple s'indigne de cette cérémonie, comme n'étant pas dans les usages des anciens tsars ; il voit avec courroux des étrangers avoir l'entrée dans l'église. Cette fureur sourde augmente les jours qui suivent, par l'insubordination et l'insolence des Polonais qui, profitant des fêtes du mariage pour s'enivrer, parcourent la ville en maltraitant les passans, enfonçant les portes des maisons ; et commettant des violences sur les habitans paisibles.

Les mécontens profitent des griefs de la nation ; au milieu des fêtes de la cour, une conjuration se forme ; elle est découverte et punie. Chouiski, le même auquel Dimitri a déjà fait grâce, en renoue les trames, et engage dans son complot la plupart des boïars, toujours les premiers à trahir leurs souverains. Dimitri est averti, mais un bandeau lui couvrant les yeux, il ne prend aucune mesure, et commande de nouvelles fêtes. Il avait été prévenu le 14 mai 1606. Ce ne fut que dans la nuit du 17 que Chouiski rassemblant ses amis et ses domestiques, les anime à ne pas souffrir plus longtemps qu'un imposteur occupe le trône. Tous pleins de fureur se répandent par la ville, sonnent le tocsin, excitent le peuple ; la multitude les écoute, et jette des cris de mort contre Dimitri, avec le même caprice qu'elle s'était enthousiasmée d'abord en sa faveur.

Toute cette foule se porte tumultueusement au palais. Dimitri y était profondément endormi; sa garde ne montait guère qu'à trente hommes. Avec la moindre prévoyance, il eût pu se faire entourer de dix mille hommes dévoués. Dimitri, au bruit de ce tumulte, se lève en toute hâte, et va se présenter au peuple, essayant de le calmer, mais des cris de mort lui répondent. Chouiski est à la tête des plus furieux, tenant une croix d'une main, et de l'autre une épée dont il désigne la victime. Le malheureux tsar recule et cherche à fuir. Basmanof qui commande la garde, essaie quelque temps de barrer le passage au peuple déchaîné: mais il est massacré. Dimitri, entendant la foule qui grossit, approche et vocifère, fuit dans les appartemens les plus reculés, où toujours poursuivi, il ne trouve de ressource que de se jeter par une fenêtre dans une petite cour, où il espère trouver une issue. Le malheureux se casse une jambe en tombant, et se fait une profonde blessure à la tête. Ses ennemis l'atteignent, mais en le voyant dans cet état, le peuple et les Strelitz sont tout-à-coup touchés de compassion, et ne cherchent plus qu'à le secourir. Chouiski et les boïars tremblent de voir leur victime s'échapper; ils proposent de se rendre chez la tsaritse mère pour la conjurer de déclarer la vérité au sujet de Dimitri. Le peuple y consent, Chouiski est chargé de cette mission. Il vient rapporter que la tsaritse déclare que Dimitri est un imposteur et n'a jamais été son fils. A ces mots, la rage succède à la pitié, la multitude se précipite sur Dimitri, le perce de mille coups; on traîne son corps sur les places, où il fut brûlé, après avoir été exposé durant trois jours.

Le peuple se répand parmi les rues et massacre tout ce qu'il rencontre de Polonais, et même de Russes qui en portent le costume. Des groupes d'hommes furieux pénètrent dans l'appartement qu'occupe Marine, dans le dessein de la faire périr. Celle-ci, entourée de ses dames, éperdue, palpitante, entend leurs cris de mort, et se voit au moment de tomber entre leurs mains. Une de ses femmes, très âgée, et Polonaise, a la présence d'esprit de la saisir et la cacher sous sa longue robe traînante. La foule se précipite, demande la tsaritse, l'étrangère; ne la trouvant pas, et contenue par la présence de quelques seigneurs, il ne fait aucun outrage aux autres femmes, et se retire en désordre. Il va braquer le canon devant une maison où Mnichek s'est retiré avec un corps de Polonais, décidés à vendre chèrement leur vie; Chouiski vient à leur secours, les dégage de la fureur du peuple, apaise la révolte. Chacun retourne chez soi, et peu d'heures après, une apparence de parfaite tranquillité succède à l'agitation et aux crimes de la nuit.

A cette époque, les annales de la Russie offrent, durant quelques années, une confusion, un trouble, un désordre, auxquels rien ne ressemble dans l'histoire des autres nations. Chouiski se fait élire, et prend les rênes de l'état, mais son élection n'est pas reconnue généralement, et il n'a autour de lui que des ambitieux et des jaloux. Le mécontement général et le succès passager de Dimitri, dont l'identité est restée douteuse, encouragent une foule d'imposteurs, qui tous forment des partis, acquièrent des partisans, ont des chances de succès. Ce sont, la plupart, des esclaves qui brisent leurs chaînes, et promettent l'indépendance à quiconque les suivra. Les serfs des villes et des campagnes accourent en foule : c'est comme un torrent qui grossit dans sa course et porte partout ses ravages. Ces esclaves révoltés attaquent principalement les châteaux, et massacrent les seigneurs. Quelques-uns de ces derniers se joignent à eux, ne trouvant que ce moyen pour préserver leurs biens et leur personne. Ils sont recrutés des kosaks qui, toujours impatiens du joug russe, saisissent avidement les occasions de troubles. La Pologne, de son côté, fomente les partis, protége les imposteurs, se réjouit des désastres, attendant le moment opportun d'en profiter pour elle-même. Chouiski, entouré d'ennemis, à l'intérieur, à l'extérieur, toujours tremblant vis-à-vis de ceux qui le défendent et ceux qui l'attaquent, n'abat un imposteur que pour en voir renaître un nouveau. C'est vraiment, à ses yeux, le fantôme de Dimitri, qui sans cesse l'assiége et le menace.

Parmi ces imposteurs, dont l'un se donne pour le fils de Fédor, un autre pour le fils d'Ivan, celui qui le premier prit le nom de Dimitri se rendit le plus dangereux par la protection ouverte de la Pologne. Chouiski, désirant faire toutes les concessions possibles à cette dernière, lui renvoie ses prisonniers au nombre desquels se trouvent le palatin de Sandomir et Marine. Ils ont appris, dans leur captivité qu'un homme prend le nom de Dimitri, dit avoir échappé aux fers des assassins, et dispute le trône à Chouiski. Ils ne profitent de leur liberté que pour se rendre auprès de lui en toute hâte. Quel frémissement, quelle anxiété dans l'âme de Marine; après avoir pleuré son époux, peut-être va-t-elle le revoir; peut-être est-il sauvé. Hélas! elle ne voit dans l'imposteur qu'un étranger qui lui est parfaitement inconnu, et n'a aucune ressemblance avec celui qu'elle a aimé. Elle se dérobe à ses embrassemens et va cacher ses larmes. Mais il est trop tard : l'existence de l'imposteur dépend désormais de l'identité que Marine voudra bien lui reconnaître avec son époux. Il la supplie et la menace : la diète de Pologne lui en fait signifier l'ordre. Marine a le choix entre la perspective d'un trône, ou de la prison, et peut-être de la mort. Son ambition s'éveille; elle maudit le destin, s'abandonne à la fatalité. Son cœur avait choisi librement un prince jeune et aimable, qui avait placé la couronne sur son front et scellé leurs sermens devant les autels; aujourd'hui elle s'abandonne de désespoir à un inconnu qu'elle n'aime point, qu'elle méprise, qui n'est point son époux, et qui, en lui promettant un trône, l'expose plus certainement à la mort et à l'infamie.

Chouiski est détrôné par ses propres sujets, et envoyé en Pologne, où il meurt en prison. Pendant une interrègne de trois ans, la malheureuse Russie est livrée à toutes les horreurs de l'anarchie. La Pologne ne dissimulant plus son dessein de la démembrer et s'agrandir à ses dépens, abandonne l'usurpateur; celui-ci ne perd pas courage, lutte encore et périt assassiné par un Tatar. Marine était enceinte; tous les partisans de l'imposteur se groupent autour d'elle, et jurent fidélité à l'enfant qu'elle mettra au monde. Un chefs de kosaks, Zarouski, se dévoue à elle particulièrement; Marine met au monde un fils qui est salué comme héritier légitime du trône de Russie. Zarouski s'en déclare le protecteur et épouse Marine; celle-ci n'avait pas la possibilité du refus, et se voit, de la sorte, condamnée à unir son sort à celui d'un homme grossier, accoutumé au meurtre et à à la rapine, entièrement étranger à la délicatesse et à l'élégance des manières qui avaient entouré toute la jeunesse de Marine. Ce qu'elle eut à souffrir durant trois années où elle dut habiter les camps, et suivre de ville en ville son maître, qui partout portait le ravage et la destruction, et en but à la haine et au mépris des Russes et des Polonais, ce qu'elle eut à souffrir, elle seule pourrait le dire. Enfin, les Russes lassés de leurs divisions, se réunissent pour élire un souverain; les suffrages tombent sur Michel Romanof. Zarouski n'en persiste pas moins dans une lutte désespérée; les troupes du tsar le poursuivent jusque dans les déserts qui bordent l'Iaïk. Il est saisi et conduit à Moskou avec Marine, et l'enfant de cette dernière. Zarouski est empalé; le malheureux fils de Marine, à peine âgé de trois ans, est pendu. Par considération pour la famille de Marine, on se contenta de la renfermer dans une étroite prison, où elle mourut bientôt, soit qu'une politique cruelle eût cru devoir avancer sa fin, soit que les regrets et le désespoir, en épargnassent la peine à ses ennemis. Elle mourut en 1613, laissant l'exemple d'une vie qui eût pu être belle et pure, traversée par toutes les passions, le dérèglement et le malheur.

Mme GATTI DE GAMOND.

LA PESTE ET LE FROID.

Le peuple russe est doué d'imagination, il aime à chanter et compose lui-même des poésies, où souvent l'on rencontre du bon sens, de l'esprit et du sentiment. Parmi les

paysans et les habitans des villes circule une foule de traditions, de contes merveilleux, dont la plupart ne sont pas sans intérêt pour le philosophe et le poète. Chaque contrée a ses histoires de vieilles sorcières, d'esprits bienfaisans ou malfaisans, et des moyens surnaturels d'inspirer l'amour, faire fortune et éviter les fâcheux accidens en voyage. Dans le pays des kosaks particulièrement on rencontre des individus qui font métier d'aller de part et d'autre chanter et jouer quelque instrument, et raconter des histoires qu'ils ont entendues dans leur jeunesse ou qu'ils improvisent eux-même. Ils aiment à s'arrêter dans des cabarets, où ils excitent la curiosité et le rire d'infortunés paysans, qui les récompensent en partageant avec eux un verre d'eau-de-vie ou un morceau de triste pain noir.

A l'automne de 1818 ou 1819, il régnait dans quelques provinces russes une maladie épidémique, qui faisait de grands ravages. Les paysans croyaient que c'était la peste. La tristesse était répandue dans tout le pays. Chaque jour on voyait de nouvelles victimes atteintes, aucune famille n'était épargnée. A cette époque il m'arriva précisément de voyager dans cette contrée. Comme les moyens de transport public y sont rares et incommodes, on voyage communément dans sa propre voiture, et avec ses propres chevaux, ce qui a ses avantages, mais aussi de grands inconvéniens.

Les auberges sur la route sont rares et incommodes. Souvent on est forcé de s'arrêter dans des cabarets dégoûtans de malpropreté et de misère, où l'on se trouve en société avec des ivrognes, des enfans criards, des oies et des cochons. Cependant soyons justes; depuis lors, les choses se sont un peu améliorées, mais il y a encore beaucoup à faire.

Mes chevaux étaient fatigués, je fus forcé de m'arrêter dans un pauvre cabaret, près d'une forêt, non loin d'un petit village.

Dans la chambre commune, on voyait à l'entour d'une grande cheminée où brûlaient d'énormes bûches, une dixaine de paysans et quelques femmes, qui tous se désolaient des ravages de la peste. C'était un concert de soupirs, de lamentations qui me prouvèrent que l'homme le plus misérable préfère sa triste existence, toute pénible qu'elle soit, à la mort, surtout si elle le menace à chaque instant.

Bientôt les physionomies s'éclaircirent, les yeux s'animèrent et les cris joyeux succédèrent aux gémissemens. Ce changement était opéré par l'arrivée d'un vieux paysan qui tenait dans la main une *balalaïka*, et n'était autre qu'Iwanko, troubadour populaire, musicien, poète, chanteur, l'Homère des malheureux esclaves.

Iwanko, Iwanko, que nous apportes-tu, demandaient les femmes , les hommes? et bientôt les enfans accoururent en foule; criant aussi Iwanko, Iwanko! que nous apportes-tu? — Bonne nouvelle, mes enfans! des choses extraordinaires se passent dans le monde. Je vais vous les raconter, mais avant tout il faut que je me repose. On apporta au vieillard de l'eau-de-vie; on lui donna un morceau de pain, et au bout de quelques minutes il prit la parole :

« Chers enfans, dit-il, voyez-vous cette forêt noire qui appartient à Monseigneur.. eh! bien, c'est là qu'il vient de se passer un événement que je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais vu de mes yeux.

Le pauvre Nikita, celui qui faisait si bien des roues pour les chariots, était allé comme à l'ordinaire dans la forêt pour y couper du bois pour son travail, et aussi pour chauffer sa cabane. A peine a-t-il commencé à fendre le bois avec sa cognée, que voilà une femme qui passe et s'arrête devant lui; non pas une femme ordinaire, mais si grande et si maigre que sa vue faisait horreur. Elle était au moins deux fois plus grande que moi, et n'avait que les os et la peau; ses cheveux blonds tombaient épars en bas de ses épaules, ses yeux étaient petits et enfoncés, sa figure jaune! vous eussiez dit que c'était un squelette qui avait oublié son chemin, et qui, au lieu d'aller au cimetière se promenait dans la forêt.

— Que fais-tu ici, pourquoi coupes-tu du bois, dit-elle à Nikita ?

— Au nom de Dieu le père, du Fils et du Saint-Esprit, reprit le bûcheron, moitié effrayé, moitié étonné; cette forêt n'appartient-elle pas à mon maître et seigneur, ne me permet-il pas de couper du bois autant que j'en ai besoin?

— Non, répliqua le fantôme. Cette forêt est à moi. Je suis la Peste.

— La peste!

— Oui! la peste, et va-t'en, si tu ne veux pas que je te le prouve en t'envoyant auprès de tous ceux qui sont morts subitement ces jours derniers.

— Nikita regarde encore une fois ce spectre, lui tourne le dos, et court en toute hâte, auprès de ses camarades qui, non loin de là, était occupés à la corvée ordinaire.

Camarades! s'écrie-t-il, par Saint-Nicolas, j'ai rencontré la peste. Venez, venez avec moi, nous la tuerons, et elle ne désolera plus les environs.

Les paysans effrayés, un moment hésitèrent, mais bientôt s'armant de leurs haches, ils suivent Nikita qui les conduit à l'endroit où il a laissé la peste. Celle-ci se promenait dans la forêt, le ventre en avant, le dos en arrière, tout-à-fait comme votre intendant quand le le seigneur n'est pas dans ses domaines.

Hurra, hurra ha, contre la peste, criaient les paysans, et ils courraient à l'assaut. Mais la peste riait de les voir; et quand ils approchèrent, elle n'eût qu'à se courber en deux, souffler de toute la force de ses maigres poumons, et tous furent renversés comme si jamais dans leur corps il n'y avait eu ni âme ni mouvement.

L'histoire ne finit pas là, mes enfans. J'étais affligé comme vous-mêmes, je soupirais comme vous soupirez, lorsque j'aperçus un vieillard, ses épaules étaient larges, ses bras forts, et quoique ses cheveux fussent blancs comme la neige, du premier coup d'œil je vis que c'était un gaillard à porter sur ses épaules un bœuf; il avait un teint si frais, que peut-être, mes bonnes femmes, l'eussiez-vous préféré à ces jeunes seigneurs maigres et pâles auxquels on vous envoie contre votre penchant et votre volonté.

— Que fais-tu ici, lui demanda la peste?

— C'est à toi de répondre, lui dit le vieillard, et il fronça le sourcil, et marcha contre la meurtrière d'un pas ferme et assuré.

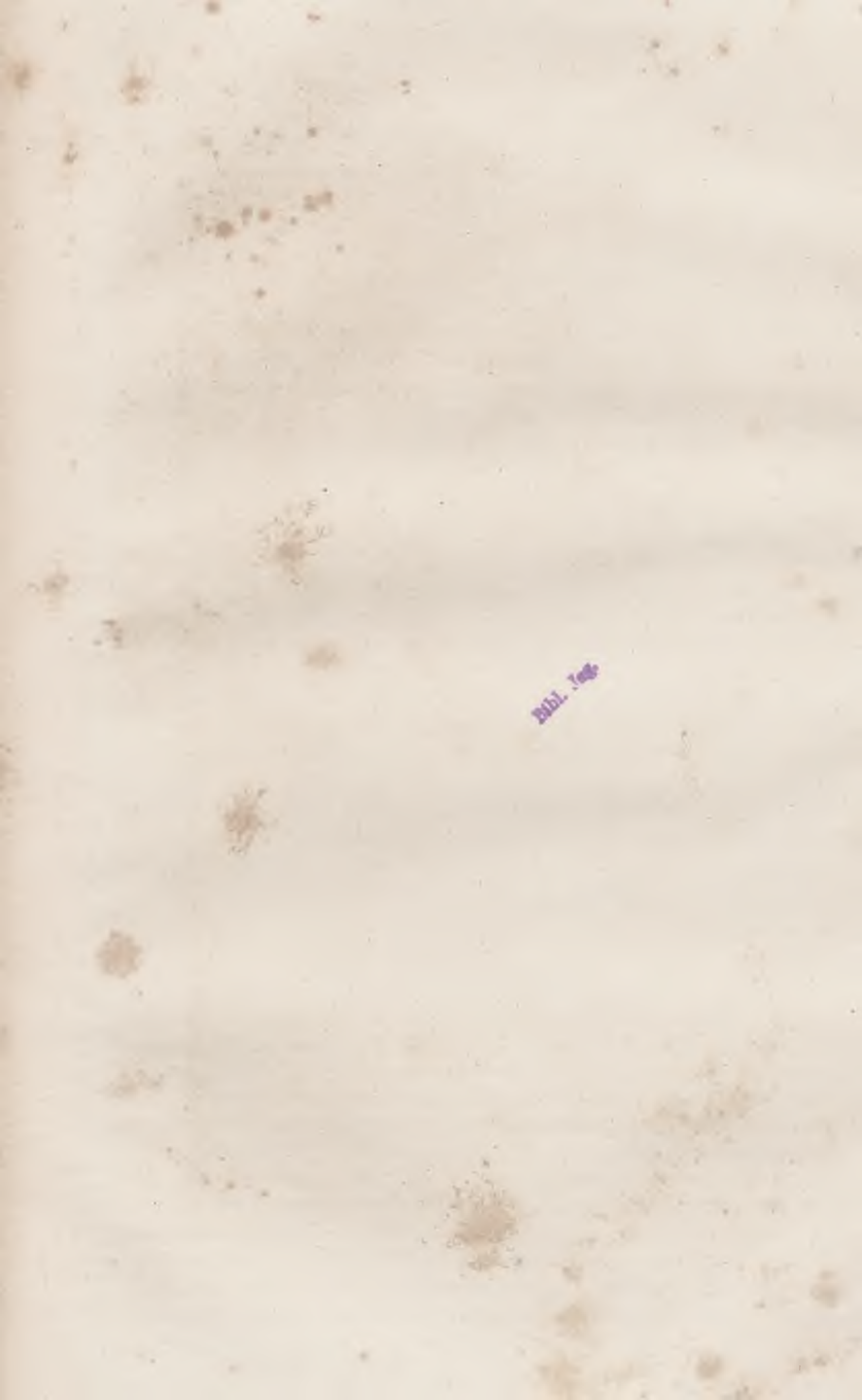
— Je suis la peste, dit la première.

— Et moi, je suis le froid, répliqua l'autre. Ah! je te cherchais depuis long-temps; j'ai beau envoyer la neige, la gelée, pour épurer l'air, tu te glisses comme un serpent pour infecter l'atmosphère.

— Ah! c'est toi, qui me contrecarres, répliqua la peste, c'est toi qui me chasses partout où je me montre, je suis bien aise de te rencontrer. Et elle se courba encore une fois, elle aspira une quantité d'air, et le souffla de toute sa force contre la figure du vieillard. Mais cela ne produisit aucun effet. Au contraire, mon gaillard eut l'air de s'en moquer, et se jetta sur la peste. Une lutte terrible s'engage; il attaque, elle se défend; il la pousse, elle le sert de ses longs bras. Je ne voyais pas la face du brave veillard, mais je pouvais observer la figure de la peste. D'abord, elle était jaune, puis elle devint verte, bleue, et enfin toute noire. Noël, alleluia, le froid a vaincu la peste.

Regardez, regardez sur vos fenêtres; voilà la gelée qui paraît, la peste est tuée. Soyez gais et tranquilles. »

M.


Bibl.

ORIGINE DE MOSKOU



J.B. Gatti

Imp. d'Aubert et Cie

Le prince Dolgorouki fait jeter à l'eau Koutchko qui a refusé de lui rendre hommage. Moskou fut bâti sur les ruines de son habitation.

DIMITRI DONSKI.

INVASION DES TATARS. — SIÉGE DE MOSKOU. — PERFIDIE ET BARBARIE DES MONGOLS. — MOSKOU EST ANÉANTI. — RETRAITE DES TATARS MONGOLS. — RETOUR DE DIMITRI. — LE KREMLIN BATI EN PIERRE. — GUERRE CONTRE NOWGOROD. — INTERVENTION DE L'ARCHEVÊQUE. — MORT DE DIMITRI. — SES DERNIÈRES PAROLES. — CHANGEMENT DE L'ORDRE DE SUCCESSION.

(1362-1389.)

La lutte entre le khan Mamaï et Taktamich qui lui disputait le pouvoir, ajourna pour un moment la vengeance des Tatars. Dimitri, au lieu de profiter des discordes qui affaiblissaient les Tatars, restait tranquille dans sa capitale, se contentant de fortifier le Kremlin. Mais sitôt que Taktamich eut vaincu Mamaï, il exigea le tribut et la pleine soumission des princes russes. Dimitri, fier de la victoire remportée sur Mamaï, combla les ambassadeurs du khan de marques de bienveillance et de présens, mais il lui refusa le tribut.

Un an s'écoula sans qu'on entendît parler de Taktamich: celui-ci faisait des préparatifs pour une guerre contre la Russie. Il commence par arrêter les marchands russes à Kasan et s'empare de leurs vaisseaux. Dimitri, effrayé, fait appel au patriotisme des princes et veut repousser cette nouvelle invasion dont il prévoit les funestes résultats. Mais on ne répare pas facilement les fautes commises; il est rare qu'il se représente des circonstances comme celles qui une fois avaient procuré la victoire à Dimitri au bord du Don; ceux qui l'avaient suivi, après la bataille gagnée, hésitent, tremblent, vont demander à genoux pardon au khan. Il se trouva même des princes perfides qui s'unirent aux armées tatares.

Dimitri, abandonné à ses propres forces, n'osant lutter contre des troupes supérieures en nombre, quitte sa capitale, s'enfuit, et s'enferme à Kostroma.

Moskou est en proie à toutes les vengeances du khan, qui ne trouve point d'obstacle à sa marche. Enfin, un prince lithuanien, fils du vaillant Olguerd, arrive au secours de la ville assiégée; mais ses efforts sont infructueux; après des attaques réitérées, les chefs mogols invitent les habitants de Moskou à venir traiter avec eux, et demandent qu'on leur envoie un modeste tribut. Au moment où les notables de la ville arrivent dans le camp des assiégeants, ceux-ci tombent sur eux et égorgent les malheureux qui se sont fiés à leur loyauté. Moskou est prise: les bourgeois, les moines, les femmes, les vieillards, les enfants, tous tombent victimes de la rage de l'ennemi.

« *Quels termes, disent les annalistes contemporains, pourraient peindre l'état déplorable où Moskou se trouvait alors! Cette populeuse capitale, toute rayonnante de richesses, et de gloire, hélas! un seul jour a suffi pour anéantir sa splendeur! Il n'y reste plus que des ruines fumantes, qu'une terre couverte de cendres et abreuvée de sang; on n'y voit plus que des cadavres et des églises dépouillées ou à moitié dévorées par les flammes. Le morne silence de la mort n'est interrompu que par les douloureux gémissemens de quelques malheureux couverts de blessures, en proie à toutes les tortures d'une cruelle agonie.* »

La rage du vainqueur ne fut pas satisfaite par l'anéantissement de Moskou. Wladimir, Zwenigrod, Jocrief, Mozaïsk, Dimitrof Pereiaslaw, subirent le même sort. Ce ne fut qu'après avoir réduit en cendres les principales villes de la Russie, que le khan retourna dans son pays.

L'infortuné Dimitri revint alors dans sa capitale, où il ne trouva ni maisons, ni habitants. Sa conscience lui faisait un reproche de n'avoir pas profité de la victoire de Don. Cependant il s'efforçait, autant qu'il était en son pouvoir, de guérir les plaies du pays. La

capitale fut reconstruite, les habitants dispersés y revinrent, Moskou s'éleva de nouveau de ses ruines.

Le prince de Twer, vaincu autrefois par Dimitri, pensa que le moment était venu d'exciter le khan contre Dimitri; il part pour la horde, demande au khan vainqueur la couronne de Moskou. Mais ses prières sont rejetées; Taktamich n'avait aucun intérêt à déposséder un prince auquel il avait déjà fait sentir sa puissance et sa cruauté.

Les Nowgorodiens auraient dû s'unir aux habitants de la Russie pour faire cause commune contre les Tatars; mais, indifférens à l'intérêt général, leur propre bien-être les occupait seul. Profitant de l'affaiblissement du grand-duc de Moskou, ils se jetèrent sur quelques villes russes, les pillèrent et les ravagèrent comme si elles eussent été ennemies. Dimitri, après la retraite des Mongols, résolut d'en tirer une éclatante vengeance et de réduire en cendres leur cité. Il marche contre Nowgorod, et aurait tenu sa parole sans l'intervention de l'archevêque qui parvint à fléchir son courroux. Dimitri se contenta d'exiger un fort tribut des Nowgorodiens.

Il mourut à l'âge de quarante ans, après avoir assuré un nouvel ordre de succession par lequel le neveu ne devait plus céder le trône à son oncle et succédait directement à son père.

Avant de rendre le dernier soupir, il ordonna aux boïars de s'approcher, et leur dit :

« Illustres témoins de ma naissance et de ma jeunesse, vous connaissez le fond de mon cœur; c'est avec vous que j'ai partagé ma couronne, que j'ai triomphé des ennemis du nom russe. Avec vous, j'ai joui de mon bonheur et pleuré dans l'adversité. Animé du plus sincère attachement pour vous, je vous ai récompensés chacun selon votre mérite. *J'ai craint de prononcer la moindre parole qui aurait pu vous offenser. En un mot, vous ne fûtes point des boïars, mais des princes de la Russie.* Souvenez-vous donc maintenant de ce que vous m'avez dit tant de fois : « Nous sommes prêts à mourir pour toi et pour tes enfants. » Servez aujourd'hui avec zèle mon épouse et mes jeunes enfans. » Il leur recommanda ensuite Vassili, son fils, qu'il leur désigna pour son successeur.

COUP-D'OEIL SUR LA LITHUANIE ET LA POLOGNE.

GUEDYMIN. — SA POLITIQUE, SES VICTOIRES, SES ALLIANCES. — OLGUIERD. — SES CONQUÊTES. — CASIMIR-LE-GRAND. — LA RUSSIE ROUGE ET LA VOLHYNIE RÉUNIES A LA POLOGNE. — SUPÉRIORITÉ DE LA POLOGNE. — JAGELLON. — LA LITHUANIE RÉUNIE A LA POLOGNE SOUS LE MÊME SCEPTRE.

(1315—1385.)

Jetons un coup-d'œil sur ce qui se passait à cette époque en Lithuanie et en Pologne.

Guedymin, grand-duc de Lithuanie, appartient à ces rares héros, à ces hommes de génie et de puissance qui élèvent la nation dont ils sont chefs, au plus haut degré de gloire et de puissance. Nous avons vu les hordes lithuaniennes, barbares, qui ne savaient pas constituer un état et ne vivaient que de pillages. Guedymin, tant par sa bravoure, que par sa profonde politique, sut concentrer dans ses mains le pouvoir, et s'en servir pour fonder un des plus puissans états dans le nord de l'Europe. Vainqueurs des chevaliers porte-glaives, il résolut de profiter de l'affaiblissement des princes russes. Tandis que ceux-ci se déchiraient par des guerres intestines, quand ils mendiaient le trône à la grande horde, ou quand ils fuyaient devant les Tatars, Guedymin s'emparait des provinces russes, les attaquant les unes après les autres. En 1320, Wladimir et Luck tombent dans ses mains; plus tard Owrucz, Zytomir, reconnaissent son autorité; enfin Kief, cette vieille

capitale de Russie, à présent délaissée, oubliée par les princes russes depuis qu'ils siégent à Moskou, ouvre ses portes au grand prince de Lithuanie. Mais les Kioviens sont chrétiens et Guedymin est idolâtre; comment les fidèles sauront-ils supporter la domination d'un païen? Guedymin, aussi sage que brave, respecte la croyance des peuples conquis; il leur donne un co-religionnaire pour commander en son nom. Quel exemple pour les catholiques, qui perdirent leur autorité et leur influence dans plusieurs pays par l'intolérance et la persécution! Guedymin était conquérant, mais plus juste, plus humain que les princes russes; le peuple vaincu se soumit au gouvernement d'un chef qui lui conservait ses libertés et ne le foulait pas aux pieds comme esclave. Guedymin ne se contente pas d'agrandir ses états par les armes, il cherche l'alliance des princes voisins, il s'unit par des liens de famille à Casimir-le-grand, roi de Pologne. Après sa mort, Olguierd s'empara du pouvoir et gouverna la Lithuanie pendant cinquante ans. Son règne fut marqué par de constantes victoires et conquêtes. Les chevaliers porte-glaives, les Mongols, les Russes, tour-à-tour vaincus, furent forcés de respecter le nom lithuanien. Toute la contrée, depuis Kief jusqu'à Oczakow, depuis Putiwle jusqu'au Don, appartenait à Olguierd, grand-duc de Lithuanie. Nous avons vu que Dimitri Donski fut forcé de signer le traité qui lui fut dicté par le héros de la Lithuanie, à Moskou dans le Kremlin. Suivant la sage politique de Guedymin, Olguierd ne violentait pas les consciences, rendait la même justice et accordait la même protection aux chrétiens, qu'ils fussent catholiques ou grecs. Lui-même, embrassa le christianisme en secret, et permit de bâtir des églises grecques, en protégeant les prêtres et les moines catholiques. Et quand les Lithuaniens, en son absence, massacrèrent sept Franciscains à Wilna, Olguierd ne passa pas sous silence cette férocité; il vengea la mort des innocens en immolant cinq cents habitans qui avaient participé à cet acte barbare.

Au moment où la Lithuanie s'élevait, se constituait, prenant place dans les états du nord-est, en Pologne régnait un grand monarque, aussi tolérant que Guedymin et Olguierd, mais plus éclairé encore; sage administrateur, législateur de son pays, aussi brave sur le champ de bataille que modèle des princes pendant la paix: c'était Casimir-le-grand, père et protecteur des paysans, fondateur des villes, créateur de l'industrie. Olguierd, vainqueur des Chevaliers porte-glaives, des Mongols, des Russes, ne put vaincre ce roi polonais, protégé de l'amour de son peuple; il fut forcé de faire avec lui un traité et de rendre à la Pologne les provinces russes qui lui appartenaient sous Boleslas-le-grand. La Volhynie et la Russie rouge furent incorporées à la Pologne et gouvernées par Casimir.

Ainsi, quand les guerres extérieures dévastaient la Russie, quand celle-ci gémissait sous le joug des khans tatars, la Pologne et la Lithuanie grandissaient. Quand la tyrannie des khans accoutumait le peuple russe à l'absolutisme; en Pologne, se développait une monarchie tempérée. Quand les arts, les sciences, tombaient en décadence à Moskou, l'industrie, le commerce et la culture brillaient du plus vif éclat à Kracovie. Voilà pourquoi les provinces russes se détachaient des grands princes de Moskou, et s'alliaient à la Pologne. La Lithuanie, puissante elle-même, voit avec horreur le joug russe, avec admiration le gouvernement de Pologne. Bientôt Jagellon demande en mariage Hedvigue, reine de Pologne; et la Lithuanie, devenue chrétienne, s'unit à la patrie de Boleslas et de Casimir-le-grand, pour fonder, au nord-est de l'Europe, une des plus puissantes nations. Elle aurait conservé à jamais sa grandeur et sa suprématie, si les successeurs de Casimir, suivant son exemple, avaient protégé le peuple contre les seigneurs et pris pour devise: *Respect pour toutes les croyances.*

J. C.

LE NOYEUR.

Savez-vous ce que c'est que le Noyeur? Allez au bord de la Vistule ou du Borystène, vous entendrez mille contes, plus ou moins poétiques, au sujet d'un génie malfaisant qui se cache dans les rivières et les lacs pour séduire, entraîner et noyer les malheureux qui le rencontrent : on le nomme Topieletz. Ceux qui l'ont vu racontent que c'est un jeune homme à double face; d'abord il se montre rempli de beauté, de gaieté, d'agilité; il se pare de ces traits aimables quand il veut attirer la victime; mais aussitôt qu'elle tombe en son pouvoir, ses traits s'assombrissent, il devient farouche, cruel. L'hiver, vous ne l'apercevez point; c'est dans les beaux jours d'été, quand le ciel est ardent et l'air enflammé, quand les hommes épuisés, haletans, vont au sein des eaux chercher la fraîcheur; c'est alors, qu'en se baignant lui-même près des endroits les plus dangereux, là où l'eau tourbillonne au-dessus d'un gouffre, il tend ses piéges et cherche à attirer sa proie. Et cependant, chose curieuse, il semblerait que ce génie fût guidé dans sa malfaisance par quelque sentiment de justice; les victimes sont comme choisies expressément. Est-ce un homme jeune, encore innocent? n'en doutez point; si le génie fatal le saisit et le noie, c'est qu'il fût devenu un scélérat. Est-ce un homme qui a passé la jeunesse? scrutez sa vie, et vous y trouverez quelque action qui méritait ce châtiment.

Au bord du Borystène, dans un vieux château, demeuraient deux jeunes époux, connus dans les environs comme modèle d'un bon ménage. Le mari aimait sa femme, la femme adorait son mari; s'il venait à s'absenter, Amélie restait seule, isolée, ne recevait personne et attendait avec anxiété le retour de celui à qui elle avait donné sa foi, et qui seul occupait toutes ses pensées. Cette constance dura assez longtemps ; mais l'amour s'affaiblit à la longue, l'amitié ne suffit pas à un cœur aimant; les départs du jeune mari devinrent plus fréquens, ses absences se prolongèrent. Amélie trouvait les murs du château sombres, l'air lourd, la solitude lui pesait; elle avait besoin de changement, de consolation: Amélie trouva un ami qui lui allégea le poids de la solitude. Désormais, quand son mari la quittait, elle ne restait plus triste, désolée, Dimitri était là pour partager ses promenades, pour écouter ses pensées, pour répondre à ses sentimens. Bientôt l'amitié fit place à l'amour, et l'amour couvrit la trahison de son beau voile doré.

Une demie-année se passa sans qu'aucun nuage vint troubler le bonheur des amans perfides.

Par une belle soirée d'été, au coucher du soleil, Dimitri et Amélie, après avoir longtemps parcouru les prairies, les champs, les jardins, allèrent s'asseoir au bord de la rivière; leurs mains étaient entrelacées et ils parlaient doucement de leur bonheur et de leur amour.

Tout-à-coup apparaît devant eux un jeune homme d'une rare beauté, blanc comme la neige, ses longs cheveux blonds ondoient sur son cou, ses yeux bleus semblent refléter l'azur du ciel et brillent d'une douce lumière. Il nage avec une admirable adresse; tantôt il glisse sur la surface des eaux, tantôt il se cache, il reparaît encore, tournoie avec agil[illegible] puis se repose gracieusement, se laisse aller au courant et se balance avec volupté. Il se rapproche de Dimitri, il l'engage à partager sa vive jouissance, et venir nager auprès de lui. Jamais, dit-il, l'eau n'a été aussi délicieuse, on se sent animé d'une nouvelle vie, ah! venez, venez avec moi!

Et il continuait à nager, changeant à chaque instant de position; tantôt il se tenait droit, puis se jetait sur le dos, on le voyait disparaître et seulement pousser l'eau de ses bras, la rejeter de ses pieds; il glissait, s'éloignait, revenait, disant toujours : Ah! quelle jouissance, venez, venez avec moi!

Au premier moment, Dimitri ne songea pas à quitter Amélie; mais, insensiblement séduit, fasciné par l'inconnu, il demande à son amante de lui permettre d'aller rafraîchir ses membres dans l'onde. Amélie s'y oppose, un triste pressentiment l'assiége, elle prie Dimitri de rester auprès d'elle ou de la reconduire au château. Vaines instances! Dimitri n'est plus maître de lui, il n'entend plus la voix d'Amélie; séduit, égaré, extasié, il ne voit que le regard brillant du jeune homme, son sourire enivrant; il n'entend que ces paroles répétées : *Venez, venez avec moi!*

Il jette ses habits, il est dans la rivière sans qu'Amélie ait pu le retenir. Tous deux nagent, tantôt ensemble, tantôt séparés. L'inconnu va toujours plus au large, Dimitri le suit; il s'étonne de sa propre adresse; le fleuve lui ouvre ses eaux, le porte, le soulève, semble lui obéir.

Vois-tu ce tourbillon, lui crie le beau nageur; vois comme l'eau dessine mille cercles et étincelle des feux du soleil couchant, regarde comme je le passe.

Je passerai aussi, s'écrie Dimitri; et il court à sa perte.

A peine a-t-il approché de cet endroit fatal, où déjà périrent vingt victimes, que tout-à-coup la figure de l'inconnu change, il devient noir, le feu de ses yeux est sombre et éclatant comme le feu de l'enfer, son rire est celui de Satan : Malheureux! sais-tu qui je suis, dit-il à Dimitri, *je suis le Noyeur!* A peine a-t-il prononcé ce mot, qu'il se jette sur sa proie et se précipite avec elle dans l'abîme.

Amélie tremble, et cependant elle ne se doute pas encore du sort de son amant; en le voyant disparaître, elle imagine que c'est un jeu et que bientôt elle va le revoir. Mais, quand le temps s'écoule, et que nul ne reparaît, elle court au bord de l'eau, et, le désespoir dans l'âme, elle crie au secours. Nulle voix ne répond à sa voix, l'écho seulement répète un rire satanique et lui apporte ces paroles : *Je suis le Noyeur.*

M.

ARRÊT ET CONDAMNATION DE STENKO.

Nous avons donné le portrait de Stenko, ce kosak hardi qui déclara la guerre au tsar Alexis et à la noblesse de la Russie. Nous reproduisons aujourd'hui l'arrêt qui fut prononcé contre lui par ses vainqueurs.

« Scélérat et impie rebelle, Kosak Donski, dès l'an 7175, tu ne t'es plus souvenu de la « crainte de Dieu, de la grâce du tsar et grand prince Alexis Michaelowitz, autocrate de « la grande, petite et blanche Russie, ni de la fidélité que tu lui as jurée. Tu t'es révolté « contre sa majesté, et ayant assemblé sous tes ordres d'autres Kosaks, tu as marché vers « le Wolga pour y commettre de détestables actions; tu as fait là beaucoup de tort à « plusieurs personnes, et pillant les *nassades* et les bâtimens chargés de poisson et de sel, « appartenant au patriarche, aux cloîtres et à d'autres, comme aussi les barques de plu- « sieurs marchands, tu as exercé ces violences jusque sous la ville d'Astrakan. Scélérat, « tu as dépouillé, tué et jeté à l'eau, entre Astrakan et Czornogor, le woïevode de sa ma- « jesté tsarienne, Simon Beklonewitz, qui avait été envoyé pour te parler, et tu as tué de « même un strelitz Russe, nommé Susoura, qui avait été envoyé vers toi, lorsqu'on envoya « d'Astrakan à Jaïk un woïevode et deux colonels Russes pour te faire des propositions « avantageuses, afin que tu misses fin à tes actions détestables, et que tu recourusses à la « clémence de sa majesté. Tu as pendu les deux colonels, et de Jaïk tu es descendu dans « la mer Caspienne, d'où tu as remonté le Wolga, ruinant toutes les pêcheries et brûlant

« les habitations des Tatars. Tu as ensuite été, scélérat, jusqu'à Terki, où tu as commis « d'affreux désordres sur les terres du roi de Perse, et étant sur la mer tu as pillé les sujets « de ce prince, enlevant aux marchands leurs effets, et ensuite les assommant : tu as ruiné « aussi quelques villes en Perse, et mis ainsi la mésintelligence entre les deux Etats. Suivant « tes ordres maudits, les strelitz d'Astrakan ont assommé leurs officiers, se sont joints à « toi et ont commis toutes sortes de désordres en plusieurs endroits : tu as aussi enlevé un « bâtiment du roi de Perse, où tu as pillé toutes les marchandises, et tu as tué le fils du « premier facteur et d'autres Persans, commettant, sur mer, et sur le Wolga, des crimes « énormes, pillant et massacrant tout.

« En 7177 le woïevode d'Astrakan, Ivan Semonowitz Prosorowski, a envoyé contre toi « une armée de sa majesté tsarienne, commandé par le woïevode, et stolnik knés, Siméon « Levoff, qui t'a enfermé et tes Kosaks, en sorte qu'il aurait pu te défaire entièrement « avec tes Kosaks ; ce que voyant et tes complices, tu as envoyé deux de tes principaux « Kosaks au woïevode, suppliant, au nom de tout les Kosaks, sa majesté tsarienne de leur « pardonner, et promettant de retourner dans leurs demeures, et de ne plus commettre « aucun désordre ; mais d'être fidèlement soumis à sa majesté tsarienne, sans donner lieu « à aucun démélé entre le tsar et le roi de Perse, et sans pirater davantage, ni sur le « Wolga, ni sur la mer Caspienne. C'est ce que les deux Kosaks ont promis, sous serment, « au nom de toute l'armée, qui a envoyé à sa majesté sept personnes pour lui demander « pardon. Or il a paru que toutes ces démarches n'étaient que tromperies, lorsqu'ils l'eurent « obtenu de sa majesté. Tu t'es retiré dans ta demeure sur le bord du Don avec tous ceux « qui étaient à ta suite ; mais tu as bientôt oublié la grâce que sa majesté t'avait accordée. « Tu as recommencé tes pirateries sur le Wolga, et t'avançant jusqu'à Zaritza ; tu as chassé « le woïevode, et tu as commis de grand désordres. En 7178, toi, scélérat, et tes compli- « ces, qui, comme toi, ont perdu la crainte de Dieu, vous avez renoncé à l'église catholique « apostolique : car étant sur le Don, tu as blasphémé Jésus-Christ Notre Seigneur ; tu as « défendu de bâtir des églises et de faire le service ordinaire ; tu as chassé les prêtres ; et « ceux qui voulaient se marier, tu les as obligés à le faire en dansant autour d'un arbre. « Scélérat, tu as oublié la grâce que sa majesté t'a accordée et à tes camarades, en vous « donnant la vie au lieu de la mort que vous méritiez ; vous vous êtes de nouveau révoltés « contre sa majesté, et vous êtes retournés au Wolga, où vous avez exercé de nouveau « vos exécrables pirateries et des meurtres affreux, jusque-là que vous avez pillé et ensuite « massacré quelques-uns des anciens Kosaks qui ne voulaient pas faire comme vous : et « vous avez aussi massacré l'exprès que sa majesté envoyait à l'hettman Cornelio Jacolow « et aux autres Kosaks du Don ; vous l'avez ensuite jeté dans la rivière, et vous avez tel- « lement battu le nouveau woïevode, qu'il en est mort quelques jours après. Tu es décampé « du Don avec tes Kosaks, et tu t'es rendu à Zaritza ; là, tu as faussement fait accroire aux « habitans qu'une armée de sa majesté venait pour les massacrer tous, au lieu qu'elle était « envoyée pour les défendre contre toi et les tiens. Dans cette supposition, ils se sont rendus « à toi, et t'ont reçu dans leur ville : aussitôt que tu y fus entré, tu as fait massacrer le « gouverneur Tergnowa et tous les bourgeois qui n'ont pas applaudi à tes mauvaises « actions : tu les as jetés dans la rivière et tu t'es mis en marche, contre l'armée de sa « majesté, que tu as surprise et battue, après avoir fait souffrir divers tourmens au colonel « Iwan Lepatenin, au lieutenant Fœdor Jekschim, et aux autres officiers ; tu les as fait « jeter dans la rivière ; tu as enlevé les nassades de sa majesté chargées de seigle, et tu as « pillé celles de plusieurs marchands : tu t'es ensuite rendu devant la ville de Czornogor, « où tu as passé au fil de l'épée le gouverneur Iwan Sergéow, tous les officiers et un grand « nombre de Strelitz.

« Tu as envoyé quelques-uns de tes infâmes Kosaks à Astrakan pour corrompre les stre-
« litz et les engager à te livrer le boïar et le woïevode; il en est arrivé que les soldats
« d'Astrakan t'ont livré cette ville, et se sont joints à toi, avec ces scélérats et ces rebelles;
« tu as tiré de l'église le boïar knés Iwan Semonowitz Prosorowski, tu l'as précipité du
« haut d'une tour, et tu as fait massacrer son frère et plusieurs gentilshommes, officiers
« et strélitz, qui ne voulaient pas se joindre à toi: tu as de même fait mourir dans les
« tourmens quelques riches négocians: tu as pillé les églises, les cloîtres, le trésor de sa
« majesté, et plusieurs maisons des principaux bourgeois: tu as brûlé tous les papiers
« d'Etat qui étaient dans la chancellerie: tu as commis des infamies inouies: tu as dé-
« pouillé des prêtres, des moines et des religieuses, que tu as laissés aller tout nus, et tu
« les as fait bâtonner jusqu'à ce qu'ils t'eussent découvert où ils avaient caché leur trésor:
« tu n'as pas épargné jusqu'aux petits enfans: tu as pillé et tué un grand nombre de
« joailliers du roi de Perse, et plusieurs marchands étrangers, Persans, Indiens, Turcs,
« Arméniens et Bulgares, qui étaient venus dans cette ville pour leur négoce, et ainsi tu
« as causé de grands démêlés avec le roi de Perse: tu ne pouvais te rassasier de sang, et
« tu continues à répandre le sang jnnocent: tu as fait pendre par les pieds, aux murailles
« de la ville, les innocens enfans du knés Prosorowski; tu les as ensuite fait dépendre, et
« après les avoir martyrisés de différentes manières, tu as fait mourir l'un, et battre l'autre
« avec tant d'inhumanité, que croyant qu'il n'en pouvait réchapper, tu l'as abandonné au
« métropolitain. Tu as fait souffrir de cruels tourmens aux strelitz de sa majesté qui
« étaient dans Astrakan, et qui n'ont pas voulu prendre ton parti, ni approuver tes actions
« criminelles; tu les as fait pendre par les côtés, en sorte qu'ils ont souffert les plus hor-
« ribles supplices. Scélérat, après avoir assommé dans Astrakan plusieurs honnêtes et
« fidèles Kosaks, tu as livré leurs femmes et leurs filles à tes scélérats et impies satellites,
« et tu as ordonné aux prêtres de les marier, non par ordre du métropolitain, mais suivant
« tes ordres, te moquant ainsi de l'église de Dieu et des ordonnances des saints apôtres,
« et regardant ce sacrement comme inutile: tu as fait jeter dans les fossés les prêtres qui
« n'ont pas voulu se soumettre à tes ordres: tu as volé et pillé le trésor de sa majesté, l'or
« qui lui appartenait, et qui était entre les mains de Jean le Turc: après tant de sang ré-
« pandu, tu as été à Zaritza, et de là, en montant le fleuve, à Saratof, dont les habitans
« t'ont ouvert leurs portes: là tu as pillé l'argent de sa majesté provenant de l'impôt sur
« les grains; tu as enlevé les provisions, et tu as massacré le woïevode Corsina-Kutosin et
« plusieurs boïars. Scélérat, en continuant tes maudites entreprises, tu t'es présenté
« devant Samara, qui s'est soumise; néanmoins tu as tué le gouverneur Iwan Altimoff et
« plusieurs bons bourgeois, parce qu'ils ne voulaient pas te suivre, et là tu as encore pillé
« le trésor du tsar. De Samara, impie, scélérat, tu t'es rendu devant Simbierski, que tu
« as assiégé; tu as pris les armes contre l'armée de sa majesté, tu l'as attaquée et tu lui
« as causé autant de dommage que tu as pu: tu as envoyé plusieurs de tes misérables
« émissaires dans plusieurs villes avec des écrits remplis de faussetés, publiant que le fils
« de notre auguste souverain, le tsarewitz de glorieuse mémoire, était encore en vie, et
« que tu venais de la part de sa majesté pour massacrer tous les boïars, conseillers et
« favoris de sa majesté, tous les officiers, nobles, strelitz et soldats de sa majesté, que tu
« nommais tous des traîtres, quoique le fils de notre souverain le tsarewitz de glorieuse
« mémoire, eût quitté ce séjour terrestre pour passer dans le repos céleste: ce qui est
« arrivé dans le Kremlin, en présence de son père, notre souverain, en l'année 7178, le
« 17 janvier, et a été enterré à Moskou, dans l'église patriarchale de Saint Michel, auprès
« de ses ancêtres, le lendemain 18 janvier, en présence de son père notre souverain,
« Alexis Michaelowitz, etc., du patriarche d'Alexandrie, du patriarche de Moskou, etc.

« Cette mort du prince tsarewitz était sue non-seulement ici, mais encore dans les autres « états: cependant, scélérat et traître que tu es, tu entreprenais d'exciter des troubles parmi « le peuple, pour répandre encore le sang innocent, dont la seule pensée fait horreur: tu « as aussi publié effrontément, scélérat, que le moine Nicon était avec toi; par ce moyen « tu en as trompé plusieurs; puisque ce Nicon, ayant été déposé par sentence patriarchale, « a été renfermé par sa majesté dans le monastère où il est actuellement; scélérat, qui as « perdu toute crainte de Dieu, et les traîtres, tes complices, vous avez tâché de faire ré- « volter l'armée commandée par le knés Georges Dolgorouki; mais la Providence l'a em- « pêché: c'est elle aussi qui a fait, scélérat, que, lorsque tu assiégeais la ville de Simbierski, « tu as échoué dans tous tes assauts et dans toutes les embûches que tu as dressées; en- « sorte que par le secours du Tout-Puissant, de la Sainte Vierge, mère de notre Sauveur, « et la consolation des Chrétiens affligés, par les prières du saint père et miraculeux Sergius, « par le bonheur de notre souverain Alexis, et par la bonne conduite des troupes de sa « majesté, toi, scélérat, et les autres rebelles et traîtres, vous avez été défaits devant Sim- « bierski et ailleurs, et toi, scélérat, tu en fus interdit, et la plupart de tes infâmes adhérens « en ont été si effrayés, que d'abord vous avez pris le parti de la retraite. Tes impudens « écrits ont été cause que les habitans de plusieurs villes se sont révoltés et ont tué leurs « gouverneurs, qu'ils ont ensuite jetés dans la rivière: et toi, scélérat Frolka, tu as eu « part aux scélératesses de ton frère, et tu as été avec d'autres scélérats dans plusieurs « villes de l'Ukraine et des frontières, où tu as répandu bien du sang innocent, et où tu as « causé beaucoup de mal. Tous vos damnables desseins, scélérats et infidèles Stenko et « Frolka, étaient de vous moquer de vos camarades, de la sainte église, et de rejeter la « grâce de la sainte Vierge, l'espoir des Chrétiens et celle du miraculeux Russe le bien- « heureux Sergius, et vous en vouliez à Moskou et à tout l'empire des Russes. Toi et les « tiens, vous avez porté l'impiété jusqu'à ne vouloir pas prêter l'oreille au nom de notre « grand Dieu, un en trois personnes, et de la sainte mère de Jésus Christ, l'espérance et « la protection des Chrétiens: tu as placé toute ta confiance dans les moyens diaboliques « que tu as mis en œuvre depuis l'an 7175 jusqu'au 14 de cette année-ci 7179, et pendant « tout ce temps tu as répandu le sang innocent, sans épargner même les petits enfans; « enfin le 14 d'avril de l'an susdit, par la grâce du Dieu tout-puissant et par la sage con- « duite de notre fidèle Cornélio Jacolow, scélérat, tu es tombé entre les mains de notre « armée du Don, tu as été conduit aux pieds de sa majesté, et ayant été examiné et mis à « la question, tu as reconnu et avoué tous ces crimes. Pour réparation de tes exécrables « crimes contre Dieu tout-puissant et contre notre souverain le tsar, etc., et à cause de ta « révolte, de tes trahisons et des maux que tu as causés à tout l'empire des Russes, sa ma- « jesté a commandé, du consentement des boïars, que tu sois condamné à être coupé en « quatre quartiers ».

Le document que nous venons de reproduire est précieux sous un double rapport, la forme et le fond.

Il nous offre un exemple de la procédure en Russie avant les réformes introduites par Pierre-le-Grand.

Quand au fond, il vient à l'appui de ce que nous avons dit dans l'article sur *l'affranchissement des blancs*. Il prouve à l'évidence qu'un homme de génie, en faisant appel aux esclaves, peut aisément bouleverser l'empire, sans cependant créer le bonheur des malheureux qu'il insurge. Le sang que Stenko a versé devrait servir de leçon et d'avertissement aux seigneurs d'ajourdhui.

M.



Mongols, en même temps qu'elle restait exposée à une guerre civile. Moskou avait besoin d'un bras fort, d'un esprit supérieur pour se relever, et Wasili ne laissait, pour héritier, qu'un enfant de dix ans.

WASILI L'AVEUGLE.

GUERRE CIVILE. — INVASION DES TATARS DE KASAN. — SCHISME DE L'ÉGLISE GRECQUE AFFERMI.— MORT DE WASILI.

(1425.—1462.)

Iouri, prince de Galitch, résolut de profiter de l'enfance de Wasili l'aveugle, en demandant pour lui le trône de Moskou. L'intervention du Métropolitain, qui tâchait de l'engager à la paix, ne porta aucun fruit; Iouri prétendait avoir le droit, comme oncle, de régner à l'exclusion de son neveu. En vain lui répondait-on que cet usage n'existait plus, Iouri se disposait à obtenir par les armes ce que les habitans ne voulaient pas lui accorder de bon gré. Tout-à-coup une peste horrible se manifeste dans la principauté de Galitch; le clergé et le peuple prennent ce triste événement pour le signal de la colère céleste qui punit l'ambition d'Iouri. Lui-même s'étonne, s'effraie, et laisse régner Wasili.

A peine affermi sur le trône, il marche contre Iouri pour se venger de ses prétentions; il s'empare de ses villes et y place des gouverneurs. Iouri se venge à son tour l'année suivante; il défait Wasili, l'expulse de Moskou, ne lui laissant que la ville de Kolomna pour apanage.

Cependant le peuple s'était accoutumé à voir la succession du trône s'établir de père en fils; le clergé, les seigneurs et le peuple regardaient Iouri comme usurpateur. Un soulèvement général se préparait, lorsque Iouri, convaincu qu'il luttrait en vain contre le vœu public, céda Moskou à Wasili, se retirant à Galitch.

La guerre civile ne se termine pas ici. A peine Wasili est rétabli qu'il recommence ses hostilités; il est encore une fois vaincu, et encore une fois il est forcé de quitter Moskou et chercher un asile à Nowgorod.

Le vainqueur Iouri mourut quelque temps après, léguant Moskou et sa haine contre Wasili à son fils, Dimitri, surnommé le Louche.

Après de longs combats, Wasili sortit vainqueur, et commanda de crever les yeux à Dimitri, fils d'Iouri. Nous verrons plus tard comment cet acte barbare fut vengé.

Tandis que les princes russes se déchiraient entre eux, et se disputaient le trône de Moskou, les Tatars apparurent encore une fois, sur le territoire russe. Mahmet Khan, banni par Kitschim, avait cherché vainement un asile auprès de Wasili. Ce dernier voulant l'expulser, il prend la résolution de se défendre, ayant encore quelques milliers de guerriers fidèles; il combat, et remporte une victoire. Il se voit forcé, néanmoins, à quitter la Russie, et se rend dans la Bulgarie, à l'endroit où se trouvait l'ancien Kasan: il offre lui-même, asile aux Bulgares, aux Mongols et à toutes les peuplades qui fuyaient devant les invasions russes ou tatares. C'est ainsi que ce prince exilé de Kaptchak, fonda le royaume de Kasan. Ses forces grandirent promptement, bientôt, il put venger sur Wasili, sa conduite inhumaine. Il marche sur Moskou, livre bataille au grand prince, qui, en vain, tâche de se défendre. Mahmet triomphe, et Wasili blessé, tombe au pouvoir du vainqueur. Le Khan pouvait se venger; cependant, guidé par le sentiment d'une rare générosité, il rendit la liberté au prince abattu.

A peine est-il de retour à Moskou, qu'un des frères du malheureux fils d'Iouri, s'empare de sa personne, et lui fait crever les yeux, vengeant ainsi l'acte barbare, que celui-ci avait commis dix ans auparavant.

Le peuple prit le parti de Wasili; les Tatars lui envoyèrent des secours; de la sorte, ce malheureux prince, aveugle et exilé, remonta encore une fois sur le trône. Il mourut

en 1462, après avoir déchiré son pays par des guerres intérieures, ne sachant résister ni aux Lithuaniens, ni aux Tatars.

C'est sous son règne que se tint le fameux concile de Florence, où l'on traita la réunion des églises grecque et latine. Isidore, Bulgare d'origine, et métropolitain de Moskou, y assista. Il signa même l'acte de la réunion, ce qui causa une grande joie au pape Eugène IV. Voici les termes dans lesquels l'acte de cette union fut rédigé et proclamé.

« Que le ciel et la terre tressaillent d'allégresse! elle est anéantie la ligne de démarca-
« tion, qui séparait l'église d'Orient de celle d'Occident. La paix est scellée pour toujours
« sur la pierre angulaire de Jésus-Christ : deux peuples jadis divisés, n'en forment plus
« qu'un seul; les sombres nuages de la tristesse et de la discorde se sont dissipés pour
« faire place à la douce lumière du plus heureux, du plus désirable accord. Gloire à la
« sainte église, notre mère! Qu'elle se réjouisse de voir ses enfans de nouveaux réunis
« par l'amour, après avoir été si long-temps séparés; qu'elle rende grâce au Tout-Puis-
« sant qui daigne essuyer les larmes amères qu'elle a versées pour eux. Et vous, fidèle
« enfant du monde chrétien, rendez grâce à l'église catholique, votre mère, de ce que les
« pères de l'Orient et de l'Occident, ont bravé les dangers d'un long voyage, en ont géné-
« reusement supporté toutes les fatigues, pour assister à ce saint concile, et pour rallumer
« l'amour, déjà éteint, parmi les chrétiens. »

Mais à peine Isidore fut-il retourné à Moskou, à peine le grand duc et le clergé eurent-ils appris que le métropolitain a reconnu le pape pour le chef de l'église, qu'une indignation générale éclata. Isidore fut emprisonné et le chisme plus affermi que jamais.

Chose étrange, les princes de Moskou, cédant à la nécessité, reconnaissaient l'autorité des khans tatars, se prosternaient devant eux, et à leur commandement, présentaient leur têtes à la hache du bourreau. Et cependant, quand il s'agissait de reconnaître les papes pour les chefs de l'église, quand la réunion de l'église grecque et latine pouvait offrir une barrière contre les Tatars et les Mongols, ils préféraient risquer leur trône et l'indépendance de leur pays, plutôt que de se soumettre à l'influence de Rome.

Le temps a prouvé que les princes russes agissaient en profonds politiques; ils sentirent qu'il était plus facile de résister aux Tatars, dont la puissance résidait dans la force brute, qu'à l'influence des papes qui prétendaient soumettre à leur domination le spirituel et le temporel, les peuples et les rois.

IWAN LE GRAND, FILS DE WASILI.

CONQUÊTE DE KASAN. — ANÉANTISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE DE NOWGOROD. — LES MONGOLS REPOUSSÉS. — LES PRINCES APANAGÉS CHASSÉS. — L'AUTOCRATIE CONSTITUÉE. — L'AIGLE NOIR A DEUX TÊTES, DEVISE DE LA MOSCOVIE.

(1462. — 1505.)

Nous avons vu dans quel abaissement était tombée la Moscovie, sous les règnes précédens. A peine quelques villes reconnaissaient-elles l'autocratie du grand-duc. Iwan, fils de Wasili, doué d'un caractère dominateur et entreprenant, unissant dans sa personne les plus belles qualités des princes russes, et la dure sévérité des khans tatars, sut affranchir son pays du joug étranger, agrandir ses états, élever la Russie à un haut degré de puissance; on peut dire qu'il fonda sa grandeur. Iwan-le-Terrible, Alexis, Pierre-le-Grand, Catherine II, ne firent que suivre l'impulsion donnée par Iwan, fils de Wasili. (1)

(1) Nous disons fils de Wasili, d'Alexis, de Pierre; les autres écrivains les nomment Wasilewitch, Alexiewitch, Petrowitch.

Moskou était tributaire du khan de Kasan. Iwan réunit toutes ses forces, les dirige contre ce nouveau royaume qui a su imposer sa suprématie à la vieille Russie. Après de longs efforts, après des combats soutenus, il vainquit le khan Ibrahim, qui se reconnut son vassal et son tributaire.

Ce fut le commencement des succès d'Iwan. Un plan plus grand l'occupe, il veut affranchir son pays du joug de des khans de la horde dorée; mais pour atteindre ce but, il lui faut briser les obstacles qu'il pourrait rencontrer au sein de la Russie. Jaloux du pouvoir, il voit avec peine que Nowgorod échappe à son autorité, se gouverne par ses propres lois, et n'obéit qu'aux chefs qu'il se choisit lui-même. Il résolut de ruiner cette vieille république pour fonder une autocratie.

Une femme, attachée à son pays, ennemie du despotisme, fière du titre de républicaine, Marpha prévoit le danger, allume une insurrection, et propose à ses compatriotes de s'unir plutôt à la Pologne et à la Lithuanie, que de se soumettre à l'absolutisme des princes de Moskou qui, suivant l'exemple des khans des Tatars, ne connaissaient d'autre mobile que leur volonté absolue.

La cloche d'alarme se fait entendre à Nowgorod; le peuple accourt, et enflammé par Marpha, s'indigne contre Iwan, jure de défendre ses droits, ses libertés jusqu'à la dernière goutte de son sang. La guerre est devenue inévitable.

S'il se fût trouvé alors en Pologne ou en Lithuanie, à la tête de la nation, un homme supérieur, il aurait compris que, dans cette circonstance, il s'agissait non seulement du salut de Nowgorod, mais de la suprématie du Nord. Certes, Guedimin, Olguierd, Witold, auraient prêté tous les secours aux habitans de Nowgorod pour sauver l'indépendance de cette ville importante, ou la disputer au grand-duc de Moskou; mais ni les Polonais, ni les Lithuaniens ne prirent les armes, quoique Marpha invoquât l'assistance du roi de Pologne. Iwan triompha. Le sang coula par torrents dans la ville; le despote russe élevait sa puissance sur la ruine de la république. La volonté du grand prince remplaça les lois, les fonctionnaires qu'il nomma prirent la place de ceux qui avaient été auparavant élus, et la grande cloche, regardée comme paladium de la liberté, enlevée de Nowgorod, fut envoyée à Moskou. Le palais, que le sage Jaroslaw avait destiné pour les assemblées publiques, devint la résidence du lieutenant envoyé par Iwan. Cependant on ne soumet pas d'un coup un peuple accoutumé à jouir d'institutions républicaines, dont l'histoire rappelle de grandes actions, et dont l'indépendance assurait la prospérité du pays. Ainsi, les Nowgorodiens tentèrent à plusieurs reprises de secouer leurs chaînes, mais leurs tentatives infructueuses ne servirent qu'à les resserrer.

Iwan, vainqueur du khan de Kasan, maître de Nowgorod, offrira-t-il le tribut à Akmet, khan de la horde dorée; se prosternera-t-il devant les Mongols de Kaptchak? Non; il fait mourir les envoyés qui osent lui demander hommage et tribut, montrant, par cet acte barbare, que, s'il a vaincu les républicains de Nowgorod, c'est pour devenir maître et non pas esclave des Tatars.

Le khan indigné, rassemble toutes ses forces. La Russie, de son côté, confiante dans son chef, s'arme tout entière; mais au moment de combattre, au moment où les armées d'Iwan pensent délivrer le pays du joug Mongol, le despote russe hésite et recule; ni les exhortations du clergé, ni les prières des boïars, ni l'indignation de son fils, ne peuvent rien sur le prince qui se refuse obstinément à donner le signal d'une lutte désirée par toute la nation. Mais comme l'armée et le peuple s'indignent de la lâcheté de leur chef, on apprend que les Mongols prennent la fuite, et que c'est par une sage combinaison d'Iwan qui, en même temps qu'il refusait le combat, avait fait porter la guerre et la dévastation, par ses généraux, dans la capitale du khan. On comprit que sa prétendue lâcheté était sagesse et prudence. Le mépris se change en admiration; les Russes, délivrés

des Mongols, regardent leur chef comme un être surnaturel. Ses succès firent oublier son despotisme.

Les princes apanagés faisaient cause commune avec Iwan, quand il s'agissait de secouer le joug mongol, quand il fallait ruiner Nowgorod; à présent, leur tour est venu. Iwan veut régner sans partage : il lui suffit de manifester cette volonté pour que les princes effrayés prennent la fuite et lui remettent leurs principautés. Les princes de Twer, de Rostof, d'Jaroslaw lui cèdent le territoire qu'ils gouvernaient. La Lithuanie, réduite au silence, perd l'une après l'autre les provinces que les armées de Vitold avaient conquises.

La Pologne, au lieu de profiter du moment où Iwan était occupé par les Mongols, se contenta d'armer contre lui les princes apanagés, les républiques; elle se borne à lui susciter des troubles, des révoltes qu'il apaise, et qui servent à agrandir ses états et à consolider son despotisme. Pour comble de malheur, après la mort de Kasimir IV, roi de Pologne, la Lithuanie se sépare de la Pologne, et la noblesse, en tâchant d'augmenter ses priviléges, oublie les intérêts du pays. Le clergé, plus zélé pour la religion catholique que pour la prospérité de la nation, mécontente les schismatiques qu'Iwan a su attacher à sa cause. Cela nous explique la rapide transition qui s'opère dans Moskou, qui, du dernier degré d'abaissement, est passé au plus haut degré de puissance.

Iwan occupa le trône pendant quarante trois années, et pendant ce long espace de temps, il ne termina une lutte que pour en entreprendre une nouvelle, assurer l'indépendance de la Russie et en élargir les frontières. Il fortifia son pays par d'utiles alliances, en épousant Sophie, fille de Paléologue, empereur de Constantinople. Jaloux d'introduire en Russie les arts et les métiers, il attira dans la capitale les étrangers qui embellirent Moskou par leurs travaux et donnèrent une impulsion nouvelle à l'industrie. C'est lui qui, commençant une nouvelle époque pour son pays, prit pour devise l'aigle noir à deux têtes.

Ce prince, aussi brave que rusé, aussi patient que persévérant, aussi despote qu'ambitieux, résumait dans sa personne ce système qui, par la ruse et la force, sur les débris des peuples subjugués, marche vers une domination universelle.

J. C.

LE TSAR ALEXIS ET NATALIE NARYCHKIN.

Le tsar Alexis, père de Pierre-le-Grand, est au nombre des plus grands monarques de la Russie. Non-seulement, il agrandit ses états par des victoires et des conquêtes, mais, ce qui est plus glorieux, il s'efforça de civiliser son peuple, et d'adoucir ses mœurs, en faisant venir dans son pays des étrangers, en protégeant l'industrie et les arts, donnant un code, enfin en offrant l'exemple d'une sage modération. Alexis eût eu une célébrité plus grande, si son mérite n'avait été effacé par le génie de son fils Pierre-le-Grand. Toutefois, si ce dernier marqua son règne par des actions plus hardies, des entreprises plus colossales, il n'égala point son père dans l'amour de la justice, et le respect de l'humanité. Alexis ne se souilla d'aucun acte de férocité et de barbarie. Le même coupable auquel Alexis aurait fait grâce, Pierre lui tranchait la tête de ses propres mains. L'un n'oublia point qu'un monarque doit être le père de son peuple; l'autre se montra trop souvent son bourreau.

Alexis aimait à déposer les insignes de sa grandeur, et à parcourir Moskou et les environs, comme un simple particulier. De la sorte, il voyait tout par ses yeux, et apprenait des choses que ses courtisans se seraient bien gardés de lui dire. Quelquefois il arrivait chez ses favoris sans se faire annoncer, partageait leur dîner, et passait ainsi quelques heures de joyeux abandon, oubliant qu'il était leur souverain, et qu'ils fussent ses sujets.

Il aimait surtout à visiter Matweef, seigneur russe, distingué par sa prudence, sa sagesse, et l'amour sincère qu'il portait à son pays.

Un jour, il arrive chez lui, en simple habit de capitaine de garde, au moment où Matweef l'attendait le moins. Tous deux restèrent surpris. Le favori en apercevant le monarque, qu'il croyait à plusieurs lieues de la capitale, Alexis en trouvant à sa table une jeune demoiselle d'une rare beauté.

Quand Alexis se présentait sous l'incognito, les seigneurs se gardaient de lui rendre les honneurs comme à leur souverain, car c'était le moyen de lui déplaire. Alexis voulait qu'on le traitât selon le rang que son costume annonçait. Matweef se contenta donc d'inviter simplement le capitaine à prendre place à sa table, ce qu'Alexis accepta aussitôt.

La conversation était d'abord peu animée, mais lorsque le tsar adressa la parole à la belle inconnue, ses réponses le charmèrent, il fut tout au plaisir de l'entendre, et la vit s'éloigner avec regret, lorsque le dîner fût terminé.

— Quelle est cette demoiselle? dit Alexis, je ne l'avais pas encore rencontrée chez vous.

— Sire, c'est Nathalie Narychkin, fille d'un pauvre gentilhomme qui, pour soutenir son existence, est forcé de vivre dans un village éloigné. Il m'a demandé comme grâce, de m'occuper de l'éducation de son unique enfant. J'y ai mis tous mes soins, et je dois dire que la semence n'est pas tombée sur une terre ingrate; l'enfant est instruite, douce, sage, elle se fait aimer de tous, et je la regarde comme ma propre fille.

— C'est bien. Elle me plaît, continuez à prendre soin d'elle; je me charge de sa dot, et de lui trouver un époux. Sait-elle qui je suis?

— Non, sire, jamais elle ne sort, jamais elle n'a vu votre majesté.

— Alors, gardez-vous de le lui dire.

Le tsar se retira tout pensif. La belle Nathalie lui avait causé une vive impression, et il cherchait, dans son esprit, à qui confier le sort d'une personne si aimable. Il se promit de retourner chez Matweef. A la seconde entrevue, elle lui parut encore plus aimable, ses visites devinrent de plus en plus fréquentes; bientôt, il ne put passer un jour sans la voir, et restait souvent des soirées entières auprès d'elle. Il conservait l'uniforme d'un capitaine de la garde, et comme Matweef n'avait osé trahir le secret du souverain, et avertir Nathalie, celle-ci était dans une complète ignorance du rang d'Alexis, et le traitait familièrement comme ami de son tuteur.

Matweef se trouvait dans une position difficile; il n'osait rompre l'intimité chaque jour croissante d'Alexis avec Nathalie, et sentait cependant que son devoir était de protéger la fille de son ami, contre les piéges d'une séduction qu'elle ne pouvait même deviner. Ses inquiétudes étaient d'autant plus graves, qu'Alexis était au moment de faire choix d'une épouse parmi les filles les plus belles et les plus nobles de l'empire. Il prévoyait que la future tsarine n'apprendrait pas sans colère, les assiduités d'Alexis auprès de Nathalie.

Ces idées le rendaient tout pensif et chagrin, lorsqu'il aperçut le tsar plus gai qu'à l'ordinaire.

Matweef, dit-il, je t'ai promis de m'occuper du sort de ta pupille; voici le moment où je veux m'acquitter de ma dette. Tu sais que c'est demain que je fais choix d'une épouse; tu sais que c'est au palais du Kremlin que se trouvent réunies soixante belles filles, parmi lesquelles je dois nommer une tsarine. Je veux que Nathalie se trouve présente à cette solennité. Ma foi, celui qu'elle choisira parmi mes courtisans, deviendra son époux, et je les comblerai de faveurs l'un et l'autre. . . . M'as-tu compris?

— Sire, vous serez obéi, votre bonté. . . .

— Assez, assez; mais, je te le répète, garde-toi bien de me trahir, encore vingt-quatre heures, je suis capitaine pour Nathalie.

Tel était jadis, l'usage en Russie, quand le tsar voulait choisir une épouse, les boïars se

mettaient en route, et parcouraient le pays, en cherchant les plus belles filles dans les premières familles. Leur nombre s'élevait de soixante à cent. On les faisait venir au Kremlin, où elles restaient assez longtemps, sous la surveillance d'une intendante de la cour. Elles ne connaissaient point le monarque; ce dernier, sous quelque déguisement, venait causer avec elles, tâchant de pénétrer leur cœur, de connaître leur esprit. Il arrivait, pour mieux cacher la ruse, qu'un des courtisans avait ordre de se faire en même temps passer pour le tsar.

Le moment qui doit fixer le choix d'Alexis, approche. Dans la soirée, des coups de canon répétés, avertissent les habitans de Moskou; la ville étincelle d'une quantité innombrable de lumières. De longues files de voitures, renfermant tout ce que la Russie a de plus noble par la naissance, de plus élevé par le mérite, se dirigent vers l'ancien palais du tsar. Le peuple, ne pouvant pénétrer dans le Kremlin, encombre les places environnantes. Dans les temples, on entend les chants qui se terminent par ces paroles : *Dieu, ayez pitié de nous !*

La grande salle du Kremlin offre un magnifique coup-d'œil. Les seigneurs sont revêtus des plus riches costumes; les dames rivalisent d'élégance; les diamans, les pierres précieuses, brillent, ruissellent, sont mêlés aux fleurs, aux étoffes les plus variées, les plus somptueuses. Ce qui frappe dans cette noble assemblée, c'est l'aisance, la gaîté; les masques circulent, intriguent, badinent, on n'aperçoit nulle contrainte, le cérémonial est banni. D'où cela peut-il venir ? Le maître des cérémonies a proclamé que telle est la volonté du monarque.

— Où est le tsar? — Où peut être le tsar ? — Voilà ce qui occupe les jeunes ambitieuses, qui briguent la main et la couronne d'Alexis. On remarquait surtout, l'anxiété d'Élisabeth, fille du boïar Barbarykin, aussi vaine que belle, et dont les grâces naturelles étaient gâtées par une continuelle affectation. Elle se croyait sûre de l'emporter sur ses rivales; déjà, elle les regardait d'un air de supériorité, et n'attendait le tsar, que pour recevoir de sa main, la couronne qui devait mettre à ses pieds, l'empire, depuis la mer glaciale, jusqu'au mont Caucase.

Voilà le tsar, voilà le tsar, répétaient toutes les voix, tandis que les yeux se tournaient vers un masque, entouré d'un riche cortége. C'est lui, se dit tout bas la fille de Barbarykin; son cœur bat, elle tremble quand le masque s'éloigne, elle ne peut cacher sa joie s'il s'approche, elle ne se possède pas de bonheur, quand il lui offre son bras, et se promène avec elle. Personne ne doute qu'Élisabeth ne soit choisie par le tsar. Elle-même, certaine de son triomphe, ne daigne plus regarder ses anciennes amies, elle jette un coup-d'œil de mépris sur les seigneurs, dont les hommages, auparavant, l'eussent flattée.

Durant ce temps, Nathalie Narichkin, dans un costume très-simple, sans or, ni pierreries, restait dans un coin de la salle, assise à côté du vieux Matweef. Celui-ci, n'apercevant pas le tsar, pensait que, tout occupé de son choix, il avait oublié sa pupille; mais précisément, comme il examinait le masque qui se promenait avec Élisabeth Barbarykin, il reconnaît le tsar qui s'approche de lui, dans l'uniforme de capitaine, la figure à moitié cachée par un masque.

Personne ne l'accompagnait. Il serre la main au vieillard, et aborde Nathalie. Celle-ci, avec sa naïveté habituelle, lui demande d'un ton familier, si le tsar a déjà fait son choix.

— Pas encore, réplique Alexis, mais si vous désirez voir le monarque, je vous conduirai tout près de lui. Que sait-on, si lorsqu'il vous verra, il ne fixera pas son choix sur vous.

— Je suis bien ici. Je n'ambitionne pas le trône, et n'essaierai pas de lutter contre la belle Élisabeth Barbarykin.

— C'est trop de modestie; songez que vous pouvez faire le bonheur de votre souverain. Venez, venez avec moi.

— Laissez-moi. . . ., vous me contrariez.

— Vos charmes sont tout puissans. Il ne faut qu'un regard du prince pour que vous soyez portée au faîte de la grandeur.

— Vous me faites de la peine. . . . et elle soupira, elle baissa les yeux, une larme tomba de son œil, roulant comme un brillant le long de ses joues.

Alexis comprit qu'il était aimé, et qu'on le préférait simple capitaine de gardes, à un puissant monarque. Il voyait que l'idée d'appartenir à un autre, faisait souffrir Nathalie. Plein de joie, il résolut de récompenser la modestie et l'amour vrai.

Qu'on ôte les masques, s'écria le tsar.

Un morne silence succéda au bruit de la fête, le silence du tombeau. En fermant les yeux, on eût cru qu'il n'y avait pas un être vivant dans le salon. Tous les regards se tournèrent vers le tsar, tous les cœurs battirent, les jeunes filles ne pouvaient cacher leur anxiété. Les boïars attendaient l'arrêt du maître, pour savoir à qui porter leurs hommages.

Qu'on imagine la rage de la fille de Barbarykin, quand elle s'aperçut que le prétendu tsar qui lui avait dit tant de choses aimables, n'était autre que le bouffon d'Alexis; quelle fut son humiliation, quand elle vit la couronne sur le front de Nathalie, et qu'elle entendit ces paroles : *Boïars de Moskou, voilà votre tsarine !* J. C.

STATUE DE PIERRE-LE-GRAND.

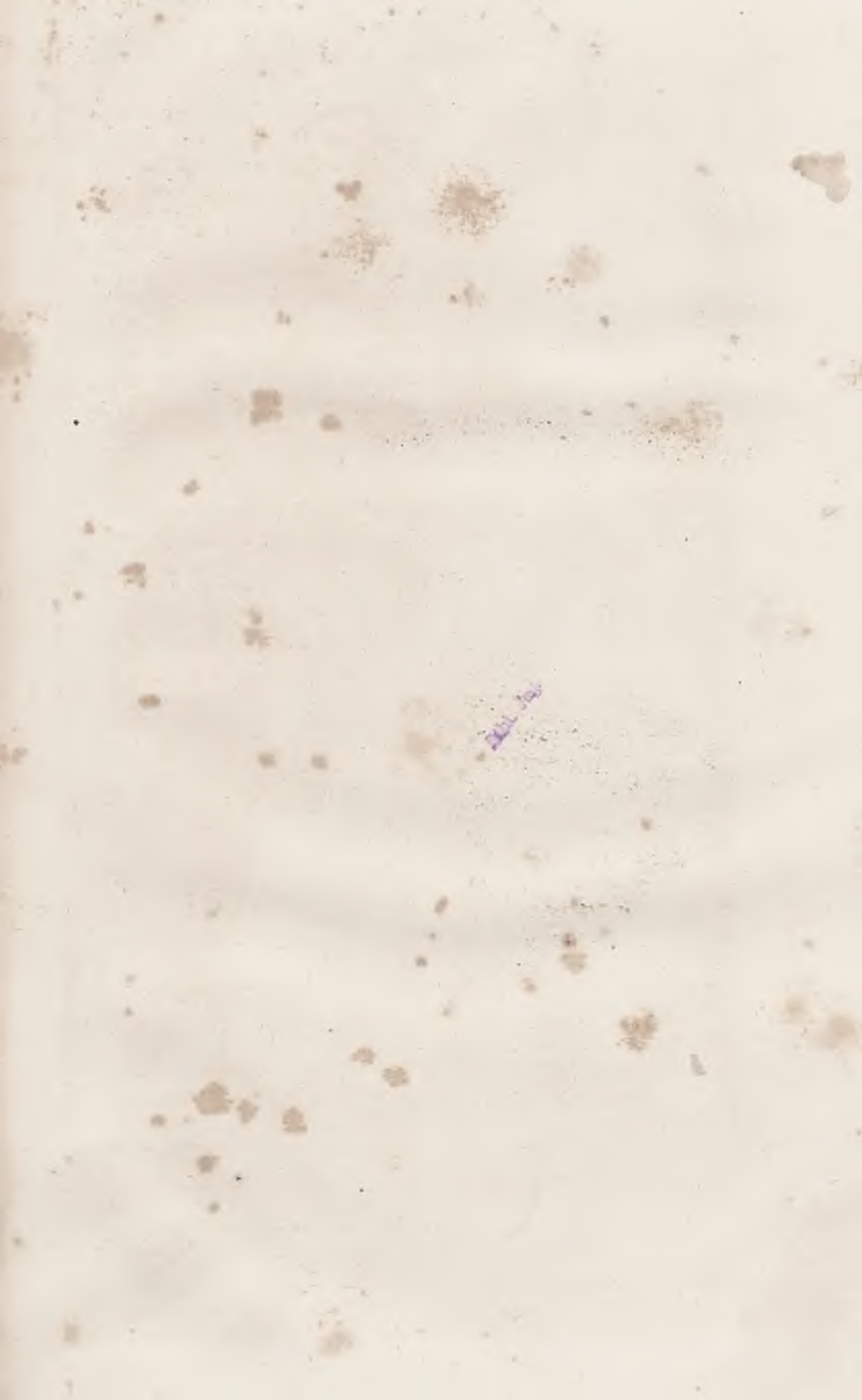
Le monument de Pierre-le-Grand, à Saint-Pétersbourg, est un des plus beaux qui existent en ce genre. Véritable emblême de celui qu'il représente, empreint du sceau du génie, il ne fut élevé qu'au prix des sueurs du pauvre peuple. Il fallut d'incroyables travaux pour parvenir au transport du rocher formant le piédestal. Il a 13 pieds de haut, 43 de long, et 21 de large, à fleur de terre. On l'a extrait d'un bloc beaucoup plus énorme, crevassée par la foudre et enfoncé de 15 pieds dans le sol, dans le village finlandais de Lakhta, à plus de 6 verstes de Saint-Pétersbourg. Catherine fit commencer les travaux en 1768. Il fallut d'abord extraire le bloc, le couper et le réduire; créer un chemin artificiel, long de 4,173 toises, pour le charger sur un bâtiment construit exprès, et qui avait 12 verstes à faire sur la Néva ; il fallut ensuite descendre à terre cette masse, et l'élever sur un pilotis à près de 120 pieds du rivage. Base monumentale, digne du fondateur de Pétersbourg, cette belle cité, ornement de la Russie, prodige de l'art, source de richesses, mais dont l'érection coûta la vie à un million d'hommes.

Falconnet fut appelé de la France par Catherine II, pour exécuter, en bronze, la statue équestre de Pierre-le-Grand, qui surmonte le rocher. Elle fut inaugurée le 7 août 1782, anniversaire de l'avènement de Pierre Ier au trône. La statue a 17 pieds et demi de haut, le cavalier en a 11. Voici la description qu'en donne Schnitzler :

« Monté sur un noble coursier, Pierre est arrivé au galop, au haut d'un immense ro-
« cher, symbole des obstacles qu'il eut à surmonter ; malgré cet effort, il est calme, il
« étend la main droite vers la Néva à laquelle il commande. Un mouvement de sa main
« semble suffire pour créer les merveilles dont la statue est de toutes parts environnée.
« Pierre a le vieux costume russe, avec un manteau par dessus ; il porte sur la tête une
« couronne de lauriers ; il est assis sur une peau de tigre, ses pieds chaussés de brode-
« quins n'ont pas d'étrier pour appui. Entre les pieds de derrière du cheval, s'agite un
« serpent, emblême des mauvaises passions contre lesquelles le héros a lutté ; sur ce ser-
« pent s'appuie la statue dont le principal poids repose sur les pieds de derrière (ceux de
« devant étant en l'air), et sur la queue du cheval soutenue par ce reptile. »

On lit sur les deux faces principales cette inscription, d'une part en latin, et de l'autre en russe : *Petro primo, Catharina secunda.*

M.





J. B. Gatti Imp. d'Aubert et Cie

Tyran de Moscou, il ne se laissait adoucir que par sa femme Nastasie

WASILI, FILS D'IWAN.

GUERRE CONTRE LE KHAN DE KASAN. — LA RÉPUBLIQUE DE PLESKOF, CHANGÉE EN PROVINCE RUSSE. — GUERRE CONTRE LA POLOGNE. — MORT DE WASILI.

(1505—1533.)

Le chemin était tracé. Désormais le sort de la Russie ne dépendait plus du génie de ses princes. Iwan le grand indiqua à ses successeurs le but, et montra, par son exemple, de quels moyens il fallait se servir pour l'atteindre. Désormais nous voyons l'autocratie s'affermir, la Russie s'agrandir, n'importe si elle est gouvernée par des enfans, des femmes, des princes doux ou cruels. Qu'elle tombe même dans l'anarchie, ou dans les mains des usurpateurs, tout homme appelé à régner à Moskou, est forcé de devenir despote, et de conquérir, s'il veut rester sur le trône d'Iwan.

Wasili, son fils, quoiqu'il n'eût ni le génie ni les talens de son père agrandit ses états et affermit son pouvoir, en suivant son exemple. Kasan, de nouveau envahi, en vain tâche de briser ses chaînes; son khan, Mahmet, est forcé de demander la paix et d'augmenter le tribut qu'il paie annuellement.

Pleskof conservait encore une ombre de liberté, Wasili lui fit éprouver le même sort que Nowgorod avait subi. Les républicains furent forcés de reconnaître le grand duc de Moskou, pour leur souverain; les assemblées populaires furent remplacées par les ordonnances des lieutenans que le prince envoya, la cloche qui servait à convoquer les citoyens, fut enlevée et placée à Moskou, à côté de celle de Nowgorod.

La Pologne commença à ouvrir les yeux sur la croissante puissance de la Moscovie. Désormais elle ne se contenta plus de susciter des troubles en Russie; elle s'arma; une guerre opiniâtre et longue, conduite avec des succès variés, fut commencée, et ne se termina que par des pertes considérables de côté et d'autre.

Les habitans de Kasan essayèrent encore une fois de secouer leurs chaînes, Wasili réunit toutes ses forces pour les réduire à l'obéissance; mais la mort interrompit ses projets.

IWAN LE TERRIBLE, PREMIER TSAR.

RÉGENCE D'HÉLÈNE. — SA MORT. — CHOUISKI. — SA MORT. — CARACTÈRE D'IWAN. — SES CONQUÊTES. — GUERRE CONTRE ÉTIENNE BATORY, ROI DE POLOGNE. — POSEVIN. — LE PAPE SAUVE LE TSAR. — MORT D'IWAN.

(1533—1584.)

Iwan, fils de Wasili, n'avait que trois ans, au moment de la mort de son père. Sa mère Hélène régnait en son nom. Cette femme adonnée aux plaisirs, partageant le pouvoir avec son favori, sans talens, sans efforts extraordinaires, sut maintenir son autorité, et faire respecter la Russie. Les boïars quoique mécontens, accoutumés déjà à l'obéissance, s'ils ne pouvaient supporter leur humiliation, quittaient la Russie pour se réfugier en Pologne. Sigismond régnait à cette époque; il pensa que ce serait un moment favorable où il pourrait profiter de l'adolescence d'Iwan, et de l'indolence de la régente; mais il se trompa: ses armées trouvèrent une vigoureuse résistance.

La régente mourut peu de temps après, Iwan n'avait que sept ans. Wasili Chouiski, boïar entreprenant et ambitieux, s'empara de la tutèle. Pour affermir son pouvoir, il exila les amis de son pupile. Jusqu'à quatorze ans le jeune prince vit à ses côtés un despote ombrageux, cruel, qui écartait de lui toutes les personnes soupçonnées de lui porter intérêt.

Cette dure oppression remplit le cœur d'Iwan d'amertume ; il devint rusé, et attendit avec la plus vive impatience, le moment où il pourrait s'affranchir et se venger. Chouiski s'imaginait régner encore long-temps, lorsque sur un signe du jeune despote il se vit assaillir et condamner à mort.

Ce meurtre fut le premier acte d'autorité du jeune prince ; grandi au milieu des intrigues des boïars, qui se déchiraient sous ses yeux, accoutumé à voir couler des torrens de sang par leur ambition et leur haine mutuelle, aussitôt qu'il fut affranchi du tuteur qui le traitait en esclave, entouré de flatteurs serviles, qui le regardaient comme un dieu terrestre, auquel tous les hommes devaient obéir aveuglément, il devint sur le trône un monstre, dont l'histoire d'aucun pays ne nous offre exemple. Exterminer soixante mille habitans innocens, dans l'espace de quelques semaines, aidant les bourreaux de ses propres mains, faire égorger les femmes après les avoir déshonorées, faire périr les enfans à côté de vieillards inoffensifs, embrasser, caresser et puis jeter par la fenêtre, un enfant dont la beauté avait arrêté la hache du bourreau ; punir ceux qui le flattaient, massacrer ceux qui lui disaient la vérité ; faire torturer les riches, lancer les ours sur les pauvres ; inventer des tortures nouvelles ; faire tuer le père par le fils, la femme par son époux, finir les orgies par les assassinats, par amour du sang, ce ne sont que des traits épars d'un règne terrible, qui n'a pu se passer que chez un peuple d'esclaves, long-temps soumis au joug des barbares.

Et cependant ce tigre qui organisa des régimens de délateurs-bourreaux, nommés *oprichniki,* qui s'entourait d'un cortége de bouffons, dont les rires devaient dominer les gémissemens des victimes, sentit l'amour, se laissa guider par une femme vertueuse, changea ses mœurs, ses habitudes, devint humain et juste, donna un code, organisa l'armée, bâtit des villes, encouragea l'industrie, et souvent se montra digne de son grand aïeul. Mais sitôt que sa femme Anastasie fut morte, cet ange tutélaire de la Russie, le tyran reprit son caractère féroce, le sang coula, et comme si la Providence voulait le châtier, il devint bourreau de son propre fils, et ses entrailles ne s'émurent de pitié et de compassion, que quand la victime eut cessé de respirer. Depuis lors, le remords chassant le sommeil de ses paupières, effrayant son imagination de visions terribles, lui présentant ses victimes knoutées, emprisonnées, brûlées, déchirées par mille tortures, vengea les malheureux qu'il avait immolés à sa cupidité et à son instinct féroce.

Terreur des Russes, il poursuivit cependant la marche des conquêtes indiquées par Iwan le grand. A seize ans, il met la couronne sur sa tête, se proclame tsar (1) et autocrate. Il n'a que vingt-deux ans lorsqu'il termine la conquête de Kasan, en se servant de mines, qui font sauter la ville au moment où l'évêque donne le signal par ces mots de l'Évangile : *Il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur*, mots qui trahissent la pensée intime des tsars de Moskou.

Le khan d'Astrakhan effrayé, sollicite l'alliance du vainqueur de Kasan, et se soumet. Son successeur tâche de secouer le joug, mais Iwan marche contre lui, le bat et le force à se réfugier au fond de la Sibérie.

Les Tatars de Crimée, les Suédois, les chevaliers porte-glaives qui occupaient la Livonie, ne purent résister aux armées d'Iwan. Les Polonais même toujours vainqueurs, conduits par leur roi Sigismond, éprouvèrent des échecs et perdirent Polotsk. La Turquie s'efforça vainement d'arrêter les progrès des armées du tsar envahisseur.

Enfin, après la mort de Sigismond, les Polonais ayant rejeté la candidature du tyran, qui voulait se faire élire roi de Pologne, choisirent Etienne Batory, un des plus grands

(1) Le mot *Tsar* sgnifie *Roi,* il ne dérive pas, comme plusieurs écrivains le pensent, de César. — Dans la bible esclavone, on dit *le Tsar David*, *le Tsar Salomon.*

monarques de cette époque. Ce prince, d'un génie supérieur, malgré les prétentions des grands, et les intrigues du clergé, sut concentrer toutes les forces du pays pour les diriger contre le tsar sanguinaire, fléau de la Russie, terreur des peuples voisins.

L'armée qu'Etienne commandait en personne frappait par sa variété. On y rencontrait des Polonais, des Allemands, des Hongrois, des Galiciens, des Kosaks d'Ukraine; les troupes différant de races, de langage et de religion, marchaient dans le plus grand ordre, en harmonie, avides de combats et confiantes dans leur chef, couvert déjà de gloire et de lauriers. Cette union, on la devait au génie de Batory, qui avait mis l'ordre dans son armée en protégeant le faible, en respectant toutes les croyances, en un mot, en offrant le modèle d'un chef juste et sage. Supérieur à son siècle, dans la guerre contre Iwan, il n'était pas guidé par une aveugle haine nationale; ce n'est pas le glaive de la destruction qu'il portait à Moscou, il voulait vaincre le tyran pour délivrer les malheureux esclaves. Si, vainqueur, il eût réuni la Russie à la Pologne, la Moscovie, en changeant Ivan pour Batory, aurait reçu des lois, une égale protection pour tous les habitans. Le chef qui sut organiser et attacher à ses États, les kosaks d'Ukraine, aurait respecté la religion, la langue et les mœurs des Russes affranchis.

En quittant Svir pour ouvrir la campagne, il publia un manifeste adressé au peuple russe :

« Je tire mon épée contre le tsar, mais non pas contre les paisibles habitans de ce pays; je les épargnerai, j'userai de clémence envers eux. J'aime la valeur autant que j'abhorre la barbarie, et je poursuivrai la victoire *en évitant la dévastation autant qu'une inutile effusion de sang.* »

« Sa conduite réalisa ces promesses, dit l'historien russe (1) : jamais guerre ne fut « conduite avec plus de modération, plus d'humanité, *envers les laboureurs et les citoyens.* »

L'armée, pleine d'enthousiasme, vainquit tous les obstacles, se traçant des routes par des bois inaccessibles, jetant des ponts sur les rivières, supportant toutes les privations. — Les seigneurs russes, voyant qu'Étienne, loin de leur apporter des chaînes, respectait leur religion, leurs domaines, passaient dans son camp, en lui fournissaient les moyens de saisir le tyran. — Les villes se rendaient, les habitans n'avaient pas besoin de fuir devant les vainqueurs, qui les saluaient comme des frères malheureux.

Cependant, la guerre contre les Russes, conduite avec tant de prudence, exigeait des sacrifices de la part des nobles Polonais. Ceux qui étaient restés dans le pays, accusaient le roi de s'arroger un pouvoir au-dessus de ses droits, de surcharger le pays d'impôts, pour ensuite l'abandonner. Batory se voit forcé de quitter momentanément le camp; il se présente à la diète; simple, modeste, il rend compte de ce qu'il a fait, il prouve que des sacrifices à faire dépendent la gloire et la prospérité de la Pologne. La calomnie est forcée de se taire, toutes ses propositions sont adoptées par acclamation!... Un homme de cœur, franc et loyal, parlant au nom de la patrie et de la gloire, peut beaucoup en Pologne. — Étienne, aux cris unanimes d'admiration et de reconnaissance, quitte la chambre des Nobles, pour courir au champ de bataille. Déjà, Polotsk est tombé dans ses mains, Veliki-Luki furent pris d'assaut. Revel et Oseritch lui ouvrent leurs portes, le fort de Zawlotche fut obligé de se rendre après une résistance opiniâtre.

Le tsar trembla sur son trône, sans oser paraître à la tête de ses troupes. Mais aussi rusé qu'effrayé, il résolut de sauver son trône, par un moyen qui prouve que s'il était le plus cruel de tous les tyrans, il était, en même temps, le plus fin des diplomates. — Il sait que le clergé catholique est puissant en Pologne, il prévoit qu'il pourra regagner, par l'influence du Pape, ce qu'il a perdu par l'épée de Batory. — Il envoie donc une ambas-

(1) Karamsin, t. IX, p. 373.

sade à Rome, promet de réunir l'église grecque à l'église latine, et de reconnaître le pape pour chef de la chrétienté, enfin, de réunir toutes ses forces, pour expulser les Turcs de l'Europe, à condition que ce pape arrête les progrès des armes d'Étienne. — Cette déclaration comble de joie Grégoire XIII. Le pape qui a fait illuminer Rome, en apprenant les massacres de la Saint-Barthélemy, envoya le jésuite Posevin avec la mission de sacrifier les intérêts de la Pologne, à la conversion du tsar. — Grégoire s'extasiait sur les qualités personnelles du tyran de Moskou, et celui-ci reçut son ambassadeur avec les marques de la plus haute distinction. — Le jésuite, séduit par les banquets, par les hommages qu'on lui rendait à Moskou, rapporte : « *Qu'au lieu d'un tyran terrible, il vit un hôte affable,* entouré de convives qui lui étaient chers : *leur distribuant des mets et des vins avec une attention affectueuse.*

Mais si le jésuite tomba dans le piége du tsar plus fin que lui, Batory le sut deviner. *Le tsar, disait-il, veut en imposer au Saint-Père; à l'aspect de l'orage qui le menace, il est homme à tout promettre, et la réunion des cultes, et la guerre contre les Turcs :* QUANT A MOI, IL NE ME TROMPERA PAS.

Cependant le roi, fort contre l'ennemi sur le champ de bataille, triomphant dans la diète contre les nobles, fut forcé de céder, quand le clergé, dirigé par le pape, s'unit aux seigneurs pour faire une paix dont le résultat devait assurer la suprématie de Rome. La paix fut conclue. Iwan se maintint sur le trône, la Pologne gagna la Livonie et Polotsk.

Bientôt il fut démontré qu'Etienne avait bien jugé le tsar : car celui-ci, sauvé des plus grands danger, se moqua du pape et de Posevin; non-seulement, il ne voulut pas entendre parler de la réunion des cultes, mais il ajouta qu'il prétendait rester en paix avec la Turquie (1).

Grâce au pape Grégoire, Iwan régna cinquante ans en Russie, couronnant tous ses crimes par le meurtre de son fils. Nul tyran n'a immolé autant d'innocentes victimes. Quelques historiens voyant qu'à côté de ses férocités, il exécuta de belles choses, qu'il protégeait les artisans, le commerce, l'industrie, veulent motiver sa barbarie par une pensée politique, ils croient qu'il n'exterminait les boïars, les prêtres, les généraux, les riches, que pour consolider l'autocratie et le régime absolu. Mais comment expliquera-t-on, si ce n'est par la soif du sang, le plaisir qu'il prenait à immoler les enfans et les femmes, les prisonniers de guerre, et les courtisans, considérant toutes les créatures comme des chiffres destinés à obéir à ses caprices.—Si le gouvernement autocratique avait encore des partisans, il suffirait du tableau fidèle du règne d'Iwan le Terrible, pour inspirer contre la forme de ce gouvernement toute l'horreur qu'il mérite. J. C.

CROYANCES DES ANCIENS SLAVES.

I.

Ce ne fut que vers la moitié du dixième siècle, que Mieczyslas, prince polonais, reçut le baptême, et qu'en 998 que Wladimir-le-grand, introduisit le Christianisme, dans les provinces russes. L'église nouvelle détruisit jusqu'aux traces du culte antique. En Pologne, le clergé, sur les ruines des vieux temples, bâtit des églises, des cloîtres ; on brûla les idoles. En Russie, on les noya après les avoir insultées et fouettées, la croix y fut également plantée sur les cendres et les ruines des vieux temples. Plus tard, pour détruire tout attachement aux anciennes croyances qui ne manquaient pas de charmes, et se rattachaient aux mœurs agrestes, aux libertés primitives, on se servit de la calomnie : les chroniqueurs,

(1) M. Lelevel est loin de partager notre admiration pour Etienne Batory. Partisan de l'aristocratie nobiliaire, qu'il prend pour la *nation*, et qu'il appelle *république*, il reproche à Batory d'avoir porté atteinte à ses priviléges. *M. Lelevel* est un savant *antiquaire ;* il n'est ni *homme politique*, ni *historien.*

pour la plupart prêtres, afin de mieux faire ressortir le mérite du Christianisme, nous ont laissé des récits erronés sur la religion païenne des Slaves, en nous représentant leurs dieux terribles, avides du sang humain, exigeant le sacrifice de la vie des femmes sur le tombeau de leurs maris, de la vie des esclaves à la mort de leurs maîtres. Toutefois, l'autorité de saint Boniface, ni de Ditmar de Mersbourg n'influe pas assez sur nous, pour que nous attachions une pleine foi à ce genre d'assertions peu conformes avec la douceur, la vie paisible et hospitalière des anciens Slaves. Mais comme toute assertion calomnieuse porte d'autant plus de fruit, qu'elle a ombre de vraisemblance, on cherchait avec adresse, dans la grande famille slave, qui s'étendait depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Caspienne, tout ce qui pouvait représenter leurs croyances comme absurdes et funestes, sans toutefois s'écarter entièrement de la vérité.

Si dans quelques contrées isolées, il se trouvait un usage exceptionnel, on le représentait comme une règle générale. Les Grecs et les Romains connaissaient trop peu les Slaves du Nord, pour nous laisser à cet égard, des notions exactes, les voyageurs cependant qui visitaient les peuples slaves, les étrangers qui échangaient leurs produits avec les habitans de Kief, de Nowgorod, ceux qui naviguaient dans la Baltique et dans la Mer-Noire, considéraient les Slaves comme hospitaliers, humains et justes; leurs institutions étaient démocratiques, leurs mœurs douces; ils aimaient passionnément le chant et la musique; ils n'étaient donc pas si barbares que nous les représentent les écrivains de l'église. Les traditions en Pologne ont conservé la mémoire de Wanda, princesse qui occupait le trône après la mort de son frère; en Russie régnait Olga, avant l'introduction du Christianisme, ce qui prouve que les femmes n'étaient pas aussi asservies et dégradées que les chroniqueurs nous le voudraient faire croire.

Le Christianisme n'a pas apparu ni en Pologne, ni en Russie, sous d'heureux auspices; les premiers apôtres de l'évangile, au lieu de remplir leur mission, en créant une nouvelle époque pour les opprimés, en ont fait l'instrument des princes, et de l'aristocratie; les dîmes et la servitude suivirent l'introduction du christianisme. C'est pourquoi les Polonais et les Russes défendirent long-temps leurs anciennes croyances qu'ils regardaient comme la sauvegarde de leur bonheur et de leur liberté. Le Christianisme fut même forcé, pour se maintenir, de marier ses cérémonies religieuses avec les cérémonies païennes.

Aujourd'hui encore, on trouve en Pologne et en Russie, une foule d'usages qui tiennent du mélange du culte nouveau et du culte ancien; on trouve entre autres, Zapusty, fêtes qui rappellent beaucoup, celles de Bacchus ; Sobudki, fut l'usage d'allumer des feux pour conjurer la peste : c'est une solennité pour les pasteurs, qui boivent, chantent, et dansent en même temps, convaincus que ces réjouissances, unies aux feux allumés, sauveront leurs troupeaux.

Il n'y avait pas de temples païens construits en pierre ou en briques ; il est très probable que les idoles slaves, restaient exposées à l'air, ou enfermées seulement dans des temples de bois. Il y avait des statues colossales placées dans de chétives maisonnettes. On enfonçait de petites idoles dans des lances, et on les portait ainsi sur le champ de bataille.

Quant à leur cosmogonie, les notions vagues que les chroniqueurs nous ont laissées, feraient croire que les Slaves ont emprunté leurs idées religieuses aux Grecs et aux Romains : car il se trouvait chez eux plusieurs divinités, qui ont de la ressemblance avec Jupiter, Vénus, Diane. Ils avaient cependant des divinités, ainsi que des cérémonies qui sont empreintes d'une parfaite originalité : ils adressaient leurs prières à *Pogoda*, dieu qui disposait de la sérénité du jour, et qui avait la puissance de changer la tempête et l'orage en un temps doux et calme.

Ils avaient des arbres et des endroits dans les forêts, qu'ils regardaient comme sacrés. Il est possible que leurs vastes forêts, verdoyantes et touffues, offrant l'ombre et le repos

dans les jours des fortes chaleurs, leur faisaient considérer ce bien-être, comme quelque chose de divin.

Presque tous les principaux travaux de l'agriculture étaient accompagnés de fêtes, de danses, de réjouissances en honneur des dieux qui devaient protéger la semence, la culture et la récolte.

Ils partageaient leurs idoles en dieux bons et mauvais. Ils donnaient le nom de DIEUX BLANCS, *Biali Bog*, aux premiers, le nom de DIEUX NOIRS aux second.—Parmi les génies malfaisans, on comptait le dieu de la mort, la peste, les sorciers, *le Noyeur*, appelé *Topieletz*, dont nous avons donné l'idée (1), et qui trouvait son bon plaisir à noyer les imprudens qui se hasardaient trop loin en nageant dans les rivières..

Les chroniqueurs russes donnent la première place à PERUN, ou PERKOUN, ce qui signifie la foudre. Dans les plus anciens traités que les princes russes conclurent avec les empereurs de Constantinople, on peut observer que les Russes prêtaient serment en invoquant *Perun* comme le plus puissant de leurs dieux.—Wladimir-le-Grand, premier prince chrétien en Russie, au commencement de son règne, se montra très zélé pour la religion païenne; il contruisit un temple et une idole représentant Perun. Son corps était de bois, sa tête d'argent, ses oreilles, ainsi que ses moutaches d'or. On lui immolait des bœufs, des boucs, des brebis; pendant le sacrifice, les assistans se livraient à la danse et aux réjouissances d'un splendide banquet. Les prêtres, destinés au service de cette divinité, devaient entretenir un feu impérissable, sous peine de mort. Wladimir, prince d'un grand génie, honora ainsi le dieu Perun, tant qu'il eut besoin d'échauffer l'esprit belliqueux de son peuple et de le pousser à la guerre et aux conquêtes; mais sitôt qu'il eut réduit à l'obéissance les princes et les peuples voisins, sitôt qu'il voulut s'arrêter et consolider son règne par la paix, il brisa l'idole terrible qui représentait la foudre, pour la changer en la croix du Christ.—La religion d'amour et de paix fut destinée à adoucir les esprits, que le Jupiter slave, au contraire, excitait aux combats.

Parmi les dieux bienfaisans, celui qui avait le plus d'adorateurs, et à qui on attribuait, le plus de puissance, était SWIATOWID. Il prédisait l'avenir. Il est très possible que les idoles représentant les divinités slaves n'étaient autres que des symboles des qualités qu'on leur attribuait. La statue de *Swiatowid* avait quatre têtes et deux poitrines; elle restait debout sur la terre, et tenait d'une main une corne remplie de vin, de l'autre un arc. Auprès de l'idole étaient suspendus une bride, une selle et un glaive, dont le fourreau et la poignée étaient d'argent.—Certes, le nombre des têtes devait représenter la sagesse; deux poitrines, le courage; le vin et l'arc, la joie et la guerre.

Pour représenter la gaieté, l'amour, la concorde et toutes sortes de prospérités, les Slaves ont choisi une déesse nommée LADA. Ce choix d'une femme pour personnifier, pour honorer tout ce qu'il y a de plus saint parmi les hommes, est encore une preuve que les chroniqueurs chrétiens n'ont pas été véridiques, en nous représentant les femmes slaves dégradées et victimes. Le mot *ladna*, belle, dérive de lada, ce qui fit que Lomonosof et plusieurs autres écrivains, regardèrent Lada comme la Vénus des Slaves. Le souvenir de cette divinité s'est conservé jusqu'à nos jours; le peuple chante son nom dans les momens exceptionnels, où il oublie son esclavage et sa misère.—En l'honneur de *Lada*, on célébrait de grandes réjouissances; les hommes allaient au cabaret et n'oubliaient pas de se régaler d'hydromel et d'autres boissons, pour célébrer la gloire de cette bienfaisante divinité; les femmes mariées, ainsi que les demoiselles, allaient dans les prairies danser en cercle, se donnant la main, et chantant Lada, Lada, Didi, Lada.

On attribuait à cette divinité, qui présidait aux amours, à la prospérité et à la concorde tout ce qui arrivait d'heureux, et formait le bien-être des hommes.—Il y avait là une

(1) Voir l'article *le Noyeur*.

pensée profonde, qui ne pouvait ressortir que de la liberté et du respect qu'on avait pour les femmes. — Car, si aujourd'hui les femmes n'exercent pas cette influence bienfaisante sur la société, ce n'est pas à leur organisation, mais à leur oppression qu'il faut l'attribuer.—Souvent les sociétés sauvages, guidées par l'instinct, plus rapprochées de la nature, nous offrent des principes vrais, et une idée juste du bonheur qu'on chercherait en vain au milieu de la civilisation.

Koupol protégeait les productions de la terre; c'était le dieu de la récolte; on célébrait sa fête avant la moisson.

Le 23 juin, les jeunes gens, la tête couronnée de fleurs, allumaient pendant la nuit un grand feu, autour duquel ils dansaient en chantant *Koupol, Koupol.*—Le souvenir de cette cérémonie s'est conservé; seulement, on a substitué saint Jean au Koupol. Le 24 juin on tresse des fleurs, on les attache au toît des maisons, et ensuite on rend les mêmes honneurs et de la même manière au saint du christianisme qu'on les rendait à la divinité des Slaves.

Kolada fut regardé comme dieu de la paix.—Aujourd'hui, au jour de Noël, on marie le nom de *Kolada*, ou *Kolenda*, à celui de Jésus; on chante *Kolenda, Kolenda, Jésus est né,* comme si on voulait dire, *Paix*, *joie, Jésus est né.*

Radogost, ce mot est composé de rad et gost; le premier signifie *content*, *cordial*, l'autre indique ou *étrangers*, ou *voisins*, ou *amis qui viennent vous voir;* ainsi Radogost signifie *gai et cordial*, à ceux qui viennent vous visiter; ce dieu bienfaisant était le dieu de l'hospitalité.— Il était en grand honneur chez les Slaves.—Ils ne fermaient pas leurs huttes; l'étranger pouvait prendre tout ce dont il avait besoin, et il était permis à un Slave pauvre de voler son voisin riche, pour mieux recevoir un hôte qui cherchait hospitalité sous son toit.—L'idole de Radogost, selon Helmold, était faite d'or pur, son autel était recouvert d'une étoffe d'écarlate.—Peut-on s'étonner que les païens qui personnifiaient dans leurs divinités les vertus les plus nobles, repoussassent la religion chrétienne qui apparaissait avec des dîmes et la servitude.

Comme nous l'avons déjà dit, dans quelques endroits, on honorait les forêts, les gros chênes; en d'autres, les rivières, les lacs; d'après leur effet agréable ou sinistre, on les regardait comme divinités bienveillantes ou malfaisantes.

Lorsqu'ils avaient mal aux yeux, ils se lavaient avec de l'eau de certaines sources. Les femmes enceintes s'adressaient au Peronietz, dieu à quatre têtes, et dont la cinquième était plongée dans la poitrine. Ce dieu adoucissait les douleurs d'enfantement, et veillait pour que le nouveau né ne succombât pas au moment de la délivrance.

Zlota Baba ou Solota Aba, *la vieille femme d'or,* était destinée à surveiller l'éducation des petits enfans. Selon *Boehornius*, son idole représentait une vieille femme qui tenait un enfant sur son sein et un autre qu'elle conduisait par la main, ce qui indiquait qu'elle protégeait également les enfans nouvellement nés et ceux un peu plus avancés en âge.

Les devins slaves aimaient aussi à lire dans les destinées. Ils prédisaient l'avenir. —Ils mettaient par exemple par terre plusieurs boucliers, à certaines distances les uns des autres, après quoi, ils conduisaient un cheval sacré tout au milieu. Si le coursier, dans sa marche, passait sans toucher ces boucliers, la guerre devait être propice, dans le cas contraire, elle devait être funeste.

Ce que nous avons conservé des funérailles des anciens Slaves est plein de récits contradictoires. Ici encore nous trouvons une preuve que ces cérémonies religieuses étaient différentes chez les Slaves du nord et chez ceux du midi et de l'Orient, qu'ils avaient des croyances et des cérémonies diverses.

Des chroniqueurs nous représentent la mort chez les Slaves comme un événement triste, accompagné des pleurs et des gémissemens des amis et des voisins; d'autres racontent que

la mort n'était regardée que comme état d'une transition inévitable, que l'on célébrait par des fêtes, des courses et des banquets. Ici, pour donner l'idée de la confusion de ces divers récits, nous donnerons quelques détails qui feront mieux ressortir les observations que nous venons d'indiquer.

Dans quelques contrées, à la mort d'un Slave, le plus ancien du village l'annonçait aux habitans par un bâton noir, qu'il portait dans sa main et qu'il présentait dans chaque maison, tour à tour, depuis la première jusqu'à la dernière. Les hommes poussaient des gémissemens, les femmes, habillées de blanc, versaient des larmes dans de petits vases, appelés lacrymatoires. On élevait ensuite un bûcher, et on y brûlait le mort. La solennité se terminait par un banquet, ce qui occasionna un grand malheur pour les Slaves dans le VI[e] siècle. Les Grecs, avec qui ils étaient en guerre, profitèrent de la fête célébrée en honneur des morts, et au moment où les Slaves étaient occupés de leurs cérémonies lugubres, ils les taillèrent en pièces.

En vain, nous chercherions quelques traces de ce genre de cérémonies en Pologne. Les chroniqueurs n'en font pas mention. Tout ce que nous savons, c'est que les Slaves brûlaient les morts et déposaient leurs cendres dans des urnes, qu'ils enfonçaient sous la terre. On aimait aussi à conserver le souvenir des hommes marquans, en construisant de petits tertres et monticules à la place où on les enterrait. On y trouve encore une quantité immense de ces urnes qui ressemblent beaucoup aux pots de cuisine. Au XV[e] siècle les Polonais pensaient que ces pots naissaient dans la terre.—Passez au pied des monts Karpath, les paysans vous montreront le monticule qui doit conserver les cendres de la princesse païenne Wanda et de son frère Krakus, fondateur de Krakovie.—En Silésie on appelle ces monticules DIE HOLLE, *l'enfer*, sans que nous puissions indiquer la source de cette dénomination. On rencontre des monticules semblables dans le pays de Meklenbourg, où on les nomme des *Huenen-Graeber, les tombeaux des géans.*

Des descriptions nous représentent les funérailles des Slaves, accompagnées de courses, de fêtes et de banquets.—On appelait *tyna* la solennité par laquelle on régalait ceux qui assistaient aux funérailles.—Il s'est conservé quelque chose de semblable jusqu'à nos jours en Pologne. Dans quelques endroits on donne des banquets nommés *stypa*. Il n'y manque ni mets, ni boissons, et il n'est pas extraordinaire de voir en pleine ivresse ceux qui ont rendu les derniers devoirs au défunt.

Nous terminons cet aperçu par une description curieuse des funérailles d'un seigneur slave, sur la tombe duquel on immola une esclave. En reproduisant cette pièce importante, nous devons ajouter que les cérémonies qu'elle contient n'ont dû être pratiquées que dans quelques contrées isolées. Du reste, le lecteur s'en serait aperçu lui-même, en voyant qu'il s'agit des funérailles d'un seigneur, et de l'assassinat d'une esclave, tandis que chez les Slaves, pour la plupart, ils n'avaient ni maîtres ni serfs, et que presque toutes les peuplades du nord-est de l'Europe jouissaient d'une parfaite égalité.

Voici ce que nous trouvons dans le dictionnaire de Jakout, auteur du treizième siècle :

« A la mort d'un homme de qualité, ses parens demandent à ses esclaves et à ses domestiques : *Qui de vous veut mourir avec lui? Moi,* répond aussitôt l'un d'entre eux : on fait ensuite la même question aux *filles esclaves*, dont l'une fait la même réponse. Alors on prépose à la garde de celle-ci deux femmes qui doivent la suivre partout, et même lui laver les pieds, tandis que ses parens se mettent à tailler des habits pour le défunt, à préparer tout ce qui est nécessaire pour la cérémonie des funérailles. Cependant l'*esclave* destinée à mourir, boit, chante et se divertit.

J. C.



N°43.

Vauxhall de Catherinehoff

Russie pittoresque



Raunheim

Imp. d'Aubert et Cie

BÂTI PAR PIERRE 1er

IWAN LE TERRIBLE.

IL VEUT ÉPOUSER ELISABETH, REINE D'ANGLETERRE. — JERMAK CONQUÉRANT DE LA SIBÉRIE. — DERNIÈRE VOLONTÉ D'IWAN.

1533 — 1584.

Nous avons dit que le tsar se distinguait au milieu de ses férocités, par une habile politique, et des vues larges. Autocrate en Russie, il voulut être roi en Pologne où la noblesse ne regardait le chef de l'état que comme le premier parmi ses égaux. Quand sa candidature fut rejetée, les yeux fixés sur l'Angleterre, il pensa que la Russie réunie à cette puissance, pourrait devenir maîtresse du Globe. C'est pourquoi il demanda la main de la reine Elisabeth; mais aussi lâche qu'ambitieux, il voulait en même temps se réserver un asyle à Londres dans le cas où le peuple, las de sa tyrannie, l'aurait forcé à quitter la Russie. Toutefois, les négociations à ce sujet se terminèrent par un traité commercial. C'est sous son règne que les vaisseaux étrangers apparurent dans le port de Narda. Archangel, bâti par ce prince, devint un entrepôt de cuirs, poissons, colle, et plusieurs autres produits.

La fortune le servit. Un simple Kosak, dont nous avons déja donné l'histoire, (1) découvrit et conquit la Sibérie. Jermak, quoique doué d'un génie supérieur, ne put consolider son pouvoir dans les riches et vastes domaines qu'il avait subjugués avec une poignée de ses camarades; il résolut de se soumettre à Iwan; c'est ainsi que la Russie s'empara de Sibir, de Tobol, d'Irtich, et de l'immense territoire qui constitue une grande partie de son empire actuel.

Quel fut le dénouement de ce règne singulier? Iwan pour expier ses crimes, tourmenté par les remords dans les derniers momens de sa vie, reçut la tonsure monacale. Aux douleurs du père meurtrier, s'unissait le désespoir du despote; son héritier, son second fils Fédor, était un prince maladif, indolent, sans jugement, sans force, qui ne savait que prier Dieu et se soumettre aux prêtres; cette autocratie qu'il avait consolidée avec tant de peine au profit de sa dynastie, devait périr avec lui. Iwan pensa y remédier en désignant trois Boïars qui devaient aider Fédor à gouverner. Ainsi l'homme qui avait passé toute sa vie à affermir l'absolutisme, fut forcé par l'imbécilité de son fils, de limiter son pouvoir, en lui adjoignant un conseil choisi parmi les seigneurs les plus distingués.

FÉDOR, FIS D'IWAN.

BORIS GODOUNOF. SON AMBITION. SES CRIMES. DIMITRI, FILS D'IWAN. MORT DE BORIS.

1584 — 1598.

Les trois conseillers de l'indolent Fédor, étaient Chouiski, Mstislawki et Jourief. Pas un seul d'entre eux ne montra les talens nécessaires à cet emploi difficile. Ils ne surent ni gouverner, ni assurer leur propre existence : tous devinrent victimes de Boris Godounof, homme ambitieux, d'origine tartare, frère de la tsarine. S'emparant de l'esprit de sa sœur, il acquit une grande influence sur le tsar et sur sa cour. Ayant conçu le désir de s'emparer du trône, il dirigea vers ce but toutes ses actions; rien ne l'arrêta. Mshislawki fut disgrâcié et forcé d'entrer dans un monastère éloigné. Jourief mourut subitement, et on eut tout lieu de croire que Godounof était l'auteur de sa mort. Enfin, Chouiski, accusé de trahison, fut exilé, puis massacré par ordre de Boris.

(1) Lisez l'article : *Jermak.*

Débarrassé des conseillers du tsar, Godounof devint tout puissant; mais voulant régner après la mort de Fédor, il résolut de faire périr son frère Dimitri, qui n'avait alors que sept ans. Il envoie le fils d'Iwan à Ouglitch, avec les assassins qui devaient l'immoler. Ici règne un mystère que l'histoire n'a pu éclaircir; il n'est pas encore prouvé si Dimitri tomba victime sous les coups préparés par Boris, ou si les meurtriers massacrèrent un autre enfant, pour sauver le légitime héritier de la couronne.

Au milieu de ces horreurs l'indolent Fédor passait sa vie auprès de l'autel avec les prêtres, qui craignaient Godounof, et qui n'osaient lutter contre cet homme cruel et habile. Une circonstance contribua encore à assurer son pouvoir. Jérémie, patriarche de Constantinople, réduit à la misère, arriva à Moskou demandant quelques secours. Godounof profita de cette circonstance; il offrit de l'or à Jérémie, à la condition de faire nommer Job, prêtre servile, patriarche de Moskou. Le moine élevé à cette dignité, jusque-là inconnue en Russie, se montra reconnaissant, en exécutant aveuglement les ordres de son bienfaiteur.

Cependant un événement manqua de renverser tous les projets de Boris. La tsarine longtemps stérile, mit au monde une fille, dont la naissance combla de joie le tsar Fédor. Mais Boris ne se découragea pas, il voulait régner, et l'enfant mourut quelque mois après sa naissance. Bientôt le tsar lui-même termina ses jours, et on attribua sa mort au même homme qui avait su se débarrasser de son enfant, de ses conseillers et de son frère Dimitri. Ainsi le sang versé par Iwan, retomba sur le trône qu'il occupait. Un ambitieux Tatar sembla venger les victimes du tsar cruel en immolant ses enfans, en exterminant sa race.

Désormais nous verrons la Russie déchirée par des usurpateurs, des imposteurs, Tatars et Kosaks, qui savaient émouvoir et tromper les masses réduites au désespoir.

Ce qui prouve que l'esclavage et l'ignorance, loin d'assurer l'absolutisme, et d'affermir une dynastie, expose le pays à l'anarchie, et les princes aux attaques du premier ambitieux qui a le talent de séduire les esclaves, et les armer contre leurs maîtres.

BORIS GODOUNOF.

LA TSARINE SE RETIRE DANS UN COUVENT. — GODOUNOF EST ÉLU TSAR. SA POLITIQUE. — SOULÈVEMENT DE DIMITRI. — MORT DE GODOUNOF.

1598 — 1605.

Après la mort de Fédor, la tsarine sa veuve aurait pu régner; mais elle connaissait l'ambition de son frère, et craignait le sort de son époux et de son enfant; elle résolut donc de se retirer dans un couvent. L'assemblée élective, composée des créatures et des partisans de Godounof, le choisit pour tsar de Moskou. Lorsqu'on lui annonça la décision des Boïars, il feignit un refus modeste, en demandant une seconde élection. Le résultat fut le même, et l'adroit hypocrite, en s'emparant du trône qu'il avait acheté par tant de crimes, eut l'air de sacrifier sa tranquillité aux besoins du pays.

Pour consolider son usurpation, il entoura le trône de la plus grande magnificense, son couronnement effaça le luxe des règnes précédens; il flatta la noblesse en attachant les serfs à la glèbe; il gagna les prêtres par de grandes largesses aux monastères, en bâtissant des églises et fondant une énorme cloche du poids de 480 mille livres, qu'il plaça au milieu du Kremlin.

L'esclavage rendu plus dur, arma dans plusieurs endroits le peuple désespéré, qui

dans sa rage immolait les seigneurs et les riches commerçans. Il se trouva aussi des seigneurs mécontens de l'usurpation de Boris; mais l'adroit tsar trouvait moyen de se débarrasser de ses adversaires. Il n'osa pas cependant immoler Fédor Romanof, qui possédait l'estime générale; il dut se borner à l'exiler dans un monastère où celui-ci prit le froc sous le nom de Philarète. Cette persécution augmentait l'attachement pour la victime, et nous verrons plus tard la Russie au comble de l'anarchie, tourner ses regards sur cette famille pour l'appeler au trône; c'est la dynastie qui règne encore aujourd'hui.

Jusqu'à ce moment, Boris avait vaincu toutes les adversités; mais bientôt apparut du côté du nord l'homme qui devait venger ses victimes. C'était le vrai ou le faux Dimitri dont nous avons déjà retracé la vie (1). Protégé par quelques seigneurs polonais, accueilli avec acclamations par le peuple opprimé en Russie, se parant de la couronne de tsar, il marcha de victoire en victoire.

Les succès de Dimitri lui gagnèrent des partisans même à Moskou, et c'est à un empoisonnement qu'on attribue la fin subite de Godounof, qui tomba mort au sortir d'un repas. Ainsi finit cet homme ambitieux, qui, après avoir brisé tous les obstacles, périt de la même manière que ses propres victimes, par la perfidie et le meurtre.

FÉDOR, FILS DE BORIS.

DIMITRI. — FÉDOR, AGÉ DE SEIZE ANS, NOMMÉ TSAR. — THRIOMPHE DE DIMITRI.
1605 — 1606.

Le patriarche nommé par Boris n'avait rien à espérer du retour de Dimitri. Il avait même tout à craindre, comme créature de Boris, et élevé par lui au trône patriarchal. Il se hâte donc de proclamer le fils de Boris, âgé de seize ans, tsar de Moskou. Les boïars, et l'armée lui prêtent serment. Mais Dimitri avance toujours; les paysans se déclarent pour lui, tombent sur Moskou, ses agens pénètrent dans la capitale. Le fils de Boris est étouffé, sa mère étranglée; Dimitri n'a plus d'obstacles à vaincre; il entre à Moskou, monte sur le trône, et s'y fût affermi par ses talens et sa modération, s'il eût respecté les croyances des Russes; mais entouré de catholiques, et de seigneurs polonais qui l'avaient aidé à conquérir le trône, il aliéna le clergé Russe et les boïars qui s'armèrent contre lui; il succomba, perdant ainsi par sa conduite impolitique, le même trône dont il avait su s'emparer par son courage et la protection qu'il accordait aux masses asservies.

Ce fut le prince Chouiski, qui profita des fautes de Dimitri, et, dans les ténèbres, prépara une conjuration à l'effet de le renverser du trône et régner à sa place. Le couronnement de Marine Mnicheks fille, d'un seigneur polonais, épouse de Dimitri, fut une des causes qui, en irritant le peuple, servit le mieux les desseins secrets de Chouiski; le peuple qui adora Dimitri, tant qu'il respecta sa religion et ses mœurs, resta indifférent du moment qu'il montra de la prédilection pour une croyance et des coutumes étrangères. Chouiski, tenant dans une main l'épée, dans l'autre la croix, pénètre dans le palais de Dimitri, qui, pour se sauver, se précipite d'une fenêtre et se casse la jambe; aux cris que la douleur lui arrache il est reconnu. La pitié succède à la fureur; le peuple veut le défendre, mais l'adroit Chouiski annonce que ce n'est pas Dimitri, que c'est un imposteur, un catholique; que la tsarine sa mère ne le reconnaît pas pour son fils. La fureur populaire renaît, Dimitri est immolé, on massacre les polonais; Chouiski est proclamé tsar.

(1) Lisez l'article : *Dimitri et Marine*

WASILI CHOUISKI.

UNE FOULE D'IMPOSTEURS. — CHOUISKI FAIT EXHUMER LE CORPS DU JEUNE DIMITRI. — IL INVOQUE LE SECOURS DES SUÉDOIS CONTRE LE NOUVEAU DIMITRI. — LES POLONAIS PROTÉGENT MARINE. — CHOUISKI DÉTRÔNÉ, CONDUIT EN POLOGNE.

(1606—1610.)

Si dans ce moment de troubles, de meurtres et d'anarchie, le trône de Pologne eût été occupé par un prince qui aurait possédé les qualités d'Étienne Batory, la suprématie de la Pologne se serait affermie à jamais. Mais le sort en décida autrement. Sigismond III, était un prince bigot et fanatique : instrument des prêtres, il voulait profiter des troubles qui déchiraient la Russie, non pour la dominer, mais pour la convertir, pour la forcer à reconnaître l'autorité spirituelle du pape. Nous verrons à quel point cette prétention devint funeste pour la Pologne.

A peine Chouiski s'est fait couronner, que le bruit se répand que Dimitri n'est pas mort, qu'on a tué un officier à sa place. Le peuple le croit, le peuple est prêt à se soulever pour sa cause. Chouiski commande d'exhumer le corps du jeune Dimitri, et le fait amener à Moskou, avec pompe, et toutes les cérémonies qu'on observait aux funérailles des princes légitimes. Cette démarche n'eut pas le résultat que Chouiski se promettait. Des paysans, des Kosaks entourent l'esclave fugitif, dont le vrai nom était Iwan Bolotuiskof, mais qui s'emparant du nom de Dimitri, le fit servir à ses desseins, et menaça le trône de Chouiski.

Un Kosak du Don prit le nom de Pierre en se disant fils du tsar Fedor, une foule de mécontens s'unirent à lui.

Dans le même moment, sur les frontières de la Pologne, apparut un nouveau chef, qui se proclama le tsar Dimitri, ayant, par miracle, échappé aux assassins de Moskou. Plusieurs villes le reconnurent pour souverain. Chouiski envoie des troupes contre lui ; le nouveau Dimitri est vainqueur ; le nombre de ses partisans grossit, les Polonais et les Lithuaniens accourent renforcer son armée.

Marine, guidée par l'ambition, reconnaît l'imposteur pour son époux, ce qui fortifie encore son parti,

Chouiski, menacé de tous côtés, demande le secours des Suédois. Sigismond, roi de Pologne, pensant que le moment est venu où il pourra forcer les schismatiques au catholicisme, déclare la guerre à la Russie.

Zolkiewski, généralissime de l'armée polonaise, remporte une grande victoire, et marche sur Moskou ; en même temps, trois nouveaux imposteurs paraissent dans les environs d'Astrakhan, et même dans les environs de Moskou ; un paysan nommé Solkof joue le rôle d'un tsar et se fait un parti considérable. Les Suédois, alliés de Chouiski, désespérant de sa cause, le quittent en le livrant à la merci des imposteurs et des Polonais. Une insurrection éclate à Moskou ; Chouiski, déposé du trône, tombe dans les mains du général polonais, qui le conduit en triomphe dans la capitale de Sigismond. Emprisonné, il mourut quelques temps après, n'ayant recueilli aucun fruit de son court règne, constamment troublé par des guerres civiles et étrangères.

Ici, se présente à la Pologne, une occasion unique pour dominer tout le nord. La Russie sans chef, livrée à la merci de nouveaux imposteurs, invite au trône de Moskou, Ladislas, fils de Sigismond, ne lui imposant d'autre condition, que celle de respecter leurs croyances.

Toute la Russie voulait reconnaître pour tsar le fils du roi polonais, pourvu que celui-ci

embrassât la religion du pays qu'il devait gouverner. Une députation solennelle se rend au camp de Sigismond; nous y voyons ce Philarète que le tsar fit emprisonner. Sigismond, guidé par un fanatisme stupide, fait emprisonner les ambassadeurs, en répondant qu'il n'a pas besoin qu'on lui offre un trône dont il peut s'emparer par les armes. Cette réponse non seulement fut impolitique, mais encore elle fut perfide; car ces conditions avaient été acceptées par les généraux polonais, qui campaient près de Moskou, et déjà, par suite de cette convention, une garnison polonaise était introduite dans la capitale de la Russie.

Cependant le nombre des imposteurs diminuait; les uns périrent dans les combats qu'ils livrèrent à Chouiski, les autres furent immolés par leurs propres partisans; même le plus puissant d'entre eux, que Marine avait reconnu pour son mari, fut assassiné par un de ses alliés. Cependant son parti ne se découragea point; Marine était enceinte, et tous les partisans de son mari prêtèrent serment à l'enfant qu'elle devait mettre au monde.

Dans ces circonstances difficiles, les Russes trompés par Sigismond, persécutés et massacrés par les catholiques à Moskou, s'armèrent du désespoir :

Un marchand, Sokoroukin, allume une insurrection générale, Poiarski est appelé à marcher vers Moskou; il bloque la ville, l'entoure de fossés, voulant forcer les Polonais à se rendre par famine. Le succès couronna ses efforts; les Polonais qui pouvaient régner à Moskou, s'ils avaient respecté la religion nationale, furent forcés de quitter la Russie, pour s'être montrés intolérans.

Quel enseignement dans ces faits! Les catholiques, qui aujourd'hui encore, osent prêcher l'intolérance, et dans leur luttes contre la Russie, développent le drapeau du catholicisme, ne font que creuser leur honte et leur tombeau, et prouvent qu'ils n'ont aucune connaissance de l'histoire du nord.

A peine Moskou est-il délivré, que le clergé et les boïars s'unissent pour élire un nouveau tsar et une nouvelle dynastie. Après de longues hésitations, tous les yeux se tournèrent vers la famille de Romanof, vers ce Philarète, que Boris relégua dans un couvent, et que Sigismond avait emprisonné. A l'estime générale s'unit la ruse du métropolite de Moskou. Ce prêtre, voulant contribuer à l'élévation de la famille de Romanof, parut dans le sénat, et assura l'assemblée qu'il lui avait été révélé miraculeusement que Michel Romanof, fils de Philarète, était destiné à régner et à faire le bonheur de la Russie. Il prêta serment d'avoir dit la vérité, et le sénat proclama Michel, tsar et autocrate de la Russie. J. C.

COLONIES MILITAIRES.

Les guerres continuelles soutenues par la Russie contre les pays voisins, épuisent son trésor et ruinent les propriétaires; principalement pendant les campagnes de 1812 et 1813, les efforts de l'empereur Alexandre, pour résister à la coalition, augmentèrent fortement la dette nationale, et firent un tort sensible aux seigneurs. Ces derniers, obligés à fournir les recrues, diminuèrent d'autant leurs revenus et la valeur de leurs biens. Tout le monde sait qu'en Russie on évalue la terre selon le nombre des *âmes*, c'est-à-dire les esclaves mâles.

Il fallut chercher un moyen pour maintenir et augmenter l'armée sans épuiser le trésor, ni ruiner les propriétaires. Le général, comte Araktcheief, présenta un plan de colonies militaires qui fut examiné et approuvé. Il consiste dans une combinaison par laquelle le soldat et les nouvelles recrues, durant la paix, tout en poursuivant les exercices et les devoirs militaires, travaillent à la terre pour maintenir leur existence. Voilà l'économie pour le trésor. Pour former ces colonies, on se sert pour la plupart de serfs de la couronne, ou

de ces peuplades sauvages qui frémissent sous le joug et ne peuvent oublier leur liberté grossière. Voilà le soulagement pour les seigneurs qui, de la sorte, ne sont plus ruinés par des levées extraordinaires.

La première colonie militaire fut fondée dans le gouvernement de Novgorod, pays boisé, marécageux, abandonné. D'autres furent ensuite fondées près du lac Ilmen; bientôt on multiplia ces établissement entre le Dnieper et le Bog, depuis Novomir-Gorod jusqu'à Nikolaief. Le nombre des colons approchait à cette époque de cent mille hommes.

Les moyens dont dispose un gouvernement absolu expliquent les changemens qui se sont opérés, comme par prodige, dans plusieurs endroits de la Russie. Là, où jadis des contrées incultes et désertes offraient un triste et douloureux spectacle, s'élèvent des villages entiers ou petites villes avec des églises, des hôpitaux, des écoles, des jardins. Là, où il n'y avait pas une créature humaine, on voit des milliers d'individus rassemblés de tous les côtés de l'empire, obéissant aveuglément à une direction unique qui les force à cultiver la terre et à manier les armes.

Si cette combinaison du service militaire avec les travaux agricoles et industriels, était dictée par la nécessité, par les dangers extérieurs qui pourraient menacer la Russie et la forcer à organiser une résistance formidable, on ne pourrait qu'applaudir à la pensée qui a su rendre productive une masse d'hommes qui passent leur vie à apprendre à tuer leurs semblables. Ce serait une amélioration au fléau des armées permanentes. Quoi de plus affligeant dans la civilisation que des millions d'hommes, choisis parmi les plus robustes qui, au lieu d'être membres actifs de l'industrie et de l'agriculture, changés en machines de guerre, sont purement une charge pesante aux nations, lorsqu'ils ne portent point la ruine et la destruction dans les pays voisins! La Russie augmente continuellement ses armées, perfectionne l'art militaire, combine ses forces; et cependant aucun pays n'est moins menacé d'une agression; son but est non pas de se défendre, mais d'envahir.

Les colonies militaires, dans l'état actuel en Russie, n'ont pas encore, à beaucoup près, atteint tout le développement dont elles sont susceptibles. Leur premier établissement a coûté des sommes énormes, mais aujourd'hui que les avances sont faites, elles ne peuvent que s'agrandir, perfectionner leur organisation, et augmenter les revenus de l'État. Que les nations voisines de la Russie fassent attention au progrès de ses colonies militaires. Ce qu'un gouvernement autocratique peut exécuter par la puissance de transplanter à volonté des populations militaires, et de disposer d'hommes comme de chiffres, jamais aucun pays où l'on a quelque respect pour la dignité humaine, ne pourra l'exécuter.

Les colonies se composent : 1° Des maîtres colons. 2° Des soldats cultivateurs. 3° De la réserve. 4° Des cantonnistes. 5° Des invalides. Le nom, l'âge et la propriété de chacun, sont consignés dans des registres avec une grande exactitude.

On choisit pour les maîtres colons des hommes au-dessus de cinquante ans. Sous le règne d'Alexandre, nonobstant leur âge avancé, ils portaient l'uniforme et les armes, et étaient obligés à trois jours d'exercice par semaine. Au temps des semailles et de la moisson, l'exercice se bornait à deux jours. Aujourd'hui les maîtres colons ne sont tenus à aucun service, et reçoivent la propriété de sept à huit hectares, selon la nature du terrain; propriété qui porte leur nom et leur numéro. Le trésor leur fournit les instrumens de travail, le bétail et les grains nécessaires aux semailles de la première année. Quand aux charges, ils sont obligés de nourrir leur famille et les soldats cantonnés chez eux. Ils sont responsables de la propreté et du bon état de leurs maisons, doivent contribuer à l'entretien des villages et des routes coloniales, et alimenter le magasin commun de réserve.

Chaque maître colon reçoit, comme adjoint, un soldat fantassin ou cavalier, qu'on nomme soldat cultivateur. Ordinairement, celui-ci épouse la fille du maître colon.

Le soldat cultivateur aide le maître dans ses travaux, et celui-ci est forcé de le nourrir

ainsi que sa femme et ses enfans, et son cheval s'il est cavalier. Ces militaires forment des bataillons ou des escadrons qui ne diffèrent en rien du reste de l'armée.

Le soldat cultivateur est forcé à vingt années de service militaire; il passe ensuite dans les bataillons ou escadrons de réserve. Après trois ans, il est libre de quitter le service, ou d'entrer dans les invalides servans. Toutefois il est rare que les soldats cultivateurs jouissent de leur liberté; au bout de leur temps de service, courbés par l'âge et par les fatigues, ils sont, pour la plupart, incapables de se procurer une existence par leur travail.

Outre les soldats cultivateurs dont nous venons de parler, il y a *les soldats de réserve.* Le soldat de réserve est ordinairement un fils ou un parent du maître colon; il doit remplacer le soldat cultivateur, au régiment, en cas de mort.

Les fils du maître colon, du soldat cultivateur, et du soldat de réserve, sont *des cantonistes.* On les partage en trois classes. La première se compose de garçons de douze à dix-huit ans, dans les colonies d'infanterie, et de quatorze à dix-huit ans, dans les colonies de cavalerie. La deuxième se compose de garçons de sept à douze ou quatorze ans, et la troisième, enfin, comprend tous les garçons jusqu'à l'âge de sept ans.

On donne des armes aux garçons de la première classe, et on les forme aux exercices militaires. Les enfans de la seconde classe, portent aussi l'uniforme, mais sans armes. Il y a pour eux des écoles où ils apprennent à lire, à écrire, à compter; on y enseigne aussi le dessin, les élémens de géométrie et le chant. Les plus âgés apprennent les métiers de tailleur, cordonnier, menuisier, charron, et autres semblables; dans la cavalerie, on forme des maréchaux ferrans, des vétérinaires, des celliers, etc. Les enfans en bas âge restent chez leurs parens, ils sont vêtus par les maîtres colons.

Les Invalides sont divisés en trois classes. 1° Les invalides maîtres qui peuvent être chefs de maisons comme les maîtres colons. 2° Les invalides servans qui conservent encore des forces pour exercer quelques travaux. 3° Les invalides non servans auxquels les blessures, l'âge ou les maladies ne permettent de supporter aucun travail; ces derniers vivent aux frais de leurs parens.

Quelques personnes voyant que la fondation des colonies militaires a coûté des sommes énormes et qu'il y a beaucoup d'exemples de révoltes des malheureux serfs soumis à la plus sévère discipline, pensent que ces établissemens sont un fardeau pour le gouvernement et qu'ils lui coûtent plus qu'ils ne lui procurent d'avantages (1). Telle n'est par notre opinion. Les avances faites ne se renouvellent pas, et avec le temps le despotisme aura tellement perfectionné l'administration des colonies, que l'ordre régnera forcément. Notre pensée est plutôt que si aujourd'hui la Russie, à l'aide des colonies, fournit et renouvelle les recrues sans frais ni dépenses, si elle fertilise des terrains incultes, le temps est prochain où l'armée, fardeau insoutenable aux autres états, deviendra au contraire productive pour la Russie, et dangereuse pour l'Europe.

J. C.

CROYANCES DES ANCIENS SLAVES.

II.

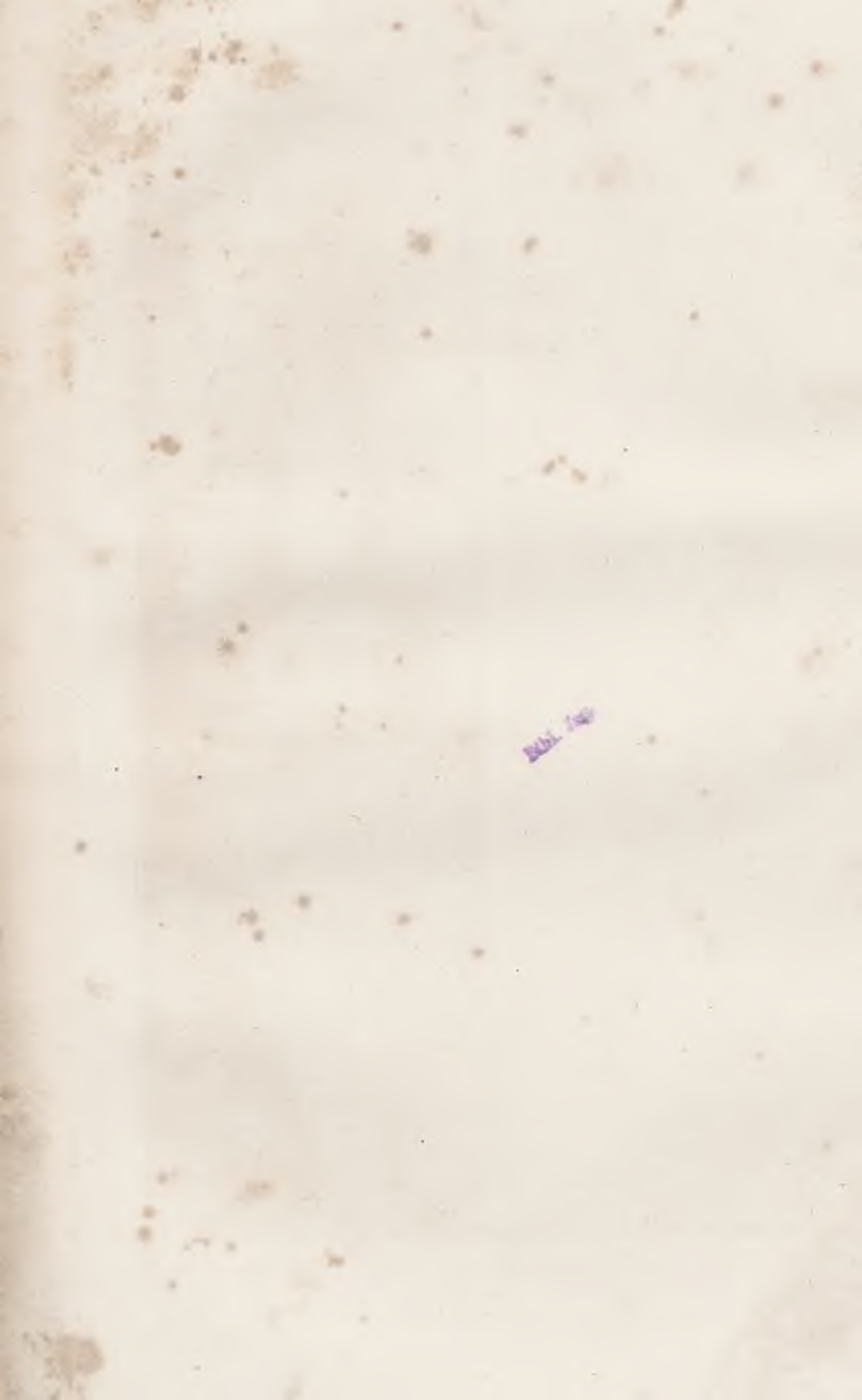
» Lorsque le jour de la combustion du corps fut arrivé, pour être témoin de cette cérémonie je me rendis à la rivière, à l'endroit où se trouvait la barque du défunt; mais je ne la trouvai plus sur le rivage; elle était placée sur quatre poteaux entourés de grandes idoles de bois à figures humaines, au-devant desquelles marchaient en long et en large, des hommes qui prononçaient des paroles que je ne pus comprendre. Le mort était dans sa

(1) Tanski : *Système Militaire de la Russie.*

fosse à quelque distance. On apporta dans la barque un banc, des couvertures piquées, des étoffes grecques et des coussins. Vint ensuite une vieille femme nommée *l'ange de la mort*, qui étendit le tout sur le banc en question. C'est cette femme qui est chargée de faire les habits et tous les préparatifs : c'est elle qui tue l'*esclave*..... Alors on retira le défunt de sa fosse, ainsi que le cidre, les fruits et le luth qu'on y avait déposés. Il était revêtu du vêtement de toile dans lequel il était mort. Le froid excessif de la terre avait fait noircir tout son corps ; mais le cadavre n'avait subi d'autre altération que celle de la couleur. On lui mit une chemise, des bottes, une ceinture, une camisole, un habit de soie avec des boutons d'or, et un bonnet de martre : ensuite on le déposa dans la barque sur les couvertures ; on l'entoura de coussins, et l'on plaça auprès de lui du cidre, des fruits, des aromates, du pain, de la viande, des oignons ; ses armes furent également déposées à ses côtés. Enfin, l'on amena un chien que l'on pourfendit en deux parties qui furent jetées dans la barque ; deux chevaux, deux vaches, un coq et une poule subirent le même sort.

« Cependant la *fille* dévouée à la mort marchait d'un endroit à l'autre. Elle entra dans une chambre où l'un des parens de son maître vint se coucher à côté d'elle, et lui dit : *Si tu n'avais pas pris cette résolution, qui serait venu te rendre visite ?* — C'était le vendredi après dîner. On amena la fille jusqu'à une espèce de cage préparée pour la cérémonie. Des hommes la portaient dans leurs bras. Elle regarda au travers de cette cage, en prononçant certaines paroles. Trois fois on la descendit à terre et on la releva ; ensuite on lui donna un coq, dont elle coupa la tête et qu'elle jeta ; les autres le ramassèrent et le jetèrent dans la barque. Je demandai l'explication de tout cela. La première fois, me répondit l'interprète, *la fille* a dit *Je vois mon père et ma mère ;* la seconde fois : *Maintenant je vois tous ceux de mes parens qui sont morts ;* la troisième : *Là est mon maître ; il est dans le beau, dans le florissant Paradis, entouré d'homme et de jeunes gens ; il m'appelle, laissez-moi aller vers lui.* On la conduisit à la barque, où elle ôta ses bracelets et les remit à la vieille femme surnommée l'*ange de la mort* ; puis elle donna les anneaux qu'elle avait aux pieds aux deux filles qui la servaient sous le nom de *filles de l'ange de la mort.* Ensuite on la porta dans une petite cabine pratiquée à une extrémité de la barque. Des hommes armés de boucliers et de massues vinrent lui présenter du cidre qu'elle prit et but après avoir chanté. L'interprète me dit : *c'est signe qu'elle prend congé de ses amis.* On lui offrit un second verre qu'elle accepta également, et se mit à chanter une chanson fort longue ; mais tout à coup la vieille lui ordonna de boire bien vite, et d'entrer dans l'autre petite chambre où était le corps de son maître. A ces mots elle changea de couleur, et comme elle faisait quelques difficultés pour entrer, elle avança la tête dans cette chambre. La vieille la saisit par les cheveux, l'entraîna et entra avec elle. Les hommes se mirent alors à battre leurs boucliers avec leurs massues, pour empêcher les autres filles d'entendre les cris de leur compagne, ce qui aurait pu les détourner de mourir un jour aussi pour leurs maîtres. Les six hommes ayant pénétré dans la chambre, elle fut placée auprès du défunt ; deux d'entre eux la prirent par les jambes, deux autres par les bras ; la vieille, l'*ange de la mort,* lui passa un nœud coulant autour du cou, et donna la corde à serrer aux deux hommes qui restaient. Elle saisit à l'instant un large couteau, l'enfonça dans le sein de la victime, l'en retira, et les hommes se mirent à tirer la corde jusqu'à ce que la fille eût rendu le dernier soupir.

« Alors parut le plus proche parent du défunt : il était nu ; d'une main il prit un brandon, y mit le feu, s'avança à reculons vers la barque, en se tenant de l'autre main par les parties génitales, et alluma le bois qui se trouvait sous la barque : d'autres vinrent aussitôt avec des morceaux de bois enflammés qu'ils jetèrent sur le bûcher. Bientôt le bûcher, la barque, la chambre, le corps du maître, celui de son esclave, ce qui était dans la barque, tout fut embrasé. Il s'éleva un grand vent qui étendit la flamme.



S.t Pétersbourg.



Raunheim

Imp. d'Aubert et C.ie

La bourse.

MICHEL, FILS DE FEDOR ROMANOF.

UNE NOUVELLE ÉPOQUE COMMENCE POUR LA RUSSIE. — GUERRE CONTRE LES SUÉDOIS. — GUERRE CONTRE LA POLOGNE. — SOUMISSION DES KOSAKS DU DON. — PHILARÈTE, PATRIARCHE. — MORT DE MICHEL.

(1613—1645.)

L'ancienne dynastie s'éteignit avec le cruel tyran qui répandit le sang de milliers de victimes, ou peut-être dans la personne de Dimitri, s'il ne fut pas un imposteur. La nouvelle famille appelée à régner, d'origine prussienne, n'était pas riche en ancêtres; mais arrivait au trône par le droit le plus sacré, le vœu de la nation, exprimé par les évêques et les nobles. Elle y arrivait au milieu de dangers imminens; au moment où la Russie touchait à sa ruine, par l'anarchie et l'invasion étrangère. Sa mission était de maintenir les limites qu'Iwan le grand avait données à la Russie, de ressusciter l'ordre à l'intérieur, et de concentrer toutes ses forces pour les opposer à l'ennemi. Sa mission était encore de remplacer l'arbitraire par les lois, l'ignorance par le progrès, la barbarie par la civilisation. Soyons juste, et ne craignons pas d'avancer une opinion entièrement contraire à celle des historiens qui nous ont précédé. La famille de Romanof a rempli cette tâche glorieuse depuis Michel jusqu'à Pierre-le-Grand. Pierre-le-Grand, cet homme colossal, qui frappa l'Europe par la force de sa volonté, par la hardiesse de ses projets, et par les succès qui couronnèrent ses efforts, ne fut qu'un tyran ambitieux, qui s'écarta malheureusement de la route que ses aïeux lui avaient tracée. Il civilisa les hautes classes et releva l'autocratie; mais en abrutissant le peuple, en maintenant l'esclavage et le système d'envahissement. Il ne fonda Saint-Pétersbourg que par le sacrifice de cent mille esclaves, victimes des travaux. Il poussa l'imitation d'Iwan le terrible jusqu'à se faire lui-même bourreau, et finit par tuer son propre fils. Tels ne furent point Michel, Alexis, Fedor: ils ne firent la guerre que lorsqu'ils ne purent obtenir la paix. Sévères, mais justes, ils dotèrent le pays de lois sages, y introduisirent les arts et les sciences, et jamais ne teignirent leurs mains du sang innocent. Ils agrandirent leurs états, plus par la soumission volontaire des peuples, qui se rangeaient volontiers sous l'empire de princes justes, que par esprit de conquête. Ils furent aimés et respectés. Depuis Le Clerc jusqu'au comte de Ségur, tous les historiens tombent à genoux devant le génie de Pierre Ier. Quant à nous, notre tâche est de réhabiliter la mémoire de Michel, Alexis, Fedor, convaincus que ces princes ont mieux compris les vrais intérêts de la Russie. Cette nation était destinée à maintenir l'équilibre entre la Suède, la Pologne et la Turquie; aujourd'hui qu'elle a anéanti les deux premières, en préparant la chute de la dernière, loin de s'être rendue plus puissante et plus glorieuse, elle est forcée de conserver le despotisme, l'esclavage, et des millions de soldats, en exposant le pays à de continuels ébranlemens et révolutions. Les premiers Romanof fondaient un état paisible, heureux, sous une monarchie tempérée. Pierre-le-Grand se considéra comme un dieu sur la terre; roi et pontife, maître absolu de ses peuples, il légua à ses successeurs l'asservissement du globe. Se prosterne qui veut devant le despote, qui foula l'humanité aux pieds, et forgea des chaînes au monde; nous gardons notre admiration pour les princes dont le nom ne fut pas aussi retentissant, mais qui étaient humains, pacifiques, et appelaient leurs peuples à la liberté.

Le nouveau tsar n'avait pas seize ans; mais il sut profiter de sages conseils, et pendant toute la durée de son règne, il se distingua par l'amour de la paix et de la justice. Il fit part de son avénement au trône à la Suède et à la Pologne, en ajoutant qu'il ne demandait pas mieux que de terminer les guerres commencées sous le règne de Dimitri. Mais la Suède voulait conserver Nowgorod, et Sigismond prétendait conquérir la Moskovie pour

la convertir : il fallut donc recourir aux armes. La guerre contre la Suède ne fut pas couronnée de succès, l'armée fut battue : l'année suivante, de nouvelles forces furent préparées ; cependant la paix fut conclue par l'intermédiaire de l'Angleteterre. Cette puissance, plus prévoyante que la France, profitait des troubles du Nord pour s'ouvrir des débouchés commerciaux. Nowgorod resta à la Russie, mais la Suède s'incorpora l'Ingrie, la Carélie, la Livonie et l'Esthonie. Quant à l'Angleterre, ses rapports avec le cabinet de Moskou devinrent plus intimes ; ses vaisseaux apportaient des marchandises étrangères, ramenant en échange les produits bruts de la Russie.

La guerre éclata plus violente entre la Pologne et la Russie. Sigismond, maître de Smolensk, poursuivait ses conquêtes, et déjà son fils, Ladislas, s'avançait jusque près de la capitale. La position du tsar était encore rendue plus difficile par les Kosaks du Don, qui, trompés dans leur espérance de placer un de leurs imposteurs sur le trône de Moskou, se répandaient dans le pays en le ravageant. Moskou, assiégé par Ladislas, devait succomber, lorsque deux Français, au service de la Pologne, passant dans le camp du tsar, trahirent les plans de Ladislas, et sauvèrent le trône de Michel. La guerre dura encore, mais après des chances variées, les Russes réunissant leurs efforts qu'animait le désespoir, repoussèrent définitivement l'ennemi en lui faisant subir une perte considérable. Les Kosaks furent également vaincus ; ainsi, au même moment, la paix fut conclue avec la Pologne, et les Kosaks durent se soumettre au tsar, qui n'abusa point de son triomphe, et respecta leurs mœurs, usages et institutions démocratiques. Smolensk resta à la Pologne, et les Kosaks du Don furent fidèles à la Russie jusqu'au règne d'Alexis.

Par suite du traité conclu avec la Pologne, le métropolite, Philarète, père du tsar, emprisonné en Pologne, fut mis en liberté. Le retour de ce prêtre patriote fut un véritable triomphe, bien mérité par ses vertus. Le peuple l'adorait comme victime et martyr. Michel, en le nommant patriarche, ne fit que satisfaire au vœu général de la nation.

C'était un spectacle touchant de voir sur le trône un jeune prince, et à la tête de l'église, son père, vieillard respectable. Peut-être est-ce à cette alliance que la Russie dut le règne paisible et équitable dont elle jouit : Le monarque, par respect pour son père, consultait dans toutes les affaires le chef de l'Église, et le père, par amour pour son fils, travaillait à affermir le trône, et à l'entourer de la vénération des peuples. Il n'est donc pas étonnant que les nouvelles invasions des Tatars de Crimée et des Nogais, furent aisément repoussées, et que l'agriculture, l'industrie et le commerce, recommencèrent à fleurir.

Un coup d'apoplexie enleva Michel à l'âge de quarante-neuf ans. La Russie entière pleura sa mort. Le deuil général prouva le mérite de ce prince, et la reconnaissance de son peuple.

ALEXIS, FILS DE MICHEL.

(1645.—1676)

LES KOSAKS QUITTENT LA POLOGNE POUR SE SOUMETTRE A ALEXIS.—BOGDAN CHMIELNICKI.—LES ÉTRANGERS EN RUSSIE.—RÉVOLTE A PLESKOF.—RÉVOLTE A MOSKOU.—STENKO, KOSAK REBELLE.—ALEXIS, LÉGISLATEUR.—NIKON, PATRIARCHE.—PROSPÉRITÉ DE LA RUSSIE SOUS ALEXIS.

Le règne de Michel fut une époque heureuse pour la Russie. L'ordre remplaça l'anarchie, la paix mit fin aux agressions étrangères ; le sang cessa d'être répandu par la main du bourreau. La sagesse et la modération du souverain posèrent terme aux révoltes, aux complots, aux conspirations. On aimait et respectait Michel ; il n'avait pas besoin d'inspi-

ver la terreur pour se maintenir sur le trône où l'assentiment général l'avait placé. L'attachement de la nation se manifesta même quand Michel eut cessé d'exister. La nuit où il expira, le clergé, les seigneurs, la cour et le peuple appelèrent au trône son fils, en lui prêtant serment de fidélité et d'obéissance, dans l'espérance qu'Alexis suivrait l'exemple de son père.

Le jeune monarque n'avait que seize ans; mais dès l'enfance, il avait appris, par l'exemple de son père, quel est le devoir et la mission du chef d'une nation. Aussitôt qu'il fut sur le trône, il s'entoura de conseillers sages, il travailla sans relâche à la prospérité et à la gloire du pays qu'il gouvernait. Son esprit de tolérance, son amour pour la justice, et une sage politique firent plus pour l'agrandissement de la Russie, que la guerre et l'esprit de conquête. Alexis sut profiter de toutes les fautes du clergé polonais, et si l'on compare le règne contemporain de Jean Kasimir en Pologne, où les jésuites dominaient, avec le règne d'Alexis en Russie, on comprendra ce qui a amené la chute de la première, et fait la prépondérance de la seconde. C'est à cette époque que les Kosaks d'Ukraine organisés et devenus alliés fidèles des Polonais, par la sagesse d'Étienne Batory, depuis, opprimés par les nobles, persécutés par les prêtres, poussés au désespoir, portèrent un coup mortel au pays qu'ils regardaient jadis comme une patrie adoptive, en se jetant dans les bras d'Alexis qui leur offrait justice et protection.

C'était un peuple libre, brave et heureux que les Kosaks. Le sol fertile des bords du Borysthène récompensait avec largesse le léger travail de sa culture. Des steppes immenses couverts de gras pâturages, de magnifiques troupeaux; des rivières abondant de toutes sortes de poissons, et des forêts peuplées de gibier, formaient la richesse naturelle du pays. Les Kosaks, voisins des Grecs, avaient adopté la religion chrétienne, et reconnaissaient comme chef de leur église, le patriarche de Constantinople. Attachés à leurs croyances, ils voyaient leurs éternels ennemis dans les Turcs et les Tatars, et leur livraient de continuels combats; les sultans effrayés, avaient coutume de dire, *que leur sommeil était empêché par les Kosaks.*

Aussi intrépides cavaliers que marins hardis, soit qu'ils s'élançassent sur leurs légers chevaux, ou sur leurs barques agiles, ils sortaient presque toujours victorieux des combats, où ils se distinguaient par la bravoure et par l'adresse.

Étienne Batory, dont nous avons déjà tracé le portrait, avait compris quels services pouvait rendre à la Pologne ce peuple belliqueux; il respecta leurs institutions démocratiques, leur religion et leurs mœurs; il les organisa, et par cette sage politique, il se fit des Kosaks d'Ukraine des alliés puissans et fidèles. Après sa mort, ses successeurs, se jetant corps et âme dans les bras des jésuites, intolérans et exclusifs, détruisirent tout l'ouvrage d'Étienne, en répudiant son esprit de tolérance, et prétendant convertir de force les Kosaks. Les temples du rit grec furent brûlés, les Kosaks persécutés; les seigneurs polonais, profitant de ce désordre, attentèrent à leurs droits et prétendirent changer ces libres enfans des steppes en serfs, en esclaves.

L'indignation s'empare des Kosaks, la révolte gronde, le sang coule, des héros s'élèvent. L'Ukraine trouve un chef, un capitaine habile. C'était Bogdan Chmielnicki (1). Polonais d'origine, mais élevé parmi les Kosaks, outragé par un noble dans tout ce que l'homme a de plus cher et de plus sacré; ayant trouvé son unique propriété, son moulin brûlé, sa femme déshonorée et massacrée sur le cadavre de son fils, et ne pouvant obtenir justice contre l'assassin protégé par la diète des nobles, il jura de se venger, d'affranchir les Kosaks, et d'exterminer la noblesse et les jésuites.

A son appel, trois cent mille combattans courent aux armes, les serfs polonais se détachent de leurs maitres inhumains, en faisant cause commune avec les kosaks; les Tatars

(1) Lisez *le Kosak*, roman historique. Lesur. De Salvandy

accourent grossir leurs rangs; les villes attaquées se rendent, l'armée des nobles est en fuite; les cloîtres et les châteaux brûlés, deux cent mille nobles égorgés, donnent la mesure de la terrible vengeance que tire un peuple libre foulé aux pieds comme esclave et opprimé dans sa croyance. Après vingt victoires, au moment où la Pologne touchait à sa ruine, Chmielnicki accepte la paix; il ne demande que la liberté pour les Kosaks, et le respect pour leur religion. Il reconnait la Pologne pour alliée, son roi pour chef des Kosaks, et exige pour toute condition qu'un évêque kosak siégent dans le sénat polonais. La paix est conclue; mais aussitôt que le danger est passé, le clergé polonais proteste et déclare qu'il quittera le sénat plutôt que de souffrir que ce sanctuaire soit souillé par la présence d'un schismatique. La guerre recommence avec tous les désastres et toutes les horreurs qu'enfantent la haine et le fanatisme.

Quel rôle joua Alexis dans ce drame sanglant? Il fit pour la Russie ce que jadis Étienne Batory avait fait pour la Pologne. Il prit sous sa protection les Kosaks désespérés, et se les attacha par des bienfaits. Ainsi, l'intolérance des nobles, et l'influence des jésuites, changèrent les braves et fidèles alliés de la Pologne en défenseurs et soutiens de ses plus redoutables ennemis.

Désormais, les succès deviennent faciles aux armées de la Russie. Kief et Smolensk passent sous la domination des Tsars; la Lithuanie ne peut résister, et sa capitale ainsi qu'une partie de cette principauté reconnaissent Alexis pour maître. La Suède perd des places importantes. De sorte qu'au moment où la Pologne était déchirée par une guerre religieuse, et affaiblie par la lutte de ses propres enfans, la Russie étendait son territoire, avançait ses frontières vers le bord de la Vistule et de la mer Baltique, et voyait accroître sa puissance et sa richesse.

Alexis, non-seulement sut profiter des fautes de ses voisins, mais il ouvrit une nouvelle carrière à la Russie. Il fit venir des étrangers, des artisans et des savans; il éleva plusieurs établissemens pour les arts et les sciences, organisa l'armée, donna un code à ses états, fit construire le premier vaisseau, et établit le commerce entre la Chine et la Russie. Certes, il ne possédait pas la volonté ferme et le caractère de fer de son fils, Pierre 1er, qui exécuta comme par magie des œuvres gigantesques; mais s'il marcha vers la civilisation d'un pas lent, il respecta la vie de ses captifs, et il sut rendre la Russie florissante, sans pour cela opprimer les peuples, et les faire esclaves. Il ne cherchait pas, comme Pierre, à singer les mœurs de l'Europe, mais à s'approprier ce que les autres avaient de supérieur. Il ne s'attachait pas à couper les barbes des boïars, et leur faire fumer du tabac, mais il leur enseignait à cultiver le sol, à faire prospérer l'industrie; loin de se servir du bourreau et de se faire bourreau lui-même, c'est dans l'amour des arts et de l'industrie, en protégeant les artisans et les savans, qu'il voulut atteindre son but.

Dans un pays plongé dans l'ignorance, où la longue servitude de la noblesse a éteint dans ce corps, tout sentiment de dignité, les intentions les plus droites du chef de l'état, peuvent être compromises par la bassesse et la corruption de ses agens. On en vit la preuve, à plusieurs reprises, sous le règne d'Alexis. Sa modération, son amour de la justice, avaient attiré, dans ses états, une foule de serfs fuyant la tyrannie des seigneurs suédois. Christine, cette fameuse reine qui ne put trouver le bonheur, ni sur le trône, ni dans la vie privée, régnant alors en Suède, demanda au tsar l'extradition des fugitifs. Alexis, trouvait indigne de sa justice, de livrer aux supplices, ceux qui étaient venus chercher auprès de lui, asile et protection. D'un autre côté, il voulait éviter la guerre avec un pays voisin. Pour satisfaire, en même temps, à l'humanité et à la politique, il résolut d'acheter les réfugiés, en offrant, pour prix à la Suède, une certaine quantité de grains dont elle avait besoin. Sa proposition fut acceptée. Mais qu'arriva-t-il? Les fonctionnaires, chargés de lever le blé sur les paysans, exigèrent plus que le tsar ne demandait, voulant profiter

de la circonstance, et s'enrichir aux dépens des malheureux serfs. Ces exactions exaspérèrent les habitans de Pleskof, et il fallut employer la force des armes, pour apaiser leur juste révolte.

Le trésor était épuisé. Alexis se vit forcé d'introduire une monnaie de cuivre, en lui assignant la même valeur qu'à la monnaie d'argent. D'abord, cette innovation ne produisit aucun fâcheux effet. La confiance aidait à la circulation d'une monnaie qui n'avait pas de valeur réelle. Mais les courtisans et les ministres, résolurent de tirer parti de cette confiance, en rachetant, avec avidité, la monnaie d'argent, en laissant aux bourgeois et aux serfs, la monnaie fictive. Cette menée ouvrit les yeux au peuple, et déprécia la monnaie de cuivre. Une horrible révolte éclate à Moskou, on demande la mort des principaux fonctionnaires. La présence du tsar ne peut calmer les esprits, il se voit forcé de livrer les deux boïars, désignés comme les plus coupables. Pour tranquilliser les esprits, et mettre fin aux trafics des seigneurs, il supprime la monnaie de cuivre.

Les kosaks du Don, accoutumés à une vie aventureuse, et ne pouvant se faire aux travaux monotones de la paix, n'attendaient qu'un chef pour bouleverser le nord-est de l'Europe. Le souvenir de kosaks devenus tsars, de paysans couronnés, tourmentait l'imagination de ces guerriers démocrates qui ne souffraient, parmi eux, ni nobles, ni esclaves. Ils avaient besoin d'une insurrection pour satisfaire leur amour de gloire et de butin. Stenko (1), simple kosak du Don, fils de Rasen, soulève les kosaks, se proclame tsar d'Astrakhan, et fait un appel aux esclaves qui voudront établir leur liberté sur la destruction de l'empire et la ruine des boïars. Nous ne craignons pas d'avancer que Stenko eût réussi dans ses desseins, s'il eût vécu sous le règne d'Iwan-le-Terrible : mais il n'était pas aisé de vaincre un monarque qui avait doté son pays d'un Code, qui secourait les pauvres, protégeait les sciences et l'industrie. Alexis voyait avec peine la guerre dévaster ses états; vainqueur, après mille échecs, il donna une amnistie générale aux kosaks, et offrit, même à leur chef, la vie sauve et la liberté. Stenko ne fut écartelé que pour avoir repris les armes, après la promesse de rester allié fidèle de la Russie.

C'est sous le règne d'Alexis, que vécut Nikon, gloire du clergé russe. Fils d'un simple pêcheur, fait moine, et élevé au trône patriarchal par son mérite et ses vertus, il entreprit de réformer les abus qui s'étaient glissés dans l'église russe. Il traduisit la Bible, et introduisit le chant à parties, à l'exemple de l'église grecque. Au culte grossier rendu aux images, il essaya de substituer la morale de l'Évangile, et la foi en un Dieu d'amour et de paix.

Nikon était digne de son souverain. Aussi, Alexis l'honorait de sa confiance, se laissait volontiers guider par ses conseils, et l'aidait à secourir les misérables. Le patriarche, par son ordre, visitait les prisons, offrait la grâce du souverain aux coupables repentans, donnait la liberté et des récompenses aux malheureux condamnés injustement.

Les sages innovations de Nikon, la confiance dont il jouissait, excitaient la haine des vieux croyans, ennemis de tout changement, et des boïars jaloux de sa faveur, auprès du souverain. A force d'intrigues et de calomnies, ils parvinrent à discréditer le vénérable patriarche, qui fut disgracié, destitué, emprisonné. Alexis ne put jamais écarter son image de son esprit. Il versait des larmes, quand on venait lui apprendre que Nikon le maudissait: sans doute nouvelle calomnie ajoutée à celles dont Nikon, déjà, était tombé victime. Le patriarche, dans son exil, dans sa prison, tâchait d'être encore utile à son pays. Il compulsa les chroniques de la Russie, depuis Nestor, jusqu'à l'époque où il vivait, confronta les différens manuscrits qu'il put rassembler, et en forma un corps d'histoire justement estimé (2).

(1) Lisez *Stenko le Rebelle*, roman historique. Lesur.

(2) Müller, Olearius, Depping, Mayerberg, Jean Backmeister.

Leveque, dans son histoire de Russie, attribue au tsar Alexis, l'établissement de la chancellerie secrète, et du tribunal inquisitorial. Il a été, en cela, induit en erreur par Tatichef. Il est prouvé que cette infâme institution a pris naissance sous le règne despotique de Pierre-le-Grand, dont l'Europe ne connaît guère que le beau côté. Karamsin (1) appuie cette opinion de documens officiels incontestables. Comment Leveque, qui se distingue ordinairement par un sens droit et un esprit juste, a-t-il pu attribuer, à l'un des plus sages monarques dont s'honore la Russie, une institution aussi féroce, aussi barbare.

La mort surprit Alexis au moment où il établissait des manufactures de toiles et d'étoffes de soie, où il se préparait à créer une flotte sur la mer Caspienne, dont le premier vaisseau, nommé l'*Aigle,* était déjà construit, et enfin où les mines découvertes et explorées sur les monts d'Ouralsk, au bord du Tobol, et dans plusieurs autres endroits, ouvraient une nouvelle source de richesses pour le pays.

En un mot, ce prince législateur préparait une nouvelle époque de paix, de liberté et de prospérité pour la Russie. Alexis posa les premiers fondemens de tout ce qu'il y eut de glorieux dans le règne de Pierre-le-Grand, sans avoir besoin de recourir aux massacres et à la terreur.

J. C.

CULTURE DE LA VIGNE EN RUSSIE.

On pense généralement que la Russie est un pays froid, ingrat, couvert de steppes improductives. Il suffit cependant de jeter un coup-d'œil sur la carte, et de contempler cet immense territoire qui compte cent milles carrés en Europe, et deux cent quarante-trois milles en Asie, la neuvième partie du globe, pour se convaincre que le climat, la richesse et les productions du sol y doivent offrir une extrême variété ; que si la partie septentrionale ne contient de richesse que des fourrures et des métaux, la partie méridionale doit se montrer prodigue des biens de la terre. Déjà au centre de la Russie, au bord du Volga, du Kama, du Don, du Dniéper, vous rencontrez un sol abondant, fertile, où il suffit de jeter un grain pour qu'il en rende de six à douze, où des prairies naturelles alimentent des milliers de troupeaux, où la terre noire et grasse n'a pas besoin d'engrais pour enrichir le cultivateur. Quant aux provinces méridionales, si la terre ne se montre pas d'une égale fertilité, il faut l'attribuer à l'ignorance des habitans, à l'esclavage et aux guerres continuelles qui dépeuplent ces pays. Nous en serons convaincus en donnant une attention particulière à la vigne.

Un moine autrichien, sous le règne de Michel Romanof, fut fait prisonnier de guerre, et conduit à Astrakhan. Rusé et adroit, il essaya d'améliorer sa position en embrassant la religion grecque. Effectivement son apostasie eut pour résultat qu'on lui laissa une sorte de liberté. Cet homme, observant le climat, examinant le sol, se convainquit que la terre était productive et que la vigne y serait plantée avec succès. Il en fit un essai auprès du monastère où il était consigné ; cet essai lui réussit admirablement, au-dessus de tout espoir. La nouvelle s'en répandit bientôt, le tsar l'apprit à Moskou avec plaisir, rendit la liberté au prisonnier, et le récompensa en le chargeant d'établir une vigne à Astrakhan. Plusieurs habitans suivirent bientôt son exemple, mais l'ignorance et la maladresse se firent sentir dans les premiers tems. On cultivait la vigne comme le grain ; on arrosait trop le terrain, on contrariait la nature au lieu de l'aider, et les vignes ne s'acclimataient point. La seule vigne du moine autrichien prospérait, on sentit que son succès dépendait de son adresse, de sa science, et puisque les régnicoles échouaient, on fit venir des vigne-

(1) Dans son journal *Viestnyk Jevropii.*

rons allemands, dès-lors la culture de la vigne prospéra rapidement. On cite particulièrement un Allemand nommé Bothman qui obtint de grands succès (1). Plus tard Pierre-le-Grand, suivant l'exemple de son grand-père, fit venir des plants de diverses espèces, des vins les plus célèbres de l'Europe, et en même temps un vigneron de chaque canton particulier, pour dresser et soigner la vigne suivant la pratique de ces pays. Presque tous les plants réussirent, et en peu de temps Astrakhan fut en possession d'une variété de beaux raisins, dont on compte aujourd'hui au moins vingt espèces différentes.

Ce n'est pas tout de savoir cultiver la vigne, il faut encore des hommes spéciaux pour faire le vin, et d'autres pour le conserver. Pierre fit venir de bons cultivateurs, mais il oublia d'attirer à Astrakhan des fabricans, des marchands ; il n'y avait ni futailles, ni caves, ni autres choses nécessaires à préparer et à conserver le vin. Il en résulta que les raisins étaient excellens, et que le vin ne valait rien. Le raisin se vendait à prix élevé, la cour et les seigneurs voulaient en avoir à leur table ; les habitans d'Astrakhan, débitant fort bien leurs raisins en nature, ne se donnaient pas la peine de chercher à préparer et conserver le vin, qui eût pu rivaliser à égales méthodes avec les meilleurs vins étrangers.

Sous le règne de l'impératrice Elizabeth, un Servien, nommé Parabith, fut placé à la direction des vignes impériales à Astrakhan. Cet homme industrieux et actif, perfectionna la culture de la vigne. Le vin qu'il en tirait était potable, et devenait déjà un objet important et lucratif. Après sa mort, la culture de la vigne, loin de se bonnifier, tomba en décadence. Ainsi, dans un pays où règne l'ignorance, où les capitalistes craignent d'exposer leur fortune dans dans des spéculations industrielles, le sort des entreprises les plus avantageuses et productives pour le pays, dépend de la vie d'un individu. Si l'homme actif, habile, meurt, l'industrie qu'il dirigeait, meurt avec lui.

La petite quantité de vin qu'on fabrique à Astrakhan, forme encore un obstacle à son perfectionnement. Le débit en est certain, aussi les propriétaires le vendent de suite, et ne se donnent point la peine de le conserver.

La vigne en Russie, est devenue ainsi plutôt un fruit que l'on cultive dans les jardins, qu'une branche d'industrie qui pourrait centupler le nombre des bras à employer, et les bénéfices à retirer.

Les propriétaires, sûrs de vendre le raisin à prix élevé, forcent les grains à venir d'une grosseur préjudiciable à la vigne, au moyen d'arrosemens copieux ; et au lieu d'écarter les feuilles, comme cela doit se faire pour exposer davantage les grappes au soleil, les vignerons d'Astrakhan en couvrent soigneusemet les raisins, afin qu'ils ne se tachent pas au soleil. Les raisins en deviennent plus beaux à l'œil, mais on ne saurait agir d'une manière plus absurde, si l'on voulait avoir du bon vin.

Sur le Terek, et sur le Don, chez les Kosaks, on utilise également une grande quantité de vignes. Près de Kigliar, elles croissent même sauvages. Le vin pourrait y être meilleur qu'à Astrakhan ; mais les habitans ne savent pas tirer parti de leurs vignes. Là, cependant, on ne vend pas le raisin presque en totalité comme à Astrakhan, on en prépare un assez bon vin, mais qui serait susceptible de grands perfectionnemens. Tout fait penser que la culture de la vigne à Kigliar date des temps les plus reculés.

Pour prouver combien les vins d'Astrakhan et de Kigliar sont susceptibles de perfectionnement, nous citerons le résultat qu'obtint le général Betketof. Dès qu'il eût planté son vignoble, il fit venir d'Allemagne un habile vendangeur, et fit instruire plusieurs élèves par cet homme. Le vin fut tellement amélioré par le nouveau procédé, que le propriétaire avait douze à quinze mille barriques de vin dans ses celliers, dont le plus vieux avait dix-sept ans, et fut pris à Moskou pour du vin de Moselle.

(1) Olearius. Reinding. Tooke.

Aujourd'hui, le vin d'Astrakhan et de Kigliar est augmenté, et se vend presque aussi cher que le vin étranger.

Pour le Terek, de même qu'à Astrakhan, on fait sécher le gros raisin noir, ainsi que les deux petites espèces. Avec les plus mûrs et les plus doux, on prépare un sirop d'un goût agréable, qu'on emploie à divers usages domestiques, en guise de sucre.

En Tauride, depuis très long-temps, on plante la vigne, et on prépare le vin, qui diffère peu de celui de Champagne. Les Kosaks cherchent à imiter les étrangers, et à profiter des améliorations introduites par les vignerons allemands. Dans le gouvernement de Vosnesensk, la vigne réussit admirablement, mais comme les habitans n'entendent rien à l'art de faire le vin, on la cultive fort peu.

Dans la partie méridionale de la Russie, on pourrait tirer un plus grand parti de la culture de la vigne. Cependant, il y aurait des difficultés à vaincre. Il n'y a point de chaînes de montagnes qui garantissent le sol contre les vents d'est et du nord, ce qui explique l'inégalité de la température dans cette région, et les rapides transitions du froid au chaud, qui sont nuisibles à toutes les plantes et végétaux délicats et spécialement à la vigne. Sous ce rapport, la Tauride est plus favorisée par la nature; ce beau pays avec un peu d'industrie, de liberté et de paix, pourrait devenir la Champagne du Nord-est de l'Europe.

M.

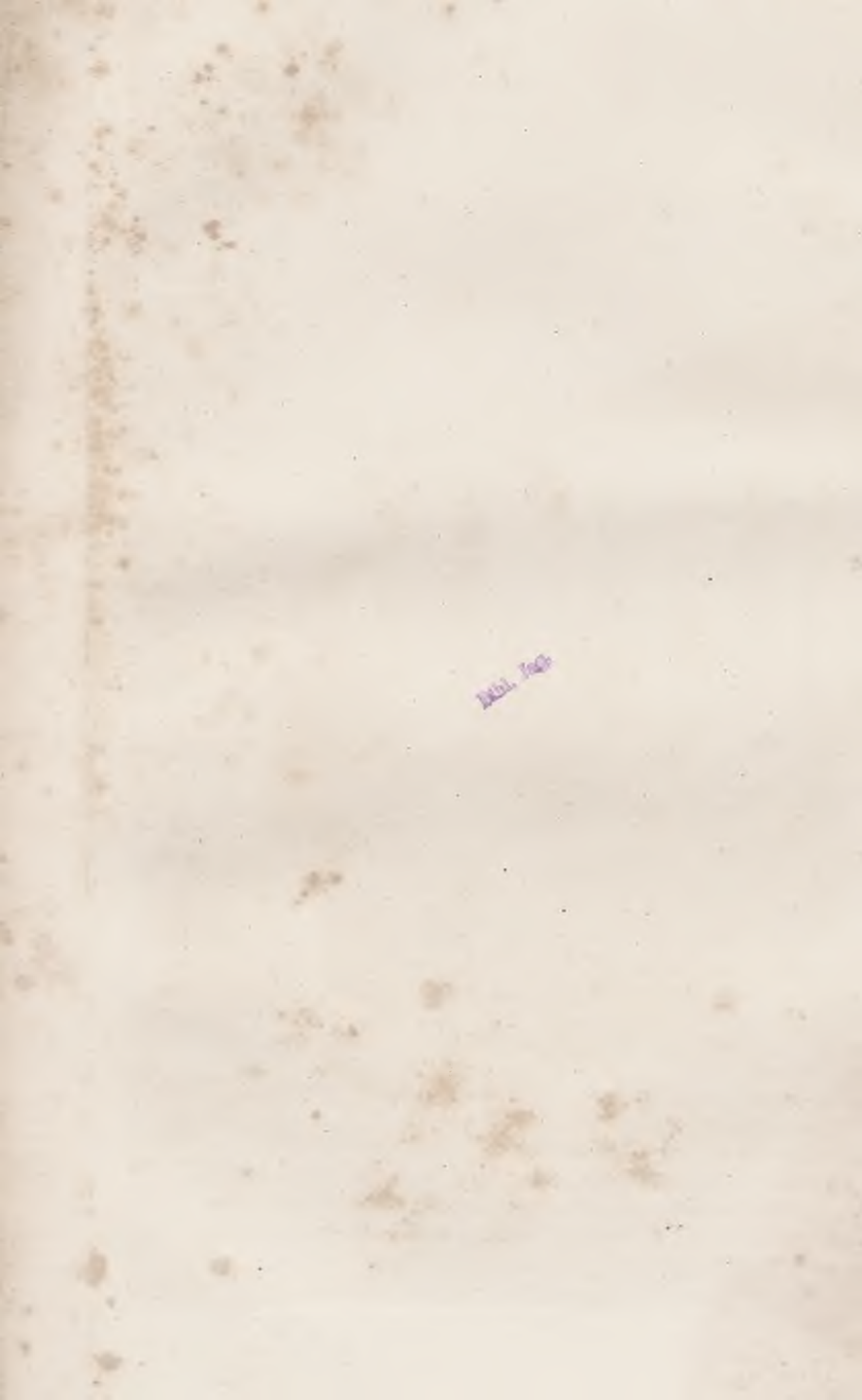
PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE EN RUSSIE.

Si la censure en Russie, n'était pas sévère jusqu'au ridicule et à l'absurde, la propriété littéraire y serait suffisamment garantie. Voilà ce que nous trouvons, à ce sujet, dans l'ukase du 22 avril 1828.

Tout auteur ou traducteur d'un ouvrage, jouit, pendant sa vie, du droit exclusif de le publier et de le vendre comme sa propriété. Un ouvrage, soit manuscrit, soit imprimé, qui n'a été vendu à personne par l'auteur, ne peut être mis en vente, pour satisfaire ses créanciers, ni pendant la vie de l'auteur, ni après sa mort, à moins qu'il n'en ait lui-même manifesté le désir.

Le droit de publier la seconde édition d'un ouvrage, ne peut être que la conséquence d'arrangemens préalables, entre l'auteur et l'éditeur ou le libraire. S'il n'existe aucun arrangement entre eux, par écrit, l'auteur ou l'éditeur peut publier cette seconde édition à l'expiration de cinq ans, à partir du jour où la censure aura délivré l'autorisation de mettre l'ouvrage en vente. Les héritiers légitimes d'un auteur, jouissent, pendant vingt-cinq ans, à partir du jour de sa mort, du droit exclusif de publier et de vendre ses ouvrages, si l'auteur ne les a légués à personne. Vingt-cinq ans après la mort d'un auteur, ses ouvrages tombent dans le domaine des propriétés publiques, quelles que soient les personnes auxquelles ils aient appartenu jusqu'alors, et chacun peut les imprimer, publier et vendre sans aucun empêchement. On considère comme contrefacteurs : 1° ceux qui, sans un arrangement préalable avec l'auteur, impriment, sous le titre de deuxième ou troisième édition, un ouvrage déjà publié; 2° ceux qui vendent leur manuscrit ou le droit de publier l'ouvrage à deux ou plusieurs personnes séparément, et sans leur consentement mutuel; 3° ceux qui, en imprimant la traduction d'un ouvrage publié en Russie ou avec la permission de la censure russe, y ajoutent le texte même, sans avoir, à cet effet, une autorisation, par écrit, de l'éditeur légitime; 4° ceux qui vendent en Russie les exemplaires réimprimés à l'étranger, d'ouvrages publiés en Russie ou avec la permission de la censure russe; 5° les journalistes qui, sous prétexte de critique ou tel autre que ce soit, réimpriment constamment, et en entier, de petits articles pris dans d'autres journaux, lors même que ces articles ne feraient pas une feuille d'impression.

H. C.





J. B. Galli Imp. d'Aubert et Cie

Monta sur le trône en 1689,
mourut en 1725.

FÉDOR, FILS D'ALEXIS.

GUERRE CONTRE LA TURQUIE. — FAUTE DE SOBIESKI. — AGRANDISSEMENT DE LA RUSSIE. — RÉFORMES. — MORT DE FÉDOR.

(1676 — 1682.)

Fédor, âgé de dix-neuf ans, monta sur le trône tandis que régnait, en Pologne, Jean Sobieski, vainqueur des Turcs sous les murs de Vienne. Si le héros polonais avait su profiter de sa victoire, au lieu de poursuivre les Turcs à toute outrance, et d'épuiser ses forces et ses ressources dans une guerre qui n'avait aucun intérêt pour la Pologne, il aurait pu maintenir l'équilibre entre la Russie dont la puissance allait croissant, et la Pologne même qui, unie à la Turquie, aurait pu imposer au tsar de Moskou. Mais le roi polonais, enivré des applaudissemens de l'Europe qui voyait avec joie les Musulmans abaissés, oublia qu'en affaiblissant les redoutables voisins de la Russie, il préparait la suprématie de cette dernière. Il poussa plus loin encore l'imprévoyance. Il demanda aide et secours au tsar de Moskou, pour combattre les infidèles de Constantinople. Et quand celui-ci exigea qu'on lui cédât l'Ukraine polonaise en récompense des troupes qu'il envoyait en Turquie, le vainqueur des Turcs n'hésita pas à signer ce traité fatal qui privait la Pologne de ses plus belles provinces. Aussi peut-on dire que Sobieski sauva Vienne et perdit la Pologne.

Fédor, une fois la guerre terminée, suivit l'exemple de son père, en s'occupant à réformer les abus et à éclairer son pays, et créant de nouveaux établissemens scientifiques. Voyant qu'au détriment du bien public, les nobles se disputaient les charges et les dignités, d'après l'ancienneté de leur origine, il convoqua le clergé et les boïars, et fit brûler, en assemblée publique, tous les titres qui semaient la division et la discorde parmi les seigneurs, déclarant que désormais le mérite et les services rendus au pays, feraient les seules distinctions parmi les boïars. Ce coup d'état ne causa point de murmures; le clergé soutenait le tsar, et le souvenir de trois règnes modérés et justes permettaient d'augurer que les tsars n'offriraient les places, les dignités et les grades qu'à ceux qui en seraient véritablement dignes. L'instruction publique n'était pas négligée; le nombre des savans étrangers croissait à Moskou; la Russie prospérait, lorsque la mort surprit Fédor à l'âge de vingt-six ans, au moment où il s'apprêtait à fonder une académie des sciences. Il ne laissa pas d'enfans. La couronne devait appartenir à son frère Ivan qui n'avait que seize ans.

ANARCHIE. — PIERRE-LE-GRAND ÉLU TSAR. — RÉVOLTE DES STRÉLITZ AU NOM D'IVAN. — SOPHIE RÉGENTE. — LA POLOGNE CÈDE DE NOUVELLES PROVINCES. — RÉVOLTE.

(1682 — 1689.)

La couronne de Russie, par droit de naissance et de succession, devait donc appartenir à Ivan, mais il était d'une santé faible, et ce qui est pire encore, il avait de puissans adversaires. Il restait d'Alexis, fils de Michel, au moment de la mort de Fédor, une fille et deux fils. La princesse se nommait Sophie, issue d'un premier lit, de même qu'Ivan, son frère dont nous venons de parler. L'autre fils était Pierre-le-Grand, né d'Alexis et de Nathalie Narychkin, âgé seulement de dix ans. La famille des Narychkin était puissante; elle influa sur le clergé et les boïars, et Pierre fut élu au détriment d'Ivan. Ce choix injuste, résultat de l'intrigue, indigne et révolte Sophie, qui d'ailleurs, est ambitieuse, et veut elle-même régner. Il lui fut facile de révolter les Strélitz, cette garde instruite dès le plus

jeune âge à se dévouer au trône légitime. Vingt mille hommes de cette milice se rassemblent, accourent à Moskou, et apparaissent devant le Kremlin en appelant Ivan et Pierre au trône, et confiant la régence à Sophie qui les a soulevés. Rien ne peut résister à cette soldatesque en fureur ; les partisans de Pierre, la famille de Narychkin et des milliers de victimes sont immolées. Ainsi, cette milice destinée à défendre le trône, les fidèles satellites d'Ivan-le-Terrible, cessent d'être esclaves, font la loi au pays à la pointe de l'épée, rendent vacant le trône un moment usurpé, et élisent des souverains à leur gré, substituant ainsi le despotisme et la barbarie militaires à l'autocratie des tsars légitimes. Funeste résultat du régime absolu qui périt ordinairement par ses plus fermes soutiens. Tout le fruit des règnes paisibles, réguliers, de Michel, Alexis, Fédor, est anéanti ; une époque recommence de complots, de guerres et d'atrocités.

Une ligue se forme entre l'Allemagne, la Pologne, la république de Venise et la Russie contre les Turcs. La Russie qui a lieu de se réjouir de l'abaissement de l'empire ottoman, profite de l'imprévoyance des cabinets européens, et se fait payer les secours qu'elle accorde. C'est encore la Pologne qui est dupe et victime de ce traité. Elle cède à la Russie Smolensk, Tchernihof et différentes autres provinces de la Lithuanie. Tout cela pour la gloire du pays et le triomphe de la chrétienté. La Russie eut un double profit : quelques provinces polonaises ajoutées à son territoire et un riche butin remporté en Turquie.

Pierre, parvenu à l'âge de seize ans, regardait d'un œil jaloux le pouvoir de Sophie. Sentant sa force et plein d'ambition, il oublia que son frère était l'aîné, et il résolut de renverser le pouvoir de sa sœur, afin de régner lui-même. Entouré, dès sa tendre jeunesse, d'étrangers qui lui vantaient la civilisation et les mœurs européennes, il brûlait de parvenir au trône, afin de dépouiller la Russie de sa vieille écorce, et lui donner des formes nouvelles selon sa volonté et son caprice.

Il se présenta bientôt une occasion favorable à ses projets. Soit que la famille de Narychkin, pour accélérer l'époque de la vengeance, fit un semblant de complot contre Pierre, soit que Sophie eût véritablement le dessein de se débarrasser d'un prince entreprenant qui, nonobstant sa jeunesse, montrait un caractère énergique et redoutable ; toujours est-il que les Strelitz voulaient attaquer la retraite de Pierre. Le prince menacé, est défendu par des boïars dévoués, des troupes fidèles ; Sophie accourt pour se justifier, et proteste de son innocence. Mais le jeune aigle a essayé ses forces ; déjà il plane sur la Russie, et a saisi la couronne d'Ivan-le-Terrible pour la placer sur sa tête ; il fait arrêter et emprisonner Sophie, et ordonne le supplice de milliers de victimes désignées parmi les partisans de la princesse. L'indolent Ivan n'ose pas protester ; le peuple effrayé, se soumet au prince qui se présente avec la couronne et la hache à la main.

PIERRE-LE-GRAND.

ENFANCE DE PIERRE. — INFLUENCE DES ÉTRANGERS SUR SON AVENIR. — LEFORT. — LA MARINE. — RÉVOLTE ET MASSACRE DES STRELITZ. — GUERRE CONTRE LA TURQUIE. — PRISE D'AZOF. — VOYAGE DE PIERRE. — PIERRE A SAARDAM, A LONDRES, A VIENNE. — RÉVOLTE EN RUSSIE. — TYRANNIE DE PIERRE. — GUERRE CONTRE LA SUÈDE. — CHARLES XII. — FAUSSE POLITIQUE DE LA POLOGNE. — PIERRE EN FRANCE. — SUPPLICE D'ALEXIS, FILS DE PIERRE. —CATHERINE COURONNÉE, TRAHIT SON ÉPOUX. — MORT DE PIERRE. — DOLGOROUKI, MODÈLE DES SEIGNEURS RUSSES.

(1689—1725.)

Pierre, dès son enfance, fut entouré d'étrangers qui lui racontaient, avec admiration, les merveilles de la civilisation européenne. L'imagination du jeune prince s'enflammait à

ces récits; il recueillait avec avidité les détails sur les sciences, l'industrie et le commerce. Il ambitionna, dès-lors, le pouvoir, pour opérer une révolution dans les usages et les mœurs de la Russie, et élever cette dernière au niveau de l'Europe, si ce n'était même la rendre supérieure. Lorsqu'il se voit enfin sur le trône, cette pensée le travaille sans relâche. Il étudie, il examine toutes choses par lui-même, et unit la théorie à la pratique. Lefort, génevois de naissance, homme d'un grand mérite, qui avait passé quelque temps en France et en Hollande, gagne la confiance du monarque, qui lui confie la direction de deux régimens de jeunes Russes et étrangers, qu'il instruit à l'européenne, destinant ce corps à lui servir de garde et d'instrument. Le même Lefort ayant fait sentir au prince l'utilité d'une marine, Pierre le nomme à l'instant amiral de la flotte qui était encore à créer. Les premières années de ce prince avaient reçu la double influence du charme de l'étude et de l'horreur de la révolution sanglante opérée par les Strelitz; il s'était vu entouré à-la-fois de la civilisation et de la barbarie. Toute sa vie se ressentit de ces premières impressions. Avide de transplanter en Russie tout ce qu'il trouve d'utile, de supérieur en Europe, il choque et irrite ses sujets par des réformes trop promptes, et ne parvient à les exécuter que dans des torrens de sang. Des manufactures s'élèvent comme par enchantement, embrassent les branches les plus diverses, depuis l'épingle jusqu'au canon, depuis le fil de coton jusqu'à la corde de vaisseau; l'industrie prospère, le commerce s'étend, la flotte nouvellement créée, combat les vaisseaux étrangers, et triomphe sur la mer Baltique et sur la mer Noire; la Russie respire plus à l'aise, plus au large, elle prend des forces et de la vigueur, se montre nation nouvelle; mais en même temps, le sang coule, la misère du peuple est effrayante, la tyrannie, avec tout son cortége d'inquisition, de police secrète, et de bourreaux, décime les habitans, et transforme le gouvernement modéré d'Alexis, en un despotisme ombrageux, aussi cruel qu'arbitraire, qui a besoin de triomphes et de conquêtes pour étouffer, par les gémissemens des populations conquises, les gémissemens des victimes intérieures.

Azof, cette forteresse qui assurait aux Turcs la domination sur la mer Noire, devint le premier objet de la convoitise de Pierre. Il lui fallait une flotte pour s'en emparer. Il la fait construire sur la rivière Voronège qui se jette dans le Don. La première année, ses tentatives sont inutiles; mais, l'année suivante (1695), redoublant d'efforts et possédant l'expérience, il fut vainqueur. Azof se rendit, et Pierre, pour illustrer ce fait d'armes et inspirer à ses esclaves l'amour des conquêtes, fit son entrée à Moskou, avec la plus grande pompe, accordant tout l'honneur du triomphe à ses généraux vainqueurs. Pour impressionner davantage l'esprit du peuple, le tsar, sans porter aucune marque de sa dignité, marchait, comme simple officier, au milieu du cortége. Ce spectacle enseignait au peuple à s'enthousiasmer pous la gloire militaire, et à se prosterner devant ceux auxquels le tsar lui-même faisait ainsi honneur.

Pierre a déjà beaucoup exécuté par les conseils de Lefort, il est vainqueur sur la mer Noire, où depuis les barques des Varègues on n'avait pas vu un bâtiment russe; mais cela ne suffit pas au génie entreprenant de Pierre. On lui a trop vanté l'Europe, pour qu'il se contente de la connaître par récits; il faut qu'il aille lui-même la visiter, et vérifier, par ses yeux, les prodiges de son industrie. C'est le premier monarque russe qui projette de s'éloigner de ses États Il fait part de son projet aux boïars et au clergé, qui éclatent en murmures, craignant qu'un séjour du tsar dans les pays étrangers ne le pousse à porter atteinte à leur religion, leurs mœurs, leur nationalité. L'âme despotique de Pierre ne pouvait supporter l'opposition ni pardonner le mécontentement. Il persiste à partir, mais non point sans avoir puni ceux qui ont protesté contre son départ. Tsikler, Pouchkin, Soukovoï, périssent du dernier supplice, et leur condamnation est gravée sur des tables de fer.

Pierre confie le gouvernement au prince Romodonowski, connu par son caractère despotique, et envoie Lefort et Golowin en Hollande, comme ambassadeurs extraordinaires; deux cents personnes composent leur suite, et c'est parmi ces dernières que le tsar voyage incognito. L'ambassade est reçue partout avec des soupçons et des craintes qu'elle excite à juste titre. Pierre, traversant les provinces de la Suède, trahissait ses vues ambitieuses, en examinant les forts, mesurant les fossés, et dressant le plan des places qu'il se promettait de conquérir un jour. On lui défendit l'entrée de Riga.

Il arrive enfin à Saardam, petit bourg de Hollande, où était le chantier de la marine. C'est là que, confondu parmi les ouvriers, il travailla sous le nom de Pierre Mikailoff. Toutefois, du fond des ateliers, le tsar n'oublie pas ses vues ambitieuses, et, comme il se propose de combattre plus tard la Suède, il fait donner l'ordre à son armée de favoriser les intérêts d'Auguste, électeur de Saxe, élu roi de Pologne. Il espère trouver en ce monarque un allié puissant contre Charles XII, qui régnait alors sur la Suède.

De Saardam, il passe à Londres: en assurant plusieurs avantages commerciaux aux Anglais, il s'assure de leur neutralité pour l'avenir. Un grand nombre d'artistes et de savans, quittent, sous les auspices de Pierre, les bords de la Tamise, pour aller au fond de la Russie contribuer à son développement intellectuel.

De Londres, il part pour Vienne, donnant son attention à tout ce qui se trouve sur son passage, et s'occupant des moindres détails d'agriculture et d'industrie. Il n'oublie pas de former des alliances utiles, ou tout au moins, cherche à gagner la neutralité des princes qui pourraient être hostiles à ses projets. Il était au moment de se rendre en Italie, lorsqu'il apprend qu'une révolte des Strelitz a éclaté à Moskou Ce corps privilégié, accoutumé, sous les règnes précédens, à camper dans la capitale, en se voyant, sous Pierre, déchu de ses honneurs et disséminé dans les provinces, avait projeté de reconquérir sa puissance en bouleversant l'empire. Mais il échoua dans son entreprise, et quand Pierre fut de retour, il ne trouva que des coupables enchaînés. Les Strelitz étaient vaincus; il eut donc été facile au prince de détruire jusqu'aux derniers fermens de révolte, en disséminant, dans d'autres corps, ce qui restait de cette troupe. Mais le despotisme n'a de contentement que s'il extermine les esclaves rebelles et s'il effraie les esclaves soumis. L'arrêt de mort fut prononcé contre ces malheureux. Pierre les interroge lui-même au milieu des tortures, repaissant ces yeux de ce spectacle affreux. Se rappelant que celui qu'il prend pour modèle, Ivan-le-Terrible, se faisait lui-même juge et bourreau, il sort au milieu du festin, le verre d'une main et la hache de l'autre; faisant succéder une exécution à une libation vingt fois, il vide sa coupe, et vingt fois il fait rouler à ses pieds une tête de Strelitz. Une année après, les mêmes exécutions se reproduisent! Quatre-vingts Strelitz périssent de la même manière par la main du tsar-bourreau, qui ordonne que, durant cinq mois entiers, les roues et les gibets, toujours dressés, étalent leurs victimes.

Le mécontentement des Strelitz n'avait pas eu besoin d'être excité; il consistait dans l'humiliation de ce corps jadis privilégié. Toutefois, le tsar accusa Sophie d'en être l'instigatrice, celle-ci pour se dérober aux persécutions de son frère, prit le voile dans le cloître où elle vécut le reste de ses jours.

Au milieu des réformes utiles au pays, mais qui l'eussent été davantage, introduites avec modération et prudence, Pierre employait en même temps la violence vis-à-vis des nobles, des prêtres et du peuple, pour lui faire accepter des innovations puériles et que le temps eût amenées naturellement. Il voulut que les Russes dont les barbes et les habillemens étaient conformes au climat, se rasassent et s'habillassent à l'européenne. Pour assurer l'accomplissement de cette loi, ses gardes arrêtaient les passans, rasaient leurs barbes et coupaient leurs robes longues. Cette tyrannie absurde, eut pour résultat une

nouvelle révolte et de nouveaux supplices. Pierre apportait si peu de discernement aux nouveautés qu'il introduisait violemment, que par son ordre on attrapa des milliers de moineaux pour les transplanter en Russie. Ces oiseaux nuisibles au blé, sont ordinairement détruits par les cultivateurs. Mais il suffisait à Pierre qu'ils vinssent de l'Europe pour vouloir en doter forcément la Russie (1).

Mais l'attention du peuple devait bientôt être détournée de sa propre misère par une guerre féconde en chances variées, qui décidait le sort du nord-est de l'Europe. La Suède voyait sur son trône l'un des plus habiles et des plus téméraires capitaines de l'époque, Charles XII. Le despote de Suède se trouvait en rivalité de puissance avec le despote de Moskou. Il s'agissait à qui des deux appartiendrait la suprématie du nord. Charles méprisait les Russes, *qu'il espérait de chasser d'Europe avec un fouet;* Pierre estimait Charles, et ce fut pour le vaincre qu'il créa une flotte, une nouvelle armée, qu'il voulut la paix avec la Turquie, et contracta l'alliance du roi de Pologne.

Tandis que ces deux rois s'attaquaient pour se détruire, le rôle de la Pologne était de rester neutre, afin de devenir médiatrice entre le vainqueur et le vaincu, et de maintenir l'équilibre entre des puissances dont la chute ou la victoire rendait esclaves, les peuples voisins. La Pologne aurait suivi cette sage politique si le pouvoir de son gouvernement eût été concentré; mais la noblesse qui pousse le respect d'elle-même jusqu'à donner à chacun de ses membres le pouvoir du *veto*, ne pouvait avoir ni une politique, ni une action suivie. Charles avait des partisans, et Pierre comptait les siens. Charles nomma Stanislas Leszczynski, roi de Pologne, tandis que Pierre reconnaissait Stanislas Auguste. Le triomphe de l'un ou de l'autre entraînait la chute de Leszczynski ou de Stanislas. Ainsi, la nation qui pouvait être juge et médiatrice, devint instrument et marche-pied des deux despotes du nord.

Cette guerre terrible qui dura de longues années, fut d'abord marquée par une suite de succès de Charles XII. Bien qu'il lutta contre des forces supérieures, la victoire couronna tous ses efforts; devant Narva, il gagna une bataille décisive. Les Russes perdirent leur grosse artillerie, leurs armes, leurs drapeaux, leurs officiers, un grand nombre d'hommes tués ou faits prisonniers, et, comme dans cette bataille, Pierre avait été secondé par les Danois et les Polonais, le vainqueur de Narva fit frapper une médaille qui, d'un côté, représente les trois armées enchaînées, et de l'autre Hercule foulant aux pieds un cerbère, avec cette inscription : TRES UNO CONTUDIT ICTU. *Trois abattus d'un seul coup.* Les prières que les Russes adressèrent à ce sujet dans les églises rehaussèrent, plus que la médaille, les travaux de Charles XII. « *Grand Saint-Nicolas, disaient-ils, infiniment puissant, par quels péchés t'avons-nous offensé dans nos sacrifices, génuflexions, révérences et actions de grâce, pour que tu nous aies ainsi abandonnés? Mais comme il est impossible que cela soit ainsi arrivé sans enchantement et sortilége, nous te supplions de nous protéger contre cette terrible et tyrannique foule de sorciers, et de les chasser loin de nos frontières.* »

Ceux qui ne savent qu'admirer Pierre-le-Grand avancent qu'il voulait éclairer les prêtres et la nation qu'il gouvernait : si telle eût été sa pensée, aurait-il maintenu cette grossière superstition qui fait croire à l'influence des mauvais génies et des sorciers.—Voulait-il éclairer son peuple, le despote qui commanda au bourreau de fouetter la mer, à cause qu'elle osait le troubler sur son auguste passage (2).

Pierre ne se découragea point, il savait que les Suédois, par la supériorité de leur manière de combattre, seraient long-temps vainqueurs des Russes, mais que ceux-ci finiraient par apprendre d'eux-mêmes à les vaincre à leur tour. Il remplace les canons en faisant fondre les cloches des églises, il crée une nouvelle armée par un ukase, et il trouve

(1) Comte de Ségur, Korb, Lévêque, Munich.

(2) Castera. *Vie de Catherine II.*

de l'argent pour continuer la guerre, et bâtir des villes, sans avoir même recours à l'impôt. La confiscation des biens du clergé et des victimes qu'il fait immoler, suffisent amplement à ces dépenses. Aucun monarque en Europe ne peut disposer de semblables moyens ; on admire les résultats qu'on attribue au génie ; mais on aurait horreur si l'on approfondissait par quels moyens cruels et tyranniques, le despotisme parvient à former ces armées d'esclaves que le fouet discipline, et qui, sous peine de mort, sont forcés de combattre et de vaincre.

La guerre recommence avec de nouvelles vicissitudes, qui, cette fois, tournent à la gloire de la Russie ; Charles quitte la Pologne, où il a remplacé Auguste par Leszczynski ; les Russes, à force de défaites, apprennent à vaincre. Le héros suédois commet des fautes, s'enfonce au fond de la Russie ; après une série de malheurs où son courage ne se dément pas, il perd la bataille de Pultawa, et, avec elle, son armée. Ne voulant pas signer une paix honteuse, il est forcé de se retirer en Turquie.

Ici, nous ne pouvons omettre une grave circonstance, qui prouve toute la supériorité de la politique d'Alexis sur celle de Pierre-le-Grand. Nous avons vu les kosaks se ranger du côté du premier, à cause qu'il respectait leurs institutions et leurs privilèges. Au contraire, sous le règne tyrannique de Pierre, ils s'insurgent ; Mazeppa, leur chef, quitte ses co-religionnaires pour combattre à côté de Charles contre les Russes. C'est ainsi, qu'en résultat, un règne juste attire, un règne barbare repousse, et tel était celui de Pierre, nonobstant ses réformes.

Au milieu des victoires de Pierre, une petite ville, située sur un lac, au midi de celui de Pleskof, Marienbourg, tombe dans les mains de Szeremetof. Le général y recueille une jeune orpheline, élevée par les soins d'un pasteur protestant. C'était Catherine, depuis cédée à Menzikof, qui, à son tour, cinq ans plus tard, la céda au tsar. Cette esclave exerça le même empire auprès de Pierre, que jadis Anastasie sur Ivan-le-Terrible ; souvent elle arrêta son bras prêt à frapper, souvent elle adoucit sa frénésie, quand il était tourmenté par des spasmes ou par l'abus de la boisson. Elle fut dignement récompensée, le tsar l'éleva, du rang d'esclave, au trône de Russie.

Pierre ne se contente pas de ses conquêtes sur la Suède ; il veut conserver et utiliser ses possessions. C'est au bruit du canon, sur un sol ingrat, au milieu de marais impraticables dont les approches sont défendues par des exhalaisons fétides, et de forêts également chargées de miasmes pestilentiels, où jamais l'air n'a pénétré ; c'est en cet endroit même que Pierre a résolu de fonder la capitale de l'empire, et d'y construire une forteresse, afin d'effrayer les Suédois, et de les tenir désormais en crainte et en respect. L'ukase paraît, et, comme si un Dieu même eût ordonné, au milieu des boues, d'un air infect, d'une eau empestée, sur les cadavres de cent mille esclaves qui y trouvent la mort, s'élèvent Saint-Pétersbourg et Cronstadt, superbe ville, magnifique forteresse, dont l'Europe admire la place et l'exécution ; mais sans faire attention que les fondemens sont cimentés par les ossemens de cent mille malheureux, qui n'ont pu endurer les tortures d'un travail au-dessus des forces humaines.

Comme nous l'avons dit, la fortune de la Pologne change avec la fortune de la Russie ou de la Suède. Leszczynski, placé par Charles, après la défaite de celui-ci, fait place à Auguste, protégé par Pierre. Ainsi, la Pologne, mêlée activement dans la lutte, ne faisait qu'agir contre ses propres intérêts, en suivant aveuglément l'impulsion du vainqueur, quel qu'il fût, au lieu de soutenir le vaincu, et s'opposer à l'abus de la victoire.

Charles XII s'obstinait à rester en Turquie, espérant que cette puissance plus prévoyante que la Pologne, jalouse des succès de Pierre et craignant sa suprématie, lui déclarerait la guerre. Il réussit, mais seulement à demi : car lorsque Pierre eut été entraîné à la

guerre de Turquie, par les instigations de Charles auprès de cette dernière, et qu'il se trouva dans le plus grand danger, au bord du Prout, sans munitions, sans vivres, avec des troupes épuisées, la paix fut conclue par le conseil de Catherine, qui accompagnait son mari dans toutes ses expéditions. Du moins, ce fut elle qui décida Pierre à la demander; elle lui fut, sur-le-champ, accordée au grand désespoir de Charles.

Le tsar, vainqueur des Suédois, tranquille du côté de la Turquie, résolut encore de voyager, et surtout de visiter la France. Louis XV, âgé de sept ans, occupait alors le trône, dont le duc d'Orléans était régent. Lorsque Pierre alla voir le roi à Paris, pour éviter toute difficulté de préséance, il l'éleva dans ses bras et l'embrassa. Dans ce voyage, il reçut le singulier honneur d'être inscrit membre de l'académie des sciences; et ce qui fut encore plus mémorable, la Sorbonne lui présenta un mémoire où elle engageait le tsar à réunir l'église grecque et l'église romaine. Pierre se montra docile, mais quand il retourna dans son pays, il tourna en ridicule le pape et le conclave qui l'avait élu, en faisant jouer publiquement une farce burlesque, où un nain, nommé *Papa*, fut élu, à l'instar du pape, par des ivrognes représentant les cardinaux. Comment la Sorbonne pouvait-elle espérer qu'un autocrate de la Russie reconnaîtrait le pape pour chef de l'église, lui qui avait foulé aux pieds le patriarchat en Russie, et qui, lorsque les citoyens russes insistèrent pour qu'il leur donna un chef, leur répondit, en mettant une main sur sa poitrine, et l'autre sur son épée : *le Patriarche, c'est moi!* Lui, chef civil et religieux, basant son pouvoir sur le despotisme militaire, lui qui tournait en ridicule son propre clergé pour l'abaisser, et se prosternait devant les autels pour en imposer aux masses, pouvait-il reconnaître le pouvoir papal qui abaisse les rois. La Sorbonne demandait une chose impossible; Pierre répondit en couvrant de ridicule le chef qu'elle voulait lui imposer.

Pierre avait un fils de son premier mariage avec Eudoxie Lapoukin, l'infortuné Alexis. Sa mort couronna la tyrannie de Pierre, comme la mort du fils d'Ivan-le-Terrible avait couronné les crimes de ce monstre que Pierre a pris pour modèle. Catherine et Menzikoff qui avaient une grande influence sur l'esprit du tsar, ne devaient pas aimer l'héritier légitime de la couronne, qui pouvait un jour les priver de leur pouvoir; il est probable qu'ils ne détournèrent point le tsar de son projet homicide. Alexis, innocent de tout crime, prêtait des armes contre lui, par son attachement à sa mère injustement répudiée, emprisonnée et persécutée; par son zèle religieux et son dévouement au clergé, à qui Pierre avait ravi le patriarchat, son influence et ses biens; enfin, Alexis aliénait son père par son attachement aux anciens usages, sa haine de toute innovation, et son dégoût de la guerre et des conquêtes. Pierre ne pouvait souffrir un fils qui lui ressemblait si peu; il redoutait que le clergé ne s'emparât entièrement de son esprit pour l'entraîner à conspirer, et s'imaginait, d'ailleurs, sauver l'avenir de la Russie, en ne le remettant pas aux mains d'un prince qui n'aurait pas de soin plus cher que de détruire tout ce que lui, Pierre, avait créé. Alexis, par crainte de son père, étudia le métier des armes, pour lequel il avait la plus extrême répugnance, et consentit à épouser une femme qu'il n'aimait pas. Néanmoins, se voyant chaque jour plus en butte aux soupçons et aux persécutions de Pierre, il se déroba à son pouvoir, et s'enfuit en pays étrangers. Le tsar le conjure de revenir, lui jurant qu'il ne courre aucun risque, et qu'il le laissera vivre à sa manière. Alexis revient sur la foi de cette promesse. Aussitôt, il est arrêté, jugé, condamné, et c'est Pierre lui-même qui lui offre le poison, et qui, ensuite, assiste à ses funérailles, en versant des larmes hypocrites. Cet acte barbare prouve qu'il est plus aisé à un despote de créer des villes, des flottes, des armées, de conquérir des pays, de faire prospérer les arts, le commerce et les sciences, que d'être juste et humain. Des historiens, éblouis des grandes qualités de ce prince, de son activité, de son courage, de son génie, pour excuser les torrens de sang, la torture et l'inquisition qui souillent son règne, ont avancé qu'il sacrifiait les

populations contemporaines aux populations futures. Quel est le tyran qui ne pourrait profiter d'une aussi odieuse excuse. La véritable grandeur, le vrai génie, consiste à faire le bonheur de la nation que l'on gouverne, de la rendre prospère et glorieuse, sans que le sang et les larmes souillent les lauriers du réformateur (1).

Rarement un tyran fait couler le sang d'une seule victime; toujours il cherche des complices et il condamne ceux qu'il soupçonne ou qu'il redoute. Les larmes de la tsarine, qui gémit sur le sort de son fils, sont dénoncées. L'infortunée Eudoxie, destinée à toutes les souffrances et toutes les humiliations, est condamnée par son époux à être fouettée par deux religieuses. Kikin, Wiazemski, l'archevêque de Rostef, Dosifei, le général Glebof, le procureur du couvent de Souzdal, Rouss, sont roués vifs avec plusieurs autres accusés.

Détournons nos regards de cet horrible spectacle.

Charles XII se décide enfin à retourner en Suède; après quelques efforts infructueux pour rendre la splendeur primitive à ses états, il est tué au siége de Frédérichsal. Sa mort n'arrête point Pierre; il poursuit ses conquêtes jusqu'à ce que, par la médiation de la France, la paix fut signée au congrès de Neustadt en Finlande.

La Russie gagna, par ce traité, la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, les côtes de la Finlande, jusqu'au-delà de Kelholm, et les îles dépendantes de ces pays. De magnifiques réjouissances, à Saint-Pétersbourg, suivirent cette paix glorieuse. Pierre fut complimenté par les ministres des cours européennes qui le reconnurent toutes pour empereur, à l'exception du pape qu'il avait tourné en ridicule, et de la Pologne qui préférait lui donner son appui, ses armées, ses ressources, que de lui reconnaître un titre accordé par l'Europe entière.

La Perse devint, à son tour, un objet de convoitise pour Pierre. Déchirée par une guerre civile, elle offrait une proie aisée aux Russes qui avaient appris à fond l'art de la guerre en combattant les Suédois. Pierre fit la conquête des côtes occidentales de la mer Caspienne; il poursuivit sa marche triomphante jusqu'à Derben, appelé par les Turcs, *portes de fer*. De là, il retourna à Moskou, pour jouir d'un triomphe et de magnifiques fêtes qui célébrèrent ses faciles victoires.

Jusqu'à ce moment tout avait fléchi devant la volonté de fer du monarque. Il était réservé à une femme, sortie des plus bas rangs, et élevée au trône par Pierre lui-même, de venger toutes les iniquités commises par ce prince. Catherine, couronnée, au comble de la grandeur, n'a plus rien à recevoir de Pierre; son fils n'existe plus; le trône de Russie lui appartient, le tsar n'a plus à le lui donner. Elle trahit la foi jurée à son époux qui l'aime toujours. Le jeune chambellan Moëns a su gagner son amour; il sait qu'il risque le dernier supplice. Le tsar, déjà affaibli par une maladie qui mine sa vie, découvre la trahison de celle qu'il a comblé de bienfaits. Toutefois, dans sa douleur et sa rage, il se contente d'immoler l'amant heureux, et de montrer son cadavre à Catherine. Madame Balk qui favorisait cette intrigue, fut knoutée, ses fils furent dégradés et envoyés comme simples soldats en Sibérie.

Le reste des jours de Pierre fut en proie à toutes les souffrances physiques et morales. Vainement il cherchait à se distraire et assoupir ses douleurs, en s'occupant soit comme chef, soit comme ouvrier, de la marine, de l'armée, de fabriques, d'établissemens. N'ayant pas d'enfant mâle pour lui succéder, trompé par Catherine, il voulait disposer du trône par un testament; il commença à l'écrire et mourut en laissant ces paroles inachevées: *Remettez tout à....*

Pierre ne respecta rien de ce qui constitue la nationalité chez un peuple; l'armée, le clergé, la noblesse furent également foulés aux pieds pour faire place au seul despotisme militaire.

J. C.

(1) Bruce, Ségur, Levêque.



S^t. Pétersbourg



Raunheim

Imp. d'Junot et Cie

Palais habité actuellement par l'Empereur Nicolas.

PIERRE-LE-GRAND.

SUITE DES OBSERVATIONS. — DOLGOROUKI.

La noblesse perdit ses priviléges ; ses mérites ne lui furent comptés que par les grades qu'elle obtint dans l'armée. Le clergé privé de patriarche, spolié de ses biens, resta à la merci du président des synodes, et ce président était le tsar. Le commerce et l'industrie prospéraient, mais seulement au profit du trésor. Le monopole, dans toutes les branches de l'industrie, rattachait le commerce à un vaste comptoir dont Pierre était le banquier. Et cependant, on se prosterne devant cet homme, on le représente comme modèle. C'est lui qui a transformé la Russie en un vaste camp d'esclaves soldats, qui asservis au pouvoir le plus despotique, portent des chaînes aux autres nations. N'existe-t-il donc pas pour les nations une gloire, une prospérité qui n'aient pas besoin, pour s'étendre, d'exterminer les nations voisines ?

Nous ne pouvons terminer la vie de Pierre-le-Grand, sans rendre hommage à la vertu d'un Russe patriote, qui sut traverser ce règne despotique en conservant sa dignité d'homme et de citoyen. Nous voulons parler de ce Dolgorouki que Pierre-le-Grand lui-même appelle son *sage*.

Quand Pierre commanda, sans choix, aux jeunes nobles de voyager pour apprécier la civilisation européenne, Delgorouki blâma cette mesure, en disant que loin de s'instruire des choses utiles, ils ne feraient qu'acquérir de nouveaux vices. Dès-lors, Pierre fit un choix sévère de ceux qui partaient, et exigea un rapport de ce qu'ils auraient vu et fait durant leur séjour à l'étranger.

Le monarque qui avait de la prédilection pour Saint-Pétersbourg, voulait lui sacrifier Nowgorod ; Dolgorouki, membre du sénat, prend l'ukase déjà signé, et l'emporte avec lui pour en empêcher l'exécution. Puis il se rend à l'église, prêt s'il le faut, à offrir sa vie à la colère du tsar. On le mande par son ordre ; il continue à prier Dieu, et dit qu'on l'attende. Un second ordre plus pressé arrive ; il ne bouge pas, et fait répondre au tsar, qu'il rend à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu, et il ne se rend auprès du tsar qu'après avoir fini sa prière.

Tu vas périr, lui dit Pierre, son épée à la main. Frappe, répond Dolgorouki, je ne crains pas de mourir pour une cause juste. A ces mots, le tsar s'arrête, et écoute Dolgorouki qui lui prouve son injustice ; Pierre convaincu, le remercie de son courage et de sa sincérité.

Ce ne fut pas la seule fois que l'épée de Pierre fut dirigée contre sa poitrine, jamais Dolgorouki ne fléchit ; il sut toujours vaincre les emportemens du tsar par sa fermeté et son évidente raison. Pierre avait donné l'ordre de renforcer la troupe par des levées extraordinaires. Dolgorouki s'oppose à l'exécution de l'ukase ; le tsar d'abord furieux, finit par verser des larmes, quand son ministre lui reproche *de sacrifier sans pitié les générations présentes, aux générations à venir*. Ainsi tandis que les courtisans cherchaient à deviner les volontés du prince pour en prévenir l'exécution par leurs bassesses, Dolgorouki exposait sa vie pour rendre le prince accessible à la raison et à l'humanité.

Enfin quand l'impitoyable monarque commande d'amener de nouveaux esclaves pour les travaux du canal Ladoga, Dolgorouki indigné, déchire au milieu du sénat l'ukase qui impose aux nobles de nouveaux sacrifices, aux serfs de nouvelles corvées. Tout le monde se lève effrayé, tremblant pour les jours du sénateur coupable d'une telle action. Lui seul reste calme et quand le tsar arrive sur lui écumant de rage, il l'apaise par la force de ses discours et lui fait craindre le jugement de l'histoire qui lui reprochera de ne tenir aucun compte des larmes de ses sujets. Tel fut Dolgorouki ; puisse ce digne citoyen servir dans tous les âges de modèle à ses compatriotes.

CATHERINE Ire.

CAUSES DES RÉVOLUTIONS QUI PRÉSIDÈRENT A LA SUCCESSION DE L'EMPIRE APRÈS PIERRE Ier. — INFLUENCE DE MENZIKOF. — CATHERINE, IMPÉRATRICE. — SON TESTAMENT.

(1725.—1727.)

Pierre, en foulant aux pieds les anciennes coutumes, et anéantissant l'influence du clergé et des seigneurs, mettait le pays, qu'il regardait comme sa propriété, en danger de conjurations et révolutions, à chaque succession de l'empire. Nous avons vu, tour-à-tour, Alexis et Fedor monter sur le trône, sans contestation, car alors, il existait un droit de succession; le peuple connaissait par avance, à qui reviendrait le trône à la mort du prince régnant. Mais, du moment que Pierre posa en principe : *Que l'empire était sa propriété, et qu'il pouvait en disposer comme bon lui semblait;* de ce moment où la dernière volonté du souverain était tout, dans le fond elle ne fut rien; et il suffira, comme nous le verrons, d'un habile intrigant qui saura gagner une partie de la garde impériale, pour qu'il gouverne un pays où l'autocratie même a brisé ses plus fermes soutiens, la noblesse et le clergé.

Nous avons vu que Pierre mourut en laissant, par testament, ces paroles inachevées : *Remettez tout à. . . .* Qui devait donc hériter de l'empire? Il avait condamné et empoisonné son fils unique; il avait laissé des filles, et une épouse qu'il haïssait au moment de sa mort, et qu'il eût certes exclue du trône, s'il eût pu terminer son testament. Ce fut elle cependant qui lui succéda par la volonté du puissant Menzikof. Cet homme, qui de l'état de garçon pâtissier, fut élevé par Pierre aux premiers grades de l'armée, et aux premières dignités de l'empire, convainquit les favoris et les créatures de l'empereur défunt, que le seul moyen de conserver leurs places, et maintenir leur influence, était d'appeler au trône, Catherine qui, certainement, poursuivrait la tâche de son époux; d'après ces considérations, Catherine fut nommée impératrice.

Son règne fut court; Menzikof ne gouverna la Russie sous son nom, que pendant deux ans. Elle souffrait d'un ulcère aux poumons; la maladie l'emporta après avoir dégénéré en hydropisie.

Avant de mourir, Catherine voulait désigner pour héritière, sa fille Anne, mais Menzikof avait d'autres vues. Il prétendait placer, sur le trône, le jeune Pierre, fils de l'infortuné Alexis, lui faire épouser sa propre fille, et gouverner le pays comme son tuteur. Catherine dut se soumettre à sa volonté; dans son testament, elle indiqua, pour son successeur, Pierre, qui n'avait alors que douze ans; sa minorité devait durer jusqu'à seize.

PIERRE II, FILS D'ALEXIS.

MENZIKOF S'EMPARE DE LA PERSONNE DE PIERRE. — LA FAMILLE DOLGOROUKI. — CHUTE DE MENZIKOF. — MORT SUBITE DE PIERRE.

(1727.—1730.)

La nouvelle aristocratie créée par Pierre, se groupait autour de Menzikof, et le considérait comme chef; il maintenait les prérogatives qui basaient son propre pouvoir, par la violence et la terreur. Tous ceux qui, en consentant à ce que la Russie marchât dans les voies de la civilisation européenne, auraient voulu, en même temps, qu'elle ménageât l'ancienne aristocratie et le clergé, se groupaient autour de la famille Dolgorouki, dont le chef, sous le règne de Pierre-le-Grand, s'était distingué par sa sagesse et son civisme : de la sorte, la jeune Russie despotique, et la vieille Russie libérale, se trouvaient aux prises; la première régnait par Menzikof; la seconde, se trouvant la plus faible, prit le parti de conspirer.

Menzikof, tout-puissant, s'était emparé de la personne du jeune Pierre, et le plaçant

dans sa propre maison, il le tenait dans une tutelle fort dure, et le traitait en véritable prisonnier, tout en le fiançant à sa fille. Au moment où l'arrogant ministre se croyait le plus sûr de son pouvoir, le jeune Dolgorouki, gagnant secrètement l'amitié de Pierre, parvint à lui démontrer les abus du pouvoir de Menzikof; le jeune tsar, se laissant guider par les Dolgorouki, fit saisir et emprisonner Menzikof; il le punit par l'exil en Sibérie, et la confiscation de tous ses biens. Menzikof supporta son sort avec fermeté; mais sa malheureuse épouse versa tant de larmes, qu'elle en devint aveugle.

Le jeune monarque, affranchi par la noblesse russe, voulut lui témoigner sa reconnaissance, en transportant sa capitale à Moskou, et faisant la promesse d'épouser la sœur d'Ivan Dolgorouki, le même qui avait été compagnon de son enfance. Une époque heureuse semblait commencer pour la Russie, lorsque, soit fatalité, soit résultat d'une intrigue que l'histoire n'a pas encore dévoilée, Pierre mourut au moment où l'on faisait des préparatifs pour son mariage.

ANNE.

CONDITIONS QU'ON LUI IMPOSE. — PERFIDIE DE L'IMPÉRATRICE. — BIREN. — SUPPLICE DES DOLGOROUKI. — TYRANNIE DE BIREN. — GUERRE CONTRE LA POLOGNE ET LA TURQUIE. — MORT D'ANNE. (1730.—1740.)

Au moment de la mort de Pierre II, le parti de Dolgorouki était triomphant. C'est sous son influence, que le conseil des grands de l'empire s'assembla, en appelant au trône, Anne, duchesse douairière de Courlande, âgée de trente-six ans. Nous avons dit que la vieille noblesse russe se rappelait, avec crainte, le règne tyrannique de Pierre-le-Grand, et qu'elle préférait le souvenir du gouvernement moins brillant, mais plus juste de Michel et d'Alexis. En offrant le trône à Anne, elle avait posé les conditions qui devaient limiter le pouvoir, et changer l'autocratie en une monarchie libérale. Et comme l'expérience avait appris quelle influence funeste, les favoris exercent sur les états, Vasili Dolgorouki et les deux sénateurs délégués pour inviter la duchesse au trône, furent chargés, en lui exposant les conditions de son règne, de lui déclarer que l'une de ces conditions était de ne point se faire accompagner de son favori Biren, Courlandais de naissance, et petit-fils d'un piqueur des écuries de Jacques III. Anne promit tout ce qu'on voulut, avec la résolution secrète de ne tenir aucun compte de ses engagemens.

A peine Anne fut couronnée, qu'elle tenta de s'affranchir des limites que les Russes libéraux lui avaient imposées. Elle fait venir Biren; aidée de ses conseils, et de ceux du chancelier Osterman, elle réussit à gagner quelques boïars serviles, qui lui adressent, selon son désir, la demande de reprendre le pouvoir absolu, et de ne les laisser jouir d'aucun droit, d'aucune liberté. Par cet acte bas et lâche, les misérables qui le risquèrent, rendirent nulles toutes les sages mesures des Dolgorouki, et les exposèrent aux supplices, en même temps qu'ils replongeaient la Russie dans l'esclavage. Tous les Dolgorouki furent torturés et exterminés; plus de vingt mille victimes cimentèrent de leur sang, le pouvoir sanglant de Biren, qui imitait la cruauté de Pierre, ne sachant pas imiter ses actions glorieuses. Ainsi triompha le parti étranger. Nous avons vu son influence sous Pierre-le-Grand; nous verrons plus tard Lestocq placer Élisabeth sur le trône. Nous ne craignons pas d'avancer que les étrangers firent plus de mal à la Russie que de bien; car, loin de lui être utiles par leurs lumières, ils voulaient la gouverner, et s'ils introduisirent les arts, les sciences, l'industrie, ils furent aussi chefs ou instrumens d'un despotisme féroce, et des actes les plus sanglans. La Russie, gouvernée par Dolgorouki, eût été plus heureuse qu'elle ne le fut sous Biren et Lestocq.

Biren ayant exterminé tout ce qui avait été attaché à la famille Dolgorouki, quitta Moskou, et alla, avec l'impératrice, établir le centre de leur domination à Saint-Pétersbourg.

Ce fut pendant ce règne, que la Russie commença à se mêler activement des affaires

de la Pologne. Tandis qu'une voix unanime appelait au trône Stanislas Lesczynski, le même qui avait été allié de Charles XII, pendant les guerres avec Pierre-le-Grand, Anne s'opposa à ce choix, repoussa Stanislas, et plaça sur le trône Auguste II, électeur de Saxe.

Une guerre contre les Turcs et les Tatars, fut conduite avec moins de bonheur; la Russie n'en tira aucun avantage; mais, déjà, l'Europe pouvait se convaincre que le Nord serait bouleversé par la politique égoïste de Pierre, qui consistait à changer son peuple en esclave, pour le conduire plus sûrement aux conquêtes.

Anne mourut après un règne de dix ans. Personne ne la regretta, mais personne, non plus, n'osa se réjouir. Biren était debout. La tyrannie planait sur le peuple effrayé.

IVAN VI.

CONSPIRATION. — CHUTE DE BIREN. — LA PRINCESSE ANNE RÉGENTE. — LESTOCQ. — NOUVELLE CONSPIRATION. — ÉLISABETH, IMPÉRATRICE.

(1740.—1742.)

Dès que l'impératrice Anne eut rendu le dernier soupir, Biren proclama empereur, Ivan, fils de la princesse Anne, fille adoptive de l'impératrice. Ivan était un enfant au berceau, âgé de quelques mois; l'acte par lequel Biren publia son avènement au trône, contenait de plus que lui, Biren, était son tuteur, et régent de l'empire. L'adroit favori avait préparé cette sorte d'usurpation, lorsque Anne vivait encore; cette faible princesse avait consenti à tout. Tel fut le résultat d'un gouvernement absolu, qui s'était mis au dessus des coutumes et des lois, et n'admettait aucun pouvoir intermédiaire entre lui et la nation. Un aventurier étranger s'empare du pouvoir suprême, sans aucune contestation. Dans quel pays d'Europe, une semblable usurpation pourrait-elle avoir lieu? Hâtons-nous de le dire, pour l'honneur de la Russie, le bourreau des Dolgorouki n'eut pas longtemps à jouir du pouvoir. Une conjuration se forme; pour la faire triompher il n'est pas nécessaire ni d'armée, ni de masses soulevées; quelques grenadiers et un homme de cœur suffisent. Le maréchal Munich, son lieutenant Manstein, et une vingtaine d'hommes, se rendent au palais d'été où le régent faisait sa résidence. Manstein, seulement avec vingt fusiliers, pénètre jusque dans l'appartement où Biren dormait. Il le saisit, le fait garotter, emprisonner, et l'envoie en Sibérie. Cet acte ne prouve-t-il pas que, dans un gouvernement autocratique, un brave, avec vingt soldats, peut changer la face de l'empire.

La princesse Anne, mère d'Ivan, fut déclarée régente. Munich, qui délivra le pays de la barbarie, devint premier ministre; il voulut agir en maître; les cours voient avec déplaisir les sujets qui exigent de la reconnaissance pour leurs services. Il fut disgràcié, et forcé de quitter les affaires.

Un nouvel aventurier, un chirurgien, nommé Lestocq, ne pensait pas, sans une sorte de jalousie à la prompte élévation d'un garçon pâtissier, d'un petit-fils de piqueur; lui aussi, eut fantaisie de gouverner la Russie. Favori d'Élisabeth, fille de Catherine, il excita son ambition, lui prouva qu'elle avait droit à la couronne, et fit tant par son adresse, qu'Élisabeth consentit à seconder ses plans. Une nuit, elle se rend avec lui auprès de la garde, et lui expose ses droits; les soldats séduits, lui jurent fidélité; elle se met à la tête d'une compagnie, et pénètre jusqu'à l'appartement où reposait la régente avec son époux. La même nuit, les ministres et les principaux partisans de la régente, sont arrêtés. Lestocq triomphe. Élisabeth est proclamée impératrice.

ÉLISABETH.

RÉCOMPENSE ET DISGRACE DE LESTOCQ. — NOUVELLE CONJURATION. — POLITIQUE DE L'ANGLETERRE. — FAUTES DE LA FRANCE. — GUERRE CONTRE LA PRUSSE. — PRISE DE BERLIN. — MORT D'ÉLISABETH. (1742.—1762.)

Les princes eux-mêmes encourageaient les conjurations faites en leur faveur, mais dont

à leur tour, ils pouvaient tomber victimes. Pour maintenir leur autorité, ils avaient besoin de leurs partisans, et ils récompensaient largement leurs services. Le même jour donc où l'on condamna et exila les partisans de la malheureuse Anne, on honora et récompensa les partisans de la nouvelle impératrice. Lestocq fut élevé aux premières dignités. Les grenadiers qui avaient pénétré au palais, furent tous anoblis. Cependant, le même sort qu'avait éprouvé Munich, quand il voulut rappeler ses services, attendait Lestocq; il perdit la faveur d'Élisabeth, aussi inconstante que voluptueuse, et, pour prix de ses services, il fut exilé.

Les conjurations se succédèrent, dirigées avec plus ou moins d'adresse, mais sans succès. Parmi les conjurés, les uns avaient pour but un gouvernement moins despotique, les autres ne tendaient qu'à substituer une nouvelle autorité à celle d'Élisabeth. Une de ces conspirations fut découverte, les deux dames Lapoukin et Bestouzef, qui y étaient impliquées, furent envoyées en Sibérie, après que le bourreau les eut knoutées, et leur eut coupé la langue. On dit que la dernière de ces victimes fut plus torturée que les autres, à cause de sa rare beauté dont Élisabeth était jalouse.

Tandis que la Russie était absorbée par les intrigues des cours et les conjurations, l'Angleterre, attentive aux avantages de son commerce, ne laissait passer aucune circonstance favorable, pour s'assurer des débouchés en Russie. Son adroite politique la faisait réussir auprès de tous les monarques qui se succédaient. Une fois, une occasion se présenta pour la France, où Élisabeth, par les efforts de M. de la Chetardie, était toute prête de rompre avec le gouvernement anglais, et de lui retirer les avantages qu'elle faisait à sa nation, pour les accorder à la nation française; mais les Anglais regagnèrent à Paris, par leurs intrigues, ce qu'ils perdaient à Saint-Pétersbourg (1); le cabinet des Tuileries, méconnaissant ses intérêts, n'accéda pas aux propositions d'Élisabeth.

La Russie, sous ce règne, s'engagea dans une guerre contre la Prusse, dont les troupes étaient commandées par Frédéric-le-Grand. Les vicissitudes de cette guerre où les succès et les défaites se partagèrent, tour à tour, entre les deux nations, prouvèrent, à la fois, la force de la Russie, et le génie du roi de Prusse. Une circonstance, à la vérité, fut très favorable à Frédéric. Le grand duc Pierre, héritier de la couronne de Russie, était son admirateur passionné. Les généraux russes, craignant de s'exposer au courroux du prince, qui, à tout moment, pouvait monter sur le trône, ne poursuivaient pas leurs victoires, ou se laissaient battre pour dégoûter l'impératrice d'une guerre qui ne procurait aucun avantage à la Russie. Le Grand-Duc, dans une correspondance suivie, envoyait au roi de Prusse, en copie, tous les plans de campagne arrêtés à Saint-Pétersbourg. Cependant, après la prise de Konigsberg, de Kustrin, de Francfort-sur-Oder, Berlin tomba dans les mains du général Tottleben, et la Prusse semblait devoir être effacée parmi les états indépendans, lorsqu'Élisabeth mourut, laissant le trône à Pierre III; celui-ci, loin de poursuivre ses victoires, donna aussitôt la paix à Frédéric, sans aucune condition onéreuse, lui rendit ses prisonniers, et, devenant son plus ferme allié, ordonna à ses troupes de faire cause commune avec le monarque vaincu.

Élisabeth, qui ne connaissait aucun frein à ses passions, mourut épuisée par les liqueurs fortes et les abus du plaisir. Nous ne pouvons oublier, cependant, qu'on lui doit l'établissement de l'Académie des beaux-arts à Pétersbourg, et de l'Université de Moskou.

J. C.

LA BOURGEOISIE EN RUSSIE.

Le terrain fertile de la Russie, coupé par des rivières, baigné par des mers, qui s'étend dans trois parties du globe, a offert de tous temps de grandes ressources à l'industrie

(1) Mémoires de M. de la Messelière

et au commerce. Aussi les étrangers aimaient à visiter le sol hospitalier des anciens Slaves; ils y apportaient volontiers les produits des manufactures de l'Europe centrale et méridionale, en échange des produits bruts dont abonde le Nord-Est.

Avec le progrès de la civilisation, lorsque la liberté sauvage fut remplacée par le christianisme et un plus grand respect de la propriété, des villes s'élevèrent, le commerce devint plus actif, et les habitans, forcés de défendre leurs richesses, tour à tour s'adonnaient aux travaux paisibles, ou prenaient les armes. On vit des villes puissantes formées en républiques, dont les habitans étaient à la fois marchands et chevaliers, commerçans et soldats, aussi habiles dans le négoce que braves sur le champ de bataille. Nowgorod, Pleskof et plusieurs autres riches cités nous en donnent l'exemple. Le moyen-âge offre peu de républiques marchandes aussi puissantes que l'était Nowgorod; il était proverbial de dire : *Qui oserait résister à Dieu et à Nowgorod la grande?* Les lois assuraient l'indépendance de la bourgeoisie qui élisait son chef, et ne le respectait qu'autant qu'il observait les conditions imposées : à la moindre usurpation, la grande cloche appelait les habitans à la révolte, et le prince était forcé de quitter la cité offensée. Jaroslaw, premier législateur russe, à qui l'histoire accorde avec justice le nom de grand, confirma les priviléges de Nowgorod; la Russie était alors florissante, et les républicains de Nowgorod se regardaient comme fidèles alliés de Kief; la richesse et la population allaient en augmentant : la bourgeoisie, la charte et l'épée à la main, faisait respecter ses richesses et ses droits.

Cependant, lorsque les Tatars eurent envahi le Nord, et que les princes de Moskou, d'abord esclaves des khans, reconquirent leur puissance et changèrent la monarchie russe en autocratie, les républiques virent leur liberté en danger; les tsars, régnant sur des esclaves, ne pouvaient tolérer à côté de leurs états une bourgeoisie riche et indépendante, qui ne reconnaissait pas de maître et avait un fanatique amour pour ses priviléges et ses coutumes. Iwan, fils de Wasili, prononça l'arrêt de mort contre la vieille cité de Nowgorod, il lui donna le premier coup; Iwan le terrible acheva la victime, se faisant lui-même bourreau, immolant les bourgeois et s'emparant de leurs richesses; sur les ruines de ces villes, dans les flots de sang des victimes, il planta son sceptre autocratique. Avec le despotisme disparurent le commerce, l'industrie et la prospérité de Nowgorod. Dans la seule enceinte de la ville, on avait compté plus de 400,000 bourgeois républicains, aujourd'hui on ne compte plus que quelque milliers d'habitans.

La chute de Nowgorod, en tuant la bourgeoisie, fit un mal irréparable à l'industrie et au commerce; les étrangers qui l'alimentaient n'osaient plus se fixer dans un pays qui ne leur offrait aucune garantie pour les produits de leurs travaux.

Les tsars s'aperçurent bientôt qu'en détruisant Nowgorod ils avaient enrichi leur trésor; mais en même temps qu'ils avaient appauvri le pays. Boris Godounof essaya le premier de remédier au mal en protégeant les commerçans et accordant des garanties aux étrangers. Sous son règne, le commerce recommença à fleurir, les Anglais, toujours vigilans quand il s'agit de leurs intérêts matériels, surent captiver le gouvernement et s'assurer de grands avantages commerciaux. La ligue anséatique envoya au tsar deux statues, *Vénus et la Fortune*, deux aigles, deux chevaux, un lion, une lionne, un rhinocéros, un cerf, une autruche, un pélican, un griffon et un paon, (1) tous coulés en argent et dorés, en demandant, au nom de cinquante-neuf villes unies d'Allemagne, le retour des anciens priviléges qui leur étaient accordés et l'exemption des droits. Boris, par faveur pour la ligue anséatique, se contenta de la moitié des impôts qu'il exigeait des autres étrangers; il accorda de plus une charte générale par laquelle le gouvernement russe s'engageait à ne plus confisquer les biens des étrangers établis en Russie. La confiance renaquit, les étrangers arrivèrent en foule, principalement les allemands, qui se fixèrent dans l'intérieur de

(1) Chroniques anséatiques.

la Russie en exploitant le sol, ou bien en établissant différentes manufactures. Les règnes de Michel et d'Alexis se distinguèrent également par les encouragemens accordés au commerce. Pierre prétendit faire fleurir le commerce, l'industrie, la bourgeoisie, par des ukases; on ne peut nier que la flotte qu'il créa, les manufactures qu'il introduisit, les étrangers qu'il appela, n'aient commencé une nouvelle époque pour la Russie; des progrès sensibles se manifestèrent : toutefois, Pierre négligea le moyen le plus efficace à rendre le commerce et l'industrie prospères, une législation qui eût relevé la bourgeoisie et eût assuré la propriété. Le monopole et les confiscations éloignaient les capitalistes des grandes entreprises; l'abaissement de la bourgeoisie s'opposait au rapide développement dont ces riches contrées sont susceptibles.

Catherine II comprit que le commerce et l'industrie ne prospèrent point par des ukases qui leur ordonnent de prospérer, mais qu'il faut des garanties aux classes industrielles et commerçantes; les demi-mesures dont elle se servit nous fournissent la preuve du degré de leur abaissement. Voici l'ukase promulgué sous son règne, pour fixer une peine à toute insulte contre les bourgeois:

« Celui qui insultera un bourgeois, par parole ou par écrit, sera condamné à payer la « somme que le bourgeois paie annuellement à la ville et au trésor.

« Celui qui le frappera avec la main, sans armes, paiera à l'offensé, le double de ce que « ce dernier paie annuellement.

« Celui qui insultera la femme d'un bourgeois, doit lui donner le double de ce que son « mari paie, chaque année, à la ville et au trésor. — Si la femme paie elle-même un im« pôt, celui qui l'insultera, doit payer le double de ce qu'elle et son mari paient annuel« lement.

« Celui qui insultera les filles d'un bourgeois, est obligé de payer quatre fois autant « que leurs père et mère paient annuellement.

« Celui qui insultera des enfans bourgeois, en bas âge, paiera la moitié de ce que les « père et mère paient annuellement.

« Celui qui insultera un fils de bourgeois qui sera majeur, paiera la somme que celui« ci paie annuellement, tant à la ville qu'au trésor, de tel état et de telle condition qu'il « soit. »

C'est ainsi que Catherine, voulait assurer quelques garanties à la bourgeoisie, en la défendant contre les insultes de la noblesse et des officiers, qui ne savaient que ramper devant leurs supérieurs, et qui ne craignaient pas d'outrager une classe qu'ils considéraient comme bien au-dessous d'eux. Mais, en se rendant compte des motifs de cet ukase, on ne tarde pas à reconnaître le principe d'un gouvernement autocratique, qui mesurait la réparation de l'outrage sur la fortune du plaignant, et qui ne savait punir les insolences exercées contre un bourgeois, autrement que par une amende pécuniaire.

Nous avons parlé d'une autre institution qui fait honneur à la mémoire de Catherine, c'est l'hospice des Enfans-Trouvés. Cet établissement lui fournit l'occasion de promulguer un ukase, qui, tout en assurant la prospérité de cette maison, offrait, en même temps, de nouvelles garanties à la bourgeoisie. Elle fit publier : *Qu'un bourgeois qui donnerait à cet hospice, depuis vingt-cinq jusqu'à mille roubles et plus, recevrait une pareille somme de quiconque l'insulterait, et même le double, si l'on portait la main sur lui.* Quelques riches marchands offrirent des sommes énormes, et s'estimèrent heureux de trouver ce moyen, de se soustraire à la brutalité des classes supérieures.

Chaque commerçant paie un pour cent sur le capital qu'il possède. Pour engager les marchands à déclarer une fortune considérable, Catherine leur accordait des priviléges en raison de leurs revenus. Ceux, par exemple, qui déclarèrent posséder cinq mille roubles,

furent affranchis des peines corporelles. Quel est le malheureux bourgeois, qui aurait hésité de payer un impôt un peu plus considérable, lorsque c'était pour lui un moyen de se soustraire à une peine aussi féroce que barbare?

Les négocians ou marchands en Russie sont divisés en cinq classes, la première est composée de ceux qui possèdent un capital de 100,000 roubles, la deuxième, de ceux qui en possèdent 50,000, la troisième, de ceux qui en ont 20,000, la quatrième, de ceux qui en ont 10,000, et la cinquième, la moins protégée, qui n'a que 100 roubles.

L'état humiliant où se trouve la bourgeoisie, fait que le commerce et l'industrie n'ont pas encore acquis le développement dont ils sont susceptibles. On vend aux étrangers les produits bruts; ceux-ci les transforment et les revendent à leur tour aux négocians russes. Le crédit n'existe pas. Les marchands de l'intérieur de l'empire, se rendent, à une certaine époque de l'année, dans la capitale; là, ils traitent avec des négocians, des objets qu'ils ont à vendre. Ils reçoivent d'avance la moitié du prix de ces objets, et ils passent un contrat par lequel ils s'engagent à les livrer au printemps suivant, devant recevoir le complément du prix au moment de la livraison. Ainsi, on voit que la défiance la plus grande, préside aux opérations commerciales, et il ne peut pas en être autrement, dans un pays où la volonté d'un souverain peut, par son seul caprice, ravir la fortune au plus riche capitaliste, au commerçant le plus probe. Si le marchand russe ne vend qu'au comptant aux négocians de l'intérieur, il a toujours soin de n'acheter d'un étranger, qu'à crédit, ne risquant jamais un paiement, avant la livraison de l'objet vendu.

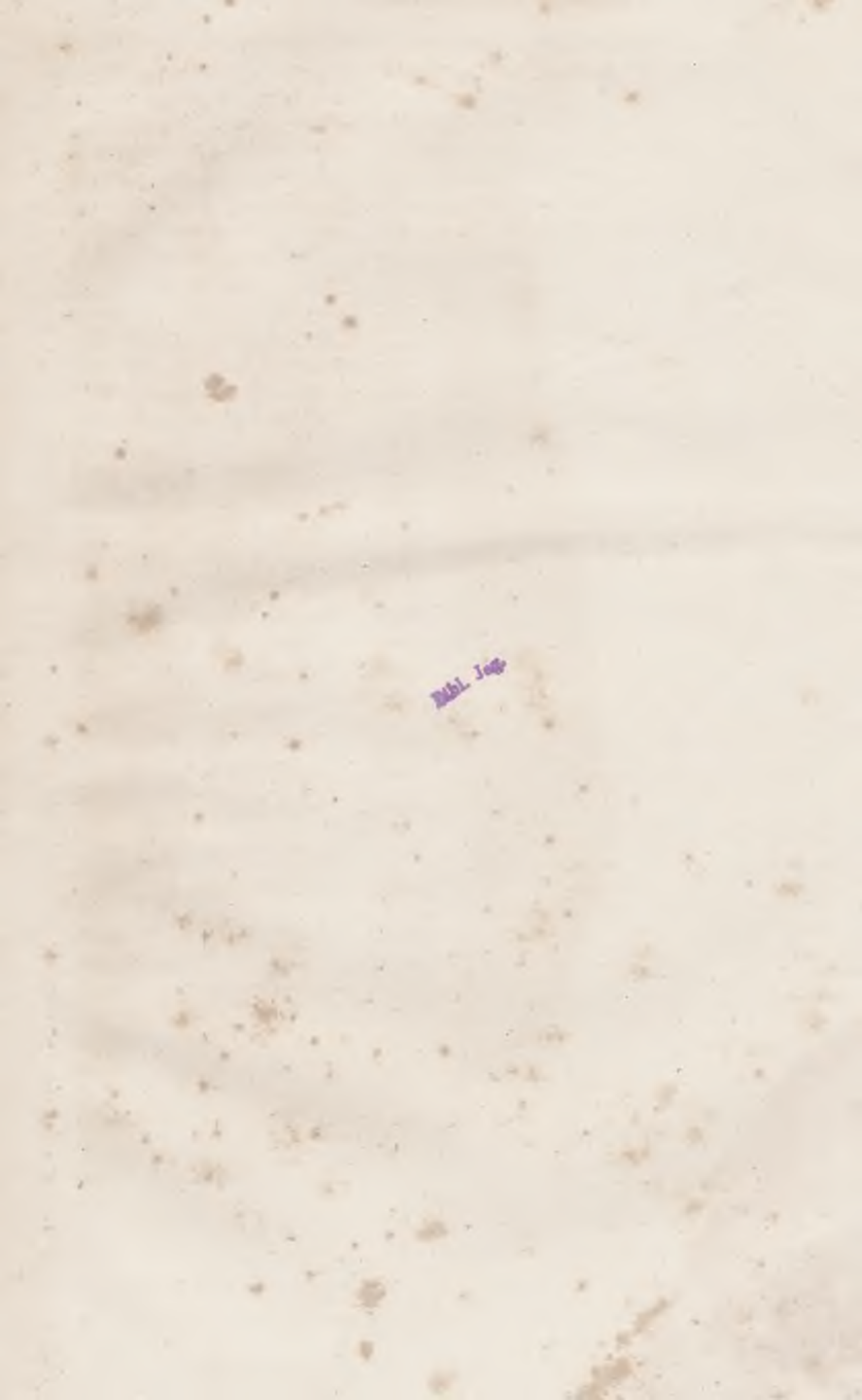
Les marchands russes, accoutumés aux spoliations de tout genre, possèdent, au plus haut degré, l'art de cacher leurs richesses, surtout pendant la guerre. L'histoire raconte que les tsars ont fait saisir des sommes immenses, renfermées dans des tonneaux d'hydromels expédiés de Moskou à d'autres villes de l'empire.

Malgré ces vexations auxquelles la bourgeoisie est en butte, une foule d'étrangers se rendent en Russie, pour s'y livrer au commerce, et pour y fonder des établissemens industriels. Plusieurs villes sont peuplées de commerçans allemands, qui exploitent toutes sortes de manufactures. Parmi ces négocians, plusieurs sont arrivés à des fortunes considérables, et il n'est pas rare même de rencontrer un serf affranchi, ayant commencé sa carrière par le métier de colporteur-commissionnaire, et maintenant, un des plus riches capitalistes. On cite, entre autre, Jakowlef, qui commença par vendre du poisson dans la rue, et qui laissa, en mourant, plus de six millions de roubles.

Mais ces faits singuliers, ne font qu'indiquer les immenses ressources qu'offre au commerce, un pays aussi vaste et aussi riche; admettons, pour un instant, que, par une sage législation, et par une bonne administration, la servitude et la misère soient abolies, la propriété assurée, toutes les classes également placées sous la protection de la loi, quelle conquête saurait égaler les immenses résultats d'une pareille révolution? Sans effusion de sang, les revenus de l'état se trouveraient triplés, la fortune des seigneurs en recevrait aussi de l'accroissement, et ce bienfait assurerait aux classes les plus nombreuses, qui, aujourd'hui meurent de faim, l'aisance et la prospérité (1). Mais, tant que les serfs seront regardés et comptés comme le bétail, tant que la bourgeoisie, dégradée et humiliée, sera à la merci des seigneurs, tant que l'homme le plus riche craindra pour sa fortune; des particuliers pourront s'enrichir, des fabriques isolées pourront s'élever, le gouvernement pourra fonder des établissemens modèles; mais, jamais la Russie ne jouira d'une prospérité générale. Elle sera sans cesse exposée au bouleversement et aux révoltes, qu'engendrent l'humiliation, la misère et le désespoir.

M.

(1) *Voir* l'article sur l'affranchissement des blancs.


Bibl. Jag.

N°47.

Entrepôt.



Raunheim

Imp. d'Aubert et Cie

SITUE SUR LA PETITE NEVA.

PIERRE III.

SA PRÉDILECTION POUR LE GRAND FRÉDÉRIC. — IL FAIT ENLEVER LES TABLEAUX DES SAINTS DANS LES ÉGLISES.—SES PROJETS CONTRE SA FEMME CATHERINE.—CONSPIRATION. — MEURTRE DE PIERRE.

(1762.)

Durant tout le règne d'Elisabeth, Pierre, son neveu, duc d'Holstein, fils de la princesse Anne, désigné pour héritier de la couronne, fut en butte à mille intrigues qui tendaient à l'éloigner du trône. Pour exciter contre lui l'indignation d'Elisabeth, on l'accusait de conspirer contre elle, et de vouloir l'empoisonner. On le représentait comme un ivrogne indolent, livré aux débauches, qui ne serait pas capable de maintenir la dignité de la couronne, et encore moins d'en supporter le fardeau. Les véritables griefs consistaient dans son attachement sans bornes pour le roi de Prusse, sa prédilection pour le luthéranisme, et ses mauvais procédés pour sa femme Catherine qui ne manquait ni d'amans, ni de partisans. Aussi, quand il arriva au trône, l'on s'attendait généralement à ce que les premiers actes de son règne seraient marqués par la vengeance; ils furent, au contraire, signalés par la clémence. Les exilés de Sibérie furent rappelés; l'infâme tribunal, connu sous le nom de chancellerie secrète, fondé par Pierre-le-Grand, fut aboli; un ukase rendit à la noblesse la liberté de choisir ses emplois, et de les quitter quand cela lui conviendrait.

Toutefois, ces commencemens d'un règne modéré ne suffirent pas pour attacher la nation à Pierre, car il commit en même temps de grandes fautes, qui amenèrent sa perte. Voyant que le peuple Russe poussait à l'extrême la superstition des images, il donna ordre d'enlever des églises les portraits des saints, et il exila l'archevêque de Nowgorod qui voulut s'y opposer : il oubliait que ce n'est point par la violence que l'on fait reconnaître une erreur au peuple. Admirateur aveugle de Frédéric, il habilla et exerça ses soldats à la Prussienne; se vengeant des infidélités de sa femme par une conduite également scandaleuse, il ne craignit pas d'humilier l'impératrice en public, en lui préférant ouvertement ses maîtresses. De la sorte, il irrita contre lui le clergé, l'armée, et une femme jeune, belle, ambitieuse, qui ne pouvait lui pardonner ses insultes, et qui d'ailleurs, à la veille de devenir elle-même victime, n'avait que le choix de succomber, ou de conspirer, jeter Pierre à bas du trône, et régner à sa place. Flattant ceux que Pierre mécontentait, entourée d'amans entreprenans et ambitieux, qui ne connaissaient point les faveurs dont les comblait Catherine les uns les autres, et qui espéraient chacun devenir premier ministre, elle parvint à former une conjuration qui se termina par le meurtre de Pierre et le couronnement de Catherine. Il est curieux d'observer que jusqu'à Pierre-le-Grand, les femmes, en Russie, étaient esclaves de leur époux, et vivaient retirée dans leur maison, sans qu'il leur fût permis d'en sortir. A peine, par la volonté de Pierre-le-Grand, furent-elles appelées à faire partie de la société, qu'elles commencèrent à jouer un rôle, à influer sur les affaires, à régner et à gouverner.

CATHERINE II.

MÉCONTENTEMENT GÉNÉRAL. — MASSACRE D'IWAN. — PARTAGE ET ANÉANTISSEMENT DE LA POLOGNE. — ENLÈVEMENT, EMPRISONNEMENT ET MORT DE LA FILLE NATURELLE D'ÉLISABETH.—GUERRE CONTRE LA TURQUIE. —RÉVOLTE DE PUGATCHEW.—CONQUÈTE

DE LA CRIMÉE. — LES AMANS DE CATHERINE; SES DÉPENSES. — ÉTAT DE LA RUSSIE SOUS SON RÈGNE. — SA MORT.

(1762-1796.)

Un succès complet couronna les projets hardis de Catherine; Pierre fut immolé; l'autorité absolue sur un vaste empire devint le partage de la femme qui la veille était au moment d'être répudiée et emprisonnée; mais le lendemain du triomphe, celle qui n'avait compté que des partisans, se vit entourée de conspirateurs. Les amans qui l'avaient aidée à renverser Pierre, après s'être tout promis de ses faveurs constantes, s'aperçurent bientôt qu'ils avaient été le jouet d'une femme habile et voluptueuse, qui, pour le moment, concentrait ses affections sur Gregoire Orloff, petit-fils d'un strelitz échappé à la hache de Pierre-le-Grand. La princesse Dachkof qui avait beaucoup influé, par ses intrigues et sa beauté, à l'élévation de Catherine, et avait même poussé le dévouement jusqu'à se donner à Panin, qu'elle n'aimait pas, pour l'entraîner dans la conspiration, ne put obtenir le grade de *colonel de la garde,* qu'elle ambitionnait comme récompense à ses services. Le clergé, qui avait espéré regagner son autorité et ses biens confisqués, se vit trompé dans son espoir. Le mécontentement fut général; des complots se formèrent, on prononçait en silence le nom d'Iwan, ce jeune prince enfant, qu'Elisabeth et Lestocq avaient détrôné, et qui, depuis le berceau, gémissait renfermé dans la prison de *Schlusselbourg;* les yeux se tournaient vers le grand-duc Paul, fils de Catherine, haï de sa mère à cause de sa popularité; une rumeur sourde rappelait qu'une fille d'Elisabeth existait en Italie. Enfin, un kosak hardi, plein du souvenir du faux Dimitri, prenant pour exemple le rebelle Stenko, se dit Pierre lui-même, échappé comme par miracle aux assassins. Il fait appel au désespoir des esclaves, et, à la tête d'une armée de kosaks et de serfs révoltés, il apparaît à Catherine, et lui redemande le sceptre pour lui, la liberté pour les masses opprimées.

Il fallait réunir toute la hardiesse du crime à l'adresse d'une femme belle et insinuante, pour surmonter tant de périls, se débarrasser des prétendans, étouffer ou punir les complots, captiver de nouveaux amans ou de nouveaux partisans; il fallait surtout le génie de Catherine pour donner à son règne un cachet de grandeur, et attirer les louanges des premiers écrivains du dix-huitième siècle, tandis qu'elle se souilla des crimes les plus atroces au milieu de honteuses voluptés, qu'elle fut assassin de son mari, qu'elle ordonna la mort d'Iwan, qu'elle fit périr dans une horrible captivité la fille d'Elisabeth, et qu'enfin elle raya de la liste des nations, la Pologne démembrée et subjuguée.

Catherine ne se contenta pas de punir les conspirateurs qui prétendaient lui ravir sa couronne, elle résolut encore de se débarrasser des infortunés dont les noms pouvaient servir de drapeau à ses adversaires. Iwan, qui n'avait d'autre ambition que de respirer de temps en temps un peu d'air derrière son cachot, fut sa première victime; la garde qui veillait autour de lui, reçut l'ordre de le tuer si l'on tentait sa délivrance; et, en même temps, on ferma les yeux expressément sur une conspiration qui avait pour but de lui rendre la liberté. On laissa agir un certain Mirowitch, réellement attaché à ce prince, et qui sut, moitié par ruse, moitié par force, se rendre maître de la prison; mais lorsqu'il pénétra dans le cachot, au lieu d'Iwan, il ne trouva que son cadavre. Trop tard il reconnut qu'il avait été dupe et instrument d'une froide politique; il porta avec calme sa tête sur l'échafaud (1).

Affermie sur son trône par ce nouveau meurtre, Catherine tourna ses regards vers la Pologne. *Cette nation est à moi,* se dit-elle. Qui osera la lui disputer? Est-ce la Suède écrasée par Pierre? Est-ce la Prusse dont la capitale s'est trouvée un moment au pouvoir d'Elisabeth? Est-ce la Turquie, enfin, affaiblie par les guerres continuelles qu'elle a soutenues

(1) Castera.

contre la chrétientée coalisée? Catherine prononce l'arrêt fatal, et ses armées disciplinées depuis les guerres de Suède, pénètrent aux bords de la Vistule pour placer Poniatowski, son amant, sur le trône électif de Pologne. Si, dès cette époque, Catherine avait agi avec une insolente franchise, en disant : *je veux ce pays,* nous pensons qu'elle eût réussi dans ses projets; telle était déjà la prépondérance de la Russie, tel l'état déplorable de la Pologne. Mais Catherine voulut tuer la Pologne avec art, en profitant de toutes les fautes de ses voisins, en tâchant même de donner à cet assassinat une apparence de justice.

Depuis la mort du grand Etienne Batory, la Pologne, jouet d'une noblesse ambitieuse, et d'un clergé ignorant, marchait à grands pas vers sa décadence. Les nobles, qui voyaient la nation toute en eux, et prenaient la licence pour la liberté, poussaient le fanatisme de l'égalité, jusqu'à accorder *le veto* à chaque noble. Il fallait un accord unanime pour qu'une résolution pût être adoptée par la diète ; une seule voix suffisait pour rompre les délibérations, et rendre nulles les décisions les plus importantes. Le clergé contribua beaucoup à affaiblir l'autorité des rois. Ayant un grand empire sur l'esprit de la noblesse, il parvint à s'arroger un grand nombre de prérogatives, et même plaça des jésuites sur le trône, qui opprimèrent les croyances dissidentes. Leur impolitique intolérance poussa à la révolte les braves kosaks, en même temps qu'elle indigna les habitans des villes, qui se composaient pour la plupart de protestans, de grecs et d'israélites. Sur vingt millions d'habitans, il n'y avait que huit millions de catholiques orthodoxes; le reste, composant douze millions, ne reconnaissaient pas l'autorité spirituelle du pape. Ainsi, tandis que le pouvoir, en Russie, s'était concentré dans le despotisme du souverain, en Pologne, il dégénérait en une anarchie que pouvait provoquer *le veto* du premier noble ignorant ou vendu; tandis que le tsar schismatique réunissait dans sa personne le pouvoir civil et religieux, en Pologne, l'autorité d'un évêque de Rome influait sur les affaires de l'état, en exigeant ordinairement le sacrifice des intérêts du pays à ceux de l'église. C'est pourquoi la Pologne qui, sous Etienne Batory, faisait trembler le trône du cruel Iwan, déchirée aujourd'hui par les discordes intestines, par l'oppression des nobles et des évêques, offrait une proie facile aux tsars, qui s'étaient servi de ses forces pour affaiblir la Suède et dompter la Turquie, se réservant de l'écraser quand les deux dernières ne pourraient plus arrêter leurs projets nationicides.

Ce n'est pas tout, cette noblesse arrogante, fière de ses privilèges, ce clergé orthodoxe conduisant les masses contre les infidèles, se croyaient serviteurs zélés de Dieu, nonobstant qu'ils se permissent les crimes les plus atroces, et qu'ils écrasassent les malheureux serfs par des dîmes et des corvées. Cette anarchie des pouvoirs, cette oppression civile, tous les maux qui pèsent sur la Pologne, Catherine sait en profiter. Elle se fait un parti dans la diète, en achetant quelques voix vénales; elle prend sous sa protection les dissidens opprimés, elle excite les serfs contre les nobles. La guerre civile s'allume, les frères combattent contre les frères, et au milieu de ces discordes, soigneusement attisées par l'étranger, le chef qui gouverne, c'est un amant de Catherine, qu'elle a fait roi pour lui arracher son royaume. Poniatowski, aveuglé, séduit, l'aime toujours, tandis qu'elle, tsarine avant tout, et d'ailleurs l'ayant déjà oublié dans les bras d'autres amans, ne lui témoigne un intérêt trompeur que pour l'entraîner à sa perte, de telle sorte que Poniatowski, dupe, amant trompé, roi trahi, devient lui-même agent de la tsarine et bourreau de la Pologne.

Les dissidens, après avoir exposé leurs droits, leurs griefs, leur nombre, s'adressent d'abord aux catholiques Polonais.

« Nous déclarons devant le juge des juges, disent-ils, témoin de notre douleur, de notre innocence et de la pureté de nos cœurs, que nous n'avons aucun interêt *d'agir au détriment de la religion catholique, mais que nous la respectons,* et comme preuve de notre fidé-

lité, de notre amour *pour la patrie*, *nous sommes prêts à sacrifier nos biens et notre sang pour le soutien de la liberté générale* (1). »

Que demandaient donc les dissidens? Le respect pour leurs croyances, les mêmes droits dont ils avaient joui sous le règne d'Etienne Batory. Mais les évêques, aussi exclusifs qu'ignorans, aussi dévoués à Rome qu'insoucians des dangers qui menaçaient la Pologne, usèrent de toute leur influence pour repousser les justes plaintes des dissidens opprimés. L'évêque de Cracovie, que les écrivains de la noblesse appellent *patriote* (2), les combattit, rappelant au roi que son devoir était de défendre et maintenir *la religion catholique*, et mit opposition à tout arrangement entre les Polonais catholiques et les Polonais d'autres croyances. Si, en ce moment critique, les prêtres au lieu d'obéir au pape, qui avait ordonné *de sacrifier plutôt la Pologne que de s'arranger avec les dissidens,* avaient agi à la fois en patriotes et en chrétiens, s'ils avaient ouvert leurs bras à leurs frères, dissidens de croyances, mais enfans de la même patrie, les intrigues de la Russie eussent échoué, et la Pologne vivrait encore; mais le fanatisme de l'évêque de Cracovie servit merveilleusement les desseins de la Russie. Ceux qui offraient de combattre pour le gouvernement tolérant, ne pouvant obtenir justice, s'unirent aux Russes qui leur offraient protection. Loin de nous d'approuver les dissidens qui luttèrent contre les catholiques en se rangeant du côté des armes étrangères, mais que la honte en retombe principalement sur les prêtres, instrument du pape, qui, par leur fanatisme et leur stupidité perdirent la Pologne.

Ici s'explique la chute de la patrie de Boleslas; si une nation de vingt millions d'habitans, riche de souvenirs historiques, a pu succomber, c'est qu'elle fut vaincue par elle-même, par les divisions intestines, l'oppression et l'intolérance.

Dans cette lutte, où la patrie, la religion et la liberté étaient mises en question, il se forma plusieurs confédérations patriotiques, qui brillèrent par une héroïque défense, mais qui échouèrent toutes, car toutes prirent pour devise la religion catholique : tandis qu'il n'y avait de salut pour la Pologne que dans une guerre nationale, où tous les habitans devaient être appelés au nom de la patrie commune, au nom d'une liberté générale (3). Et le roi, que faisait-il pendant que se décidait le sort du peuple qui lui était confié? Flottant, indécis, tantôt il était pour les dissidens, tantôt pour les catholiques, et toujours suivait le parti que lui indiquait Catherine.

La Prusse agissait de concert avec la Russie, et l'Autriche résolut de profiter au moins d'une spoliation qu'elle ne pouvait empêcher. Sous prétexte de former un cordon sanitaire, les armées Prussiennes et Autrichiennes occupèrent les provinces polonaises, qui devaient leur écheoir; cela arriva en 1769, et quatre années plus tard, le premier partage de la Pologne fut consommé. Dix milles carrés, et huit millions d'habitans furent laissés à la Pologne, les plus belles parties de son territoire, formant trois mille neuf cent vingt-cinq milles carrés, devinrent la proie de ses voisins spoliateurs.

L'Europe resta indifférente à cet acte inouï dans l'histoire. La seule Turquie, tant de fois attaquée et vaincue par la Pologne, oublia ses anciens griefs, et ne considérant que le danger où la plaçait elle-même l'agrandissement du colosse, elle était prête à s'unir aux catholiques Polonais pour combattre ensemble la Russie; elle déclara la guerre à Catherine. Dans cette conjoncture, il eût été à désirer que la Pologne pût se relever pour combattre à côté de la Turquie, et reprendre, par la force des armes, ce qu'elle avait perdu par l'anarchie. Mais, entourée des troupes des trois puissances, épuisée par la guerre civile et la guerre

(1) Manifeste des dissidens Polonais.

(2) Lisez *Le règne de Stanislas-Auguste*, par M. Lelewel; *Histoire du Christianisme*, par M. de Potter, tome VIII.

(3) Lisez *l'Histoire de Pologne*, par Jean Czynski. — Sous presse. — Hivert, éditeur.

extérieure, la Pologne ne put saisir cette occasion de délivrance. Du moins, elle se réorganisa intérieurement; elle reprit des forces, et tâcha de profiter des fautes passées pour se préparer un meilleur avenir; ce fut pendant ce repos forcé, qu'il s'opéra une révolution en Pologne, et que la forme du gouvernement fut changée sans qu'il y eut une goutte de sang répandu. Une monarchie libérale remplaça une aristocratie anarchique; le veto fut aboli; la liberté des cultes établie; la bourgeoisie prit place à la diète à côté de la noblesse; malheureusement on oublia le sort des serfs infortunés. Le 3 mai 1791, où l'on proclama la nouvelle charte, fut une véritable fête nationale, car si tous les intérêts n'étaient pas satisfaits, on pouvait du moins espérer qu'avec le temps toute injustice serait effacée.

La Russie laissa en paix la Pologne tant qu'elle poursuivit par terre et par mer une guerre opiniâtre contre les Turcs, qui dura plusieurs années, et qui, après des chances variées, se termina par des victoires décisives de la Russie, et une paix dont Catherine imposa les conditions au brave et infortuné Sultan Abdoul Achmet. La Russie obtint la navigation libre sur la Méditerranée et la Mer Noire, le libre passage des Dardannelles, l'indépendance de la Crimée, et enfin la possession d'Azof et de Taganrok.

A peine Catherine eut conclu la paix avec la Porte Ottomane qu'elle résolut d'achever la victime qu'elle avait déjà à moitié immolée. Lors du premier partage, elle avait paru prendre les dissidens sous sa protection; ce prétexte n'existait plus. Elle, qui règne d'un pouvoir absolu, se prend d'un feint regret pour la forme républicaine que la Pologne possédait dans son anarchie, elle ne veut pas qu'elle soit une monarchie, et prétend qu'elle retourne à ses anciens usages, à son veto et aux désordres qu'il engendre. Elle proteste contre la charte du 3 mai, et il y eut des nobles assez stupides pour croire au républicanisme de Catherine, et se former en confédération. Jusqu'à présent, nous nous sommes montrés indulgents pour le roi polonais; que pouvait-il au milieu de l'anarchie et à la merci du veto? Mais depuis, lorsque par la volonté nationale, sa dynastie fut affermie, et que son autorité eut grandi, il pouvait lutter, et il était de son devoir, de son honneur, de maintenir la charte qu'il avait jurée.

Il eut la lâcheté de la fouler aux pieds, d'accéder à toutes les demandes de Catherine, et d'entrer dans la confédération qui combattait pour le maintien du *veto*. L'armée russe trouva le pays divisé par les factions; de glorieux faits d'armes illustrèrent l'armée polonaise, mais que pouvait la nation trahie par son roi, et déchirée par les discordes intestines? Elle succomba, occupée par les armées russes et prussiennes. Le second partage auquel l'Autriche ne prit aucune part, fut consommé en 1793. Chose singulière, tandis que la France armait contre elle l'Europe, parce qu'elle remplaçait en son sein la vieille monarchie par une république, la Pologne était écrasée sous le prétexte qu'elle voulait changer sa vieille république en monarchie. Après le second partage, il ne resta à la Pologne que 4,861 mille carrés, et 3,153,629 habitans.

Poniatowski, qui ne voulait que régner, aurait été satisfait d'un tel royaume. Mais le peuple avait le cœur brisé, n'oubliait ni sa vieille gloire, ni son antique indépendance, gémissait sur le sort des provinces réunies forcément à la Russie et à la Prusse, et n'attendait que le moment favorable et un chef habile, pour se soulever, délivrer ses frères, et reconstituer une Pologne indépendante. Il était réservé à Kosciuszko, citoyen intègre, brave capitaine, et doué de talens supérieurs, qui s'était déjà distingué dans les guerres contre la Russie, et dans les campagnes d'Amérique, de donner le signal de la délivrance, et de réunir autour de lui les patriotes, composant presque la nation entière. S'il eût chassé le roi qui paralysait ses efforts, et avait poussé l'infamie jusqu'à dénoncer à l'ambassadeur russe l'arrivée d'un général patriote à Varsovie, s'il avait forcé la noblesse à rendre justice aux serfs infortunés, il aurait sauvé la Pologne. Ses efforts furent stériles, mais, du moins, ce fut une lutte glorieuse, et la patrie de Kopernik se vit illustrée par les

efforts d'un héros pour la liberté et l'indépendance. La Pologne une troisième fois succomba, en 1796; elle fut rayée de la liste des nations européennes, au moment où elle était le plus digne d'exister, au moment où elle avait vaincu l'anarchie par un gouvernement régulier, qu'elle adoptait toutes les croyances, et que les serfs infortunés étaient à la veille d'être affranchis de leur joug ignominieux.

La guerre contre la Turquie durait encore, lorsque le mécontentement du clergé enfanta une révolte qui, sur les ruines du trône de Catherine, devait exterminer la noblesse, et affranchir les esclaves russes. Catherine, comme on l'a vu, quand elle conspira contre son époux, avait promis aux prêtres de restituer leurs biens confisqués; mais une fois assise sur le trône, elle se garda bien de tenir sa promesse. Le clergé résolut de se venger, en fomentant des troubles et excitant une révolte. Il répandit sourdement le bruit que l'empereur Pierre III, avait échappé, comme par miracle, à ses assassins. Le souvenir des faux Dimitri et de Stenko, s'était conservé au bord du Wolga, du Don, du Jaïk. Il ne manqua pas d'hommes entreprenans, d'esclaves, de kosaks, qui, encouragés par cette rumeur, essayèrent de se frayer une route au trône, en prenant le rôle de Pierre III. A Woronetz, dans le village de Kopenka, sur les frontières de la Crimée, dans le pays de Montenero, dans le gouvernement d'Oufa, à Irkoutsk, cinq hommes hardis, à des époques différentes, parèrent leur front de la couronne impériale, et tentèrent d'arracher son sceptre ensanglanté à la tsarine. Mais ils ne réussirent pas à se faire un parti, tous périrent avant d'être parvenus à lever une armée. Enfin, parut un homme plus adroit qui sachant profiter des fautes de Catherine, se créa une armée formidable composée d'esclaves et de mécontens, et tint long-temps en suspens le trône et la vie de la tsarine. C'était Émilian Pugatchew, fils d'un kosak. Poursuivi comme déserteur de l'armée, et emprisonné, il s'évada à l'aide du clergé qui lui offrit de l'or et sa protection pour faire le personnage de Pierre III. Arrivé sur les bords du Jaïk où les kosaks se voyaient forcés à raser leurs barbes, et à courber leurs fronts devant les lieutenans envoyés de Saint-Pétersbourg, il profita de leur mécontentement, et se montrant à eux en habit de prêtre, une couronne et un glaive à la main, en se disant Pierre III, il les excita à la révolte au nom de la religion et des serfs opprimés. Il se vit bientôt entouré par des armées de Kosaks, de baskirs, de tatars, d'esclaves, qui quittaient leurs tyrans, pour se ranger autour du monarque libérateur, que Dieu avait sauvé pour délivrer la Russie du joug de l'impératrice. Les villes se rendent, les villages sont brûlés, les nobles sont massacrés et torturés, les troupes envoyées contre les rebelles sont battues. La tsarine effrayée, rappelle de la Turquie une partie de ses armées, en confie le commandement à ses meilleurs généraux, et fait appel aux nobles, pour qu'ils concourent à la défense de leur vie et de leurs propriétés. De son côté, le chef des insurgés, fait battre monnaie; une face portait pour inscription: *Pierre III, empereur de toutes les Russies;* au revers, on lisait: *Redivivus et ultor.* Il répand des proclamations où il appelle les serfs à la liberté, leur promettant d'exterminer les maîtres cruels qui vivent de leur sang et de leur sueur. Il ne manquait point de capitaines expérimentés; les exilés de Sibérie et les Polonais délivrés des cachots, venaient en foule se ranger autour de Pugatchew. Il fut vainqueur, à plusieurs reprises, des armées russes; mais, en dernier lieu, il succomba pour n'avoir pas su profiter de ses victoires. Tant qu'il fallut lutter contre des ennemis nombreux et puissans, il montra un grand génie; mais aussitôt qu'il se vit à la tête d'une armée triomphante, enivré de ses succès, il commit une foule de fautes. En ôtant l'habit de prêtre qu'il avait revêtu, et devenant l'époux d'une courtisane, il détruisit le prestige qui l'environnait; Moskou était à lui, si, au lieu de s'amuser à célébrer ses noces, il eût marché contre cette ville où l'attendaient cent cinquante mille esclaves. Pugatchew devint victime d'une trahison qui le livra à la tsarine; il fut promené dans une cage de fer, et devait avoir les deux mains et les deux pieds

coupés, et être ensuite écartelé vif. Grâce au bourreau plus humain que ses juges, il ne subit pas cette peine atroce. Il eut la tête tranchée, et ce ne fut qu'après sa mort, que son corps fut mis en quartiers. Mais le bourreau, pour n'avoir pas exécuté les tortures prescrites, fut knouté, eut la langue coupée, et fut envoyé en Sibérie.

Catherine, dans l'effroi que lui inspira Pugatchew, put se convaincre combien est chancelant un trône despotique qui n'a de base que l'usurpation, d'appui que la force. Ayant appris qu'il existait en Italie une jeune orpheline qu'on disait fille naturelle d'Élisabeth, elle vit en elle une prétendante, un nouveau drapeau à la révolte. Il lui suffit de savoir que Radziwil, prince Polonais, était son protecteur, pour la condamner, et l'immoler. Alexis Orloff quitte Saint-Pétersbourg, et se rend en Italie, où feignant d'être victime de Catherine, il joue le rôle d'un proscrit, et tâche de pénétrer auprès de la jeune fille qu'on dit du sang impérial. Il parvient à lui inspirer de l'amour, excite son ambition, et lui promet la couronne, si elle consent à partir avec lui. Comment la naïve jeune fille eût-elle résisté aux séductions d'un courtisan consommé, qui lui jure un amour éternel, et lui promet un trône ? Elle lui donne sa foi, et se résoud à partir; au moment où elle monte sur le vaisseau, un rire satanique de l'infâme, l'avertit de la trahison, et il la fait enchaîner pour la livrer à Catherine. La malheureuse succomba dans un cachot de Saint-Pétersbourg, après plusieurs années d'une affreuse captivité.

Le règne de Catherine fut ainsi souillé de crimes politiques, mais les gémissemens de ses victimes furent étouffés par les cris de victoire et par les applaudissemens des philosophes qui, se laissant les premiers éblouir par une fausse grandeur, masquèrent la vérité du règne de Catherine, et n'en signalèrent, de leur plume vénale, que les faits brillans, reconnaissant ainsi, par la flatterie, l'honneur qu'elle leur faisait de les appeler ses amis.

La Crimée fut conquise avec facilité, et sous le nom de *la Tauride* reconnut le joug de la tsarine. Le Kuban, sous le nom du *Caucase,* ne put résister aux armées esclaves de la Russie; tout ce qui respirait la liberté, tout ce qui nourrissait des souvenirs historiques, fut anéanti. La rivière Jaïk, et les montagnes de ce nom, prirent le nom d'Oural, pour qu'on oubliât que c'est de là que vinrent les kosaks-tsars. La setche des Zaporogues, aux bords du Borysthène, cette cité célèbre des vaillans Kosaks, qui ne connaissaient ni maîtres, ni esclaves, et faisaient trembler Constantinople, fut rasée; et les habitans furent moitié exterminés, moitié transplantés sur les bords de la mer Noire. Enfin, quatre cent mille Kalmouks, ne pouvant supporter la barbarie des lieutenans de Catherine, quittèrent le pays, et préférèrent se réfugier en Chine ou périr dans les déserts, plutôt que de vivre à la merci de seigneurs aussi arrogans qu'ignorans et féroces.

Qu'est-ce donc qui fait briller le règne de Catherine d'un tel éclat, que nonobstant tant de crimes, de ruines et de victimes, on admire son génie, et on la cite comme une des femmes les plus remarquables qui aient occupé le trône. Sans doute, il faut attribuer à la barbarie dans laquelle était plongé son peuple, une foule d'abus qui ternirent son règne. La chute de la Pologne fut en quelque sorte palliée, aux yeux de l'Europe, par les guerres glorieuses contre la Turquie; à chaque bataille gagnée, on applaudissait au triomphe de la chrétienté sur l'Islamisme, comme si l'on pouvait prendre le progrès d'un despotisme dévastateur, pour le progrès de la morale du Christ. Toutefois, Catherine posséda des titres plus réels à l'illustration; douée de talens supérieurs, et désirant polir ses peuples, elle créa des établissemens scientifiques, industriels et philanthropiques (1), améliora l'administration générale du pays, récompensa des savans, et surtout n'épargna ni cajoleries ni présens, pour s'attacher les premiers écrivains de l'époque. On sait que Voltaire et Diderot furent au nombre de ses aveugles admirateurs. Toutefois, cette impératrice puissante, qui

(1) Voyez les articles de Mme Galli de Gamond, *Hôpital des enfans-trouvés; Maison d'éducation pour les jeunes demoiselles.*

sut anéantir la Pologne, affaiblir la Turquie, et conquérir la Crimée, fut loin de trouver le bonheur. Toujours menacée de révoltes, et de conspirations, elle se défiait de son propre fils, qu'elle n'aimait pas, et qu'elle éloignait des affaires. Changeant fréquemment d'amans, aussi inconstante que passionnée, tandis qu'en apparence elle était toute-puissante, au fond elle restait à la merci des soldats qu'elle élevait aux premières dignités, qui en public se prosternaient devant elle, et dans l'intimité lui parlaient avec insolence, et l'outrageaient quelquefois jusqu'à la frapper. Il arrivait à Grégoire Orloff de lui dire que puisqu'il lui avait donné la couronne, il saurait bien la lui ravir; Potemkin la força de l'épouser en secret. Enfin, cette femme colossale, après avoir épouvanté le monde par le triomphe de ses armées barbares, qui, dans l'ivresse de la victoire, égorgeaient femmes et enfans (1), après avoir dépensé 92,820,000 roubles, environ cinq cent millions de livres tournois, pour récompenser ses amans, mourut, ayant reculé les limites de la Russie, laissant une partie de l'aristocratie Russe plus civilisée, le pays mieux administré, mais le peuple toujours également esclave, barbare et malheureux (3). J. C.

CÉRÉMONIES RELIGIEUSES.

DIMANCHE DES RAMEAUX.

Avant Pierre-le-Grand, les patriarches jouissaient d'une immense autorité. Les tsars les respectaient, ne craignaient pas de leur rendre un hommage public. Voici une cérémonie qui fut en usage même sous le règne d'Ivan-le-Terrible.

« Le dimanche des Rameaux, avant la messe, toute la population de Moskou se rassemblait au Kremlin. On apportait de l'église de l'Assomption un grand arbre auquel différens fruits étaient suspendus; par exemple, des pommes, des raisins, des figues et des dattes; on le plaçait sur deux traîneaux et on le conduisait lentement. Cinq jeunes garçons en habits blancs se tenaient sous ses branches et chantaient des prières. Plusieurs autres jeunes gens, portant des cierges allumés et une énorme lanterne, suivaient les traîneaux. Venaient ensuite deux grandes bannières, six encensoirs et six images; puis les prêtres, au nombre de plus de cent, en habits sacerdotaux magnifiques et garnis de perles; les boïards et les dignitaires; enfin, le tsar et le métropolitain, celui-ci monté sur un âne couvert d'un tissu blanc : de sa main gauche il tenait sur ses genoux un Évangile relié en or, et de la droite il donnait la bénédiction au peuple; un boïar conduisait la monture *dont le tsar touchait la longue bride d'une main,* portant dans l'autre *un rameau.* On étendait des draps sur le chemin du métropolitain, et la marche était fermée par des boïars, des dignitaires suivis d'une foule innombrable. Après avoir fait le tour des principales églises du Kremlin, la procession retournait au temple de l'Assomption, où le métropolitain officiait lui-même. Ensuite il donnait à dîner au tsar et aux grands. »

Cette cérémonie, où le patriarche occupait la première place, et où le tsar conduisait la bride de son âne, avait pour objet de rappeler l'entrée du Christ dans Jérusalem. — Depuis que le patriarchat est aboli, et le clergé mis sous l'autorité de l'empereur, cette solennité est oubliée. M.

(1) Souvarof, *Massacres de Praga.*

(2) Castera.

(3) Lisez l'article *Esclaves en Russie.*



St Petersbourg.



Raunheim

Imp d'Aubert & Cie

Hotel de Ville.

PAUL, FILS DE PIERRE III.

MÉLANGE DE BELLES ACTIONS ET D'ACTES FÉROCES ET RIDICULES. — SA TYRANNIE. — GUERRE CONTRE LA FRANCE. — LA GÉORGIE INCORPORÉE A LA RUSSIE. — HOSTILITÉS CONTRE L'ANGLETERRE. — MEURTRE DE PAUL.

(1796 — 1801.)

L'éloignement dans lequel Catherine avait maintenu son fils unique des affaires, porta ses tristes fruits lorsqu'il monta au trône. Paul, toujours contrarié dans ses goûts, dans ses penchans, était devenu sombre, méfiant, soupçonneux; né avec des sentimens généreux, il pencha à la tyrannie, offrant pendant son court règne un singulier mélange de belles actions, d'une administration sage, et d'actes féroces et ridicules. A peine monté sur le trône, il donna la liberté à plusieurs polonais, et ouvrit le cachot à Kosciuszko. Il publia un ukase qui avait pour but de rendre moins pénible la position des esclaves, en diminuant l'impôt qu'ils payaient en nature. Il permit à tout individu de lui adresser directement ses plaintes ou ses demandes. Il établit une maison d'éducation pour les enfans des militaires; enfin, le jour même de son couronnement, il déposa solennellement sur l'autel de la cathédrale, en présence des grands de l'empire, une loi qui fixait irrévocablement l'ordre de succession de la couronne. Depuis ce moment, l'empire russe cessa d'être regardé comme la propriété du monarque régnant; un ordre de succession fut établi qui excluait les femmes, et imposait au souverain d'indiquer de son vivant le prince héritier de la couronne, selon le droit de naissance.

Ce fut le beau côté du régne de Paul; mais en même temps il reconstitua la chancellerie secrète, indisposa l'armée en la forçant à revêtir l'uniforme prussien, immola à ses soupçons des familles entières. Sa tyrannie se manifestait surtout dans les petites choses; il fallait que toute personne s'arrêta et se prosterna sur son passage; si l'on était en voiture, on devait en descendre; si l'on avait le malheur de manquer à cette loi, soit qu'on n'eût pas vu l'empereur ou qu'on ne l'eût pas reconnu, l'on était sur-le-champ sévèrement puni, même si le coupable était une femme.

Quant à la politique extérieure, deux événemens importans marquèrent le règne de Paul. Le premier fut le secours qu'il donna aux puissances coalisées contre la France républicaine; et le second, l'accroissement de l'empire russe par l'occupation de la Géorgie. Catherine, peu de temps avant sa mort, avait fait un traité avec l'Angleterre contre la France. Paul refusa de le ratifier, préférant pacifier l'Europe par son influence, que de prendre part à une guerre éloignée qui n'offrait aucun profit à la Russie. Ce fut plus tard, entraîné par les insinuations des puissances coalisées, qu'il envoya en Italie Souvarof, qui remporta plusieurs victoires sur les généraux Moreau et Macdonald.

Presqu'au même moment, le tsar George, souverain de la Géorgie, se vit menacé par le khan Méhémet qui, après s'être emparé de ses états, voulait usurper son trône. L'infortuné prince demande secours à la Russie; celle-ci le prend sous sa protection, occupe la Géorgie, expulse le khan Méhémet.

Mais on connaît trop la politique des tsars pour penser que la Russie rendit gratuitement ce service à George; le tsar de Moskou resta seul maître de ses vastes et riches contrées; le prince de Géorgie se reconnut sujet de la Russie, et céda ses droits à l'empereur Paul par un acte daté du 18 janvier 1801.

Paul ne tarda pas à s'apercevoir qu'une guerre contre la France était onéreuse pour ses états; d'ailleurs, frappé du génie de Napoléon, il ne voulut pas lui rester davantage

ennemi, et se prépara à une lutte contre l'Angleterre. Les comptoirs des banquiers, et les magasins des négocians anglais furent fermés, et on mit l'embargo sur leurs bâtimens de commerce.

L'Angleterre, extrêmement sensible à tout ce qui touche ses intérêts matériels, résolut de venger cet outrage, et envoya une flotte sur la mer Baltique.

Les hostilités allaient commencer, quand le meurtre de Paul changea la politique de la Russie, et ses rapports avec le cabinet de Lonedrs. L'histoire n'a pu encore éclairer les circonstances de sa fin tragique.

Faut-il attribuer sa mort au mécontentement des seigneurs russes, à l'intrigue anglaise, ou bien à ces deux causes réunies? Ce qui est certain, c'est que peu de tems avant l'assassinat de Paul, les Anglais répandaient en foule des caricatures qui tournaient en ridicule le tsar et les réformes qu'il prétendait introduire; ce qui est encore positif, c'est que son fils Alexandre, en montant sur le trône, ne punit pas les meurtriers de son père, et accéda à toutes les exigences de l'Angleterre. Ce qui peut porter à croire que le cabinet de Londres ne vit pas d'un œil mécontent la conjuration qui priva de la vie Paul, pour donner sa couronne à Alexandre.

ALEXANDRE, FILS DE PAUL.

SON ÉDUCATION. — LE COLONEL LAHARPE, LE PRINCE CZARTORYSKI. — INFLUENCE DES ANGLAIS A SAINT-PÉTERSBOURG. — GUERRE CONTRE NAPOLÉON. — CONQUETE DE LA FINLANDE. — TRAITÉ DE VIENNE. — SOCIÉTÉS SECRÈTES — FAUTES D'ALEXANDRE. INFLUENCE DE LA FRANCE ET DE L'ALLEMAGNE SUR L'ARMÉE RUSSE.

(1801—1825.)

Nous avons déjà fait la remarque que l'influence des étrangers appelés à la cour de Saint-Pétersbourg fut plus pernicieuse que salutaire à la Russie. Si d'un côté, ils aidaient au développement intellectuel, industriel et commercial du pays, d'un autre côté, l'ambition les dévorait; ils prétendaient gouverner par les intrigues, et prêtaient leur appui au despotisme. Le colonel La Harpe fait une exception. Appelé par Catherine pour guider la jeunesse de son petit-fils Alexandre, il ne s'occupa que de l'emploi qui lui était confié, et mit toute son ambition à former un prince humain et juste. Ses efforts ne furent pas infructueux: Alexandre, doué d'un caractère doux et affable, écoutait avec intérêt les idées libérales de son maître, et gémissait sincèrement sur le déplorable état politique et social de l'empire qu'il devait gouverner un jour. Il se trouvait en même temps à la cour de Saint-Pétersbourg un Polonais extrêmement distingué par ses qualités personnelles, qui, de compagnon de la jeunesse d'Alexandre, devint son ami. L'influence du colonel La Harpe, réunie à celle du prince Czartoryski, fut telle sur le jeune Alexandre, qu'il voulait fuir de Saint-Pétersbourg pour aller passer sa vie dans un pays plus libre, plus heureux, soit en Suisse, soit en Amérique (1). Quel dommage qu'un prince aussi heureusement doué, n'ait pas eu plus de fermeté et d'énergie.

Appelé au trône teint du sang de son père, Alexandre, en cachant le meurtre à la nation, en proclamant que la mort de Paul était le résultat d'une apoplexie, et en laissant les assassins impunis, prouva que l'autocrate de Russie, tout puissant qu'il soit, est de fait à la merci des seigneurs qui l'entourent. C'est ainsi que, d'un côté, le caractère juste et humain du prince, de l'autre, la prépondérance d'une noblesse qui rampe pendant le

(1) Histoire de l'insurrection polonaise, par Mochnacki.

jour, mais la nuit assassine ses souverains, nous expliquent les contrastes du règne d'Alexandre et ses perpétuelles indécisions; son alliance avec la France au moment où il se propose de lui faire la guerre, ses promesses à Napoléon sitôt enfreintes, la charte donnée à la Pologne, violée le lendemain. On crut voir dans cette conduite de la ruse, de l'hypocrisie; peut-être n'était-ce que les tristes effets de l'influence cachée de l'aristocratie, qui travaillait sourdement à contrecarrer les impulsions généreuses de son maître, qu'elle accusait de *libéralisme et de philosophisme.*

Parmi les premiers actes du règne d'Alexandre, nous remarquons l'établissement du SÉNAT DIRIGEANT, qui devait constituer un corps intermédiaire entre le tsar et la noblesse, selon le plan que Panin proposa à Catherine après la mort de Pierre III. Alexandre, en instituant ce corps, faisait sacrifice d'une partie de sa souveraineté; mais, en même temps, espérait de mettre désormais le trône de la Russie à l'abri d'un coup de main du premier aventurier qui saurait s'emparer de la garde du château. Cette sage institution excita le mécontentement de la vieille noblesse, accoutumée à se prosterner devant le tsar, mais qui ne voulait reconnaître aucune autre autorité. Ce mécontentement fut bientôt étouffé par des préparatifs de guerre. Malgré le traité signé à Paris, où l'on promettait de continuer les relations amicales avec la France, on se préparait à une guerre contre cette puissance; il faut l'attribuer à l'influence de l'Angleterre qui, après la mort de Paul, devint toute puissante à Saint-Pétersbourg, et força, en quelque sorte, Alexandre à s'unir aux cabinets de Londres et de Vienne, pour lutter contre le nouveau maître de la France et de l'Italie. La bravoure des Français et les victoires consécutives de Napoléon surent briser cette alliance; la bataille d'Austerlitz, puis les victoires d'Eylau et de Friedland, écrasant les armées réunies de la Prusse et de la Russie, changèrent pour un moment Alexandre en allié de Napoléon. Dans une entrevue au bord du Niémen, le premier promit à l'empereur des Français une amitié et une alliance éternelles.

Napoléon ne se fiait que jusqu'à un certain point à ces promesses; mais au moins pour un moment il put respirer du côté du nord. Alexandre profita de cette sorte de trêve pour s'emparer de la Finlande appartenant à la Suède. Qu'est-ce qui pouvait expliquer cette invasion, cette nouvelle spoliation? Rien ne la justifie. Ici, nous pouvons nous convaincre combien est détestable le système d'une autocratie envahissante, quand on voit un prince aussi juste qu'Alexandre être poussé à jeter ses armés sur des populations qui ne lui ont fait aucune offense.

Le progrès des armes de Napoléon éleva la France au plus haut degré de puissance. Elle gouvernait déjà le continent; il ne lui manquait pour son complet triomphe que d'arracher à l'Angleterre sa suprématie maritime par un système qui devait ruiner son commerce. Celle-ci, menacée dans son existence, jalouse d'ailleurs de l'agrandissement de la France, réunit tous ses efforts pour faire d'Alexandre son instrument. Nonobstant les promesses d'une éternelle amitié, échangées au bord du Niémen, et renouvelées à Erfurt, Alexandre n'accéda pas au système continental. Une guerre devint inévitable, guerre triste dans ses résultats, qui se termina par la chute de Napoléon et le traité de Vienne.

Par suite de ce traité, le duché de Varsovie, sous le nom de royaume de Pologne, fut réunie à la Russie par une charte constitutionnelle. Pendant quelques années, l'Europe fut témoin du singulier spectacle d'un monarque à la fois autocrate à Moskou, et roi constitutionnel à Varsovie.

Il faut être juste; Alexandre, par son esprit libéral et son caractère affable, par la protection qu'il accordait aux sciences, par l'intérêt qu'il manifestait pour les infortunés paysans, eut une sorte de popularité, et acquit une foule de partisans. Toutefois, on ne pouvait compter sur la constance de ses vues; la fin de son gouvernament ne ressemblait en rien au commencement. Il devint soupçonneux, défiant, et intolérant. Il chassa les

Jésuites de ses états, supprima les loges maçonniques, et foula aux pieds la chartre octroyée à la Pologne par le traité de Vienne, en livrant ce malheureux pays à la merci de son frère le grand duc Constantin, dont les actes féroces et barbares poussaient au désespoir les habitans de la Vistule. Voilà ce qui arma les sociétés secrètes contre Alexandre, prince libéral au commencement de son règne, et depuis despote, auteur et président de la Sainte-Alliance.

Alexandre ne goûta pas le bonheur durant son règne. La vieille aristocratie s'éloignait de lui, l'accusant de libéralisme; la jeune Russie lui reprochait au contraire son despotisme, et brûlait du désir de réformer l'état politique du pays. Ainsi ce prince qui eût voulu satisfaire tous les besoins, et contenter tout les esprits, se vit entouré de mécontens et des sociétés secrètes, des *Chevaliers russes*, des *Fidèles enfans de la patrie,* et des *Slaves réunis*, dont nous avons donné le tableau et décrit les plans et le triste dénouement (1).

Selon le statut de Paul, Alexandre devait indiquer de son vivant l'héritier légitime de la couronne. Mais comme il n'avait pas d'enfant, et qu'il gardait l'espérance d'en avoir, il ne satisfit pas à cette grave disposition, et garda le secret sur la renonciation au trône du grand duc Constantin. Ce fut une faute. Lorsqu'Alexandre mourut subitement, deux partis se formèrent à Saint-Pétersbourg, dont l'un prêta serment au grand duc Constantin, l'autre à Nicolas. Circonstance dont les conjurés ne manquèrent pas de tirer parti au profit des principes qu'ils défendaient.

Alexandre mourut après avoir arrêté les triomphes de Napoléon, et sauvé l'Angleterre; mais ses armées, qui dans la lutte contre l'empire français, foulèrent le sol de l'Allemagne et de la France, retournèrent dans leur pays avec des besoins plus larges, des idées plus étendues.

Le peuple commence à sentir sa dignité. Il ne restera pas long-temps esclave,

NICOLAS Ier, FILS DE PAUL.

SON SYSTÈME ET SES RÉSULTATS.

Ce trône des tsars, où périssaient également de mort violente les princes cruels et ceux qui étaient doués pour faire le bonheur de leurs sujets, devait exciter plutôt la crainte que l'ambition; aussi, l'on conçoit qu'au moment de la mort d'Alexandre, les deux frères Constantin et Nicolas se renvoyèrent mutuellement cette couronne tant de fois teinte du sang de leurs prédécesseurs. Lorsqu'enfin Nicolas se décida à l'accepter, les russes libéraux, avides de changer l'état social et politique du pays, refusèrent de lui prêter serment et proclamèrent Constantin dans le but de semer la division. Saint-Pétersbourg, pendant vingt-quatre heures, fut partagé en deux camps; d'un côté se trouvaient la vieille aristocratie et les courtisans; de l'autre les chefs des sociétés secrètes avec leurs idées de réforme et de révolution. Après une lutte meurtrière, l'empereur Nicolas sortit vainqueur; la vieille aristocratie triompha : la vengeance fut son premier acte. Pestel, Ryleief, Bestuzew, Mourawief, Kachowski, furent condamnés à mort, et une foule de conjurés envoyés en Sibérie.

Le jeune empereur, sauvé par l'aristocratie se jeta dans ses bras ; vainqueur des conjurés, il devint l'esclave des seigneurs, tous les actes de son gouvernement en sont des preuves irrécusables. Alexandre, comme nous l'avons dit, avait pris sous sa protection les malheureux paysans, et voulait améliorer leur sort ; Nicolas les laissa entièrement à la

(1) Lisez l'article *Sociétés secrètes en Russie.*

merci des seigneurs; Alexandre ambitionnait le titre de pacificateur, d'un prince qui ne fait la guerre que par nécessité; Nicolas, dès le commencement de son règne, déclara une guerre injuste, d'abord à la Perse, puis à la Turquie. En un mot, il parut prendre à tâche de renouveler le système d'oppression et de conquêtes, qui base le pouvoir sur l'esclavage et la prospérité d'un pays sur de continuels envahissemens.

« *On a répandu le bruit,* dit l'empereur Nicolas dans un de ses premiers ukases (1), *et » les malveillans promulguent que nous avons intention d'affranchir les serfs : nous déclarons » solennellement que telle n'est pas notre pensée.* »

Par un autre ukase, il ôta aux serfs la faculté de se plaindre, e livrant au supplice tous ceux d'entre eux qui oseraient lui adresser des demandes.

Ainsi, tous les efforts généreux de Catherine, de Paul et d'Alexandre, pour rendre le sort des paysans plus supportable, furent anéantis par Nicolas qui, désireux de s'attacher la noblesse, lui sacrifia complètement cette classe malheureuse. Dans tous les actes de son règne on reconnaît l'influence de l'aristocratie; ce fut certes par son impulsion qu'il conduisit ses armées à Erivan et à Constantinople, et l'on ne peut douter que ce ne soit pour satisfaire à la haîne de la noblesse russe qu'il a pris à tâche de détruire jusqu'aux dernières traces de la nationalité polonaise.

Toutefois, cette aveugle soumission aux irs des seigneurs, assure-t-elle la sécurité du monarque et sa gloire? le trône est-il plus fermi, la Russie est-elle plus puissante, plus heureuse? Nous ne le croyons pas. Il est vrai que Nicolas est monté sur le trône dans des circonstances difficiles; mais une fois vainqueur, il aurait pu profiter des dispositions des esprits, et des lumières qu'avaient répandues les diverses associations. Indulgent pour les vaincus, il eut pu devenir le véritable réformateur de la Russie, en cherchant à améliorer le sort des serfs sans spolier les seigneurs (2), en remplaçant par de sages lois l'arbitraire, et par un régime plus doux l'emprisonnement, les confiscations, les supplices; en offrant des garanties à la liberté individuelle et à la propriété, en protégeant le commerce, l'industrie, organisant sur une plus vaste échelle l'instruction publique, et assurant l'aisance aux classes laborieuses.

C'est en adoptant ce rôle que Nicolas eût vu ses jours à l'abri des conjurations et ses états florissans; au lieu de régner sur des esclaves, il eût fait le bonheur de millions d'hommes libres qui l'eussent béni. Le système contraire qu'il a adopté, maintient la misère et la servitude des paysans, sans améliorer le sort des seigneurs; le mécontentement général provoque des révoltes et des insurrections, qui redoublent la tyrannie en même temps qu'une barbare et onéreuse surveillance; enfin les envahissemens enfantent une résistance désespérée. Nous en voyons la preuve dans la lutte glorieuse des Circassiens, que l'Europe contemple avec étonnement, en même temps qu'une coupable indifférence. Un tel état de choses ne saurait durer; nécessairement le désespoir des masses opprimées, ou le danger de l'Europe entière menacée, mettra fin à un système qui n'est plus de notre époque.

Le traité d'Unkiar Skelessi prouve que le même sort qui frappa la Pologne, menace la Turquie et la Perse, et que la Russie en maintenant un million de soldats, et augmentant ses colonies militaires, se prépare à réaliser la prophétie des patriarches russes, qu'il n'y aura *qu'un seul beçrail et un seul pasteur*.

(1) *Moniteur* français, 20, 21 juillet et suivans, 1826.

(2) Madame Gatti de Gamond, qui nous a aidé de sa collaboration, est au moment de publier un important ouvrage sur le système d'*Association de Fourier*. Une des parties intéressantes de son travail est l'application que l'auteur fait du système au sort des paysans en Pologne et des serfs en Russie, en indiquant aux seigneurs polonais et russes les moyens par lesquels ils pourraient aisément affranchir les serfs, et en même temps agrandir leur fortune.

Lisez l'article sur l'*Affranchissement des blancs*.

Cependant une nation qui, dans tous les temps et dans toutes les classes sociales, a compté des hommes remarquables, ne peut pas endurer long-temps une servitude et un système qui l'expose à la malédiction du genre humain. Une nation qui, sous le règne d'Ivan-le-Terrible, enfanta un Adachef, un Sylvestre, qui, sous Alexis, eut Nikon, sous Pierre Ier, posséda un Dolgorouki, ne trouvera-t-elle pas, sous le règne de Nicolas, un homme également dévoué à son pays, qui, prenant la défense de l'humanité outragée, éclaire son monarque sur sa mission et ses devoirs? Si cela n'arrive, nous ne serions pas étonnés de voir bientôt une nouvelle révolution changer la face du nord de l'Europe; depuis que la Russie est en contact avec l'Europe, elle ne saurait plus être gouvernée comme jadis la gouvernaient les khans tatars. Elle veut être libre et heureuse; elle en a déjà manifesté la volonté; nulle force humaine ne la saurait détourner de ce but. La Russie, régénérée et libre, contribuera au bonheur de tous et sera aussi bénie, qu'aujourd'hui elle est maudite des esclaves qu'elle torture et des populations qu'elle opprime.

J. C.

Ici nous terminons notre travail; en prenant la plume nous avions eu pour objet d'offrir une histoire impartiale et un tableau fidèle de la Russie. Nous n'avons épargné ni peines, ni recherches, ni sacrifices pour accomplir notre tâche. Entourés des travaux de tous les écrivains distingués qui, avant nous, ont écrit sur la Russie; nous avons encore fait venir de Pologne divers documens peu connus, qui nous ont permis de jeter plus de jour sur cette histoire que ne l'avait fait aucun de nos prédécesseurs.

Il était à craindre que forcés de parler à la fois de la Russie et de la Pologne, nous ne tombions dans la faute des historiens qui nous ont précédés, et qui, trop souvent, se sont montrés détracteurs ou défenseurs aveugles de l'un ou l'autre pays, au lieu de les juger impartialement comme c'était leur devoir. Nous avons tâché de prendre ce rôle; remontant aux sources de l'histoire de la Pologne et de la Russie, nous nous sommes convaincus que ces deux nations vivaient jadis en bon voisinage, comme des peuples sortis de la même origine slave. En examinant l'état social de l'un et l'autre pays, nous n'avons pu dissimuler qu'en Pologne les serfs sont aussi malheureux que les esclaves en Russie; loin donc de prétendre armer les serfs catholiques contre les esclaves schismatiques, nous les appelons également à la liberté et à la fraternité.

Partis de ce principe, nous avons pu admirer tout ce qu'il y a de beau et d'héroïque dans la Pologne antique et moderne, sans partager un culte aveugle pour ses défauts, son intolérance, la licence de sa noblesse, l'oppression des serfs, et l'anarchie, qui l'ont conduite à sa ruine; de même, en protestant contre l'absolutisme en Russie, l'esclavage, et son système d'envahissement, nous avons cru devoir faire ressortir tout ce qu'il y de grand dans son histoire. Si d'un côté, nous avons fixé l'attention sur les glorieux règnes de Boleslas, de Kasimir-le-Grand et d'Etienne Batory, en Pologne, c'est avec le même soin que nous avons recueilli les travaux de Jaroslaw le législateur, d'Iwan-le-Grand, et d'Alexis, fils de Michel, qui tous ont été les bienfaiteurs de leur pays.

Cette impartialité nous a mis à même de prouver que la Pologne a été puissante, tant qu'elle s'est montrée tolérante pour les croyances et juste pour les paysans qui forment la grande majorité de sa population, et que sa décadence date du moment où l'exclusion des autres cultes, en faveur du catholicisme, lui aliéna les braves Kosaks et la plus grande partie des habitans. La Russie sut profiter de ses fautes, et s'agrandit en prenant sous sa protection les opprimés. Toutefois, ces derniers s'aperçurent qu'ils n'avaient fait que changer de joug; il protestèrent contre leur nouvelle domination, par de terribles révoltes que nous avons décrites, en parlant de Stenko, de Mazeppa et de Pugatchew. La Pologne a succombé, la

Russie règne; néanmoins, l'avenir appartient encore à celle des deux qui, profitant des leçons de l'histoire, se montrera la plus tolérante et la plus juste.

Jusqu'à ce moment, dans les luttes de la Pologne et de la Russie, on a admiré les efforts qui avaient pour but *l'indépendance* et la *nationalité*. Aujourd'hui, de nouveaux besoins se font sentir dans le nord-est de l'Europe; aujourd'hui les apôtres de la liberté embrassent dans leur sollicitude les masses abruties, et aux cris de nationalité et d'indépendance, ils unissent le cri *d'affranchissement* pour les serfs, pour les esclaves. Ce cri se fait entendre à la fois au bord de la Vistule et au bord de la Néva, et nous sommes à la veille d'une révolution plus grande que toutes celles qui ont précédé, d'une révolution sociale; nous ne nous sommes pas contentés de la prédire, mais avons dit les moyens de l'accomplir sans secousses, ni efforts sanglans; nous avons indiqué la découverte d'Association du plus grand génie de notre époque, qui seule peut résoudre le problème de l'affranchissement des masses. Heureux si nos travaux peuvent être de quelque utilité à deux peuples, qui depuis mille années se déchirent, et que nous voudrions voir tout deux libres et heureux, frères et amis.

Jean CZYNSKI.

FIN.

SIX FRANCS LE VOLUME.

OUVRAGES DE Mme GATTI DE GAMOND.

De la condition des Femmes au XIXe siècle et de leur éducation publique et privée, 1 vol. in-18. . . . . 2 »
Devoirs des Femmes, et des moyens les plus propres d'assurer leur bonheur, 1 vol. in-18. . . . . 3 »
Esquisses sur les Femmes, 2 vol. in-18. . . . . 7 »

OUVRAGES DE M. JEAN CZYNSKI.

Le Grand Duc Constantin, 2 vol. in-8°. . . . . 10 »
Le Kosak. . . . . 10 »
Stenko le Rebelle. . . . . 10 »
Question sur les Israélites polonais. » [illegible]
La Révolte des Circassiens. . . . . » 50

SOUS PRESSE :

FOURIER ET SON SYSTÈME,

1 volume, par Madame GATTI DE GAMOND.

L'HISTOIRE DE POLOGNE, PAR JEAN CZYNSKI.

1 volume in-8°, chez HIVERT, éditeur.

LE ROI DES PAYSANS,

Roman historique, par JEAN CZYNSKI, deux volumes.

Imprimerie de Wittersheim, 8, rue Montmorency.